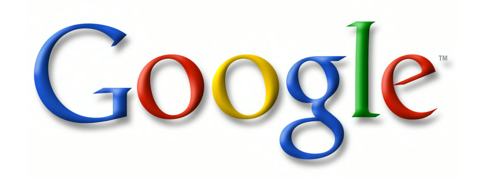




BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE



Angoulême. — Imprimerie Charentaise de A. Nadaud et Cie,
rempart Desaix, 26.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

QUATRIÈME SÉRIE — TOME VIII

ANNÉES 1871-1872



A ANGOULÊME

CHEZ F. GOUMARD

Libraire de la Société archéologique et historique de la Charente

RUE DU MARCHÉ, N° 9

M DCCC LXXIII

AVANT-PROPOS

ÉTAT

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

AU 31 DÉCEMBRE 1872

BUREAU.

MM.

Président. — G. Babinet de Rencogne.

Vice-Président. — Amédée Callandreau.

Secrétaire. — Eugène Carissan.

Secrétaire adjoint. — Émile Biais.

Trésorier. — G. Mathé-Dumaine.

Conservateur du musée. — Joseph Castaigne.

Conservateur adjoint. — Frédéric de Chergé.

ÉTAT DES PRÉCÉDENTS BUREAUX

DE LA SOCIÉTÉ.

PRÉSIDENTS.

22 août 1844 — 22 décembre 1861..... Charles DE CHANCEL, ✱.
8 janvier 1862 — 2 octobre 1868....... Ernest GELLIBERT DES SEGUINS, ✱, O. I.
16 décembre 1868 — .... Gustave BABINET DE RENCOGNE.

VICE-PRÉSIDENTS.

22 août 1844 — 13 août 1853.......... Jean - Claude - Zadig RIVAUD, ✱.
7 janvier 1859. — 8 janvier 1862...... François MARVAUD.
8 janvier 1862 — 14 décembre 1864.... Eusèbe CASTAIGNE.
14 décembre 1864 — 18 décembre 1867. Claude GIGON.
18 décembre 1867 — .... Amédée CALLANDREAU

VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE.

14 décembre 1864 — 26 novembre 1866. Eusèbe CASTAIGNE.

SECRÉTAIRES.

22 août 1844 — 7 janvier 1859........ Eusèbe CASTAIGNE.
7 janvier 1859 — 5 novembre 1862.... Edmond SÉNEMAUD.
28 janvier 1863 — 16 décembre 1868... Gustave BABINET DE RENCOGNE.
16 décembre 1868 — 8 novembre 1871.. A. TRÉMEAU DE ROCHEBRUNE.
13 décembre 1871 — 11 décembre 1872.. Eugène CARISSAN.

SECRÉTAIRES ADJOINTS.

22 août 1844 — décembre 1858........ Paul Sazerac de Forge.
Décembre 1858 — 8 août 1860.......... Alexis de Jussieu.
5 décembre 1860 — 14 décembre 1864.. Claude Gigon.
14 décembre 1864 — 4 février 1867..... Henri Léridon.
18 décembre 1867 — 16 décembre 1868. A. Trémeau de Rochebrune.
16 décembre 1868 —.................. Émile Biais.

TRÉSORIERS.

22 août 1844 — 29 décembre 1853..... Alexis Callaud.
1859 — 4 février 1867................ Adhémar Sazerac de Forge.
18 décembre 1867 —.................. Georges Mathé-Dumaine.

CONSERVATEURS DU MUSÉE.

22 août 1844 — 20 mai 1856........... John Bolle.
Janvier 1857 — 14 novembre 1864..... Trémeau de Rochebrune père.
14 novembre 1864 — 26 novembre 1866. Eusèbe Castaigne.
17 décembre 1866 —.................. Joseph Castaigne.

CONSERVATEURS ADJOINTS DU MUSÉE.

22 août 1844 — janvier 1857.......... Trémeau de Rochebrune père.

Il n'y a pas eu de conservateur adjoint depuis 1857 jusqu'en 1866.

17 décembre 1866 —.................. Frédéric de Chergé.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

S. Exc. le Ministre de l'instruction publique.
S. Exc. le Ministre de l'intérieur.
L'Inspecteur des monuments historiques de France.
Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
} En vertu de l'article 5 du règlement.

1869. Bonnassieux, ✻, membre de l'Académie des beaux-arts, 3 *ter*, rue de la Visitation-des-Dames-Sainte-Marie, à Paris.

1855. Bouillaud, C. ✻, H. T., membre de l'Académie de médecine, ancien doyen et professeur à la Faculté de médecine de Paris, 32, rue Saint-Dominique, à Paris.

1844. Caumont (de), O. ✻, membre correspondant de l'Institut, à Caen.

1865. Delisle (Léopold), ✻, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 13, rue Hautefeuille, à Paris.

1858. Martres (de), ✻, ancien chef de la division du secrétariat au ministère de l'intérieur, 21, rue Visconti, à Paris.

1857. Mourier (Athénaïs), ✻, O. I., directeur au ministère de l'instruction publique, 60, rue Bellechasse, à Paris.

1844. Paris (Paulin), ✻, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collége de France, 3, rue du Regard, à Paris.

1844. Saussaye (de La), O. ✻, O. I., membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, recteur de l'académie, à Lyon.

1868. Vinet (Ernest), conservateur de la Bibliothèque des beaux-arts, 1, rue Madame, à Paris.

1844. Vitet (Ludovic), O. ✻, membre de l'Académie française, 9, rue Barbet-de-Jouy, à Paris.

1867. Walentin-Smith, O. ✻, conseiller honoraire à la Cour de Paris, à Trévoux (Ain).

N. B. — **Les dates placées en avant des noms des sociétaires indiquent l'année de leur admission.**

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

Le Préfet de la Charente.
L'Évêque d'Angoulême.
Le Maire de la ville d'Angoulême.
L'Architecte diocésain.

} En vertu de l'article 4 du règlement.

1844. ALBERT, avocat, à Cognac.
1859. ALEXANDRE (l'abbé), chanoine, à Angoulême.
1866. ASTIER, ancien receveur particulier des finances, à Angoulême.
1869. AUGEREAU (l'abbé), vicaire de la cathédrale, à Angoulême.
1855. BABINET DE RENCOGNE (Gustave), archiviste de la Charente, inspecteur des archives communales et hospitalières de ce département.
1872. BALEYRE (Léon), sculpteur, à Angoulême.
1869. BARON (l'abbé Jules), vicaire, à Cognac.
1866. BÉNARD, président du tribunal civil, à Angoulême.
1872. BESSETTE (le docteur), médecin, à Angoulême.
1863. BIAIS (Émile), à Angoulême.
1872. BLANCHET (l'abbé), professeur au petit séminaire de Richemont.
1865. BONHOMME DE MONTÉGUT, ancien magistrat, à La Rochefoucauld.
1867. BOURAUD, membre du conseil général, à Cognac.
1844. BOURDIN, greffier en chef du tribunal civil, à Angoulême.
1867. BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), ✻, ancien sous-préfet de Quimperlé, propriétaire, à Porte-Neuve, par Pont-Aven (Finistère).
1868. BRÉMOND D'ARS (le comte Théophile DE), propriétaire, au château de Vénérand, près Saintes
1867. BRIAND, ancien notaire, à Angoulême.
1866. BRISSON (Georges), négociant, à Angoulême.
1866. CALLANDREAU père, juge au tribunal civil, à Angoulême.

1867. Callandreau fils, notaire, à Cognac.
1867. Callaud (Jules-Alexis), rentier, à Angoulême.
1868. Caminade de Chatenay fils, négociant, à Cognac.
1862. Carissan, professeur agrégé d'histoire au lycée d'Angoulême.
1866. Castaigne (Joseph), rentier, à L'Houmeau.
1869. Cavrois, auditeur au Conseil d'État, à Barbezieux.
1867. Chabaneau (Camille), contrôleur des postes, à Angoulême.
1869. Chapiteau de Rémondias, propriétaire, au château de La Vue, près Montbron.
1844. Chatenet, lithographe, à Angoulême.
1868. Chaumet (l'abbé), curé de La Rochefoucauld.
1869. Chauvet, notaire à Édon.
1868. Chemineau, négociant, à Jarnac.
1862. Chergé (Frédéric de), archiviste de la ville, à Angoulême.
1867. Chevrier, docteur en médecine, à Angoulême.
1868. Clervaux (le comte Jules de), propriétaire, à Saintes.
1870. Cordes (Georges des), avocat, à Angoulême.
1869. Couriveau de La Villatte (l'abbé), professeur au petit séminaire de Richemont.
1865. Cuirblanc (Émile), avocat, à Ruffec.
1869. Daly, chirurgien-dentiste, à Angoulême.
1865. Delamain père, négociant, à Jarnac.
1868. Delamain fils, rentier, à Angoulême.
1869. Denize (l'abbé), curé de Saint-Michel-d'Entraigues.
1869. Desbouchaud (Alexandre), docteur en droit, maire de Nersac, à Pontbreton.
1866. Desmazeaux (Ambroise), propriétaire, au Maine-Large, commune de Voulgézac.
1862. Fermond (J.), secrétaire de la mairie, à La Rochefoucauld.
1867. François des Courtis (Le), ancien officier de marine, au château de Lavaud, près Montbron.
1844. Galzain (Benjamin), ✠, ancien membre du conseil général, ancien conseiller de préfecture, aux Desmiers, près Saint-Séverin.

1869. Gellibert des Seguins (Étienne), propriétaire, à Champrose, près Montmoreau.
1869. Geynet (Édouard), propriétaire, au château de La Léotardie.
1844. Gigon (Claude), O. A., docteur en médecine, médecin du lycée, des hôpitaux et des prisons, à Angoulême.
1844. Godeau (l'abbé), curé de Saint-Ausone, à Angoulême.
1869. Gontier, propriétaire à Dorgeville, près Saint-Cybardeaux.
1867. Goursaud de Chamborant de Périssat (le baron), propriétaire, au château de Villevert, près Confolens.
1868. Hardy, ancien notaire, propriétaire, à Crouin, près Cognac.
1869. Hine (Frank), à Jarnac.
1867. Lacroix (P. de), propriétaire, à Cognac.
1858. Lagarde (Henri de), docteur en médecine, inspecteur adjoint des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon, à Confolens.
1866. Laroche-Joubert (Edgard), négociant, à Angoulême.
1868. Lurat fils, propriétaire, à Roullet.
1864. Maratu (l'abbé), curé de Montmoreau.
1869. Marchadier fils, propriétaire, à Châteauneuf.
1866. Martell (Édouard), négociant, à Cognac.
1855. Marvaud, O. A., ancien professeur au lycée d'Angoulême, ancien vice-président de la Société, à Cognac.
1860. Mathé-Dumaine (Georges), avoué, à Angoulême.
1867. Mathé-Dumaine (Henri), propriétaire, à Angoulême.
1867. Mathieu-Bodet, ✻, député au Corps législatif, président du conseil général.
1861. Mercier (P.), juge, à Cognac.
1872. Millochin fils, propriétaire, à Angoulême.
1863. Monteilh (Edmond), avocat, à Angoulême.
1867. Nadaud (Émile), bibliothécaire de la ville, à Angoulême.
1865. Pasquet de Laurière (Jules), rentier, à Angoulême.
1867. Pastoureau de La Braudière, vice-président du tribunal civil, à Angoulême.
1860. Planteau du Maroussem, ancien chef de division à la préfecture de la Charente, à Angoulême.

1869. Poitou (l'abbé), vicaire de la cathédrale, à Angoulême.
1872. Préponnier, architecte du département, à Angoulême.
1862. Rambaud de Laroque, ✱, membre du conseil général, à Angoulême.
1865. Saivet (l'abbé Frédéric), O. A., chanoine-archiprêtre de la cathédrale, à Angoulême.
1867. Sauquet, chef d'institution, à Angoulême.
1869. Seizy (Léonide), étudiant en médecine, à Bourg-Charente.
1855. Thiac (Eugène de), ✱, ✠, ✱, membre du conseil général, à Puyréaux.
1867. Trémeau de Rochebrune (Alphonse), naturaliste, à Angoulême.
1863. Warin (Édouard), architecte de la ville, inspecteur des édifices diocésains, à Angoulême.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

1865. Arbellot (l'abbé), O. A., curé-archiprêtre de Rochechouart.
1869. Audiat (Louis), O. A., bibliothécaire, à Saintes.
1855. Auriac (Eugène d'), employé à la Bibliothèque nationale, à Paris.
1859. Barbier de Montaut (Mgr), chanoine de l'église d'Agnani, camérier d'honneur de Sa Sainteté, à Angers.
1864. Boiteau (Paul), sous-préfet, à Neufchâtel (Seine-Inférieure).
1869. Bonsergent, ancien bibliothécaire de la ville de Poitiers, à Poitiers.
1866. Boreau-Lajanadie, conseiller à la cour de Bordeaux.
1865. Boucherie, O. A., professeur agrégé de cinquième au lycée de Montpellier.
1844. Chasteigner (le comte Alexis de), à Bordeaux.
1855. Daviaud (Marcel), juge de paix, à Bordeaux.
1869. Fleury (Paul de), archiviste du Loir-et-Cher, à Blois.
1868. Fourquier de Boves, receveur de l'enregistrement, 10, rue Monge, à Paris.

1859. Galy (E.), ✻, docteur en médecine, conservateur du musée départemental de la Dordogne, à Périgueux.
1866. Gato de Léma (don), artiste peintre, à Madrid.
1855. Girardot (le baron de), ✻, O. I., secrétaire général de la Loire-Inférieure, à Nantes.
1855. Jussieu (Alexis de), ✻, O. I , ancien secrétaire adjoint de la Société, archiviste de la Savoie, à Chambéry.
1844. Lacurie (l'abbé), à Saintes.
1860. Leroy (Adolphe), ✻, ✻, ✻, ancien conseiller de préfecture de la Charente, sous-préfet, à Saint-Claude (Jura).
1869. Lucas, architecte à Paris.
1868. Meschinet de Richemont, O. A., archiviste de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.
1867. Métivier, professeur d'histoire au prytanée impérial de La Flèche.
1855 Michon (l'abbé J.-H.), à Paris.
1872. Norbert Wuy, rentier, à Genève.
1855. Rédet, ✻, archiviste honoraire du département de la Vienne, à Poitiers.
1872. Sadoux (Eugène), dessinateur, à Paris.
1862. Sénemaud (Edmond), secrétaire honoraire de la Société, archiviste du département des Ardennes, à Mézières.

RÉCAPITULATION.

Membres honoraires.................	15
Membres titulaires..................	91
Membres correspondants.............	25
Total..............	131

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES DE FRANCE.

1. *Aisne.* — Société archéologique de Saint-Quentin.
2. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.

3. *Allier.* — Société d'émulation du département de l'Allier.
4. *Alpes-Maritimes.* — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
5. *Aveyron.* — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
6. *Bas-Rhin.* — Société impériale académique de Strasbourg.
7. *Bouches-du-Rhône.* — Société de statistique de Marseille.
8. *Charente-Inférieure.* — Académie de La Rochelle.
9. — Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély.
10. *Constantine.* — Société archéologique de Constantine.
11. *Côte-d'Or.* — Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Dijon.
12. *Drôme.* — Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme.
13. *Eure-et-Loir.* — Société dunoise, à Châteaudun.
14. — Société académique.
15. *Finistère.* — Société académique de Brest.
16. *Gard.* — Académie du Gard, à Nîmes.
17. *Garonne (Haute-).* — Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.
18. — Société impériale archéologique du midi de la France, à Toulouse.
19. *Indre-et-Loire.* — Société archéologique de Touraine, à Tours.
20. *Loiret.* — Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
21. *Maine-et-Loire.* — Société impériale d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
22. *Nord.* — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.
23. *Oise.* — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
24. *Pas-de-Calais.* — Société académique de Boulogne.
25. *Pyrénées (Basses-).* — Société des sciences et arts, à Pau.
26. *Rhône.* — Académie de Lyon.
27. *Saône-et-Loire.* — Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.

28. *Seine.* — Société de la morale chrétienne, à Paris.
29. — Société impériale des antiquaires de France.
30. — Société française de numismatique et d'histoire.
31. *Seine-et-Oise.* — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.
32. — Société archéologique de Rambouillet.
33. *Sèvres (Deux-).* — Société de statistique, à Niort.
34. *Somme.* — Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
35. *Tarn.* — Société littéraire et scientifique de Castres.
36. *Var.* — Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, à Toulon.
37. — Société des sciences historiques de Cannes.
38. *Vendée.* — Société d'émulation de la Vendée.
39. *Vienne.* — Société des antiquaires de l'Ouest.
40. *Vienne (Haute-).* — Société archéologique et historique du Limousin.
41. *Yonne.* — Société archéologique de Sens.
42. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES DE L'ÉTRANGER.

43. Société de géographie de Vienne (Autriche).
44. Société de géographie de Genève.
45. Société danoise d'archéologie.

Libraire de la Société, M. F. Goumard.
Lithographe *id.*, M. Châtenet.
Photographe *id.*, M. Fellot.



ÉTAT DES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

I.

Mémoires et Bulletins.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME Ier. — 1845, trois livraisons, quelquefois réunies en une seule, formant un volume in-8° de 248 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Essai d'une bibliothèque historique de l'Angoumois :

Introduction, p. 24 ;
§ I. Description générale de l'Angoumois, p. 29 ;
§ II. Histoire générale de l'Angoumois, p. 36.
§ III. Histoire ecclésiastique de l'Angoumois :
Subd. A. Histoire générale du diocèse et des évêques, p. 157 ;
Subd. B. Histoire particulière de quelques évêques, p. 222.
Subd. C. Vies et miracles des saints personnages, p. 234.

Notice historique sur la seigneurie de La Tranchade (avec lithographie), p. 89.
Entrée solennelle de la reine Éléonore dans la ville d'Angoulême (29 juillet 1530), p. 124.
Discours prononcé dans la séance publique du 29 août 1845 (Rapport sur les travaux de la Société ; aperçu de ceux qu'elle pourrait entreprendre), pp. 195-198.

Chancel (Charles de).

Discours prononcé le 20 novembre 1844 à l'installation de la Société, p. 14.
Le camp de Vœuil, p. 77.
Châteauneuf et son église (avec lithographie), p. 138.
Discours prononcé dans la séance publique du 29 août 1845 (But que se propose la Société ; quelques souvenirs historiques du château de La Rochefoucauld), pp. 176-182.

Michon (l'abbé J.-H.).

Lettre sur les fouilles de Chassenon (Cassinomagus), p. 71.

Sazerac de Forge (Paul).

Notice sur les seigneurs et le château de La Rochechandry (avec lithographie), p. 50.
Essai sur l'Angoumois pendant les guerres des Anglais, p. 210.

Tesnière.

Lettre sur les députés de l'Angoumois aux États-généraux, de 1302 à 1614, p. 114

TOME II. — 1846, deux livraisons, formant un volume in-8°
de 216 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Note sur une plaque d'argent trouvée en 1777, p. 15.

Recherches sur la maison où naquit Jean-Louis Guez de Balzac, sur la date de sa naissance, sur celle de sa mort et sur ses différents legs aux établissements publics (avec portrait et tableau généalogique), p. 17.

Le sculpteur Jacques d'Angoulême (avec lithographie), p 101.

Essai d'une bibliothèque historique de l'Angoumois (suite) :

Histoire ecclésiastique de l'Angoumois :

Subd. D. Conciles et synodes, p. 107;

Subd. E. Abbayes, couvents et chapitres, p. 186.

Subd. F. Livres liturgiques et catéchétiques, p. 207.

Chancel (Charles de).

Peinture sur verre (d'après M. Bontemps, directeur de la fabrique de verres et vitraux de Choisy-le-Roy), p. 92.

Recherches sur les anciens établissements de bienfaisance de la ville d'Angoulême, p. 122.

Marvaud (François).

Notice généalogique sur les seigneurs de Lubersac, établis en Angoumois, p. 174.

Maulde.

Notice historique sur le château de l'Oisellerie, p. 163.

Michon (l'abbé J.-H.).

Études sur le symbolisme de la façade de la cathédrale d'Angoulême, p. 149.

Verdilhac (de) père.

Notice sur le bourg de Brillac (arrondissement de Confolens), p. 85.

TOME III. — 1847-1848-1849, une livraison in-8°
de 112 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Vie de Jean d'Orléans, dit le Bon, comte d'Angoulême, aïeul de François Ier, par Jean du Port, sieur des Rosiers, conseiller au présidial d'Angoumois. (Nouvelle édition publiée par M. Eusèbe Castaigne, avec avertissement, notes, tableau généalogique et deux portraits du comte Jean.)

TOME IV. — 1850, deux livraisons formant un volume
de 202 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Dissertation sur le lieu de naissance et sur la famille du chroniqueur Adémar, faussement surnommé *de Chabanais* (avec note bibliographique et tableau généalogique), p. 80.

Discours nouveau sur la mode (réimpression annotée d'une pièce anonyme en vers, p. 169).

Chancel (Charles de).

Programme d'une étude sur l'origine, l'état primitif et les institutions successives de la ville et commune d'Angoulême, p. 6.

Le château de La Tour-Blanche, p. 129.

D'Auriac (Eugène).

Note sur un document inédit d'un évêque d'Angoulême (Gérard II), concernant le diocèse d'Albi, p. 97.

Marvaud (François).

Les Valois au château de Cognac, p. 49.



TOME V. — 1851-1852, une livraison de 200 pages.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME Ier. — 1855-1856, un volume in-8° de 434 pages.

TOME II. — 1856-1857-1858 (1re partie), un volume in-8° de XLIII et 335 pages.

TOME II. — 1856-1857-1858 (2e partie), un volume in-8° de 459 pages

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Ier. — 1859, quatre livraisons formant un volume in-8° de 252 pages.

Tome II. — 1860, trois livraisons in-8° de 352 pages.

Tome III. — 1861, un volume in-8° de 210 pages.

Tome IV. — 1862, deux livraisons in-8° de 430 pages.

Rochefoucauld (François de La), mestre-de-camp de cavalerie, p. 399 ;
Rochefoucauld (Henri de La), marquis de Liancourt, lieutenant général, p. 74 ;
Valletaux, général de brigade, député au Corps législatif, p. 94.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME Ier. — 1863, un volume in-8° de LX et 390 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Rôles du ban et arrière-ban des provinces d'Angoumois et Saintonge en 1467, 1689 et 1758, p. 331.

Boucherie (A.).

Patois de la Saintonge, curiosités étymologiques et grammaticales, p. 15.

Castaigne (Eusèbe).

Simple note historique sur l'église collégiale de Blanzac (avec une vue du monument), p. 41.
Note sur le sceau que l'on apposait, du temps du roi Philippe-Auguste, sur les obligations dues aux juifs (avec planche), p. 53.

Gellibert des Seguins (Ernest).

Éloge de Charles de Chancel, ancien président de la Société (avec portrait), p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

Notice biographique sur les deux officiers généraux de Ruffec, les barons Laroche et Pinoteau (avec deux portraits), p. 59.
Note sur un registre de l'abbaye de Bassac, p. 319.

Marvaud (François).

Étude sur la voie romaine de Périgueux à Saintes, dans la traverse de l'arrondissement de Cognac (avec deux planches), p. 271.

TOME II. — 1864, un volume in-8° de LII et 440 pages.

Maratu (l'abbé).

Girard, évêque d'Angoulême et légat du Saint-Siége (vers 1060-1136), pp. 1-396.

TOME III. — 1865, un volume in-8° de LVIII et 454 pages.

Ardant (Maurice).

Couly Noylier, émailleur limousin, p. 117.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Inauguration d'une foire en Angoumois, sous Henri IV (6 mai 1598), p. 137.
Rôle des vingtièmes imposés sur les nobles et privilégiés de l'élection d'Angoulême, en 1780, p. 193.
Procès-verbaux constatant le brûlement officiel des titres féodaux à Angoulême, Cognac et Confolens, p. 403.

Bonhomme de Montégut.

Philippe de Gentils de Lajonchapt, marquis de Langallerie, premier baron de Saintonge, lieutenant général des armées du roi, feld-maréchal au service d'Autriche (1661-1717) (avec portrait), p. 157.

Carissan.

Note sur un exemplaire du *Libro de la ventura o vero de le sorte*, p. 339.

Castaigne (Eusèbe).

Mémoire sur les *Agesinates* de Pline l'Ancien, suivi d'un itinéraire gallo-romain de Périgueux à Saintes par *Sarrum* et le pays des *Cambolectri* et par *Condate* et *Cunnacum*, avec une description sommaire des antiquités trouvées à Angoulême dans les fondations de l'hôtel de ville (avec sept bois, deux cartes et une planche lithographique), p. 47.

Léridon (Henri).

Notice sur Jean Faure, jurisconsulte angoumoisin du XIVe siècle (avec bois et portrait), p. 1.
Étude sur la rédaction officielle de la Coutume d'Angoumois et son premier commentateur, Pierre Gandillaud, conseiller au Présidial, p. 377.

Marvaud (François).

Chartes relatives au prieuré de Bouteville et aux églises de Merpins et de Gimeux, p. 343.

Porte-aux-Loups (Charles de La).

Charte relative à la reddition d'Aubeterre sous le roi Jean, p. 327.

TOME IV. — 1866, un volume in-8° de LXXII et 612 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Courte notice sur les archives départementales de la Charente, p. 323.
Documents pour servir à l'histoire des guerres civiles en Angoumois au XVIe siècle, p. 353.
Rôle des fiefs et arrière-fiefs du siège royal de Cognac en 1703, p. 513.
Description et prix d'un antiphonaire noté à l'usage du diocèse de Saintes, d'après une charte de 1339, p. 529.
Fons Barbesiliensis, idylle inédite d'un poète anonyme de Barbezieux, p. 557.

Bonhomme de Montégut.

Maintenue de noblesse de l'élection d'Angoulême (1667), p. 337.

Castaigne (Eusèbe).

Notice sur J. Boiceau de La Borderie, jurisconsulte du XVIe siècle (avec un bois), p. 305.

Delisle (Léopold), *de l'Institut.*

Chronologie historique des comtes de La Marche, issus de la maison de Lusignan, p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

Récits historiques sur les victimes de la Terreur du département de la Charente (avec deux portraits), p. 17.

Léridon (Henri).

Réponse aux Récits sur les victimes de la Terreur du département de la Charente, publiés par le Dr Gigon, p. 487.

TOME V. — 1867, un volume in-8° de LXXIX et 612 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Du commencement de l'année en Angoumois au moyen âge et dans les temps modernes, p. 21.
Les confirmations de noblesse de l'échevinage d'Angoulême sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, p. 281.
Note sur une charte d'anoblissement accordée par un grand feudataire en 1290, p. 339.

Biais-Langoumois (Émile).

Notice sur François-Nicolas Pineau et divers membres de sa famille, sculpteurs, graveurs, architectes (1653-1823 (avec portrait), p. 183.

Carissan (Eugène).

Compte-rendu d'un ouvrage intitulé : *Monaco et ses princes*, publié par M. H. Métivier, avec cette épigraphe : « *Maximà in minimis.* » p. 91.

Chabaneau (Camille).

Histoire et théorie de la conjugaison française, p. 405.

Chergé (Frédéric de).

Le général comte Rivaud de La Raffinière, p. 371.

Galzain (Benjamin).

Note sur les sépultures de Saint-Séverin (avec deux lithographies), p. 379.

Gellibert des Seguins (E.).

Éloge de Dom Rivet de La Grange, religieux bénédictin, p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

Note sur les anciens hôpitaux et les maisons de secours de la ville d'Angoulême (avec trois eaux-fortes), p. 97.

Laurière (Jules de).

Rapport sur l'excursion de la Société à Saint-Germain-sur-Vienne (avec un bois et une lithographie), p. 327.

Michon (l'abbé J.-H.).

Similitude des dolmens de la rive orientale du Jourdain avec ceux de l'ouest de la France (avec cinq bois), p. 47.
Étude sur le château de Montchaude (avec trois bois et une lithographie), p. 55.

Montégut (B. de).

Journal historique de Pierre de Jarrige, viguier de la ville de Saint-Yrieix (1560-1574), continué par Pardoux de Jarrige, son fils (1574-1591), p. 167.

Rédet.

Chartes concernant les commanderies de Château-Bernard et Angles, près Cognac, p. 65.
Document historique relatif au Temple d'Angoulême (9 septembre 1588), p. 79.

Trémeau de Rochebrune (A.)

De la distribution des monuments préhistoriques dans le département de la Charente (avec une carte), p. 349.

TOME VI. — 1868-1869 (1re et 2e parties), formant deux volumes in-8e de CXXXII et 1135 pages.

Babinet de Rencogne (G.).

Les origines de la maison de Nesmond : rectification au Dictionnaire de la Noblesse de La Chesnaye des Bois, p. 389.
Note sur la seigneurie de Maillou, p. 401.
Nouvelle chronologie historique des maires de la ville d'Angoulême (1215-1501), publiée avec de nombreuses pièces justificatives, p. 543.
Supplément à l'article 33 de la chronologie, p. 673.
Deuxième supplément à la chronologie historique des maires de la ville d'Angoulême (articles 19, 20, 22, 24, 25, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 41, 42, 52, 53 et 54), p. 1021.
Éloge de M. E. Gellibert des Seguins, prononcé dans la séance solennelle tenue à l'hôtel de ville d'Angoulême, le 15 décembre 1869, par les Sociétés archéologique et d'agriculture, réunies pour inaugurer le portrait de leur président commun (avec un portrait en lithographie), p. 791.
Liste par ordre chronologique des ouvrages publiés par M. E. Gellibert des Seguins ou à ses frais, p. 811.
Liste de la souscription ouverte par les Sociétés archéologique et d'agriculture de la Charente pour rendre hommage à la mémoire de M. E. Gellibert des Seguins, leur président, p. 817.
Documents historiques sur l'Angoumois :
I. Deux singuliers hommages (24 février 1362; 4 novembre 1390), p. 953.
II. Testament de Michel Ravaillac, procureur au Présidial d'Angoulême (10 mars 1586), p. 957.
III. Deux curieux monitoires (7 décembre 1540; 12 juin 1632), p. 961.
IV. Acte de fondation du couvent des RR. PP. Récollets de Confolens (25 mars 1616-9 octobre 1626), p. 963.
V. Mémoire sur la fondation de l'église et du chapitre collégial de N.-D. de La Rochefoucauld (26 janvier 1662), p. 973.

Biais (Émile).

Note sur quelques objets anciens trouvés dans le département de la Charente (avec huit planches d'eaux-fortes), p. 483.
Étude sur le capitaine Alfonse, d'après le livre de M. Pierre Margry, p. 997.
Note sur la fontaine du Maine-Gagnaud (avec une lithographie), p. 1007.

TOME VII. — 1870, 1 vol. in-8° de LII et 532 pages.

II.

Le Trésor des Pièces Angoumoisines inédites ou rares.

TOME Ier. — 1863, un volume in-8° de II et 409 pages.

Sazerac de Forge (Adhémar).

De l'origine et de l'observation des étrennes, par Vigier (nouvelle édition, suivie d'une note bibliographique), pp. 251-290.

Sénemaud (Edmond).

Journal de l'enterrement de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, aïeul du roi François Ier, p. 293-330.

Discours véritable de ce qui est aduenu à trois blasphémateurs ordinaires du nom de Dieu, iouans aux cartes dans un cabaret distāt de quatre lieues de Perrigeur sur le grand chemin de Bordeaux, pp. 399-405.

TOME II. — 1866, un volume in-8° de XXXVIII et 336 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Testament de Gabriel de la Charlonye, juge prévôt honoraire de la ville et chatellenie d'Angoulême (11 septembre 1646), pp. 255-275.

Castaigne (Eusèbe).

Advertissement sur les jugements d'astrologie, par Mellin de Saint-Gelais (nouvelle édition), pp. 279-319.

Gellibert des Seguins (Ernest).

Œuvres de Jean de La Péruze, poète angoumoisin (1529-1554) (nouvelle édition avec introduction et notes pp. I-XXVIII et 1-251.

III.

Documents historiques sur l'Angoumois.

TOME Ier. — 1864, un volume grand in-8° de II et 608 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

Mémoire sur l'Angoumois, par Jean Gervais, lieutenant criminel au Présidial d'Angoulême, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, pp. 171-603.

Castaigne (Eusèbe).

Chronique latine de l'abbaye de La Couronne. accompagnée de nombreux éclaircissements, et publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XIIIe siècle (avec plan et fac-simile), pp. 1-170.



PROCÈS-VERBAUX

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

PROCÈS-VERBAUX

Par suite des événements de la guerre, la Société n'a pas tenu de séances pendant les mois de janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre et octobre 1871.

SÉANCE DU MERCREDI 8 NOVEMBRE 1871.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé AUGEREAU, BÉNARD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CARISSAN, J. CASTAIGNE, CHATENET, DE CHERGÉ, l'abbé DENIZE, GIGON, LURAT, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, HENRI MATHÉ-DUMAINE, ÉMILE NADAUD, PASTOUREAU DE LA BRAUDIÈRE, PLANTEAU DU MAROUSSEM, l'abbé POITOU, SAUQUET.

M. le Président dépose les ouvrages suivants sur le bureau :

1° Le *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine* (4e vol. de la 2e série).

2° Le *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (24e vol., année 1870, 3e de la 2e série).

3° Les *Mémoires de la Société dunkerquoise* (1869-1870, 15e vol.).

4° Le *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille* (t. XXXII, 1er et 2e de la 7e série).

5° Le *Bulletin de la Société académique des sciences, arts, agriculture, belles-lettres et industrie de Saint-Quentin* (t. IX, 3e série).

6° Le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (12e série, années 1868-1869-1870).

7° Les *Mémoires de l'Académie du Gard* (novembre 1868, août 1869).

A l'occasion de la reprise des travaux de la Société, interrompus depuis quinze mois par les événements que nous venons de subir, M. le Président prononce l'allocution suivante :

Messieurs,

Après une année d'angoisses et de deuil, pendant laquelle notre Société, tout entière aux malheurs du pays, a tenu à s'effacer complétement, nous reprenons le cours interrompu de nos travaux communs. A l'appel de votre président, vous avez bien voulu répondre par une assistance nombreuse et témoigner ainsi de la vitalité de notre association. Je vous en remercie, Messieurs, et je vous en félicite; car, à aucune autre époque de notre histoire, les sociétés savantes n'ont eu une mission plus sérieuse, un rôle plus important et plus utile à remplir. Dans un temps aussi troublé que le nôtre, dans une société aussi profondément divisée que celle qui nous est faite par un siècle de révolutions, nous n'apportons,

nous, aucun germe de discordes et de dissensions. Uniquement voués à l'étude de notre histoire locale, soucieux avant tout de la gloire de notre province, nous laissons derrière nous les haines, les rancunes et les préjugés. Le but que nous poursuivons sans relâche, c'est la connaissance des belles et nobles choses du temps passé, c'est la vérité historique; nous vivons parmi les morts illustres, nous les faisons revivre, et le but constant de nos efforts, en mettant en lumière sous tous ses aspects notre beau pays d'Angoumois, c'est de le faire aimer. Il y a longtemps, Messieurs, que ce sentiment remplit l'âme de ceux qui ont touché par quelque point à l'étude de notre cher pays; mais nous trouvons présentement dans la législation qui régit l'administration départementale un stimulant encore plus puissant pour persévérer dans nos études et atteindre plus complétement encore, s'il est possible, le but enviable que s'est proposé notre Société. Ce sera donc une œuvre patriotique que de mettre à profit les tendances franchement libérales et décentralisatrices de nos institutions nouvelles.

Ces considérations, Messieurs, que j'indique seulement et soumets à vos méditations, ne me font point oublier les pertes cruelles que notre Compagnie a faites cette année. C'est d'abord, et par ordre chronologique, M. Prosper Mérimée, l'un de nos plus anciens associés honoraires, homme de goût exquis, critique d'art éminent, littérateur vraiment français, dont je n'essaierai point de vous faire la biographie, parce qu'elle se trouve partout et à la portée de ses admirateurs. Je me bornerai seulement à constater devant vous que c'est à son inspiration et à ses entretiens avec M. le préfet Galzain qu'est dû le projet de l'établissement de notre Compagnie. N'oublions jamais, Messieurs, que c'est justice d'associer dans nos souvenirs et notre reconnaissance ces deux noms à celui de M. E. Castaigne, notre fondateur.

Une autre perte, non moins douloureuse à rappeler, est celle de notre jeune et ardent confrère et compatriote le baron Charles de La Porte-aux-Loups, directeur du haras de Hennebont, enlevé prématurément, au moment où nous espérions le voir se rapprocher de nous et continuer plus activement

encore sa précieuse collaboration, par la cruelle maladie qui a fait tant de victimes cet hiver dans nos contrées (1). Bien qu'une notice excellente, aussi remarquable par l'élégance et l'émotion du style que par l'élévation et la sincérité des sentiments, ait été déjà écrite sur cet aimable et dévoué confrère par un des membres de notre Compagnie (2), j'aurais cru manquer à mon devoir et aux vœux de la Société si je n'avais consigné ici l'expression des regrets unanimes que cette mort a fait naître dans nos rangs.

Enfin, Messieurs, nous avons également à déplorer la mort de M. Ernest Brou-Chasseignac, docteur en droit, secrétaire général de la préfecture de la Charente, dont le bienveillant concours ne nous a jamais fait défaut, et celle de l'honorable M. Maulde de L'Oisellerie, homme de mœurs patriarcales et d'une exquise urbanité, qui laissera chez tous ceux qui l'ont connu le parfum des vertus chrétiennes, d'une vie exemplaire et de relations charmantes.

A ces pieux souvenirs, à ces regrets affectueux, permettez-moi, Messieurs, d'ajouter un conseil et une prière. Le principe de notre association repose particulièrement sur la communauté des goûts, des aspirations, des travaux. Ne nous laissons pas envahir par l'esprit morbide du temps, la haine. Restons unis dans notre commun amour du sol charentais, et pratiquons fidèlement ce précepte évangélique : *Aimons-nous les uns les autres.*

Ce discours reçoit le meilleur accueil de l'assemblée.

M. le Président donne ensuite communication d'une lettre par laquelle M. Alphonse Trémeau de Rochebrune résigne ses fonctions de secrétaire de la Société, en raison des études médicales qu'il poursuit à l'hospice d'Angoulême.

M. Peyrecave, substitut de M. le procureur de la

---

(1) La variole.

(2) M. Benjamin Galzain.

République, récemment attaché au parquet de Bordeaux; M. Challe, ancien sous-préfet de Barbezieux, éloigné du département de la Charente, et M. Bruneteau, chef d'institution, donnent aussi par lettres leurs démissions de membres titulaires de la Société.

Ces démissions sont acceptées.

M. le Président rappelle les explorations faites à l'amphithéâtre romain découvert au bois des Bouchauds. Pendant la suspension des travaux de la Société archéologique et historique, une commission *spéciale* a visité par trois fois ces antiques ruines et, aidée de notre confrère M. Warin, architecte de la ville d'Angoulême, est parvenue à relever le périmètre de ce théâtre.

M. le Président présente une très remarquable aquarelle due au talent de M. Eug. Sadoux, reproduisant des fresques du XIIe siècle découvertes au Temple, près Blanzac. Cette peinture, qui paraît retracer le départ de Philippe-Auguste pour la Terre-Sainte, est dans un état de dégradation telle, qu'il est à craindre que dans peu d'années elle ait entièrement disparu.

A l'occasion de cette fresque, M. Émile Biais constate que l'examen qu'il a fait sur les lieux des deux sujets qui occupent, à l'intérieur, les deux côtés de la porte d'entrée du temple, le portent à penser que les diverses statues équestres placées à la façade de plusieurs églises de notre région symbolisent le triomphe du Christianisme. L'un des sujets indiqués par notre confrère figure précisément un cavalier dont le cheval foule un personnage renversé.

M. BIAIS-LANGOUMOIS se propose de soumettre une note sur cette question-là à la Société.

Plusieurs moulages en plâtre de bas-reliefs décorant des monuments anciens du pays sont ensuite présentés par M. LE PRÉSIDENT, entre autres un médaillon figurant le chameau légendaire, placé à une hauteur de neuf mètres environ sur le premier contrefort de gauche du portail de l'église de l'abbaye de La Couronne.

M. LE PRÉSIDENT attire l'attention de ses collègues sur le moulage d'une *pièce* de forme bizarre qui se trouve empâtée dans la partie nord du rempart de la ville; elle porte dans la partie inférieure une inscription presque entièrement fruste, qui remonte évidemment à l'antiquité romaine.

Cette copie des fresques du temple ainsi que ces moulages sont la propriété de M. DE RENCOGNE, qui les destine à sa bibliothèque.

Au nom de M. l'abbé DENIZE, M. LE PRÉSIDENT fait lecture d'une notice historique sur l'ancienne et curieuse église de Saint-Michel-d'Entraigues.

Cette lecture est écoutée avec intérêt par la Société. Le travail de M. l'abbé DENIZE sera publié dans le *Bulletin*.

Pendant sa tournée d'inspection des archives communales et hospitalières, M. LE PRÉSIDENT a étudié un grand nombre de monuments religieux, dont la plupart sont d'un beau style roman.

Les observations de M. LE PRÉSIDENT concernent particulièrement les églises du canton de Blanzac et du canton de Mansle, notamment celles de Conzac, Bécheresse, Plassac, Champagne, Lichères et Mouton.

M. le Président communique, au nom de notre confrère M. de Lacroix, deux beaux portraits gravés. L'un représentant « *messire François de Montmo-* « *rency, conte souverain de Lusse, baron de Bouteville* « *et gouverneur de Senlis;* » cette image est sans nom d'auteur. L'autre portrait, gravé par Vangelisti, d'après la peinture de Hyacinthe Rigaud, est celui du *maréchal de Luxembourg.*

M. Émile Biais fait hommage à la Société de la *Notice biographique sur M. Eusèbe Castaigne* qu'il a publiée, et offre, au nom de l'auteur, un exemplaire d'une brochure intitulée : *Notes archéologiques pour servir à l'histoire de l'architecture en Espagne,* par M. Charles Lucas, architecte, membre correspondant de la Société.

M. Biais donne lecture ensuite d'une note publiée par M. Ch. Lucas dans le *Bulletin des architectes de France,* sur l'importante et consciencieuse étude sur le *Zeus* ou le *Jupiter olympien*, de notre vice-président M. Callandreau.

M. Briand dépose sur le bureau huit pièces d'or de différents modules.

Ces pièces de monnaie ont été découvertes avec plusieurs autres dans les démolitions d'une vieille maison située au lieu dit Chez-Charrier, commune de La Garde-sur-le-Né, canton de Barbezieux, par un propriétaire du nom de Grimard.

Les pièces présentées par M. Briand sont : deux de Jean III de Portugal, une *cruzade* et un *saint Sébastien ;* deux de Sébastien Ier de Portugal ; une de Philippe II, roi d'Espagne ; deux de Charles V, roi d'Espagne (carolus d'or) ; une de François Ier,

roi de France, frappée à l'écu de France et de Dauphiné.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire adjoint,

Émile Biais.

SÉANCE DU MERCREDI 13 DÉCEMBRE 1871.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé Augereau, Émile Biais-Langoumois, Briand, Callandreau, Callaud, Carissan, Castaigne, Chabaneau, l'abbé Denize, Gigon, Lurat, Georges Mathé-Dumaine, l'abbé Poitou, Sauquet, Warin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président entretient la Société des fouilles qui ont été commencées depuis deux ans et doivent être continuées au théâtre romain des Bouchauds, commune de Saint-Cybardeaux (Charente). Les fouilles pratiquées jusqu'à ce jour l'ont été aux frais et par les soins de notre confrère M. Gontier, l'un des propriétaires du terrain où se trouvent les ruines de l'amphithéâtre; mais après avoir déblayé, avec une intelligence et un désintéressement qui l'honorent, une grande partie des murailles,

M. Gontier a dû s'arrêter aux limites de son domaine. Aujourd'hui, les propriétaires voisins consentent à laisser déblayer les fondations construites sur leur terrain. On a trouvé déjà tout le périmètre des murs dépassant le sol ; le moment est donc opportun pour terminer des recherches qui intéressent à un si haut point notre province tout entière.

Après avoir rappelé qu'il n'a pas été fait de fouilles aussi importantes depuis celles opérées à Chassenon, M. le Président constate que les seules ressources dont la Société peut présentement disposer sont insuffisantes pour mener à bonne fin cette entreprise. La somme nécessaire est évaluée par les hommes de l'art à 7 ou 800 fr., sur lesquels la Société pourra recueillir 500 fr., par suite des promesses d'allocations du ministère de l'instruction publique, de la Société française d'archéologie et de quelques souscriptions spontanées. Il resterait donc environ 300 fr. à obtenir par une souscription ouverte dans la Société archéologique de la Charente.

Sur la proposition de M. Gigon, la Société décide qu'une circulaire et des bulletins de souscription seront envoyés au domicile des sociétaires.

M. le Président donne ensuite lecture d'un travail de M. de Lacroix, membre titulaire de la Société, sur les gouverneurs de Cognac.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau pour l'année 1872.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Président. — M. G. B. de Rencogne, archiviste du département de la Charente.

Vice-Président. — M. Callandreau, juge au tribunal civil.

Secrétaire. — M. Carissan, professeur d'histoire au lycée, en remplacement de M. Trémeau de Rochebrune, démissionnaire.

Secrétaire adjoint. — M. Émile Biais-Langoumois.

Trésorier. — M. Georges Mathé-Dumaine, avoué.

Le *conservateur du musée* et le *conservateur adjoint*, aux termes du règlement, ne sont pas soumis à la réélection.

Demandent à faire partie de la Société, en qualité de membres titulaires : M. le docteur Bessette, médecin à Angoulême, présenté par MM. A. de Rochebrune, de Rencogne et Biais; M. l'abbé Blanchet, professeur au petit séminaire de Richemont, présenté par MM. A. de Rochebrune, de Rencogne, et Augereau; M. Millochin fils, rentier à Angoulême, présenté par Mgr l'Évêque, MM. de Rencogne et Biais.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire adjoint,
Émile Biais.

SÉANCE DU MERCREDI 10 JANVIER 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,
Président.

Membres présents : MM. l'abbé Augereau, Biais-Langoumois, Briand, Callandreau, Callaud, Carissan, l'abbé Chaumet, de Chergé, l'abbé Denize, Lurat, du Maroussem, Mathé-Dumaine, Ém. Nadaud, de Rencogne, A. de Rochebrune.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. CARISSAN, secrétaire nouvellement élu, est invité par M. LE PRÉSIDENT à prendre place au bureau.

M. LE PRÉSIDENT adresse à la Société quelques paroles à l'occasion de sa récente réélection. Le nouveau SECRÉTAIRE remercie également la Compagnie de son choix et lui promet tout son concours.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin des antiquaires de l'Ouest* (2e trimestre de 1871).
2° *Procès-verbaux de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron* (années 1868-1870, 1 cahier).
3° *Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne* (années 1870 et 1871).
4° *Revue des sociétés savantes* (4e trimestre de 1870).

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'un article de M. Clément de Ris, publié dans la *Revue des sociétés savantes* (4e trimestre). Cet article, destiné à rendre compte des tomes V et VI de notre *Bulletin*, mais se bornant à l'archéologie pure, passe en revue le mémoire de M. l'abbé MICHON sur la similitude des monuments mégalithiques de l'Orient (Palestine) avec ceux de l'Europe ; le récit, dû à M. DE LAURIÈRE, de l'excursion faite par la Société à Saint-Germain-sur-Vienne ; le travail de M. A. DE ROCHEBRUNE sur la distribution des monuments préhistoriques dans la Charente ; la note de M. GALZAIN sur les tombes mérovingiennes de Saint-Séverin ; celle de M. BIAIS-LANGOUMOIS sur quarante objets anciens de diverse nature trouvés dans la Cha-

rente. L'article de M. Clément de Ris apprécie d'une manière très favorable ces diverses publications, et tend à prouver que notre *Bulletin* tient un rang honorable parmi les travaux analogues exécutés en France.

M. du Maroussem communique un article fort intéressant, signé Faugère-Dubourg, dans le numéro du 9 janvier 1872 du *Moniteur universel,* sur la découverte de ruines romaines très considérables faite récemment à Bapteste, commune de Moncrabeau, à onze kilomètres de Nérac (Lot-et-Garonne). Ces ruines, qui sont au moins celles d'une villa importante, se composent d'un aqueduc, de galeries, et contiennent une immense quantité de débris de toute sorte.

M. Biais-Langoumois lit quelques passages d'un mémoire de M. Lucas, membre correspondant de la Société, sur les églises circulaires de l'Angleterre. La première partie de ce travail est consacrée aux constructions religieuses chez les peuples primitifs; la deuxième partie aux églises circulaires, considérées comme dérivant du type de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le mémoire de M. Lucas a paru dans la *Revue de l'art chrétien.*

M. Briand lit une notice sur les monnaies d'or qu'il a présentées à la Société lors de sa dernière séance : *aureus* de Zénon Ier Isaurien (curieux et rare); écu de saint Louis; cruzade de Sébastien Ier, roi de Portugal, etc.

Il est ensuite procédé à l'admission de MM. Bessette, docteur-médecin; l'abbé Blanchet, professeur à Richemont, et Millochin fils.

Ces candidats ayant obtenu l'unanimité ou la majorité des suffrages sont proclamés membres de la Société.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

Le Secrétaire,

EUG. CARISSAN.

SÉANCE DU MERCREDI 4 FÉVRIER 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé AUGEREAU, BÉNARD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CARISSAN, CASTAIGNE, CHABANEAU, CHATENET, DE CHERGÉ, l'abbé DENIZE, DU MAROUSSEM, GONTIER, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, HENRI MATHÉ-DUMAINE, MILLOCHIN, DE RENCOGNE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le docteur BESSETTE s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance et remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres titulaires.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau lès ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin des antiquaires de l'Ouest* (3e trimestre de 1871).

2° *Bulletin de la Société archéologique de la Touraine* (4e trimestre de 1871).

3° *Mémoire de la Société archéologique de la Touraine* (1 vol., 1871, particulièrement intéressant).

4° *Bulletin de la Société dunoise* (janvier 1871).

5° Un numéro de *Paris-Artiste.*

6° *Bulletin de la Société de statistique de Niort.*

7° *Revue de Belgique* (1re livraison, 15 janvier 1872).

Il a été également reçu une lettre du secrétaire de la Société académique de l'Oise, nous annonçant l'envoi de tous les *Mémoires* de cette Société et demandant l'échange. Il lui sera répondu affirmativement.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau et présente à la Société les lithographies, au nombre de quinze, qui font partie de notre *Bulletin* pour 1870. Le mérite d'exécution et la valeur intrinsèque de ces lithographies attirent vivement l'attention des membres présents.

M. LE PRÉSIDENT, saisissant l'occasion de la présence à la séance de M. GONTIER, propriétaire du terrain des Bouchauds, près Saint-Cybardeaux, fait connaître à la réunion la situation actuelle des fouilles du théâtre antique, et par un tracé à la craie sur le tableau noir met sous les yeux des sociétaires et l'emplacement du monument lui-même, et ce qui en a été déblayé; mais il est urgent de continuer les travaux, la saison ne permettant plus de trouver des ouvriers d'ici une quinzaine.

M. GONTIER ajoute ses propres observations et donne des renseignements sur les difficultés que soulève un autre propriétaire, possesseur d'une enclave du terrain où se trouvent les ruines.

M. BIAIS-LANGOUMOIS met sous les yeux de la

Société un petit crucifix de bronze, de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle, découvert dans les carrières de Raillat, à Rochebertier, près Vilhonneur, par M. Lagarde, adjoint au maire d'Angoulême.

Le Christ est *couronné* et vêtu « d'une espèce de jupon. » La longueur de la croix est de 18 centimètres sur 10 centimètres et demi; elle est terminée par des fleurons. Cette croix reposait sur un socle, ainsi que l'indique le pied.

M. Langoumois rappelle qu'au même endroit, en 1869, M. Lagarde a trouvé un magnifique couteau silex, d'une dimension exceptionnelle, que M. Langoumois a donné à M. A. de Rochebrune, ainsi que des haches et aiguilles de bronze. Ces derniers objets ont été présentés par M. Langoumois à la Société en 1870. Chaque jour, du reste, de semblables découvertes sont faites à Rochebertier, où évidemment étaient établis des ateliers.

M. Langoumois proposant la publication du dessin de ce crucifix dans le *Bulletin,* M. le Président, à cette occasion, propose d'adjoindre à nos publications ordinaires celles de lithographies grand format, à partir de l'année 1871-1872 du *Bulletin;* on pourrait y consacrer 600 fr. Il serait bon de déterminer de plus une somme consacrée aux frais d'une promenade archéologique annuelle dans le département. La première pourrait avoir pour but la forêt de Boixe.

M. le Président donne lecture d'un nouveau travail de M. de Lacroix sur les gouverneurs d'Angoumois, faisant suite au *Mémoire sur les gouverneurs*

de Cognac. Ce travail exige quelques rectifications sur les origines; la lecture en sera continuée à la prochaine séance.

Sont présentés : comme membre titulaire, M. Léon Baleyre, sculpteur, par MM. Warin, de Rencogne et Callandreau, et comme membre correspondant, M. Eug. Sadoux, par MM. de Rencogne, Biais-Langoumois et Carissan.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Eug. Carissan.

SÉANCE DU MERCREDI 13 MARS 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé Augereau, Biais-Langoumois, Briand, Callandreau, Callaud, Carissan, Castaigne, de Chergé, Lurat, du Maroussem, Henri Mathé-Dumaine, de Rencogne, Warin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin de la Société des arts et sciences de Pau.*

2° Un numéro de *Paris-Artiste.*

3° *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, par M. Maton (1 vol. in-4°).

4° Une série de documents curieux en langues danoise et française, adressés par l'Université royale de Christiania (Norwége).

Par une lettre écrite le 10 mars, M. GONTIER informe la Société que les fouilles des Bouchauds continuent. A cette occasion, M. LE PRÉSIDENT annonce pour le jeudi 21 mars une nouvelle excursion à ces ruines, et demande que les membres désireux d'en faire partie se fassent inscrire en temps utile. Déjà elles ont été l'objet d'une première visite effectuée dans le courant du mois par quelques sociétaires ; M. LE PRÉSIDENT en rend compte et fait connaître la situation alors constatée des travaux.

M. BIAIS-LANGOUMOIS présente une clé romaine, récemment trouvée dans ces fouilles et offerte à la Société par M. GONTIER. Le rapprochement de cette clé avec d'autres certainement romaines prouve incontestablement son origine.

M. BRIAND informe l'assemblée que deux cercueils gallo-romains en terre cuite, des urnes et quelques autres objets ont été tout récemment trouvés à la Barrière-du-Clos-Tillon, commune de Bourg-Charente.

M. LE PRÉSIDENT entretient la réunion des découvertes importantes amenées par les grands travaux de voirie exécutés à Poitiers, En y perçant des rues nouvelles sur l'emplacement de l'antique quartier des Arènes, on a trouvé, entre autres, environ trois cents pots de terre cuite avec les noms d'une foule de potiers gallo-romains. Ces antiquités sont recueillies avec soin par notre confrère M. BONSERGENT, ancien bibliothécaire de la ville de Poitiers.

Il est donné lecture de la suite de l'histoire des gouverneurs de l'Angoumois, de M. de Lacroix.

Il est ensuite procédé à l'admission de MM. Léon Baleyre, sculpteur, et Eugène Sadoux. Ces candidats ayant obtenu l'unanimité des suffrages sont proclamés membres de la Société.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

Eug. Carissan.

SÉANCE DU MERCREDI 10 AVRIL 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé Augereau, L. Baleyre, Bénard, de La Braudière, Briand, Callandreau, Carissan, l'abbé Denize, Galzain, du Maroussem, Millochin, Ém. Nadaud, de Rencogne.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu est adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Mémoires de la Société des antiquaires d'Angers* (années 1869-1870).

2° *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* (1 cahier).

3° *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres.*

4° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie.*

M. le Président rend compte de la nouvelle excursion faite par quelques membres de la Compagnie aux fouilles des Bouchauds. Les gradins ont été découverts dans toute la partie que l'on a pu fouiller, car il n'a pas été possible de s'entendre avec les propriétaires autres que M. Gontier. On a commencé à fouiller le plateau qui domine le théâtre, et où il serait vraisemblable que l'on trouvât un temple ou autre monument important, car il a été découvert des restes de murs, quelques médailles (dont une porte les mots *Colonia Nemausi*), divers fragments de moulures ou sculptures, enfin des fondations. Il a été payé 200 fr. aux ouvriers. Nous attendons la subvention du ministre et les 200 fr. de la Société archéologique française.

M. le Président dépose sur le bureau le volume de notre *Bulletin* pour 1870, enfin paru. Il est déposé chez M. Goumard, libraire, où dès le 11 avril les sociétaires pourront le faire prendre.

Dans un récent classement des archives des Cordeliers d'Angoulême, M. le Président a retrouvé, entre autres documents, un intéressant résumé, daté du 20 juin 1679, de l'histoire de ce couvent. Lecture en est donnée. Ce précis place avec raison la fondation de la maison avant 1230 et cite comme l'ayant illustrée les FF. Foucaud de La Rochefoucauld, Faure, Blanchard, Hillaret, Élie Petiot, Gandillaud, J. Fauconnier.

M. le Président donne communication à la réunion du testament d'Arnaud Léotard, archidiacre et doyen du chapitre d'Angoulême, de l'an 1316, et fait précéder sa traduction d'une notice sur Léotard

et sa famille. Elle possédait une fortune si considérable que la simple énumération des cens et rentes à elle dus forme un rouleau de cinq mètres de longueur aux Archives départementales. Arnaud Léotard lègue tous ses biens à son petit-neveu Séguin Léotard. L'acte est précieux pour la connaissance de l'Angoumois, personnes et choses, au XIVe siècle. Il en résulte notamment la fixation précise de la position et de la nature du fief de Bellejoie et la réfutation de l'erreur, commise par certains de nos historiens, qui, dédoublant ce fief, en ont fait deux châteaux, Bellejoie et la Léotardie. Les deux noms s'appliquent au même domaine. Quant au château de Beaulieu, il ne fut construit qu'au XIVe siècle par la famille Saint-Gelais.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

EUG. CARISSAN.

SÉANCE DU MERCREDI 8 MAI 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CARISSAN, CHABANEAU, CHATENET, DE CHERGÉ, DALY, LURAT, HENRI MATHÉ-DUMAINE, DU MAROUSSEM, MILLOCHIN, DE RENCOGNE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin de la Société académique du Var* (t. IV, 1871).

2° *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry* (année 1869).

3° *Revue des sociétés savantes des départements* (1er trimestre 1870, août-septembre 1870, janvier-février 1872, en tout 3 livraisons).

4° *Dictionnaire topographique du département de la Meuse,* par M. Liénard.

Les travaux des fouilles des Bouchauds sont achevés. Le compte des terrassiers est arrêté à 400 fr., qui sont payés. Tout le plateau a été exploré. Les débris de diverse nature qui y ont été trouvés doivent faire supposer que là s'élevait une importante villa romaine ou gallo-romaine. Il a été notamment découvert des fûts de colonnes, des moulures d'une grande pureté, de petits cubes de stuc peint, jaunes, verts et rouges. La Société attendra maintenant pour recommencer les fouilles au mois de septembre ou décembre qu'elle ait reçu la subvention promise du ministère.

M. le Président donne lecture d'une note relevée sur les registres de l'état civil de la paroisse de Houlette, commune de Jarnac, commençant à 1600 et intéressante pour les conversions de protestants sous Louis XIV (de 1645 à 1667). La note est accompagnée de la transcription de diverses pièces concernant des abjurations, etc., de 1645, 1648 et 1657.

M. Callandreau présente à la Compagnie un élégant vase romain en terre cuite grise, trouvé dans le courant du mois par un laboureur sur le plateau

voisin des Bouchauds; il était accompagné d'un second vase de même nature.

M. le Président lit, par extraits, un intéressant travail de M. Meschinet de Richemont, archiviste de la Charente-Inférieure, travail adressé par l'auteur à la Société, sur le protestantisme dans l'Élection de Cognac au XVIII[e] siècle, le tout sur pièces tirées des Archives départementales de La Rochelle. Ce mémoire, intitulé : *Les Églises au désert de l'Élection de Cognac en 1749*, sera inséré au *Bulletin* avec les pièces justificatives.

M. Briand soumet à la réunion quelques monnaies de diverses époques.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

Eug. Carissan.

SÉANCE DU MERCREDI 12 JUIN 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. Baleyre, Biais-Langoumois, Callandreau, Callaud, Carissan, de Chergé, du Maroussem, de Rencogne, Warin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Mémoires de la Société archéologique de l'Oise* (collection complète).
2° *Mémoires de la Société géographique de Vienne* (Autriche).
3° *Mémoires de la Société archéologique de Brest.*
4° *Bulletin de la Société de statistique de Marseille.*
5° *Mémoires de la Société archéologique de Saint-Quentin.*
6° *Bulletin de la Société dunoise.*
7° *Bulletin de la Société archéologique de Sens.*
8° *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer.*
9° *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier.*
10° *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.*
11° *Mémoires de la Société des antiquaires d'Angers.*
12° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie.*
13° *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest.*
14° *Mémoires de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg.*
15° *Revue d'Orient.*
16° *Bulletin et mémoires de la Société des Deux-Sèvres.*
17° *Amphiaraüs,* mémoire, par M. Vinet.
18° Le prospectus de la revue intitulée *Romania*, et consacrée à l'étude des langues romaines.
19° *Archives du bibliophile.*
20° *Mémoires de la Société académique d'Eure-et-Loir.*
21° *Bulletin de la Société archéologique de Pau.*
22° *Bulletin de la Société archéologique de Lyon.*

La Société de statistique de Marseille demande l'échange des publications.

M. le Président a répondu affirmativement.

Le ministre de l'instruction publique a demandé un troisième exemplaire du *Bulletin.* Il lui sera adressé.

Communication est donnée d'une circulaire émanant de membres de l'Académie des inscriptions et

belles-lettres et de numismatistes distingués, demandant à la Compagnie un vœu motivé en faveur de l'acquisition par l'État du médaillier gaulois de M. de Saulcy. Ce vœu, rédigé par M. le Président, est signé séance tenante par le bureau.

Lecture est donnée d'un article de M. Boucherie, membre correspondant, inséré dans la *Revue des langues romanes,* sur l'étymologie du surnom de *Borratio* porté par Arnauld, comte d'Angoulême, second successeur de Guillaume Taillefer. Cet article sera reproduit par le *Bulletin*.

M. le Président présente à la réunion cinq aquarelles, œuvre de M. Sadoux, exécutées avec un soin extrême et représentant : 1° les peintures murales de la crypte de Saint-Amant-de-Boixe ; 2° cette crypte elle-même ; 3° le cloître de la même abbaye ; de plus des dessins à la mine de plomb, par le même auteur, des chapiteaux du prieuré de Saint-Étienne de Montignac-Charente. Ces chapiteaux, d'un modèle très rare, ont cependant des analogues à Gensac.

La Compagnie vote des remerciements et des félicitations à M. Eug. Sadoux.

Lecture est donnée par M. le Président du titre de fondation d'une école à Balzac par Joseph Lambert, prieur commandataire de Vindelle, en date du 2 mars 1708.

M. Biais-Langoumois donne lecture d'une *Notice sur l'âge de pierre dans la vallée de la Tardouère,* par notre confrère M. Fermond, secrétaire de la mairie de La Rochefoucauld. Dans cette étude, consciencieusement rédigée après d'actives recherches faites

depuis vingt années environ, M. Fermond constate qu'à l'exception des cavernes de Montgaudier et de La Chaise, visitées par MM. Lartet et l'abbé Delaunay, aucune des grottes de sa région n'avait encore été signalée par personne. M. Fermond traite des *cavernes de Rochebertier*, des *grottes des Fadettes*, près Vilhonneur, et de celles de Vilhonneur. Il détaille les instruments et outils en silex, en os et en corne, les fragments d'ossements humains et d'animaux, ainsi que les tessons de poterie antique, qu'il y a découverts en quantité considérable; puis, après avoir noté qu'à son avis ces cavernes importantes étaient des *ateliers*, M. Fermond ajoute que « pas « le moindre morceau de bronze ou de fer n'a « été découvert dans ces fouilles. » A ce propos, M. Biais rappelle qu'il a soumis à l'examen de la Société, il y a deux ans, une gouge, une partie de grande aiguille et une fort belle hachette de bronze, trouvées dans les carrières du Raillat, près Vilhonneur, par M. Lagarde, adjoint au maire d'Angoulême, et dont M. Fermond n'a pas évidemment eu connaissance.

M. Biais-Langoumois fait suivre cette lecture intéressante de quelques renseignements sur la remarquable collection d'objets de l'époque pré-historique qu'a recueillie M. Fermond.

La Société décide que le travail de M. Fermond sera inséré dans le *Bulletin*.

M. Biais présente à la Société sept monnaies et médailles de moyen bronze, découvertes à Brillac. Ces pièces, d'une rare conservation, sont frappées à l'effigie de Antonin le Pieux, Constantin II, Néron,

de la divine Faustine, de Vespasien l'auguste et de l'empereur Gordien.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

EUG. CARISSAN.

SÉANCE DU MERCREDI 10 JUILLET 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé AUGEREAU, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CARISSAN, CHABANEAU, DE CHERGÉ, l'abbé DENIZE, DU MAROUSSEM, LURAT, PASTOUREAU DE LA BRAUDIÈRE, DE RENCOGNE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (1871-1872).

2° *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (1er trimestre 1872).

3° *Mémoires de l'Académie du Gard* (1869-1870).

4° *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier.*

5° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (n° 1 de 1872).

6° *Bulletin de la Société des sciences historiques de Cannes* (envoi nouveau).

M. le Président informe la Société que M. Abadie, membre de la Compagnie, et actuellement inspecteur général des monuments historiques, dans un récent passage à Angoulême, a pris connaissance des dessins et travaux de M. Eug. Sadoux, bien connus de la Société (temple de Blanzac, abbaye de Saint-Amant-de-Boixe, etc.). M. Abadie les ayant trouvés fort remarquables, a prié M. Sadoux de reproduire un de ces dessins pour le Comité des monuments historiques, et a engagé la Société à faire à ce même comité un rapport sur les fouilles des Bouchauds, promettant, en ce cas, une allocation sérieuse.

M. l'abbé Denize donne lecture d'une *introduction* placée par lui en tête d'un pouillé du diocèse d'Angoulême qu'il se propose de publier. Ce pouillé, datant de 1794, existe en manuscrit à la bibliothèque du grand séminaire. Une conversation s'engage à ce sujet entre M. le Président et M. l'abbé Denize sur le cartulaire de Cellefrouin, formant un long *rotulus* dont l'original existe à la bibliothèque Richelieu.

M. Préponnier, architecte du département, est présenté comme membre titulaire par MM. de Rencogne, Callandreau et Briand.

Sur une question de M. l'abbé Augereau, M. le Président donne, à titre de renseignement, l'itinéraire que voici d'une excursion archéologique que l'on pourrait faire dans la forêt de Boixe et aux environs : Tourriers, ruines du château (XIIIe siècle); la Macarine (XIIe siècle); commanderie de Boixe; pierres levées, au nombre de trois ou quatre; sept

tumuli; pierre gravée portant un *lituus;* Puymerle (chapelle et frairie). M. Augereau propose, en conséquence, que ceux des sociétaires qui voudraient prendre part à cette excursion consentent d'avance à contribuer aux frais *au prorata* et se fassent inscrire par le Secrétaire.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

Le Secrétaire,

Eug. Carissan.

SÉANCE DU MERCREDI 14 AOUT 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. Émile Biais, Callandreau, de Chergé, Gigon, Lurat, Planteau du Maroussem, de Rencogne, Warin.

En l'absence de M. le Secrétaire, M. le Secrétaire adjoint donne lecture du procès-verbal de la précédente séance. Le procès-verbal est adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, qui lui sont parvenus depuis la dernière réunion :

1° *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille* (t. IV, 4e de la 7e série, 1872).

2° *Bulletin de la Société dunoise* (n° 13, juillet 1872).

3° *Revue des langues romanes* (dernière publication).

4° *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (t. XXI, année 1872, 1re livraison).

5° *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme* (année 1871-1872, 22e livraison).

6° *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France* (1869-1870).

7° *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France* (t. X, 1re et 2e livraisons).

M. le Président entretient de nouveau la Société de l'excursion projetée dans la forêt de Saint-Amant-de-Boixe, et demande à l'assemblée de lui fixer l'époque qui lui conviendra pour l'entreprendre.

M. le Président présente ensuite une série d'épreuves photographiques de quelques monuments religieux du département, obtenues par M. Fellot, photographe de la Société. M. le Président expose à ce sujet des observations sur certaines particularités qui se rattachent aux frises de l'église de Saint-Amant-de-Boixe, frises qui représentent une *chasse* malheureusement mutilée, mais dont les parties existantes dénotent un sculpteur distingué. M. le Président compare la composition de cette frise ainsi que son exécution à la frise qui orne la façade de la cathédrale de Saint-Pierre d'Angoulême, et il constate la supériorité de l'œuvre que l'on peut encore admirer à Saint-Amant.

M. Biais donne communication d'une lettre de M. Bonnassieux, de l'Institut, par laquelle notre honorable confrère accuse réception du dernier numéro du *Bulletin*, et dans laquelle il félicite la Société de ses travaux, notamment de ses remarquables dessins.

Puis le même membre lit une *Notice sur les statues*

équestres qui ornent la façade de certaines églises. M. Biais-Langoumois rapporte que lors de sa visite au Temple, près Blanzac, il fut frappé de la disposition d'un groupe de personnages peints à la fresque, et qui furent pour lui la véritable solution d'un problème depuis longtemps inexpliqué.

L'étude des fresques du Temple sont, à son avis, une véritable révélation, attendu que les scènes des Croisades figurées par le peintre sont une suite d'épisodes qui commencent au départ pour la Palestine et se terminent à l'écrasement de l'islamisme. Pour perpétuer dans le souvenir des populations les victoires remportées par les chrétiens sur les infidèles, notre confrère croit que le statuaire a placé à la façade principale des églises bâties pendant cette période un cavalier foulant un infidèle sous les sabots de son cheval.

M. le Président fait observer que l'interprétation de M. Biais-Langoumois n'est autre que celle qu'il a présentée à la Société en lui montrant l'aquarelle exécutée par M. Sadoux; que d'ailleurs cette interprétation n'est point nouvelle, attendu qu'elle a été exprimée déjà par M. l'abbé Auber, de la Société des antiquaires de l'Ouest.

M. le Président fait connaître qu'il réunit en ce moment des documents relatifs aux foires en Angoumois, et il donne communication d'une pièce qui se rapporte à celles de Mansle.

M. Callandreau soumet à l'examen de la Société dix petites pièces en cuivre d'une forme particulière, incomplétement rondes, avec des *bavures,* ne portant ni armes ni effigies.



Suivant M. BIAIS, ces morceaux de cuivre servaient à peser les monnaies d'or et d'argent. Il montre, à l'appui de sa thèse, trois pièces du même métal, à peu près semblables à celles présentées par M. CALLANDREAU, ainsi qu'une autre pièce de forme carrée portant l'indication en relief de son poids.

Les membres présents n'étant pas en nombre suffisant, le vote sur l'admission de M. Préponnier, architecte du département, est ajourné à la prochaine réunion.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.

SÉANCE DU MERCREDI 13 NOVEMBRE 1872 (1).

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. BRIAND, CALLAUD, CALLANDREAU, CASTAIGNE, l'abbé DENIZE, DU MAROUSSEM, GIGON, B.-LANGOUMOIS, LURAT, G. MATHÉ-DUMAINE, DE RENCOGNE, SAUQUET, CARISSAN.

Le procès-verbal de la dernière séance, rédigé par M. BIAIS-LANGOUMOIS, est lu et adopté.

---

(1) La Société a pris ses vacances dans les mois de septembre et d'octobre.



Ont été reçus depuis la dernière séance :

1° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (2e cahier, 1872).

2° *Bulletin de la Société de l'Yonne* (année 1872).

3° *Recueil des travaux de la Société de l'Eure* (t. IX).

4° *Origine de la Réformation à La Rochelle,* par M. L. de Richemont.

5° *Mémoires de la Société académique de Boulogne* (t. II, 2e partie, et 1869).

6° *Statuts de la Société archéologique de Touraine.*

7° *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine* (t. XV).

8° *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (2e trimestre 1870 et 2e trimestre 1872).

9° *Bulletin de la Société dunoise* (in-8°, 1872).

10° *Épigraphie santone et aunisienne,* par M. L. Audiat (1 vol. in-8°).

11° *Annales de la Société de Saintes* (t. I et II), société dissoute.

12° *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure,* par M. l'abbé Cochet (1 vol. in-4°).

13° *Revue des sociétés savantes des départements* (mars-avril 1872.)

14° *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres* (III-V, t. XI, 1871).

15° *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (1871, complet).

16° *Bulletin de la Société d'Eure-et-Loir* (juillet 1872).

17° *Mémoires de la Société géographique de Vienne* (Autriche) (t. XIV, 1871).

18° *Bulletin de la Société archéologique de Pau* (4e, 6e et 7e livraisons).

19° *Bulletin de la Société archéologique de la Drôme* (23e livraison, 1871-1872).

M. Gigon demande des renseignements sur les fouilles des Bouchauds. M. le Président fournit à

cet égard tous les détails désirables et met sous les yeux de la Compagnie six lithographies sur des dessins de M. Sadoux relatifs aux fouilles. Ces dessins sont d'une parfaite exactitude et fort bien exécutés. La conversation s'engage à ce sujet.

M. le Président lit une note sur des découvertes toutes récentes de caveaux à Chassenon, sur les terrains appartenant à M. Couraud.

M. du Maroussem donne communication d'un deuxième article du *Moniteur universel* (numéro du 10 septembre 1872) sur les fouilles de Bapteste (Lot-et-Garonne).

Le même membre exprime le désir que la Société demande des secours au ministère pour nos fouilles des Bouchauds.

M. Biais-Langoumois informe la réunion de la découverte faite à La Couronne, par M. Jarraud, d'un très grand nombre de pièces d'argent (environ cinquante) : ce sont des écus de Henri III et autres pièces du XVIe siècle. Il rappelle qu'à la dernière séance il a lu une *Notice sur les statues équestres que l'on trouve à la façade de plusieurs églises de l'Ouest,* notamment du département de la Charente, notice qui lui a été inspirée par l'examen des fresques découvertes au Temple, près Blanzac.

A ce propos, notre confrère donne lecture d'un extrait du procès-verbal de la séance du 2 avril 1870 de la Société française de numismatique et d'archéologie, dans lequel est relatée une discussion soulevée par une étude de M. l'abbé Auber sur le même sujet.

M. Biais constate que les conclusions de M. l'abbé

Auber tendent, comme les siennes, à prouver que ces statues équestres, dont le cheval foule aux pieds un personnage renversé, symbolisent « le triomphe du Christianisme. »

M. Biais tient à établir que l'étude de M. l'abbé Auber lui était entièrement inconnue avant la communication du procès-verbal de la Société de numismatique et d'archéologie, qui lui a été faite seulement à la date du 25 septembre dernier, à Paris, par notre confrère M. Charles Lucas, architecte.

M. Biais-Langoumois fait hommage à la Société, au nom de M. Ch. Lucas, d'un ouvrage intitulé : *Souvenirs du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie pré-historique et des excursions faites à Modène, Marzabotto et Ravenne, à la nécropole de l'antique Felsina la Certosa de Bologne, au mois d'octobre* 1871, par M. le chevalier da Silva, architecte de S. M. le roi de Portugal.

M. Biais lit ensuite une rapide analyse de ce travail consciencieux, plein de renseignements d'un véritable intérêt.

M. de Rencogne lit un curieux *Inventaire des meubles du château de La Rochefoucauld,* dressé en 1728, après la mort de François VIII de La Rochefoucauld. Il contient des renseignements intéressants sur la vie domestique aux XVI[e] et XVII[e] siècles, car la plupart des objets qu'il mentionne sont bien antérieurs à la date de l'inventaire.

On procède au vote sur l'admission de M. Préponnier, architecte du département. M. Préponnier est élu à l'unanimité.

MM. Biais-Langoumois, Castaigne et de Rencogne proposent comme membre correspondant M. Norbert Wuy, vice-président de la Société des sciences de Genève.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

Eug. Carissan.

SÉANCE DU MERCREDI 11 DÉCEMBRE 1872.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

Président.

Membres présents : MM. l'abbé Augereau, Bénard, Biais-Langoumois, J. Castaigne, l'abbé Denize, Gigon, Georges Mathé-Dumaine, Lurat, Rambaud de Laroque, de Rencogne, Warin.

Le procès-verbal de la dernière séance, lu par le secrétaire adjoint, est adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, qu'il a reçus depuis la précédente séance :

1° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (année 1872, n° 3).

2° *Recueil de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne* (1868-1869).

3° *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise* (t. VIII, 1870).

M. Gigon prie M. le Président de demander quelques renseignements sur l'écroulement du clo-

cher de l'église de Roullet à notre confrère M. Lurat, qui habite cette localité.

M. Lurat rapporte que le 9 décembre, à neuf heures moins le quart, un seul éclair a précédé un seul coup de foudre, sans que l'état de l'atmosphère fît prévoir un orage. Le tonnerre est tombé sur le clocher de l'église de Roullet, qui s'est partagé en deux depuis la girouette jusqu'aux soubassements.

Le clocher, dans sa chute, a écrasé l'ancienne maison d'école. Le chœur de l'église, au chevet, a de profondes lézardes. La foudre a enlevé tous les clous qui fixaient la toile d'un tableau figurant *saint Cybard,* ainsi que les clous du cadre. M. Lurat constate également que le plomb des vitraux a été fondu. La cloche, lors de l'écrasement du clocher, est descendue sur la coupole principale sans en ébranler la voûte, malgré son poids de 800 kilogrammes.

M. Lurat observe que notre confrère M. Warin, architecte, attaché à la conservation des monuments diocésains, et qui a visité le monument le jour même, peut, mieux que personne, faire connaître à la Société l'importance des dégâts causés.

M. Édouard Warin dit, en effet, qu'il a visité les lieux en compagnie de Mgr Cousseau, qui, malgré son état de maladie, n'a pas hésité à entreprendre cette course pénible; il ajoute que le rapport de M. Lurat est, sur tous les points, d'une grande précision.

A propos des réparations considérables qui auront lieu à cette église de Roullet, plusieurs membres de la Société établissent que depuis un certain nombre

d'années, et grâce à l'initiative de notre éminent confrère M. Paul Abadie, inspecteur des monuments historiques, les restaurations des édifices religieux sont opérées, dans notre département, avec un soin tout particulier et une observance plus scrupuleuse du style.

M. Gigon rappelle aussi qu'il y avait naguère à l'église de Fléac des peintures murales. M. Callandreau répond qu'elles ont été badigeonnées, de même que d'autres peintures de plusieurs églises.

M. Émile Biais lit une *Note sur un tableau du musée d'Angoulême*. L'auteur de cette notice s'attache à démontrer qu'un portrait de Desportes, considéré comme une copie d'après cet artiste, est vraiment une œuvre originale ; M. Biais en a découvert le dessin à la sanguine dans la collection nationale du Louvre.

M. de Rencogne présente des lithographies dessinées par notre collègue M. Eugène Sadoux. Ces lithographies représentent des *vues du théâtre romain des Bouchauds*. Une *vue générale* du bois des Bouchauds et de l'amphithéâtre attirent particulièrement l'attention de la Société.

M. le Président fait connaître ensuite un remarquable travail de M. Ernest Desjardins, intitulé : *La Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger;* puis il donne lecture de la lettre suivante de notre confrère M. Carissan, secrétaire de la Société :

Angoulême, 7 décembre 1872.

Monsieur le Président,

Appelé par mes nouvelles fonctions à quitter brusquement Angoulême pour me rendre à Nantes, je vous prie de vouloir

bien accepter et faire agréer, avec tous mes regrets, ma démission de membre résidant et de secrétaire de la Société archéologique et historique de la Charente, dont j'ai fait partie pendant onze années.

Je vous serais obligé de soumettre, en même temps, au vote de la Compagnie, s'il y a lieu, mon élection au titre de correspondant. Je m'honorerai toujours d'avoir appartenu à une réunion aussi laborieuse et aussi bien dirigée que la nôtre.

Croyez, Monsieur le Président et ami, à mes sentiments les meilleurs et les plus durables.

EUG. CARISSAN.

La Société décide que M. CARISSAN, dont la démission de membre titulaire est acceptée, fera partie de ses membres correspondants.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau pour l'année 1873 ; mais les sociétaires présents à la séance ne formant pas la majorité voulue par l'article 8 du règlement, les élections pour la composition du bureau sont ajournées à la prochaine réunion.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.



LE DIALECTE POITEVIN

AU XIII[e] SIÈCLE

AVANT-PROPOS

La section d'histoire et de philologie (Comité des travaux historiques et des sociétés savantes) avait mis au concours, pour l'année 1867, une *Étude sur un de nos anciens dialectes de province, langue du Nord ou langue du Midi.* Les conditions de ce concours étaient établies dans le programme suivant :

« Les travaux devront avoir principalement pour « base les chartes et autres documents diploma- « tiques originaux antérieurs à l'avénement des « Valois, sans exclure les documents littéraires de « date et d'origine certaines, correspondant à la « même période.

« Seront admis au concours soit les lexiques « ou grammaires, rédigés d'après ces monuments

« et accompagnés d'exemples à l'appui, soit les « recueils de documents de la même nature et de « la même époque, auxquels on joindra des observations propres à déterminer les caractères du « dialecte. »

A la suite d'un rapport rédigé par M. P. Meyer, le prix a été partagé.

La première médaille a été accordée à M. Bonnardot, pour son mémoire intitulé : *La Langue française à Metz, d'après les documents originaux du XIIIe siècle;*

La seconde au mémoire que je publie.

J'extrais du rapport de M. P. Meyer le passage qui lui est consacré.

« Situé au midi de la Loire, le Poitou appartenait « naturellement plutôt à la langue d'oc qu'à la lan- « gue d'oïl; mais il passa de bonne heure sous la do- « mination française, en partie d'abord, puis en tota- « lité; les formes de son langage primitif s'altérèrent « promptement, celles du dialecte normand le pé- « nétrèrent. Il en résulta, comme l'a fait remarquer « M. Leroux de Lincy, un dialecte d'autant plus cu- « rieux à étudier qu'on peut le considérer comme le « point de jonction entre les deux langues, et comme « l'une des principales causes du mélange qui s'o- « péra au XIIe siècle entre les deux littératures.

« M. Boucherie, n'ayant à sa disposition qu'un « petit nombre de chartes publiées en différents « recueils, a donné pour base principale à ses « études un manuscrit appartenant à la bibliothè- « que de Poitiers, et contenant les sermons de « l'évêque de Paris, Maurice de Sully, transcrits ou

« traduits d'un original français par un scribe « poitevin. Disons tout d'abord que ce point de « départ a compromis en grande partie les résul- « tats que l'auteur devait en tirer pour les faire « servir de fondement à une grammaire et à un « glossaire poitevins.

« Il est aisé de voir que ce texte, malgré certai- « nes expressions propres au dialecte du Poitou, « appartenait en grande partie à la langue fran- « çaise. En relevant les mots qui lui ont semblé « d'origine poitevine, l'auteur des mémoires leur « aurait donné plus d'autorité s'il les eût rappro- « chés des différentes chartes ou documents diplo- « matiques qu'il avait sous les yeux; mais, ces « chartes appartenant à l'Aunis et à l'Angoumois, « il a cru devoir en faire un chapitre spécial en « considérant leurs textes comme des sous-dia- « lectes du Poitou.

« M. Boucherie n'aurait pas rempli les condi- « tions du programme si, après avoir recueilli les « expressions qu'il a considérées comme propres « au dialecte poitevin, il ne les avait pas soumises « à une étude raisonnée. La commission a regretté « que ce travail, lors même qu'il échapperait au « vice fondamental qu'elle lui a reproché, ne fût « pas conçu dans l'esprit qui doit présider aujour- « d'hui aux études philologiques. La phonétique « ou l'étude des transformations subies par les « voyelles, les diphthongues et les consonnes, dans « leur passage du latin au roman, devait être la « partie la plus longue du mémoire, puisque c'est « par la prononciation surtout que se distinguent

« les dialectes. C'est au contraire la grammaire et « le glossaire qui y occupent le premier rang. Or, « ce n'est pas par ces deux parties que le dialecte « poitevin diffère d'une manière sensible des dia- « lectes congénères. Les faits relevés par l'auteur « appartiennent en immense majorité à toute la « langue. Cette critique serait juste lors même que « la grammaire et le glossaire de M. Boucherie « auraient eu pour fondement un texte d'origine « poitevine; mais combien acquiert-elle plus de « force lorsqu'il s'agit d'un texte français copié « par un scribe poitevin ! Si la forme des mots com- « posant le vocabulaire de M. Boucherie donne cer- « taines nuances poitevines déjà relevées dans la « phonétique, le sens en est purement français.

« Cette explication est nécessaire pour faire voir « combien un faux point de départ entraîne avec « lui de conséquences fâcheuses. Ce vice d'origine « est la principale cause des imperfections que, en « rapporteur fidèle, j'ai été obligé de signaler « dans un mémoire recommandable d'ailleurs par « des qualités que je suis plus heureux de relever. « Si toutes les remarques se rapportent plus parti- « culièrement à la langue française du XIIIe siè- « cle en général qu'au dialecte du Poitou en parti- « culier, elles n'en sont pas moins intéressantes. « Elles attestent une connaissance réelle de notre « vieux langage, des sources à consulter, des prin- « cipales publications, des résultats scientifiques « de l'érudition moderne. Ce mémoire est accom- « pagné de notes savantes, dans lesquelles l'auteur « combat avec beaucoup de finesse et de sens criti-

« que quelques étymologies françaises proposées
« par des philologues distingués, et fait à quelques-
« uns de nos anciens textes, et notamment à la
« Chanson de Roland, d'heureuses corrections. »

Ce rapport, qui dénote une étude sérieuse de mon mémoire et qui contient des réflexions fort justes, renferme cependant quelques erreurs qu'il importe de relever.

Le Poitou n'a jamais appartenu à la langue d'oc, quoiqu'il ait été soumis pendant quatre cents ans — du IX[e] au commencement du XIII[e] siècle — à des princes qui parlaient cette langue. Jusqu'au jour où le Poitou devint possesion française, le dialecte poitevin avait eu à lutter contre l'influence de la langue méridionale bien plus que contre celle de la langue du Nord. Sa grande ressemblance avec cette dernière est donc une ressemblance native et non une ressemblance d'emprunt, puisque l'altération, supposée par M. P. Meyer, n'aurait pu s'opérer qu'à partir du XIII[e] siècle, c'est-à-dire juste à l'époque où furent rédigés les documents qui forment la base de ce travail. Il est évident qu'une transformation aussi radicale n'aurait pu être instantanée. Brunetto Latini (*Li Livres dou Tresor*, p. 167, édit. Chabaille) reconnaît expressément que le Poitou et la Saintonge faisaient partie des provinces de langue d'oïl, puisqu'il étend ce qu'il appelle « la droite France », ou France parlant la langue d'oïl, jusqu'à « *Bordele et au flum de la Gironde* », ce qui nous renvoie bien loin de la Loire. Quant au témoignage contraire de Raymond Vidal, qui regarde la Saintonge comme

un des pays où l'on avait la droite parlure languedocienne « la parladura natural et drecha », j'explique un peu plus loin comment on doit l'interpréter.

M. P. Meyer aurait préféré, ce semble, qu'une étude sur ce dialecte se réduisît à la phonétique. Il aurait pu en dire autant de tous les autres dialectes, tant du Midi que du Nord, puisqu'ils ne diffèrent guère, au Nord, du dialecte de l'Ile-de-France, au Midi, du provençal, que par des modifications orthographiques analogues à celles qui séparent le dialecte poitevin du français proprement dit. Et dès lors que devient cette partie du programme où l'on déclare « que l'on admettra au concours les lexiques ou grammaires rédigés d'après des documents appartenant à l'un de nos anciens dialectes de province, langue du Nord ou langue du Midi? »

Néanmoins M. P. Meyer aurait raison s'il existait une grammaire complète et définitive de la langue d'oïl. Même dans la plus étendue, dans la plus riche en exemples de toute sorte, dans celle de Burguy, toute une partie, la syntaxe, et ce n'est pas la moins importante, a été mise de côté. Mon travail, au moins en cela, n'aura donc pas fait double emploi. De plus, la déclinaison était restée incomplète; on avait même adopté ou toléré des règles fautives, règles que j'ai rectifiées et présentées sous leur forme définitive. Quoiqu'elles s'appliquent à la langue d'oïl considérée dans son ensemble, je ne me suis pas cru obligé de les passer sous silence, puisque c'est en étudiant la déclinaison du dialecte poitevin que j'étais arrivé à les découvrir.

Dans tous les cas, quand il s'agit de notre ancienne langue, la publication d'un glossaire complet, à la suite d'un texte inédit, n'est et ne sera jamais une chose inutile.

J'arrive à l'objection principale et en apparence la mieux fondée : le présent mémoire, s'appuyant sur une traduction ou transcription d'un texte français, et non sur un texte d'origine purement poitevine, comme serait celui des chartes, repose sur une base peu solide.

Il semble, en effet, que le texte des sermons doive représenter un mélange à doses inégales du dialecte de l'Ile-de-France et du dialecte du Poitou. Cette conjecture paraît tout d'abord justifiée par l'emploi des doubles formes *le, lo; del, dau; al, au; daus, des; as, aus; aveit, avoit; oguirent, eurent, orent; oguist, eust; ogu, eu,* etc.; les unes particulières au dialecte poitevin, les autres communes à tous les dialectes de la langue d'oïl. Ces dernières n'auraient-elles pas été empruntées au texte français que traduisait ou transcrivait le scribe poitevin? S'il en est ainsi, quelle autorité accorder à un texte aussi mélangé?

Cette explication fort plausible, je le reconnais, tombe devant un fait que j'aurais dû signaler plus nettement, à savoir que ces doubles formes se retrouvent, mélangées de la même manière, dans des documents véritablement originaux, dans les chartes de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou. Dès lors on doit considérer ce phénomène comme un des caractères du dialecte poitevin, et non comme un accident né du hasard de la traduction.

D'ailleurs cet hybrisme se comprend dans un dialecte situé sur la frontière des deux grandes langues qui se partageaient autrefois la France sous forme de dialectes, et continuent de la partager sous forme de patois.

Montpellier, le 12 mars 1871.



INTRODUCTION

Fallot a désigné sous le nom de dialecte poitevin l'ancienne langue écrite des provinces du Sud-Ouest, comprises entre l'embouchure de la Loire et celle de la Gironde. Il serait plus exact de l'appeler dialecte saintongeais, parce que c'est à la Saintonge et spécialement à l'Aunis qu'appartiennent la plupart des documents authentiques qui nous l'ont conservé. Cependant, comme le Poitou était la plus importante des provinces du Sud-Ouest, et que la classification et la dénomination des dialectes de la langue d'oïl, telles que les a établies Fallot, ont été acceptées par les philologues, j'ai cru qu'il fallait me conformer à la tradition. Je comprends donc sous le nom de dialecte poitevin la langue écrite de l'ancien Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de

l'Angoumois. J'en exclus le Maine et l'Anjou, contrairement à l'avis de M. Leroux de Lincy. (Voir *Q. L. des Rois*, p. LXII.)

Les documents qui représentent le dialecte poitevin sont peu nombreux; je ne parle que de ceux qui sont antérieurs au XIV[e] siècle. En voici la liste (1) :

Poitou (Nord-Ouest, confins de la Bretagne et de l'Anjou). — La charte de Bademorière (1277); — la charte de Teillière (1199) (?), publiée par M. de La Borderie dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 3[e] série, t. V, p. 433.

Poitou proprement dit. — Une charte de 1220, publiée dans l'histoire généalogique de la maison de Chasteigner par Duchesne (Preuves, 27); — deux chartes du XIII[e] siècle, ap. Dom Fonteneau, XXV, p. 305 et 113; — une charte de la même époque, publiée par M. Rédet, dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 3[e] série, t. V, p. 83.

Aunis. — L'Aunis est plus riche, il compte trois chartes publiées par M. Rédet, *ibid.*; — sept chartes (de 1219 à 1250) publiées par M. Louis de Richemond; — onze chartes (de 1225 à 1250) publiées par M. Paul Marchegay dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes.* Ces deux recueils offrent beaucoup d'intérêt (2).

---

(1) Il est probable que cette liste, malgré les recherches auxquelles je me suis livré, n'est pas encore tout à fait complète. Cependant je crois n'avoir omis rien d'essentiel.

(2) M. Marchegay n'a pas publié toutes les chartes originales, qui sont au nombre de cinquante-six. Ce n'est pas qu'il en ait méconnu l'importance. « Nous ne doutons pas, dit-il, qu'elles n'attirent l'attention des philologues, comme monuments de la langue officielle dans une ville où dominaient la bourgeoisie et le commerce... Dans

Saintonge et Angoumois. — Le reste de la Saintonge et l'Angoumois ne sont pas aussi favorisés. 1° *Angoumois :* une charte très ancienne et malheureusement très courte (X^e-XIe siècles) (1); — deux chartes publiées par M. l'abbé Michon, l'une de 1260, l'autre de 1270 ; — copie d'une charte de 1264 (encore inédite), extraite du Cartulaire des comtes de Poitiers; 2° *Saintonge et localités intermédiaires :* une charte non originale de Jarnac (1244) (encore inédite), extraite du même cartulaire; — deux chartes de Cognac, dont l'une originale et datée de 1281, publiée par M. Michon, l'autre, non originale et datée de 1262, publiée par M. Marvaud dans le *Bulletin de la Société arch. de la Charente;* — deux chartes originales de Tonnay-Charente (1229-1242), publiées par M. Rédet dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes,* 3e série, t. V, p. 86.

Il faut encore citer une localité très importante, située sur la frontière du Poitou et du Limousin, Charroux, représentée par ses curieuses Coutumes qui datent de 1247. Elles ont été publiées dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* par

---

la formation de cette langue rochelaise, l'idiome du Nord paraît l'emporter de beaucoup sur celui du Midi ; mais si la part de ce dernier semble moins grande pour le fond, elle se manifeste par l'influence la plus heureuse sur les formes grammaticales. » Il est à souhaiter que M. Marchegay publie la série entière de ces documents, dont il apprécie avec justesse la valeur philologique.

(1) Je l'ai publiée à part sous ce titre : *Charte en langue vulgaire de l'Angoumois, antérieure au XIIe siècle.* (Extrait de la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou.* — Niort; Clouzot, libraire-éditeur.)

M. de La Fontenelle, d'après une copie insérée dans le recueil de Dom Fonteneau.

CARACTÈRES PRINCIPAUX DU DIALECTE POITEVIN.

Ce qui caractérise avant tout le dialecte poitevin, c'est le pronom neutre *o, ou, ol. Au, aul,* qu'on rencontre dans certains textes du Nord-Ouest et du Sud-Ouest, n'est qu'une variété orthographique du même mot. On peut affirmer que tout document où ce pronom figure comme sujet est d'origine poitevine. Je dis comme sujet (1), parce que cette particularité distingue le dialecte poitevin des dialectes du Sud, qui emploient eux aussi le pronom *ou,* mais toujours comme régime et jamais comme sujet.

Les autres particularités propres au dialecte poitevin sont :

1° L'emploi simultané de *lo* et de *le* pour l'accusatif de l'article ;

2° L'emploi constant de *si* pour *se,* en latin *si* conditionnel ;

3° L'affaiblissement de *l* en *u,* et la prédominance de la diphthongue *au : daus, quaus,* des, quels, etc ;

4° La forme *om* de la première personne du pluriel ;

5° La forme allongée *gui* du parfait, *guz* du participe passé, dans presque tous les verbes qui en

(1) Employé comme régime, le pronom neutre indiquerait sûrement une origine poitevine, mais à condition que les documents qui l'emploieraient sous cette forme appartinssent à des localités non limitrophes de la langue d'oc.



français moderne ont conservé *u* à ces temps : tenu, *tenguz ;* venu, *venguz ;* eu, *oguz ;*

6° L'emploi systématique de *o* là où le français met la diphthongue *ou*, excepté quand *u* résulte de l'affaiblissement de *l*. Ex : *nos, toz, jors*, nous, tous, jours, etc. ; mais *outre* de *ultra* et non pas *oltre ;*

7° Une préférence marquée pour les formes sèches : *quarter, deners, chefs*, particularité qui le rapproche du normand.

Les traits les plus saillants du dialecte poitevin étant ainsi nettement déterminés, on n'a plus qu'à procéder par voie de comparaison quand on veut savoir si un texte, à formes dialectales indécises, et qui provient de localités voisines du Poitou, doit être ou non rattaché au dialecte de cette province. C'est ce que j'ai fait pour les documents angevins, et j'ai trouvé que les deux dialectes, malgré certaines ressemblances, résultat inévitable du voisinage, différaient trop sur les points essentiels pour qu'on pût les réunir sous une dénomination commune. J'en juge d'après les chartes originales publiées par M. Paul Marchegay dans la *Revue de l'Anjou*, 1853, 3e, 4e et 5e livraisons. On remarque tout d'abord que le pronom neutre *ol, ou* n'y figure jamais : cela seul rend impossible un rapprochement intime entre les deux dialectes. Mais le désaccord ne s'arrête pas là. Le dialecte angevin, je parle toujours des chartes de M. Marchegay, les seules que j'aie pu me procurer, emploie constamment *le*, jamais *lo*, *do* et non *dau*, *des* et non *daus ;* comme les autres dialectes de la langue d'oïl, il rend le latin *si* par *se ;* tantôt il affaiblit *l* et emploie la diphthongue *au : costumau, generauté ;*

tantôt il adopte la forme moderne *el : en tele manière;* tantôt il écrit par *om* ou *um* la première personne du pluriel; tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il l'écrit par *ons*. Il ne connaît pas la forme allongée *gui*, et p. ex. écrit *quenurent* là où le poitevin aurait mis *conegguirent*. Il aime la diphthongue *ou : soue* (sua), *jouhanz, successours, apoutres, chouses, touz, nous,* et la représente quelquefois par *u* à la manière normande : *nus* pour *nous* (1). On y trouve, il est vrai, des formes poitevines : *tesmoig, nou* (neuf), *dimeinne, diemeine,* poit. *diomaine, Michau, iqui.* Mais cela ne suffit pas pour le rattacher directement au dialecte poitevin et effacer les différences radicales qui l'en séparent.

Le dialecte poitevin est loin d'être uniforme. Ce que j'ai dit des caractères qui le distinguent ne

---

(1) Cependant, comme en de pareilles matières il ne faut rien affirmer sans des preuves *complètes,* je dois ajouter que si ces mêmes documents employaient le pronom *ol, ou,* je n'hésiterais pas, malgré les différences que j'ai signalées, à les regarder comme appartenant à un sous-dialecte poitevin. Je fais cette réserve, parce qu'il n'est pas impossible que ce pronom figure dans d'autres pièces originaires de la même province. Ce qui me fait douter, ou ce qui me fait suspendre mon affirmation, c'est que j'ai rencontré dans un auteur angevin de la première moitié du XIIe siècle, Hilaire, disciple d'Abélard, des exemples de ce pronom neutre :

Ha ! Nicholax !
Si ne me rent ma chose, tu *ol* comparras.

En patois poitevin : « tu z-*ou* paieras. » (*Hilarii versus et ludi,* édit. Champollion - Figeac, p. 35.)

Cette particularité ne permet pas d'hésiter sur l'origine des quelques parcelles de langue vulgaire que renferment les *Hilarii versus et ludi :* elles appartiennent au dialecte poitevin.

s'applique exactement qu'aux documents originaires du Poitou, proprement dit, et de l'Aunis. Au Sud, et surtout au Sud-Est, les formes ne sont plus tout à fait les mêmes. De ce côté, le dialecte poitevin était représenté par Angoulême et par Charroux. Ces localités, placées toutes deux sur la limite qui séparait autrefois la langue d'oïl et la langue d'oc, et qui sépare encore aujourd'hui les patois issus de ces deux langues, avaient chacune ce qu'on peut appeler un sous-dialecte. Ces sous-dialectes se ressentent du voisinage de la langue méridionale. Cependant on ne peut pas dire qu'il y ait eu mélange : les langues vraiment intermédiaires n'existent pas.

On est généralement tenté de croire qu'il n'y a pas de séparation brusque entre les différents langages, et qu'ils doivent se fondre les uns dans les autres par des gradations presque insensibles, surtout quand il n'y a pas d'obstacles naturels entre ceux qui les parlent. Si cette théorie, très simple en apparence, était fondée, les provinces du Sud-Ouest, où le sol est peu accidenté, les cours d'eau peu considérables, où rien n'arrête et n'a jamais arrêté les communications, qui de plus se trouvent sur la limite de la langue d'oïl et de la langue d'oc, devraient nous montrer des populations parlant un langage mixte et former comme une zone intermédiaire où les deux langues, se mélangeant à doses égales, seraient fondues en une seule. Or, il n'en est rien : les deux langues, celle du Nord et celle du Sud, sont restées parfaitement distinctes. Pour ne parler que de ce que j'ai vu moi-même, je citerai seulement

ce fait : dans les environs de Montmoreau (Charente), on parle le pur patois saintongeais et angoumoisin, tandis qu'à une heure et demie de là, à Salles (canton de Montmoreau), on parle le patois périgourdin, qui appartient à la langue d'oc. D'obstacles physiques entre les deux localités il n'y en a aucun, au contraire les communications entre les habitants de l'une et de l'autre ont toujours été fréquentes. M. l'abbé Michon, l'intelligent auteur de la *Statistique monumentale de la Charente,* a remarqué longtemps avant moi ce phénomène si curieux ; il le constate en ces termes, et avec une précision qui ne laisse place à aucun doute : « La limite qui sépare la langue d'oïl de la langue d'oc est nettement tranchée dans toute l'étendue du département, au point que les communes qui parlent français ont presque le purisme du langage. Charmant, Fouquebrune, Brie, Jauldes, Coulgens, Sainte-Colombe, Valence, qui composent la lisière de l'Angoumois français, sont des localités singulièrement remarquables sous ce point de vue ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est que la tenue individuelle, les habitudes domestiques, le genre d'idées sociales et religieuses annoncent évidemment un changement de race dont le changement d'idiome était déjà l'indice (p. 55) (1). » La différence qui existe encore aujourd'hui entre les patois de la langue d'oïl et ceux de la langue d'oc devait sépa-

---

(1) Non content d'avoir si bien fait ressortir ce fait important, M. Michon a dressé une carte des deux familles de patois qui se partagent le département de la Charente : elle passe pour être très exacte. C'est un bon exemple à suivre.

rer autrefois ces deux langues elles-mêmes, mais d'une manière moins nette peut-être. Car les langues écrites, comme étaient les dialectes, sont moins tenaces et moins exclusives que les langues parlées ; loin de repousser l'emprunt, elles le recherchent souvent. C'est ce qui est arrivé pour Angoulême et pour Charroux, placées, comme je l'ai déjà dit, sur l'extrême limite des deux langues. Leur langue écrite, leur dialecte s'est ressenti du voisinage immédiat de la langue d'oc ; mais l'empreinte n'est que superficielle et incomplète. Malgré les emprunts forcés ou volontaires faits à la langue voisine, il est resté fidèle au type poitevin dans ses principes essentiels.

Le dialecte du Poitou était donc un, mais non pas uniforme. Il semble que cette variété dans l'unité eût dû favoriser dans cette province l'éclosion d'une littérature au moins égale à celle de ses voisines. Mais par je ne sais quel concours de circonstances, c'est le contraire qui est arrivé : l'ancien Poitou n'a pas de littérature, ou s'il en a eu, il n'en reste rien ou presque rien. Les seuls documents littéraires que l'on connaisse, documents restés inédits, se composent : 1° d'un recueil de sermons (ms. 124 de la bibl. publique de Poitiers); 2° de deux traductions du Pseudo-Turpin (ms. 124 et 5714, Bibl. impériale), citées par M. Gaston Paris dans sa thèse *de Pseudo-Turpino*. Trois ouvrages vraiment littéraires pour cette vaste province ! Encore s'ils étaient originaux ; mais ce sont des traductions du latin ou des transcriptions d'un dialecte dans un autre.

Cependant le dialecte du Poitou a eu sa vie pro-

pre. Il en est fait mention dès l'an 1137. M. Leroux de Lincy raconte, à ce sujet, une anecdote très curieuse qui montre combien la langue du Poitou différait de celle de la Picardie : « Grégoire, neveu du comte de Guines, moine d'Andern, dans le diocèse de Boulogne, ayant passé quelque temps à Charroux, revint visiter son oncle, et comme il avait oublié le dialecte boulenois, il le salua *idiomate pictavico;* ce qui fut cause que l'oncle, prenant ce salut pour une ironie, lui répondit dans le même langage poitevin, *sermone pictavico derisorie resultavit* (1). » Ceci prouve de plus que Charroux était dès lors reconnu pour appartenir au dialecte poitevin, ce qui du reste est démontré surabondamment par le texte même de ses Coutumes. Des renseignements postérieurs nous montrent ce même dialecte florissant encore au XVe siècle. Rabelais rapporte que Villon s'était retiré à Saint-Maixent, en Poitou, et que là, « pour donner passe-temps au peuple, il entreprit de faire jouer la Passion en gestes et *langage poictevin.* » (L. IV, ch. XIII.) Villon lui-même déclare qu'il savait le poitevin :

Se ge parle ung peu *poictevin,*
Ice m'ont deux dames appri.
(*Grand Testament,* XCIII, p. 62, édit. Jannet.)

A quoi attribuer la stérilité littéraire du Poitou et des provinces qui en dépendent ? Peut-être à ce qu'il n'a été que très tard soumis à une vraie dynastie française. Il a pendant des siècles appartenu à

---

(1) *Q. L. des Rois;* introduction, p. LXXV.

des souverains languedociens, pour qui le dialecte poitevin devait être un idiome étranger. C'est ainsi qu'on s'explique comment le Poitou a pu produire certains documents à forme languedocienne (1) (Leroux de Lincy; introd., p. LXI), comment Barbezieux, en pleine Saintonge, a pu donner naissance à un *troubadour,* au poète Richard, et comment Raymond Vidal, dans sa *Manière de trouver,* a pu ranger la Saintonge au nombre des provinces où l'on avait la droite parlure languedocienne, «la parladura natural et drecha ». Quand, après plus de quatre cents ans, le Poitou fut redevenu une possession directe de la couronne de France, au commencement du XIII[e] siècle, son dialecte, relégué jusque-là au rang de langue parlée, de langue vulgaire, arriva trop tard pour prendre place parmi les dialectes littéraires de la langue d'oïl. Ceux-ci, je parle des dialectes du Nord, s'étaient librement développés en Normandie, en Picardie et en Bourgogne, provinces qui avaient pu ne pas conserver toujours leur entière indépendance, mais qui à aucune époque n'avaient appartenu à des princes parlant une autre langue que la langue d'oïl. Et, par une fatalité singulière, le dialecte poitevin n'arrivait à la pleine possession de lui-même qu'au moment où ces mêmes dialectes commençaient à se fondre dans le dialecte dominant de l'Ile-de-France. Quoi qu'il en soit de

(1) Il est à remarquer que les deux documents cités par M. Leroux de Lincy sont des pièces de poésie, des pièces lyriques. Ces chants ne pouvaient être bien compris et goûtés que de l'aristocratie du pays, forcée de fréquenter la cour de ses princes.



cette explication, le fait existe ; ce dialecte poitevin, le plus original de ceux de la langue d'oïl, est le seul qui, à proprement parler, n'ait pas de littérature. Aussi, en fouillant parmi les rares débris qui nous en restent, n'ai-je pensé qu'à exhumer des documents assez étendus, pour le doter sinon d'une littérature, au moins d'une grammaire et d'un glossaire. Au lieu d'étudier exclusivement ceux qui ont été publiés, et qui tous appartiennent à la catégorie des documents officiels, les plus authentiques sans doute, mais aussi les moins abondants en richesses philologiques, et qui de plus, étant très peu nombreux, n'offrent pas assez de matériaux pour reconstituer un dialecte, j'ai préféré choisir, parmi les trois documents littéraires inédits dont j'ai fait mention, le plus ancien, le mieux écrit et le plus considérable. Celui qui m'a paru réunir ces trois conditions est le recueil de sermons que contient le ms. 124 de la bibliothèque publique de Poitiers (1).

Ce manuscrit est de la première moitié ou plutôt du milieu du treizième siècle, ainsi que l'a remarqué M. Rédet, qui doit être cru sur parole, et comme j'ai pu m'en assurer moi-même. La langue paraît plus ancienne que l'écriture. Et cela se conçoit, car les sermons ont été tous ou presque tous composés par Maurice de Sully, évêque de Paris, mort en 1196 (2). Le texte poitevin n'est donc que la

(1) M. Rédet est, à ma connaissance, le premier qui en ait parlé. (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 3e série, t. V, p. 87.)

(2) Je dois ce précieux renseignement, obtenu par le bienveillant intermédiaire de M. Egger, à M. Lecoy de la Marche, auteur d'un

transcription d'un texte français plus ancien, qui date probablement de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Je dis transcription et non pas traduction, parce que je ne crois pas que ces sermons aient été primitivement écrits en latin. En effet, toutes les fois que le prédicateur s'adresse au commun des fidèles, aux « seignors e dames », s'il fait des citations latines, il n'oublie jamais de les traduire « en nostre romanz », suivant son expression. C'est ainsi qu'il traduit le *Pater* phrase par phrase, et qu'il va même jusqu'à donner le sens de *amen* « id est *veire* ». Au contraire, dans son premier sermon adressé aux « preveires », non-seulement il ne traduit jamais ses citations latines, qui sont parfois très longues, mais encore il mélange fréquemment le latin et le français, de telle façon qu'une phrase commencée en français se termine en latin et réciproquement.

J'ai copié moi-même ce manuscrit. Je l'ai comparé avec le ms. 232 de la même bibliothèque, qui a été écrit au XIVe siècle en dialecte picard, et où se trouvent les mêmes sermons, mais moins longs que dans le n° 124, et souvent disposés dans un ordre différent.

---

mémoire sur les prédicateurs français au XIIIe siècle, ouvrage qui vient d'être couronné par l'Institut. (V. dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires,* t. V (1856), p. 131, le rapport de M. Hippeau, qui signale le ms. 270 de la Bodleienne, écrit à la fin du XIIe siècle, et contenant une transcription en dialecte anglo-normand des sermons de Maurice de Sully. M. P. Meyer (*Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France*, etc.) en donne un court fragment que je reproduis plus loin. — Avril 1872.)

J'ai pu ainsi rectifier quelques passages et combler quelques lacunes.

Le texte picard est très inférieur au texte poitevin.

Je ne me suis pas contenté de publier le contenu du ms. 124, j'y ai joint un glossaire et une grammaire. Puis, prenant pour type du dialecte poitevin ces sermons et les chartes de l'Aunis, j'ai fait une étude sommaire des sous-dialectes de Charroux, d'Angoulême et de la Saintonge. En un mot, je me suis efforcé de faire, avec le peu de matériaux dont je disposais, une monographie aussi complète que possible du dialecte poitevin.

J'ai scrupuleusement reproduit le texte du manuscrit. Quand j'ai cru devoir le modifier, j'ai toujours renvoyé en note la leçon que je regardais comme fautive. J'ai mis entre crochets les mots que le copiste a sautés — ce que j'indique par le mot *lacune* rejeté en note avec un chiffre de renvoi — et ceux qu'il est impossible de déchiffrer parce que l'écriture a été effacée. Quand je n'ai pu deviner la vraie leçon, j'ai indiqué par des points le nombre de lettres ou de jambages absents.

J'ai ponctué à la moderne. Le ms. ponctue cependant assez régulièrement, mais toujours de la même manière : un point indique la fin des phrases ou des portions de phrases qu'on devait prononcer d'une haleine. Je me suis également conformé à l'accentuation moderne, mais seulement quand elle est purement orthographique et n'affecte pas le son des voyelles : *a* verbe, *à* prép.; *ou* conj., *où* adv. Dans tous les autres cas, je n'ai admis l'accent que

sur les voyelles qui m'ont paru ne pouvoir s'en passer. Ainsi j'écris *doléros, prière, pechères,* parce qu'on trouve les mêmes mots ou des mots de formation analogue écrits *doleiros, preière, confortaires.* J'écris aussi *qué* lorsque ce mot est le même que *quei,* c'est-à-dire régime d'une préposition. Mais j'écris *feble, fevre, feve* sans accent, parce que dans les patois de l'Ouest ces mots se prononcent *feuble, fieuvre, feuve,* et qu'il est par conséquent très probable qu'on les a prononcés de même autrefois, au moins en Poitou. Cette supposition est du reste autorisée par certaines particularités de l'ancienne orthographe :

Seront decheuz por fait de marchandises ou de *vieilleuce.* (*Livre des Mestiers* d'Est. Boileau, p. 177.) — Pour la grosse *fieuvre* qu'il avoit. (Marguerite de Navarre : *Lettres,* p. 339.) — A cette fin de *feuvrier.* (*Ibid.,* p. 207.)

Je me suis encore abstenu d'accentuer la voyelle *e* dans d'autres mots, où il nous paraît pourtant bien difficile de ne pas lui donner le son ouvert : peché, pecheor. Pour cela je me fonde encore sur la prononciation actuelle. Nos paysans disent « beucher » et non « bécher ». Leurs ancêtres ont donc pu prononcer comme eux et dire : peché, pecheor, et non péché, pécheor.

En finissant, je dois remercier particulièrement M. Magin, recteur de l'académie de Poitiers, qui a bien voulu intervenir auprès de M. Bourbeau, maire de la ville de Poitiers, pour me faire donner communication du manuscrit. Je remercie égale-

ment M. Trouessart, professeur à la Faculté des sciences de cette ville, qui a lui aussi fortement appuyé mes démarches (1).

A. Boucherie.

Montpellier, le 28 décembre 1867.

---

(1) Reconnaissance malheureusement posthume. Deux de ces personnes sont mortes depuis.

Montpellier, le 21 avril 1872.



LE
DIALECTE POITEVIN
AU XIII[e] SIÈCLE

PAR A. BOUCHERIE

(F° 1, r°.) INCIPIUNT SERMONES [EPI] (?) PARISIENSIS (?).

Ad presbyteros.

Dominus ac salvator noster, dilectissimi, post salutiferam resurrectionem suam sepius discipulis suis apparuit. Cumque et tercia manifestatione cum eis manducasset, Symoni Petro ait : « Symon Johannis, diligis me plus his? » Dicit ei Petrus : « Eciam, Domine, tu scis quia amo te. » Dicit ei : « Pasce agnos meos. » Dicit ei iterum : « Symon Johannis, diligis me? » Ait illi : « Eciam, Domine, tu scis quia amo te. » Dicit ei : « Pasce oves meas. » Dicit ei tercio : « Symon Johannis, amas me? » Contristatus (1) est Petrus quia dixit ei tercio : « Amas me? » Et dixit ei : « Domine, tu omnia nosti,

(1) Ms. *constristatus.*

ergo (?) *scis quia amo te.»* — Seignors preveire, ceste parole ne fut pas dite solement à mon seignor saint Pere, quar à nos, ce devom nos entendre, fut ele autresi dite, qui somes en luc de lui en terre, e qui avom les oailles damerede à pestre, ceu est son pople à governer e à conseiller en cest sècle, e qui avom à faire le son mester, de lier les armes e d'assoudre, e de conduire en la gloire durable. Ore devom saver que, à nos meismes conduire par la veie d'iceaus que nos avom à conseiller, si nos besoigne à aveir .III. choses. La premère chose, ce vos di, si est que li prestres qui parroise tent deit aver sainte vie, par quei il puisse sei meimes maintenir e governer en bones ovres, e par quei il doint bon essanple à to[z] ceaus qui lo veient. E por bone vie aveir, si se deit laver e esmunder e f[ai]re neptes *ab omni inquinamento carnis et spiritus* (1), de tote l'ordure de sa [vi]e e de sa char, de luxure, de glotonie, d'ivresce, d'orguil, d'ire, de haine, de avarice, de coveitise, de totes iceles choses dont sa vie puet estre mauvaise davant De en sa presence, e enlaidie davant lo sècle. Enaprès si deit estre soffrissanz, si hom li dit ou li fait mau, si deit doner, par iceu, essample de patience aus autres, si deit estre *humilis, largus, benignus secundum paupertatem suam vel divicias suas, helemosinarius erga omnes; seque debet prebere bonorum operum exemplum, consolari pusillanimos* (2),

(1) Ms. *spu.*
(2) Ms. *pusillanimes.*

torripere (?) *inquietos, suscipere infirmos, paciens esse ad omnes*. E issi deit par la bele e par la bone vie que il deit aveir e demener, si cum dist nostre sire « *vos estis lux mundi, et vos estis sal terre.* » Il deit estre *sal terre,* quar il deit ense (?)..... à ops à [dame]rede les cuers à ceaus qui plus aiment les.... .... o.. celes dau ceau, e que dementres que il sunt [en peché] (?) ont male savor (F° 1, v°) à De nostre Seignor, si cum la viande qui est dessalée à homme qui la menjue. Il deit estre *lux mundi,* quar il deit par seinte vie enluminer toz ceaus qui l'esgardent. E si il issi *declinando a malo et faciendo bonum* deit (1) demener bele vie e bone davant De e davant son pople. Donques deit il *cum humilitate et reverencia intrare ad altare Dei, ad Dominum qui letificat juventutem ejus*. Mas s'il (2) demeine malveise vie, e il seit en peché de dampnation, sache il veraiement que il mengera le cors nostre Seignor e bevra le sanc, à dampnation de sei. Quar issi cum dit la seinte escripture : *qui manducat carnem meam et bibit sanguinem indigne, judicium sibi manducat et bibit.* Issi poom nos dire que la primère chose, qui est bosoignable à preveire qui tent parroise, est la seinte vie que il deit demener davant De e davant son pople. La segonde chose que il deit aveir est la discretions d'escience, par quei il deit conseiller les armes qu'il a à governer, issi cum distrent *sancti patres et ecclesias-*

---

(1) Ms. *de*.
(2) Ms. *si l demeine*.

tici doctores. Ceu sunt li livre que li prestres deit aver : il deit aveir e saver *librum sacramentorum, lectionarium, baptisterium, conpotum, canonem penitencialem, psalterium, omelias per circulum anni, dominicis diebus et singulis festivitatibus epistolas* e mot autres choses *que de vita sanctorum ordinum vel racionabiliter dicta sunt vel necessario facienda.* Par l'escience de ces livres, qui ci sunt nommé, deit il aveir discrecion e sen de conseiller les armes. E sen deit il aveir par eaus quaus pecheors il deit sormonter e absoudre, e aus quaus deit véer absolution. Quar sachez certainement, seignors preveire, que issi cum ou demostre raisons, e sainte escripture l'enseigne, *et sacra sanctorum patrum ecclesiasticorum doctorum testatur et affirmat auctoritas,* sachez ceu que vos ne devez mie absoudre pecheor de son peché si il ne s'en repent dignement e parfitement, e si il ne deguerpist e ne promet qu'il s'en tendra desores en avant. *Neque enim debetis os aperire ad absolvendum peccatorem,* si vos n'apercevez, par certeines demostrances de ses paroles e de ses contenemenz defors, que Dex seit par sa grâce au lever de lui, e que il l'ait resçuscité de la mort de son peché. Quar ceu lisom en l'evangile que nostre sires resuscita primes saint Ladre, e enaprès commanda aus apostres *ut eum solverent. « Solvite, inquid, eum et sinite abire.* » Issi devom nos faire quant nos véom le pecheor qui se repent anguoissosement de son peché, e il sospire, e plore, e promet veraiement qu'il s'en gardera, que ne le fera mais. Adonc devom nos entendre que Dex i est, e que il veut

que nos l'absolum e donom penitance. Si il dit : « Sire, ge suis en cest peché, ne voil, ne ne puis deguerpir ancore, » si lo devom espaonter e giter si nos poom. Si nos ne poom, si l'en devom laisser aler si cum il i vint, fors itant que (F° 2, r°) nos li devom dire que il se porpent e que il se gart que il ne seit pris en son peché, ne que ne seit dampnez en la peine durable. Si deit saver li prestres quau peché sunt criminau e dampnable, e quau non, e par quau peché hom puet estre dampnez si il les fait. Dont nos mostre sainz Pous en plusors lucs de ses epistres *maxime in epistola sua in qua dicit: mortificate membra vestra que sunt super terram, fornicationem, invidiam, libidinem, concupiscenciam malam et avariciam que est ydolorum servitus. Item in alia epistola : manifesta autem sunt opera carnis que sunt fornicationes, inmundicie, inpudicicie, luxurie, ydolorum servitus, veneficia, inimicicie, contenciones, emulationes, ire, rixe, dissensiones, secte, invidie, homicidia, ebrietates, conmessationes, et his similia que predico vobis sicut predixi; quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur. Et ecce alibi fornicatores et adulteros judicabit Deus, et iterum. Hoc scitote intelligentes quod omnis fornicator, aut inmundus, aut avarus, quod est ydolorum servitus, non habet hereditatem in regno Christi et Dei. Et iterum alibi sic ait : An nescitis quia iniqui regnum Dei non possidebunt? Nolite errare neque esse fornicatorii, neque ydolis servientes, nec adulteri, nec molles, nec masculorum concubitores, nec fures, nec avari, nec ebriosi, nec maledici, nec raptores; quia regnum Dei non possidebunt. Dominus quoque in evangelio dicit quod qui*

viderit mulierem ad concupiscendum (1) *eam*, que il en a jà fait l'avotire en son cuer. *Et qui dixerit fratri suo vel proximo suo : fatue .i.* fous. *reus erit gehenne ignis*. Seignors preveire, ci poez oïr auques quau sunt li peché dampnable e par qué hom qui les fait vait on fuc durable, si il ne s'en repent dignement davant sa mort. De cez pechez ne daus autres nos devom pecheor absoudre, si il ne les deguerpist, e si il ne promet que il s'en tendra. Quar dès que Dex n'i overra, ne n'i veaut ovrer, ne li pecheor, ne les pecheresses meismes ne volent issir de lor peché, li prestres ne puet sanz De, ne ne deit nule chose faire. Encore devez vos plus savoir, quar vos devez saver, si uns pecheres vent à vos qui seit en plusors pechez de dampnation, si il veaut l'un laisser e les autres retenir, vos ne l'avez pas à absoudre de l'un, quar Dex ne pardona pas à meitez. Mas si il deguerpit toz ses pechez, et de tot en tot se prent à De, *debetis eum absolvere, et si non fecit, non debetis eum absolvere : sicut enim sacra sanctorum patrum et ecclesiasticorum doctorum auctoritas nobis precipit et affirmat et testatur*. Les biens, par qué hom qui les fait puet deservir l'amor Jhesu Crist, vos dirai bien. Totes les vertuz, totes les bones ovres que li hom fait qui a charité, ceu est l'amors de De e l'amors de son proeme, en sei saintifiet e appareillet, que il seit dignes de la gloire nostre Seignor que les bones ovres que li maus hom fait qui charité n'en a (2),

(1) Ms. *concupicendum*.
(2) Ms. *ne na*.

ne puet faire nul (F° 2, v°) bien à son ops. *Quasi lampades enim sunt sine oleo que* (1) *non possunt lucere et ideo illi qui ea faciunt ad nuptias cum sponso non intrabunt.* Issi deit aveir li prestres escience en sei, par quei il sache respondre au just e au pecheor, si cum dist Dex par lo prophete : *Dicite justo quoniam bene* [...] (2) *ad invencionum suarum commedet, ve autem impio in malum.* La terce chose qui est besoignable à preveire, si est la predications par qué li prestres deit pestre les oailles damerede, e iceu veut dameredex que li prestres face toz jors, e c'est ceu que il dit par lo prophete : *Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuncia populo meo scelera eorum. Exalta, noli timere.* Por ceu dist il *noli timere,* que nos ne devom pas laisser lo bien à dire por la creme daus mauvaiz hommes. *Sed et beatus Paulus loquitur de inconstancia predicacionis ubi dicit : Predica, umbum insta opportune et inportune, argue, obsecra, increpa cum omni paciencia et doctrina.* Issi sunt treis choses qui bosoignables sunt à preveire, si cum nos avom dit, *prima est sancta vita, secunda est decreta sciencia, tercia, predicacio sive doctrina. Si ista tria habuerimus et bene autem ministraverimus, bonum gradum nobis acquiremus. Quod ipse prestare dignetur Jhesus Christus Dominus noster qui est benedictus in secula. Amen.*

---

(1) Ms. *qui.*
(2) Ms. *quoniam.*

SIMBOLUM APOSTOLORUM.

Nos créom la sainte trinité, lo père e lo fil e lo saint esperit. Nos créom que *pater et filius et spiritus sanctus* est uns Dex trestoz poissanz e durables. Nos créom que Dex li pères, ensenble ob le fil e ob le saint esperit, fist lo cel e la terre e totes choses de nient. Nos créom que li filz De prist char e sanc de la virge Marie, e que il soffrit passion on temps Pilate, e que il morut en croiz por homme raembre daus peines d'enfer, e que il fut mis on sepulcre, e que il leva au terz jor de mort, e que il monta on cel, e que il siet à la destre son père, e que il vendra au jor dau juysé por juger les vis e les morz (1), e rendra à chascun segont ceu qu'il aura deservi. Nos créom que li sainz esperiz ob le père e ob le fil est gloirifiez. Nos créom en sainte iglese lo saint baptesme. Nos créom la resurrection daus cors au jor del juyse e la vie durable. *Amen*. C'est veraiement, ceu est la créance par quei sainte iglese crest *(sic)* e reconoist De. Qui ceste créance a, si a bone créance, e si fait bone ovre par quei il seit taus que Dex veauge regarder vers son benfait. Li biens que il fait sera receguz davant De, e li sera estoez jusqu'au grant besoig, si il ne ou forfait en deci qu'à lai. Seignors preveire, ceste créance, que sainte iglese a en Deu, si est *fundamentum et principium omnium*

(1) Le copiste avait d'abord écrit *mors*, puis il a gratté l'*s* et l'a remplacé par un *z*.

bonorum; quia sicut dicit apostolus, sine fide inpossibile est placere Deo. Sanz fei, ce dit li apostres, ne puet nus hom plaire à De. Ce devez vos donques dire aus diomaines à vostre gent que ne destruie lo bien en sei, ne ne (F° 3, r°) lo malmette par mescréance, par charrais, ne par nule autre chose qui seit contraire à la créance de sainte iglese. Quar ceu sachez certainement, cil qui ceu creient (les sorceries ne les autres malvaistez), qu'il maumettent de tot en eaus la sainte créance que nos avom de De. E por ceu dist li apostres sainz Pous à tau manère de gent : *Dies, inquid, observatis et menses et tempora et annos (subaudi ad facienda opera vestra); timeo ne frustra laboraverim in vobis.* Ore, seignors preveire, metez la sainte créance qui est fundamenz de tot bien, metez la ons cuers daus crestiens que vos avez à conseiller, que il puissent segurement e fermement e [e]stablement sor (1) edifier les bones vertuz e les bones ovres, *et crescere in habitaculum Dei in spiritu sancto.*

INCIPIT ORATIO DOMINICA (2) SIMPLICITER EXPONENDA.

Pater noster qui es in celis sanctificetur nomen tuum : Nostre père, qui es ons ceus, saintifiez seit li tons nons. *Adveniat regnum tuum :* Avenge li tons règnes. *Fiat voluntas tua sicut in celo et in terra :* Seit faite la toe volunté; si cum ele est faite on cel, issi seit faite en la terre. *Panem nostrum cotidianum da*

---

(1) *Sor* et *edifier* sont séparés dans le manuscrit.

(2) Ms. *dñe.*

nobis hodie : Nostre pain de chascun jor done nos hui. *Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris :* E pardone nos noz meffais si cum nos pardonom à ceaus qui meffait nos ont. *Et ne nos inducas in temptacionem,* c'est à dire : Ne soffre que nos seiom tempté, ne par la temptacion del diable, ne de la malvaise char à mau mené. *Sed libera nos a malo :* Mas delivre nos de mau. *Amen .i.* veire.

Item de eodem.

En trestotes les paroles qui furent dites en terre, si est la plus seinte e la plus haute e la meildre la pater nostre. Quar ceste nomméement establit Dex meismes, e comanda à dire à toz ceaus qui en lui creireient. E por ceu que ele est plus dite, e plus deit estre en sainte iglese que nule autre chose, por ceu sachez certainement que taus *(sic)* poez vos estre que vos demandez plus vostre mau à damerede que vostre bien, quant vos disez la pater nostre. E por ceu que nos volom que vos sachez que vos disez e que vos demandez à De, quand vos disez la pater nostre, si vos dirom e si vos mosterrom en romanz ceu que la lettre nos en dit.

Exposicio sequitur pater noster.

Pater noster qui es in celis, sanctificetur nomen tuum : Nostre père, qui es on ceus, saintifiez seit li tons nons. Sept choses préom e demandom à damerede, quant nos disom la pater nostre. La premère est que nos li préom que saintifiez seit li

sons nons, lai où nos disom *p. n. q. e. i. c. s. n. t.* La segonde chose est que nos li préom que avenge li sons rengnes *(sic)*, là où nos disom *adveniat r. t.* Li terce chose est que nos li préom que sa volunté seit faite en terre, ausi cum ele est faite on cel, là où nos disom *fiat v. t. s. i. ç. e. i. t.* La quarte chose que nos li préom que il doint hui à nos (F° 3, v°) nostre pain de chascun jor, là où nos disom *panem n. c. d. n. h.* Li quinte chose si est que nos li préom que il nos pardoint nos *(sic)* meffaiz si cum nos pardonom à ceaus qui meffait nos ont, lai où nos disom *dimitte n. d. n. s. e. n. d. d. n.* La sexte chose que nos li préom que il ne nos meint en temptacion, lai où nos disom *ne nos i. i. t.* Ceu est à dire, c'est que il ne soffret que nos par temptation seiom mené à mau. La septaine chose si est que nos li demandom, à nostre Seignor, que il nos delivre de mau, lai où nos disom *libera nos a malo. Amen.*

De prima peticione.

Ore oiez la premère peticion premèrement. *Nostre père qui es on ceus saintifiez seit li tons nons.* Taus apele Deu père, quant il dit la pater nostre, qui dreit n'i a, quar il n'est pas filz De par nule bone ovre que il face, ne par bone vie que il demaint, ne Des ne le reconoist pas à son fil, par le peché où déables l'a mis. Quar li malvais hom, qui De n'aime ne ses comandemenz, e fait iceles choses qui plaisent au déable e que il aime, n'est pas filz De que filz au diable. Si cum dit nostre sires aus Jues, qui de lui ne de ses paroles n'orent cure. *Vos inquid, ex patre diabolo estis :* Vos estes dau père qui

est diables. Ore besoigne donques que li hom, qui veut que Dex oie sa preière, que il se face taus par la grâce de Deu que Dex le reconoisse à fil. Adonc poira il dire *pater noster*, e Dex l'oira, e si li fera ce que il li demandera, si il voit que ceu seit à son profit. E si cil qui prie n'est filz De, e si Dex ne le reconoist por son fil par bones ovres e par sainte vie que il deit demener, la soe preière ne sera pas oïe. Quar, si cum dit l'escripture, *Deus peccatores non audit :* Dex, ce dit, nen ot (1) pas les pecheors. Iceus pecheors ce devez entendre qui de lui n'ont cure, e qui plus volunters font les ovres au déable que les damerede. Issi cum nos dit une autre escripture : *Qui avertit aurem suam ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis :* Cil qui torne (2), ce dit, s'oreille que il nen oie (3) la lei que Dex comanda, taus hom se deit amender e devenir filz De. Idonc l'oira Dex. Adonc poira il dire : Nostre pères, qui es on ceus, saintifiez seit li tons nons. Si n'est il donques sainz e saintifiez toz jors? Oil voir. Li nons damerede est sainz e saintifiez toz jors en sei meismes, ne plus ne puet estre sainz ne saintifiez en sei meismes que il est. Mès vos devez saveir que, quant nos disom saintifiez seit li tons nons, que nos ne préom pas De quei sis nons en sei meismes seit saintifiez, quar il est parfitement saintifiez ; mès nos préom que il seit saintifiez on ceus, en quei il n'est encore mie saintifiez, e que

(1) Ms. *ne not.*
(2) Ms. *tornent.*
(3) Ms. *ne noie.*

il, ou ceus nis en cui il est saintifiez, seit ancore plus saintifiez. Quar si cum li hom meilz creit e plus aime damerede, tant est li nons damerede plus en lui saintifiez. *Sanctificetur* (F° 4, r°) *nomen tuum*. C'est à dire e autretant vaut cum si nos disiom plusors paroles : Sire Dex, saintifiez seit li tons nons ons cuers aus paiens, que tu as porvéu à sauver, que il te creient e conoissent à verai De e à verai seignor, e que il t'aiment come seignor, e seit saintifiez li tons nons ons cuers aus malvais crestiens, que il deguerpissent lor pechez en quei il sunt, e que il t'aiment e créent e crement, que il en eaus fermement te creient e plus fermement tei aiment.

De secunda peticione.

Adveniat regnum tuum : Avenge li tons règnes. Dameredex est reis, e il governa tot son règne, totes ses ovres, e totes ses créatures *quecumque sunt in celo et in terra et in mari et in omnibus abyssis*. Mès jà seit ceu que il seit reis, e que li sons règnes seit totes ores, si préom que avenge li sons règnes por ceu que en terre a moz hommes en cui Dex ne règne pas par sa gràce, mès déables i règnet par peché. Si préom De quant nos disom *adveniat r. t.* que il destruie en tau manère daus genz lo règne e de la poesté au déable, e que il mette en ceaus sa bonté e sa sainteté que il a mis en ceaus en cui il règne jà par sa gràce, e si li préom ancore quant nos disom *adveniat r. t.* : que avenge la fins dau sècle, que si enemi veient e sachent que il est verais Dex e verais reis, e que tote sainte iglese qui est li sons règnes, e que il maintent, seit essaucée e

glorifieie en ceau e en terre, e en toz ses filz, e en totes ses filles. *Qui, finito seculo, solus intrabit et solus regnabit, quia ipse erit omnia in omnibus, cum evacuaverit omnem principatum et potestatem et virtutem, nec amplius angelus angelo, vel homo homini, vel demon dominabitur demoni.*

De tercia peticione.

Fiat voluntas t. : Seit faite ta voluntez en terre si cum ele est faite on ciel. Seignors, on cel est faite la volunté damerede parfitement, quar *angeli, archangeli, principatus, potestates, virtutes, dominationes, troni, cherubin et seraphin, patriarche, prophete, apostoli, martires, confessores, virgines, et omnes electe anime* qui sunt on cel davant De, e obéissent à lui, e font parfitement sa volunté e son commandement. Mès en terre a mot de ceaus qui font iceles choses que Dex ne vodroit mie, e por ceu préom nos De, e disom *fiat v. t. s. i. c. e. i. t.* C'est autresi cum nos disiom par autres plusors paroles : Sire Dex, si cum cil qui sunt on cel, segont la grandesce dau ben e de la grâce que tu lor dones, sire, done que facent ta volunté parfitement. Issi donges tu que li homme mortau la facent en terre, segont lor petit poeir, e segont la grâce que tu lor dones. Sire Dex, done que facent la toe volunté li apostoile, li cardinau, *archiepiscopi, episcopi, presbyteri, monachi, canonici et omnes ordinati sancte Dei ecclesie, reges, principes, milites, agricoles* (sic), *viri, femine, pusilli cum majoribus.*

(F° 4, v°.) *Quarta peticio.*

Panem n. c. d. n. h. : Nostre pain de chascun jor done nos hui. Hom qui est de .II. natures, de nature corporau e de nature espiritau, a mester de doble pain, dau pain corporau au cors, e dau pain espiritau à l'arme. Li pains à l'arme est sainte doctrine e la predicacions daus comandemenz de De, par quei l'arme vit quant hom les met en ovre. Li pains est la garisons au cors, ce savez vos bien, que celui querez vos volunters. L'un e l'autre demandez à De nostre Seignor. Quar li cors a ceu que il veut, e l'arme muere de faim, ceu est si elle n'est enseignée si cum ol est dreiz. Si ira le cors, e l'arme ensenble, après le grant jugement, en enfer on fuc durable. Mas si l'arme est ben enseignée de la doctrine de sainte iglese, e ben pogue par son pastor daus comandemenz que Des a comandé par les saintes igleses, e ons saintes escriptures, e si ele fait ceu que ele deit, adonc ira au derain jor dau juyse l'arme, e li cors ensenble, en la gloire De.

Quinta peticio.

Dimitte n. d. n. s. e. n. d. d. n. : Pardone nos noz meffaiz, si cum nos pardonom à ceaus qui meffait nos ont. Seignors, ci poez oïr que cil qui veut que Dex li pardoint ses pechez e ses meffaiz, si li convient que il pardoint à celui qui meffait li a, maismement quant cil qui meffait li a, li crie merci e il li ofrit dreit avenant par son preveire ou par son prosme. Si il adonc ne li pardone, por nient dit la

pater nostre, quar il demandet à De sa dampnation, non mie sa salvation, là où il dit *dimitte n.* Si li sereit meilz taire que de préer à damerede ceu que il ne veaut à autre pardoner, si cum il devreit. Pardonez donques à autrui, maismement quant il vos crie merci e il vos offrit dreit rainable, si vos voiez que Dex vos pardoint voz pechez. Quar si cum Dex meismes dist : *Mensura qua mensi fueritis remetietur vobis :* Segont la mesure que vos mesurez à autrui, segont icele remesurera il à vos.

Sexta peticio.

Et ne nos inducas i. t. : Ne nos meine en temptament. Ceu est ne soffre que enemics nos tempt, ne que il nos meint à mau par temptament. Li déables vait environ le crestien e la crestiene assaiant e temptant, ceu est, assaie la bone gent, si il les poira prendre. Il tempte les moines, les chanoines, les hermitans, les reclus, les clerz, les hommes, les femmes, les riches e les povres, por eaus traire à mau. Quar li saives hom e la saive femme sunt ignelement trebuché en peché, e li prodom e la prode femme se deffendent vertuosement, e por ceu *accipiant coronam quam repromisit Deus diligentibus se.*

Septima peticio.

Libera nos a malo : Delivre nos de mau. De quau mau? De toz maus, dau mau dau cors, dau mau de l'arme, dau mau de cest sècle, dau mau de l'autre sècle, dau mau qui est apelez peché, dau mau qui est apelez peine. *Amen,* c'est veire, afferme totes les choses que nos demandom en la pater nostre.

Conclusio.

Le titre, écrit à l'encre rouge, est effacé.

(F° 5, r°.) *Amen* autretant montet cum si nos disiom à damerede : Sire Dex, veraiement nos otroies tu quantque nos t'avom demandé en la pater nostre; veirement seit saintifiez li tons nons; veirement avenge li tons règnes; veraiement seit faite la toe voluntez en terre issi cum ele est faite on cel; vèrement nos donges tu nostre pain de chascun jor hui; vèrement nos pardonges tu noz meffaiz, si cum nos pardonom à ceaus qui meffait nos ont; vèrement ne soffre tu que déables nos tempt à mau faire; vèrement ne sofre que nos seiom tempté à nul mau, mès que nos en seiom delivré. *Pater libera nos a malo, da nobis bonum anime, da nobis bonum corporis, bonum in hoc seculo, bonum in futuro, bonum quod est justicia, bonum quod est gloria. Amen.*

DOMINICA PRIMA DE ADVENTU DOMINI.

Ecce Dominus veniet et omnes sancti ejus cum eo, et erit in die illa lux magna. Li bon jor del saint advent nostre Seignor, qui hui entrent, nos demostrent e nos amonestent que si nos avom fait, is jorz qui sunt passé, celes choses que nos ne deguissom, que nos ore, en icez sainz jors qui venent, façom meilz, e plus efforcéement vengom à sainte iglese, plus devotement oiom le servise damerede, plus façom aumosnes, plus arbergom povres, plus façom d'autres aumosnes e d'autres bones ovres que nos ne

soliom. Quar la saintetez dau temps requert et veaut l'amendement de noz vies, e si nos fasom ceu que la bonté dau temps demostre e nos requiert, nos serom tuit lé e joious, quar nostre sire Dex vendra juger les vis e les morz. Quar, si cum dit la sainte escripture, *Dominus veniet et omnes sancti ejus cum eo.* Si dessebrera les aigneaus daus chebres, les bons peissons de la malvaise vermine, le bon froment de la malvaise jarcerie, lo grain de la paille, ceu est les bons daus maus; les bons mettra en sa gloire, quant il lor dira: « *Venite benedicti p. mei, etc.* »: « Venez, fera il, li beneit mon père, recevez lo règne qui vos est appareillez dès lo commencement dau monde. « Les maus mettra en enfer, quant il lor dira: « *Ite maledicti in ignem eternum qui preparatus est diabolo et angelis ejus* »: « Alez, fera il, on fuc d'enfer qui est apparillez au déable e à ses angres. » Bones genz, encontre icest besoig grant, nos devom appariller saintement, e maismement encontre la nativité nostre Seignor qui vent, que il veauge à nos venir e en nos par sa grâce faire son herberjage e son estage. Certes si nostre sires terriens veneit à nos berberger, nos atorneriom nos ostaus au plus beau que nos porriom. Vos en geteriez fors les ordures de voz maisons, e les enbeleriez au plus que vos porriez. Atornom nos e appareillom encontre le Seignor dau ceau saintement, par repentance de noz pechez, par veraie confession, par sainte penance, par bone esperance d'aver lo règne dau ceau, par De amer e par amer nostre prosme, par bones ovres, par saintes prières, que quant vendra au jor de la nativité (F° 5, v°) nostre Seignor, que il deigne

venir à nos e faire son estage en nos. Demenom bone vie, que quant vendra au jor dau juise que nos séom reconté, non mie entre la vermene, entre la jarzerie, entre la paille, entre les chebres, mès seiom reconté entre les bons poissons qui sunt on rez nostre Seignor, entre lo bon froment qui est en son champt, entre les bons grains qui sunt en s'eire, entre les oailles qui sunt en son fouc. Li rez ceu est la créance, li champs c'est cist mondes, l'aire c'est sainte iglese, li foucs c'est li poples. Issi nos penom de ben faire e de ben vivre en cest terrien sècle, que nos en l'autre puissom estre (1) digne d'oïr e d'aveir le bon apeau e lo beau don que nostre sires dira e donera à ses amics : « *Venite, benedicti patris mei, percipite regnum quod vobis paratum est ab origine mundi.* » *Quod nobis prestare dignetur Jhesus Christus qui vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. A.*

DOMINICA .II. DE ADVENTU DOMINI.

Erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium pre confusione, sonitus maris et fluctuum, arescentibus hominibus pre timore et expectacione que supervenient universo orbi. Nostre sires qui nos aimet naturaument veaut que nos seiom garni e atorné, quant vendra au besoing au jor dau juise. E por ceu si nos mostret quaus e cum granz angoisses vendront au munde au jor dau juise, e quant

(1) Ms. *entre digne...*

nos oiom cum sunt granz celes angoisses qui sunt davant, convent que nos aiom paor de celes qui vendront après, qui vendront e qui seront maors. Quar o n'est nule compareisons de nule angoisse qui seit on munde, avers cele qui sera à la fin dau sècle, e por ceu nos dit nostre sire, iceles angoisses qui avendront, que il nos veaut espaonter e garnir contre celes qui après vendront. Quar ce dit li evangiles De que, en cel temps qui sera davant lo jor dau juise, avendront signes e miracles on soleil, e en la lune, e ons esteiles; e en terre sera granz pestilence de gent, e granz angoisse. Quar la mers e li floz de la mer se debatront aus rivages, e feront si grant noise que li homme cheiront de la paor, e de l'angoisse, e de la dolor qui sorvendra on munde. Quar totes les vertuz dau cel s'esmoveront. E enaprès, ce dit, nostre sire vendra en sa macsté, ensenble ob les angres, si ardra le munde e jugera les vis e les morz. Adonc sera là granz paors, e là granz angoisse, e cil qui seront au temps davant lo juise, quand il veiront les signes, que nostre sires recompte en l'evangile d'ui, on soleil e en la lune e ons esteiles, — quar, si cum dit la seinte escripture, li soleilz perdra sa clarté, la lune devendra 'roge come sanc, les esteiles cheiront dau cel, — si cil, ce dit, qui seront en icel temps, qui seront davant le jor dau juise, iceu veiront, auront si grant paor e si grant angoisse, que il cheiront de lor estant, e se ficheront entre les roches, e quideront gandir e ne poiront. Que cuidez vos donc que sera de ceaus qui seront au jor dau (F° 6, r°) juise, quau angoisse il auront, quant il vei-

ront le munde arder, les elemenz fundre e trespasser par la chalor de fuc, quant il, davant les angres e davant tot le munde, rendront raison non pas solement de lor obres mas de lor pensées, e daus segrez de lor cuers. Quar, si cum dit la sainte escripture, vers la fin dau munde vendra Antecriz, e estera si grant dolors en terre jusque à icel temps. En icel temps si sera li plus dau monde engignez chascuns par son peché. Enaprès vendra nostre sires, si ardra tot le munde, dont dit David li prophetes : *Ignis in conspectu ejus exardescet, etc.* Fuecs conprendra, ce dit David li prophetes, tot le mont davant l'esgardement de Jhesu Crist. Enaprès jugera come sires les bons e les maus, e rendra à chascun segont ceu qu'il aura deservi. Li bon s'en iront ensenble on règne daus ceus. Li mau s'en iront ensenble en peine durable. E por ceu que nostre sires veaut que nos façom taus obres que nos seiom segur de sa misericorde au jor dau juise, si nos mostre l'evangile De les angoisses qui vendront avant, que par la creme de celes nos atornom contre celes qui vendront après. Or nos atornom e appareillom contre le grant besoig, contre lo darrer jor, que nos donques puissom estre assegur de la misericorde nostre Seignor. Lavom nos daus ordures de noz cuers e de noz cors, e de totes iceles choses qui desplaisent à De, e façom taus choses e taus ovres qui lui placent, e que nos puissom saver e aver la soe gloire. *Quod nobis.*

DOMINICA .III.

Johannes autem, cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis ait illi: « Tu es qui venturus est, an alium expectamus? » Li sainz evangiles De nos reconte que mis sires sainz Johans Baptistes, quant Herodes lo teneit en la prison, e il sot que il recevreit mort davant la mort nostre Seignor, si envoia .II. de ses diciples à nostre Seignor, por lui demander si il par lei meismes vendreit en enfer, por lui e por les autres amics delivrer daus peines d'enfer, ou si il i enveieroit autre que lui. E quant nostre sires ot respondu aus deciples mon seignor saint Johan Baptiste ceu que lui plot : « Que alastes vos véer on desert? Alastes vos véer le roseau que li venz demena, quant vos alastes véer saint Johan Baptiste? » Le roseau, que li venz demena, segnefie lo malvais crestien, cui déables demaine davant sei à son talant. Li roseaus se baisse davant lo vent, e li malvais hom obéist au déable. Si li déables li amoneste, e si li dit : « Vai, si fai une lecherie de ton cors, » — tart li est qu'il l'ait faite. Si li déables li amoneste e li dit : « Preste à usure, » — il ou fait au plus tost qu'il puet. Issi est il de toz les autres pechez igneaus où li déables le veaut trebucher, tart li est tote vées, dèsque li déables (F° 6, v°) les aspire, que il seit enz. E dedenz sei si est nuz de toz biens. Si cum li roseaus qui est crous dedenz e luzanz de defors, autresi est li mauvais hom beaus e luizanz par defors, par semblant d'aucun bien que il fait.



Mès ne li soceit mie à conquerre la vie durable. Taus ne fut mie mis sires saint Johan Baptiste : il ne fut mie come li roseas, quar il fu plains daus biens damerede, il se tint reddement encontre le diable e contre ses amonestemenz. Emplom nos dau bien nostre Seignor, e ne aiom pas en nos solement la luzor daus biens par defors, sanz la verté par dedenz, si cum li ypocrite. Après, quant nostre sire ot demandé au pople e aus hommes à cui il parlot, si il estoient alé véer lo roseau que li venz demeine, quant il alèrent véer mon seignor saint Johan Baptiste, e, par plus demostrer hautement la sainteté de lui, si lor commence ancore à dire : « *Sed quid existis videre hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt* » : « Que issites vos véer ? homme qui es de moles choses vestuz? Cil sunt onz maisons aus reis qui les ont vestues. » Les moles choses apela il les moles vestéures li chamsil, l'escarlette, la brunette, li verz d'Aucerre, li paile, li samit, li ciclaton. Cil qui de celes choses se vistent, si sunt vèrement, si cum nostre sires dit, ons maisons aus reis. Mas mis sire sainz Johans ne fut mie de si soeve vestéure vestuz, quar il n'esteit mie chevaliers au rei terrien, ainz esteit chevaliers au rei dau cel. Por ceu se vesti de tau vestéure, cum se visteient li issillé chevalier damerede, c'est daus aspres vestéures. Quar li plus sainz e li plus parfez chevalier nostre Seignor se visteient enaprès lor char de haire chebrine (1), ou de plus

(1) Ms. *chebrune*.

aspre vestéure ancore que n'est haire. E la vestéure saint Johan, si cum dit l'escripture, si esteit teissue de peau de chameau. Or esgardez e entendez, bones genz, qu'autresi est pechez de trop richement e trop deliciousement menger, quar autresi est pechez de sei vestir orgoillosement e deliciousement. Quar si l'om ne pechast autresi en vestéure cum en viande, nostre sire n'oguist pas blamé lo riche homme de sa vestéure, davant cui porte geguit li lazres; mas il lo blama e de l'un e de l'autre, quar il aveit meffait e en l'un e en l'autre, e peché. E si il ne fust vestuz e sainteez de porter vestéure aspre enprès sa char por son cors aflire, e por la char danter, por la vie durable e por l'amor damedeu conquerre e aveir, la sainte escripture ne loast mie mon seignor saint Johan de l'aspre vestéure. E si o ne fust pechez e orgoilz de la bele vestéure, mis sires sainz Pous ne defendist mie en ses escriz, si cum il fait, que nis aus femmes defent il qu'eles ne se vistent ne ne lient guimples por plazer plus fort à lor seignors. Par icestes paroles se devent chastier cil e celes qui aiment les orguilloses vestéures, les miparties, les couées e les entaillées, les languées e les (F° 7, r°) estraignanz. Quar à aucun jor vendra une fevre ou uns giedes, si gitera mort ce beau cors. Adonc si poiront véer cil qui sunt sor l'amor aus beles vestéures, quant poi vaut lor beautez. Après ceu que nostre sires ot demandé au pople s'il estoient alé véer homme vestu de moles choses, quant il alèrent véer mon seignor saint Johan Baptiste, si lor demande e dit : « Mas qu'alastes vos véer, quant vos alastes véer Johan Baptiste ?

Alastes vos véer prophete? Oil, ce dist nostre sires, e plus que prophete. » Oez, seignors quau homme, quau testimoine d'omme dist la boche damerede de mon seignor saint Johan. Il l'apela plus que prophete, quar il esteit plus que prophetes. Li prophete distrent avant que Dex venist en terre, e annuncièrent les choses qui esteient à venir de nostre Seignor e son advenement, mès mis sires saint Johan mostre nostre Seignor, ob le dei, aus Jues, e por ceu si fut plus que prophetes. Ore prenom essample de mon seignor saint Johan, mesprisom les terrienes choses, que nos ne les amom encontre De. Ne seiom mie come li roseaus qui se plaisse davant lo vent; mès reddement contrestom al déable e à ses amonestemenz. Ne seiom pas coveitous de trop beles vestéures, ne daus deliciouses viandes. Entendom à aver, e de l'un e de l'autre, ceu que soceit à la nature que ele seit coverte e que ele seit pogue et sostenue. Atendom aus bens dau cel conquerre : quar si nos o fasom ob l'aïue de De, nos aurom ensemble e les bens e la joie dau cel, e la vie durable ob les esliz e ob les bons eurez.

DOMINICA .IIII. DE ADVENTU.

Miserunt Judei ab Iherosolimis sacerdotes et levitas ad Johannem in desertum, ut interrogarent eum : « Tu quis es? » En l'evangile qui fut diomaine, nos mostra nostre sire Dex la grant hautesce mon seignor saint Johan Baptiste, là où il dit que il fust si hauz, que il esteit plus que prophetes. E en l'evangile d'ui

nos reconte la grant humilité, que quant il esteit si hauz hom, que l'om poeit cuider par la terre que il fust li sauvères, si ne vot pas dire que il ou fust, quant l'om li demanda ; anceis ou desdist ben, e dist que il n'ou esteit pas. Quar, si cum reconte li sainz evangiles De, li Jue enveièrent lor messages de Jerusalem à monseignor saint Johan on desert, por demander qui il esteit, e il lor regéist que il n'esteit pas li Sauvères. Si il deissist que il ou fust, ben en füst creguz, tant aveit en lui de bonté e de sainteté ; mas il se vot mais humilier desoz nostre Seignor que sei essaucer. Bones genz, pernom essample dau bon auré saint Johan. Si nos fesom bien, ne desprezom pas por ceu les autres, mas humiliom nos meismes en totes choses davant De, por ceu que il nos essauce au grant besoig. Orom à nostre Seignor, préom li que il nos doint joiousement e léement la feste de la sainte nativité nostre Seignor, que, por la feste faire qui bien deit estre faite de la naissance au rei daus reis, au seignor daus seignors, e par bones ovres e par bone vie demener, puissom parvenir à la gloire dau ceau *quam* (1) *oculus non vidit, nec auris audivit, quam* (2) *preparavit Deus diligentibus se. Q. n. p. d. J. C. q.* (F° 7, v°) *vivit et regnat in secula seculorum. Amen.* La feste est tant granz e haute e sainte, qu'ele est de tant grant digneté, que uns prestres puet chanter .III. messes, ceu que ne puet mais faire à nengun jor, par nengun besoig. La premère messe, qui est chantée à mienuit, nos signe-

(1) Ms. *quem*.

(2) Ms. *qm* pour *qm* (with superscript *a*).

fie *antiquam legem*. La segonde qui deit estre chantée endreit l'aube dau jor, quant li jors naist, nos signefie la novele lei qui mot fut tendre à entendre. La terce qui deit estre chantée à midi signefie la grâce dau saint esperit, qui en cest noveau temps fut donée e tramise aus apostres qui furent nostre ancessor. E de nos (1). Issi devom faire la feste e lo servise, oïr enterinement les matines e les messes, e degaster la nuit qui est sainte e lo jor dignement à honor de De e à profit de nos.

IN DEDICACIONE ECCLESIE.

Domum tuam, Domine, decet sanctitudo in longitudinem dierum. Nos fasom hui la feste de la dedicacion de ceste sainte iglese, d'iceste sainte maison en qué nos habitom sovent por faire noz oreisons, e por faire lo servise nostre Seignor. Costume est, quant l'om fait iceste feste, que l'om gete fors iceles choses qui i sunt descovenables, e que ne revenent si eles i sunt, e que l'om veie bien l'iglese. Après si l'encortine l'om e l'enbelist, si l'om a de quei, e adonc est il covenables à De nostre Seignor. Tot cest appareillement, que ge vos ai dit e que vos savez que l'om i fait, e que l'om i deit faire corporaument à iglese qui est faite par main d'ome, quant l'om veut faire feste, si devez faire en vos meismes espiritaument, si vos volez plazer à De nostre seignor. Quar, si cum dit la

(1) Lacune (?).

sainte escripture : *Vos estis templum Dei :* Vos estes temples De. E Dex veaut e veaut aveir son estage en vos. Faites donques nepte lo temple e la maison damerede. *Quicunque violaverit templum Dei, disperdet illum Deus :* Qui enchotira lo temple De, ce dit l'escripture, Dex lo destruira. Si vos véez .I. homme qui preisist là fors une ordure, la plus orde qui i seit e qu'il i poircit trover, e vos veiez qu'il la portast e gitast en ceste iglese, qui est faite de père par main d'omme, e vos veissez que il l'en enchotist, e ordéast l'auter e tote l'iglese, vos diriez, e dreit auriez, que il aureit grant peché. E si cil qui offerreit e ordereit ceste iglese, qui est de peire e faite de main d'omme, fereit si durement grant peché, quau peché cuidez vos donques que cil face qui ordeie iceu temple, que Dex meismes fist, qui ordeie son cors e s'arme de peché? Donques, bones genz, dès que issi est, lavez e esmondez vos meismes d'ordure e de peché, si vos volez faire feste qui seit au plaisir De. Gitez fors de vos meismes l'ordure de peché par repentance, par confession, par penitance, e iceu que vos avez fait ou dit ou pensé contre De. E si vos nel faites, la maison De ne sera pas nepte, ne Dex n'aura cure d'estre en vos. Anceis vos destruira e dampnera por sa maison que vos aurez ordeie. Si vos faites nepte vos meismes, donques serez vos temples damerede, e Dex aura (F° 8, r°) son estage en vos, si vos volez bien faire, quar ne soceit pas le mal laisser, si l'om ne fait après lo ben, e issi ou dit l'escripture : *Declina a malo et fac bonum.* Si cum l'om encortina *(sic)* l'iglese e pare, après ceu qu'ele

est neptée, issi devom nos faire lo ben, après ce quant nos avom fait lo mau. Encortinom donques nos meismes e enbelissom à l'onor de De, por De amer, por amer nostre prosme, por bien faire, par ben dire, por aler à sainte iglese, por oïr lo servise De, por lui préer, por doner aumosnes, por arberger povres, por vestir les nuz e por eaus ben faire, e por totes autres bones ovres, e por totes autres bones vertuz. Adonc si vos amera Dex e fera en vos son temple e son estage, e issi serom saint e bon en ceste vie, e en serom en l'autre bonéuré ob les bonéurez. *Quod nobis prestare.*

DE TRINITATE.

Adesto Deus unus omnipotens pater et filius et spiritus sanctus. Bones genz, nos fesom hui la feste de la sainte trinité dau père e dau fil e dau saint esperit, qui sunt uns Dex tot temps poissanz e durables, uns Dex qui fist lo cel e la terre, les angres, les hommes, lo solail e la lune, les esteiles, les peissons, les oiseaus, les bestes, les arbres, les herbes e totes les autres choses. E quant il ot totes cez choses faites, puis fist homme à s'image e à sa senblance. Nos devom creire que il est verais Dex, e que il est puissanz e pardurables. E si devom ancore creire que Dex li père, ob lo fil e ob lo saint esperit, fist lo cel e la terre e totes choses de nient, e que li filz De prist char e sanc en la virge Marie, e que il soffrit passion e raimsit homme daus peines d'enfer. Si devom ancore creire que li sainz esperiz, ob le père e ob le fil, est aorez e

glorifiez on cel e en la terre. Après la créance que nos avom en lui, si li devom servir e lo devom amer sor totes choses, quar il nos dona arme e cors e sen e membres, e il nos done (1) santé tant cum lüi plait, e de la soe main vent tot nostre biens. Il nos raimsit daus peines d'enfer, e nos done sa grâce que nos poom conquerre sa gloire, que nos perdismes par nostre premerain père, e nos promet que nos l'aurom si nos la volom deservir, e por ceu lo devom nos amer sor totes choses, e nostre prosme si cum nos meïsmes. Ore préom la sainte trinité, lo père e lo fil e lo saint esperit, que il nos doint haïr luxure e totes iceles choses que il het, e que li déables aime, e qu'il nos regart daus oilz de sa misericorde, daus oilz de sa pieté, de ceaus oilz dont il regarda Marie Magdaleine quant ele plora à ses pez, e nos doint en sa créance e en s'amor e en son servise issi vivre, que nos puissom à sa gloire parvenir (2).... *prestare, etc.*

DE CIRCUMCISIONE.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jhesus. Seignors e dames, hui est li premers jors de l'an qui est appelez anz renoeus. A icest jor solent li malvais crestien, segont (F° 8, v°) la costume dau païs, faire

---

(1) Ms. *dona* (e suscrit).

(2) Ms. *I͂.o.*

lor mezines e charrais, e par les sorceries solent esperimenter les aventures qui sunt à venir. Hui solent entendre les malvaises genz aus malvais engins faire, e mettre lor créance en estrenes, e diseient que nul ne sereit riches en l'an, s'il n'esteit hui estrenez. Mas nos devom laisser iceles choses qui apartenent à folie e à mescréance, e faire iceles obres qui apartenent à la vie durable conquerre. Nos trovom on saint evangile d'ui, que nostre sire dameredex, por ceu que il par sei meismes vot garder la lei que il avait donée, que il, à l'oicten jor de sa naissance qui est hui, vot estre circumcis. Mot nos est granz signefiance la soe circumcisions, quar segont la costume de la lei li fut trenchée e ostée la pelete de sa nature, e à semblance de lui devom nos trencher e oster de nos tote manère de peché, si cum est luxure, coveitise, prester à usure, achater blé contre blé, vendre à terme, laironcins, roberie, glotonie, ivresce, tricherie, mençonge, haine, e tote manère de peché. Or esgardez en vos meismes saver si vos avez desevré de vos e esloigné, par la repentance de voz corages, iceles choses qui à De desplaisent, [iceles choses] (1) devom nos trencher e oster de nos, non mie solement defors noz menbres, mas dedenz noz corages. E si nos o fasom issi, si serom circumcis espiritaument, si cum il fut circumcis corporaument. E issi serom renovelé en cest an renoveau, por la salu de noz cors et de noz armes, par qué Dex renovele ses filz

(1) Lacune.

e ses filles cui il a porvéuz à aveir la salu de sa gloire. Seignors, or avez oï la signefie de la circumcision nostre Seignor, que nos devom oster de noz corages tote manère de peché. Or esgardez en vos meismes, si vos avez desevré de vos e esloigné, par la repentance de voz corages, iceles choses qui à De desplaisent, e si vos véez que vos n'ou aiez ben fait jusque ci, ore en icest an renoveau, en l'enor de la circumcision nostre Seignor, trenchez e ostez de vos meismes les viles choses, ce sunt li peché; e, por faire bones ovres e por sainte vie demener, vos renovelez, que vos puissez estre digne d'aver la soe sainte gloire. *Quod n.*

SERMO DE EPIPHANIA.

Cum natus esset dominus Jhesus in Bethleem (1) *Jude, in diebus Herodis regis, ecce magi ab Oriente. v. l. dic.: « Ubi est qui natus est rex Judeorum? Vidimus enim stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum. »* (2) Nos trovom en sainte escripture que, si cum nos-

---

(1) Ms. *Betheleem.*

(2) Je transcris le fragment du ms. 270 de la Bodléienne, et inséré par M. P. Meyer dans les *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France, etc.*, p. 244 :

« Nus lison en la sainte Evangille de hui ke, quant nostre Seignur fut nié en Beauleem de nostre dame sainte Marie, ke l'estoille ki est demustrance de la nessance apparut as trois reis de paenime vers le solail levant ; et com il conurent sa nessance par l'estoille, si pristrent conseil ensemble ke il l'iroent aorier, et qu'il li offerroent or et encens et mirre. Et cum il ourent apparaillées lor offrendes, si virent l'estoille ki alot avant ous jusqu'en Jerl'm. Iloec si parlierent à Herode ; si li demanderent où estoit li reis des Judeus ki estoit niez.

tre sires Jhesu Chriz fut nez de madame sainte Marie en la cité de Bethleem, e l'esteile qui esteit demostrance de sa naissance aparut à .III. reis en paenisme vers lo solail levant, e cum il la virent, si coneguirent la naissance nostre Seignor par l'esteile, si s'asemblèrent e pristrent conseil ensenble, e distrent qu'il l'ireient aorer, e que il li offrireient or e encens (F° 9, r°) e mirre. E quant il eurent appareillées lor offrendes, si se mistrent après l'esteile qui alot avant eaus, jusqu'en Jerusalem. Illuec parlèrent ensemble ob Herode, e si demandèrent où esteit li reis daus Jues qui esteit nez. E cum Herodes oït parler que il i aveit né .I. rei qui deveit estre rei daus Jues, si fut mot troblez e tote sa genz ob lui, quar il cremeit que il perdist lo règne terrien de Jerusalem e toz sis lignages.

Adonc si commanda les clers saives à venir toz davant lui, e si lor demanda où icil reis nostre Criz naistreit, e il li respondèrent : « En Bethleem. » Quar issi aveit esté dit e promis par les prophetes ancienement. E cum Herodes ot ce oï, si parla ob les .III. reis, e si lor dist : « Alez en Bethleem, e

---

Et quant Herodes oï ke il i avoit un rei ki devoit estre rois des Judeus, si fut mult trublez et tute sa gent ensemble od lui ; car il cremoit k'il perdist le regne terrien de Jerl'm et toz ses lignages. Lores si manda les clers qui savoint les escriptures, si lor demanda où cil nestereit ; et cil respondirent ke en Bethleent, car isint fut dit et pramis par les prophetes. Et com Herodes oï ceo, si parla lores as III rois et si lor dist : « Alez, » fist-il, « en Bethleem, e si querrez l'enfant, et quant vos l'aurez trové si le adorez, et enprès venez od mei, et jo l'aoreraI. » Ceo ne diseit il por ceo qu'il le vosist aorer, mès por ceo qu'il le volsist occirre se il le peust trovier. »

Avril 1872.

si querez l'enfant, e cum vos l'aurez trové, si l'aorez, e après revenez vos en par mei, e ge l'irai aorer. » Ceu ne diseit il pas por ceu que il lo voguist aorer, mas por ceu que il lo voguit ocire s'il lo poguist bailler. Li rei s'en alèrent e sivirent l'esteile qui alot avant eaus, jusqu'ele vint *supra domum* là où li filz De esteit. Iqui se remist, e il entrèrent enz, e si trobèrent l'enfant e la mère, si l'aorirent e obrirent lor trésor, lor cofres, si pristrent lor offerendes, si li offrirent or e encens e mirre (1). La nuit après si lor apareguit li angres nostre Seignor en songes, e si lor dist e comanda que il ne repairessont pas par Herode, mès par autre veie s'en retornissont en lor terre. E il obeièrent à son comandement, e par autre veie s'en repairèrent en lor païs. Seignors, ce est li glorious miracles, e la gloriouse demostrance de la naissance nostre Seignor, que nos reconte li sainz evangiles d'ui, e vos poez ben entendre, par la parole e par l'umbre de cest saint evangile, que ceste feste est feste de faire offerende, e que l'om deit hui plus offrir à damerede que .I. autre jor. E iceu nos donent à essample li .III. rei painisme qui vindrent de loignes terres, por nostre Seignor requerre e aorer, e lui faire offerende. E por iceu que il offrirent or, qui est dons covenables à rei, demostrèrent qu'il aveient créance que il esteit reis verais. E por ceu qu'il offrirent encens, nos signefient qu'il esteit vers p[restr]es, e que l'om le

(1) Le ms. est difficile à déchiffrer : l'encre a pâli et beaucoup de lettres ont été effacées.

soleit ancienement offrir ons sacrefises à honor de De. E por iceu que il offrirent mirre, dont l'om oint les cors aus morz, que verm ne les maumetent, devom nos entendre que il esteit mortaus. Or oiez que signifiet li ors, e li encens, e le mirre. . (1) offrissom espiritaument à nostre Seignor ceu que il li offrirent corporaument. Ors, qui reluist [e] qui resplendist dau solail, signefie la bone créance, qui reluist e resplendist on corage d[au] bon crestien e de la bone crestiene. Li ors par la resplendor enlumine l.... , la bone créance enlumine le cor[age] dau bon crestien. Ore offrissom donques à damerede cest or, [c'est *ou* ceu est] (?) que nos créom que li père[s] e li filz e li sainz esperiz sunt uns Dex poissanz e durables. Créom que Dex li (2) père, ob le fil [e] ob le saint esperit, fist lo cel e la terre e totes les choses qui sunt de nient. Créom que li filz De prist char en la virgine, e que, on temps Pilate, soffrit passion e mort (F° 9, v°) por raimbre homme daus paines d'enfer, e que il fut mis on sepulcre, e qu'il au terz jor releva de mort à vie, e que il monta on ceu, e que il siet à la destre son père, e vendra au jor del juise juger les vis e les morz, e rendra à chascun ceu qu'il aura deservi. Créom que li sainz esperiz est ob le père e ob le fil aorez e glorefiez. Créom lo sacrement de sainte iglese, lo saint baptesme, la resurrection daus cors au jor dau juise, e la vie durable à aveir durablement.

---

(1) Deux lettres effacées.

(2) Je ne sais trop si on doit lire *le* ou *li*. Si c'est *le*, l'*e* est incomplet; si c'est *li*, l'*i* est mal fait.

E qui ceste créance a en De, cil a bone créance, e cil offrit bon or à De nostre s. Li encens signefie bone ovre e bone prière. Quar, si cum li encens quant l'om l'a mis on fuc en l'encenser, e la fumée monte sus vers De, autresi monte sus la bone ovre e la bone préère à De dau cuer dau crestien, e la fums signifiet l'amor damerede, e li encens la sainte préère. Le mirre qui est espice amère, e par s'amerté deffent les cors, qui de lie sunt enoint, daus verms que il ne se puent maumettre, signefie la bone ovre qui est amère à la malvaisté de nostre char. Le mirre signefie jeuner por De, veiller, aler en pelerinage, visiter les povres, les malades e ceus qui sunt sans ostaus, icestes choses qui sunt amères à la malvaise char. Mas si cum li mirres qui deffent lo cors daus verms que il ne se maumettent, issi nos deffendent cestes ovres de peché, e de l'amonestement au déable, que il ne nos puisse maumettre ne maufaire. Seignors, or avez oï la signefiance que li .III. rei firent de l'offerende. Vos avez hui offri de vostre argent à De de vostre bien terrien, par l'essample daus .III. reis. Offrissez li, non pas seulement oï, mas toz les jorz de vostre vie espiritaument or, e encens, e mirre, si cum ge vos ai dit, or, por ferme créance, encens, par sainte oreison, mirre par bone ovre, par le mortefiement de la char. Ceu sunt les offerendes que Dex requert toz jors à son crestien, e par quei li crestiens, si il les fait, desert e conquert la joie durable, e dameredex li nostre sires, qui por nos deigna nestre en terre, e vot estre anorez e aorez daus .III. reis paiens, nos dont la grâce dau saint esperit

en noz corages, par quei nos puissom iceles choses haïr que il haist, e laisser iceles choses que il nos deffent, e amer celes choses qu'il nos comande, e en lui issi creire, e préer, e amer, e servir en terre, que nos puissom aveir la gloire dau ceau. *In quam.*

DOMINICA POST EPIPHANIAM.

Nuptie facte sunt in Chana Galilee, et erat mater Jhesu ibi. Vocatus est autem Jhesus, et discipuli ejus, ad nuptias. Li sainz evangiles d'ui nos reconte que une noces furent faites en la terre de Jerusalem, en une cipté qui fut apelée Chana, en icel temps que li filz De alot corporaument par terre. A icestes noces fut nostre dame sainte Marie, e nostre sires, e si desciple. Si i failli par aventure vins. E cum il fut failliz, si dit nostre dame sainte Marie à nostre Seignor : « Il n'ont point de vin. » — E nostre sires li respondit : « Quei apartent à mei ne à tei, femme? » Or ne li ose plus dire nostre dame, (F° 10, r°) mas ele dist aus sirvenz qui aveient servi dau vin : « Quantque il vos commandera, si faites. » E nostre sires apela les sirvenz, si lor dist : « Emplez, fait il, ces ydres d'aigue. » En icel luc aveit .vi. ydres de peire qui esteient apelées baigneoires, où li Juc se baignoient e lovoient por estre nepte e por religion, si cum costume estoit à icel temps. Les sirvenz emplirent les vaisseaus d'aigue, e ele fut ignel le pas muée en vin par la volunté nostre Seignor. Si lor dist nostre sires aus sirvenz : « Poisez e portez archetheclin *(sic).* » Li archetreclins esteit apelez cil qui aveit en garde la chose à l'espous, e cum il ot gosté dau

vin que nostre sires ot fait d'aigue, e il ne saveit pas lo miracle, e li sirvent ou saveient ben qui aveient poisé l'aigue, si dist à l'espous : « Autres genz mettent avant le meillor vin que il ont à lor noces, e cum il sunt de celui eschaufé, adonc aportent il lo peor. E tu as fait tot le contraire, quar tu as estoé lo meillor jusqu'à ore. » Ce fut li commencemenz daus miracles nostre Seignor que il fist corporaument en terre, e si creguirent en lui si deciple, e ceu ne di ge pas que il n'oguissent avant créance en lui, mas par lo miracle fut lor créance plus affermée. Oï avez lo miracle, or oiez la signefiance : l'aigue signefie les malvais crestiens. Quar ausi cum l'aigue est freide naturaument, e refreizist toz ceaus qui la beivent, autresi sunt li malvaiz crestien refreizi de l'amor de De, e refreizissent toz ceaus entor cui il habitent par la malvaisté de lor cors, si cum est par fornicacion, par avoltire, par usure, par clamer son prosme fou ou malvais en despit de lui. Quar par cestes choses dessert hom le fuc d'anfer, si cum la boche de De dist. E toz ceaus signefient l'aigue qui par malaventure ou par male volunté sunt refrézi de la misericorde de De. .Li vinz, qui naturalment est chauz e eschaufe toz ceaus qui lo beivent, signefie les bons crestiens qui sunt eschaufé de l'amor de De, e eschaufent toz ceaus qui les oient e lor conseil creient e retenent. Ore, seignors, cest Dex nostre seignor qui ancienement, en .I. luc e en .I. temps, fist de l'aigue vin corporaument, fait ore par sa gràce d'aigue vin espiritaument. Quar quant il par sa gràce fait dau malvais homme bon, de

l'orgoillos humble, de lecheor chaste, de l'aver large, adonc fait il de l'aigue vin, la soe merci. Or avez oï la signefiance dau miracle. Or esgart chascun vers sei meismes qui il est, s'il est vins, c'est s'il est eschaufez de l'amor de De, ou s'il est aigue, c'est s'il est refreiziz de l'amor de De. Si vos estes malvais, soffrez que Dex face ses belles vertuz en vos, que il vos tort de mal à ben, que il vos doint taus obres faire en terre, que vos aiez la soe gloire on cel. *Quod n.*

DOMINICA .II. POST EPIPHANIAM.

Cum descendisset Jhesus de monte, secute sunt eum turbe multe : et ecce leprosus veniens adorabat eum, dicens : « Domine, si vis potes me mundare. » Li sainz evangiles d'ui nos reconte que n. s. da. cum il ot livrée la novele lei en (F° 10, v°) une montaigne, e il ot fait lo premer sarmon qu'il onques feist en terre, si o virent maintes genz, si vint .i. lepros, e l'aora, e dist : « Sire, si tu veaus tu me pues munder e saner de ma lepre. » E nostre sire li dist : « Si voil. » Si estendit sa main e atocha sa lepre, e dist : « Seies mundes. » E ignele pas fut cil mundez de sa lepre. Or, seignors, taus est li miracles, que li evangiles d'ui nos recontet. Mot est granz li miracles, mas plus est granz la signifiance. Li lepros (1) signifia les pecheors. La lepre signifia les granz pechez criminaus. La roigne signefie les menuz pechez, si

(1) Ms. *li lepres.*

cum est trop rire, trop juer, trop parler, tel ore est, ire qui tost trespasse. Le lepre signefie les granz pechez dampnables, si cum est fornicacions, avoutire, usure, roberie, laironcins, glotonie, ivresce e tuit li autre peché par qué hom est dignes de perdre l'amor de De e de ses amics. Por roigne n'est pas hom ne femme gitez de la conpaignie daus genz, ne par les menuz pechez, dont nus ne se puet garder, ne n'est nus desevrez durablement de De, ne de sainte iglese. Par la lepre est hom dessevrez de la conpaignie daus genz, e cil qui muert en peché dampnable est dessevrez (1) de la conpaignie de De e de ses angres. Or avez oï lo miracle e la signefiance, si esgardez en vos meismes, si vos estes nepte de cez pechez, e si vos en estes nepte, gardez que nenguns ne renchéez, ne que vos ne seiez dessevrez de la conpaignie de De par malvaise vie, ne par malvaise volunté. E si estes lepros par peché dampnable, criez merci à De qui au lepros dona santé corporau, que il vos doint la santé espiritau. Venez à sainte confession, e guerpez voz pechez, e en seiez absout : si en recevez penance e la faites, e issi aurez la sainte e la durable vie. *Quod nobis.*

DOMINICA .III.

Ascendente Jhesu in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus, et ecce motus magnus factus est in mari ita ut navicula operiretur fluctibus. Erat autem illis

(1) Ms. *dessurez.*

ventus contrarius. Nos lisom on saint evangire d'ui que nostre sires dameredex entra une fez en une né, e si disciple ob lui, e cum il furent en l'aute mer, si leva un tormenz, e nostre sires s'esteit cochez dormir en la né. Davant ceu que il dormeit, li tormenz leva, si diciple oguirent grant paor dau torment, si l'esveillèrent e si li distrent : « Sire, sauve nos, quar nos perissom, » e il les blama de ceu qu'il n'orent pas ferme créance en lui, si lor dist : « Que cremez vos, genz de petite fei? » Si se leva sus, si s'apazia li venz, e la mers fut tantost tote apaziée, e cum li homme qui furent en la né orent véu lo miracle, si s'en merveillèrent mot. C'est li beaus miracles que li evangiles d'ui nos reconte, si en deit estre mot affermée nostre créance en tau seignor, qui tau miracle puet faire e fait quant il veaut. Ce devom nos creire. Mas o nos besoigne que cil qui secoreguit à ceaus en cel peril, qu'il nos secore en nos perilz; e il ou fera volunters, si nos li criom merci par bone volunté, si cum il meismes dit en la sainte escripture : « Ge sui, fait il, li sauvères dau pople (F° 11, r°) quant m'apeleront en lor angoisse e en lor besoig, e ge lor secorrai, e serai lor Dex permanablement. » Criom li merci segurement, si déables nos veut enconbrer par peché, ou par orgoil, ou par envie, ou par avarice, ou par autre peché dampnable. Criom li merci, e si li disom : « Sire, sauve nos, quar nos perissom. » Criom li merci, que il nos delivre de toz maus, e que il dont faire taus ovres en cest sècle, que les armes en seient sauves au jor [dau juise] quant nostre sire vendra juger les vis et les morz. *Quod nobis*.

DOMINICA IN SEPTUAGESIMAM.

Simile est regnum celorum homini patri familias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam. Dameredex nos a parlé en l'evangire d'ui, e si nos mostre par essample que si nos volom faire lo son servise en terre, que nos en aurom lo loger mot grant on cel. Quar, ce dit. n. s. da. en l'evangile d'ui, que ausi fu uns prodoms qui issi premèrement par matip à loger ovrers en sa vigne. Ausi refist il à la terce, autresi au midi, autresi à l'ore none. E quant vint vers lo vespre, si rala au marché si trova obrers qui esteient oisous, si lor dist : « Por quei estes vos tote jor oisous? — Nos ne trovasmes hui, firent s'il, qui nos aloast. — Or alez, fist li prodom, en ma vigne, e ge vos donrai tant cum dreiz sera. » E il alèrent en la vigne obrer ob les autres obrers. Quant vint au seir si parla li sires ob son sirvent, si li dist : « Apele les obrers, e si lor rent lor loer, e commence à ceus qui vindrent darrèrement, e vai jusqu'aus premèrement, e si done à chascun .I. dener. » E il si fist. E quant ou virent cil qui matin estoient venu, que cil qui derrèrement estoient venu aveient chascuns son dener, si cuidèrent plus aveir; mas quant li sirvenz vint à eaus, si ne lor done à chascun q'un dener si murmurèrent entr'aus, si distrent : « Nos avom tote jor travaillé en ta vigne, e avom soffri la peine e lo fès dau chaut, e tu as fait ceaus engaus à nos. » Adonc respondit li sire à .I. de ceus : « Amis, ge ne

t'ai fait nul tort. Ne venis tu à mei por convenant d'un dener? Si as eu ton convenant, e t'en vai, quar ge voil à eaus autretant doner cum à tei. A toi por quei peise, si ge fois ma bonté? » E cum nostre sires ot dit icest essample, si dist après : « Issi seront li premer darrer, e li derrer premer : mot i a daus apelez, mès pois daus esliz. » Or oïez que ceu signefie. Li prodom signefie De, nostre Seignor; la vigne signefie son servise; li obrer signefient toz ceaus qui le son servise font; les diverses ores signefient les temps d'icest sècle. Par matin aloa nostre sires obrers en sa vigne, quant il mist les patriarches on comencement dau sècle en son servise, qui par bone créance li servirent, e distrent le son enseignement à toz ceaus cui il l'avoient à dire. Autresi à terce e à midi aloa Dex obrers en sa vigne, quant il mist on temps Moysi e Aaron, e un *(sic)* temps aus bons prophetes, mainz bons hommes qui grant amor oguirent ob lui, e firent lo son servise. Vers lo vespre mist Dex obrers en sa vigne, quant il vers la fin dau sècle prist (F° 11, v°) char en la virgre Marie, e se demostra en cest monde. Adonc trova il gent qui tote jor aveient esté oisous, quar il furent fors de sa créance e de s'amor e de son servise. Il n'aveient pas esté oisous d'aorer les déables, e de faire lor lecheries. Non por ceu dist l'escripture qu'il aveient esté oisous qu'il ne s'esteient de riens entremis de De creire, ne de lui amer, ne de lui servir; quar quant que hom fait en cest sècle desoz, [e] il De ne sert, tot deit estre conté à oisouseté, quar tot revient à nient. Adonc blasma nostre sires les paiens par

ses apostres de ceu qu'il aveient esté oisous, ce est qu'il n'aveient de riens entendu à son servise. Adonc respondirent que nul ne les aveit aloez, c'est à dire qu'il n'aveient onques ogu prophete, ne apostre, ne precheor qui lor mostrat coment il deguissent De amer e servir : « Entrez, ce dist nostre sires, en ma vigne, ceu est entrez en ma créance ; faites mon servise, e ge vos dorrai vostre dener, ceu est la vie durable. » Li paien entrèrent on servise De, e nos i entrasmes par lo baptisme, qui sommes dau lignage d'eaus. E par lo baptesme avom nos lo dener autresi come cil qui levèrent matin, e entrèrent en la vigne. Quar nos aurom la vie durable, autresi cum li patriarche, e li prophete, e li apostre, e li bon homme qui au comencement dau monde servirent De, e autresi cum nos avom dit daus divers temps dau sècle, que Dex mist ovrers en sa vigne, autresi poom nos dire de l'eage de l'omme. Quar nostre sire Dex met ovrers à matin en sa vigne, autresi est quant il apele de taus en i a en son servise dès lor enfance, e de taus en i a en l'eage de .xv. anz ou de .xx. Li midis signifia l'eage de .xxx. anz ou de .xl. Quar autresi cum li jor sunt plus chaut environ midi, ausi est l'umaine nature de major chalor environ cel aage. Li vespres signifie la veillesce, c'est vers la fin de l'arme. Dameredex met ovrers en sa vigne vers lo vespre, quant il les plusors torne en lor veillesce de lor pechez en son servise, e autresi come cil qui entrèrent darrèrement en la vigne au prodomme oguirent lor dener, autresi auront cil qui son servise feront en lor veillesce lor dener,

ceu est la vie durable. Mas ne por ceu que Dex est de si grant bonté qu'il done autretant aus uns cum aus autres, ne s'en deit nul assegurer, ne tarzer de sei atorner à De. Quar, ce dit la sainte escripture, nul ne set l'ore ne lo jor de sa mort. Seignors, or avez oï l'essample e la signefiance, or gardez si vos estes en la vigne De, c'est en son servise, si vos haïssez iceles choses que il haist, e vos amez iceles que il aimet, e si vos laissez iceu qu'il deffent, e vos faites ceu qu'il comande. Issi desert l'om lo dener, c'est la vie durable. Vos deservez (F° 12, r°) icel ben que oilz ne veit, ne oreille ne ot, ne cuers d'omme ne puet onques penser, issi est granz cil benz que Dex estoie à ceaus qui l'aiment! E à icel ben nos conduit li sires de gloire. *Quod nobis prestare.*

DE PURIFICACIONE BEATE MARIE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Marie secundum legem Moysi, tulerunt puerum Jhesum parentes ejus in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini. Nos lisom en la sainte escripture, en l'evangile d'ui, que, après la jesine nostre dame sainte Marie, pristrent nostre Seignor cil qui furent si parent, segont la char que il aveit prise en la virge Marie. Si lo portèrent en Jerusalem, por lui presenter au temple, si cum eret acostumé en la veille lei, que femme, quant ele oguist ogu son premer enfant masle, qu'ele lo presentot à nostre s., e qu'ele faseit por lui offerende. Por ceu la fist la gloriouse dame dont nos fesom hui la feste; non pas portant qu'ele deguist rens par sei, ne por le

filz De e lo son, mas por lo comandement de la lei garder, e tenir la costume aus autres femmes, e porta por ceu au jor d'ui le Sauveor au temple, e por lui offrit .II. tortres e .II. petiz coloms. E uns hom esteit en Jerusalem qui aveit non Syméon, qui esteit justes, e cremeit nostre Seignor, e eret veilz, e de grant nepté, e aveit mainte fez desiré e prié De que il ne gostast la mort, jusqu'il oguist véu le sauveor dau monde. E Dex li respondit par lo saint esperit que il ne gostereit mort jusqu'il l'oguist véu venir on monde. *Et cum inducerent puerum Jhesum parentes ejus in templum, accepit eum in ulnas .S. et benedixit eum, et dixit : « Nunc dimittis .s. t. Domine .s. v. t. in pace.* » E cum li parent nostre Seignor lo mistrent on temple, si vint Syméons par la grace dau saint esperit on temple, si lo reçut entre ses bras, e rendit graces à De de ceu qu'il véeit celui qui sauvereit lo monde, que il aveit longement desiré, e dist : « *Nunc dimittis s. t. etc.* Sire, fist il, ore laisse ton serf en paiz, quar mi oil ont véu ton sauveor, que tu as aparillé davant l'esgart daus genz, c'est daus paens, e à la gloire de ton pople d'Israel. » E de ceu est la feste d'ui. Quar la gloriose Virge porta hui lo filz De e lo son au temple, e que Syméon lo receguit entre ses braz, e rendit graces à De, qu'il aveit vescu tant qu'il aveit véu celui qu'il aveit tant atendu. Nos apelom ceste feste par .II. nons, la Purificacion e la Chandelor. La Purificacion l'apelom por ceu que nostre dame sainte Marie aconplit ses gesines à cest jor cum une autre femme. Non pas por ceu qu'ele oguist mester de gesine cum autre femme, ne de baigner, ne d'es-

purgement, mas por ceu geguit dès la nativité nostre Seignor jusqu'au jor d'ui, qu'ele vot tenir la costume aus autres femmes. Quar nostre sires ne vot pas qu'ele soguist donc apertement que il fust nez en terre corporalment. Ceste feste est apelée la Chandelors, por ceu que li crestien e les (F° 12, v°) crestienes damerede portent hui cires e chandeles en lor mains en sainte iglese, e offrissent les en l'onor de la mère De. Faisom la feste segont les nons que ele a. Fasom la purification. Purifiom nos meismes, quar mester nos est, e esmondom e lavom noz armes e noz cors d'ordure e de peché, d'orgoil, d'envie, d'ire, de haine, d'avarice, de coveitise, de glotonie, d'ivresce, de luxure, e de toz les vices, e de toz les pechez dont nos sommes enlaidi davant n. s. E issi si ferom ben la feste de la purificacion nostre dame sainte Marie, si nos lavom e espurgom nos meismes de peché. Fesom la chandelor issi que nos aiom luminaires que nos portom en noz mains, e sachez ceu signifie l'amor de sainte trinité. La cère virge signifie la sainte humanité que Dex prist en la virge Marie. La lumère de desus signifie la gloriose déité nostre Seignor qui est durable. Cest cirge merveillos qui enlumine tot le monde tint hui saint Syméon entre ses mains, autresi nos besoignereit que nos oguissom De cum a saint Syméon, e nos l'avom e tenom, si en nos ne remaint. Quar cil qui demaine bone vie e fait iceles obres que Dex aime, cil a De en sei meisme. E les luminaires que nos tenom signifie la créance e la bone ovre par qué nos devom De aveir en nos, e par qué nos devom luire cler e demostrer la

veie de sauveté à toz ceaus qui nos veient. Issi cum li homme ont les beaus cires en lor mains, li autre les granz chandeles, e li autre qui sunt meinz riche ont les petites, issi luzent plus clèrement davant De cil qui plus de bon cuer l'ont servi, e plus devotement, e plus ont de lui. E cil qui volunters li ont poi servi, meinz luzent e meinz sunt beau davant lui. Quar segont ceu que chascuns aura fait de bien, segont ceu ert il luizant e beaus davant nostre Seignor. Mas si cum chascuns crestiens devreit tenir en sa main luminaire, si il ne puet meilz aveir, si ait .I. moscheron. Quar issi deit chascun faire lo bien que faire poira. Quar nostre sires qui prent e veaut les granz bens de ceaus qui les poent faire, il n'eschivet pas les petitz bens de ceaus qui plus ne poent faire. Quar si hom ne puet plus faire de bien que sole bone volunté aveir de bien faire, si receit Dex la bone volunté; quar, si cum dit la sainte escripture, la bone volunté est recontée por ovre à ceaus qui plus ne poent faire que lo ben voler. Ore priom la gloriose dame cui feste nos fesom hui, qu'ele prie son cher fil por nos qu'il nos espurge de toz noz pechez, e que il nos doint estre issi clers e si luisanz par sa grace e par son saintisme servise que nos en puissom deservir la soe gloire. *Quod n. p. d. Jhesus Christus.*

DOMINICA IN LXX.

Cum turba plurima convenirent, et de civitatibus properarent ad Jhesum, dixit per similitudinem: « Exiit

qui seminat seminare semen suum. » Li evangiles d'ui nos reconte que une fez assenblèrent à nostre Seignor plusors genz. Cum il vit que si grant genz esteient venu à lui, si parla ob eaus par essample, e si lor dist que jadis esteit .I. prodom qui alot semer sa semence, e cum il semeit, si geguit une partie de la semence joste la veie, e fut marchée de ceaus qui passeient la veie, e si la mangèrent li oiseau. L'autre partie de la semence geguit sore père, e cum (F° 13, r°) ele fut née, si seche por ceu qu'ele n'aveit point d'umor par qué ele poguist crestre. La terce partie si geguit sor espines, e les espines si la oschèrent. La quarte partie si cheguit en bone terre, e fist fruit à .c. dobles. E cum nostre sires ot dit icest essample, si s'escria e dist : « *Qui habet aures audiendi, audiat:* Qui a, dist il, oreilles d'oïr, si oïe. » Ceu ne diseit il pas, por ceu qu'il ne saveit bien qu'il aveient les oreilles dau cors, par qué il poguissent oïr ceu qu'il diseit; mas il demandot l'entendement daus cuers, por quei il poguissont entendre por qu'il lor aveit dit iceu. Lor respondirent li apostre à nostre Seignor : « Sire, firent il, esclaire nos la parole que tu nos as dite. » Adonc lor esclaira nostre sires meismes la parole; e si lor dist : « La semence signifie la parole De : li champs, ce est li poples : la semence qui cheguit joste la veie, e qui fut marchée daus traspassanz, e que li oiseau mengèrent, signifient *(sic)* (1) ceaus qui veraiement escotent la parole De, quant hom la

(1) Ce mot est écrit en toutes lettres dans le ms.

lor dist. Si les met en mescréance li déables, qui vient après, de ce qu'il ont oï, e por ceu ne puent estre sau. » Seignors, ceste partie que nostre sires dist de la semence qui cheguit lez la veie, avient mainte fez en sainte iglese. Quar maintes fez avent quant l'om dit la parole De en sainte iglese, e l'om dit que cil qui sunt en fornication, ou en avoutire, ou en usure, ou en autre peché dampnable, que si il morent en iceau peché, que il sunt durablement perdu. Assez lo creient quant il o oïent; mas après vient li déables, si lor tout la parole De, e les met en mescréance que ceu ne seit pas vers. « Cuidez, fait li diables, que ceu seit vers, que cist te preche, qu'om seit perduz prester à usure? Nenau; quar il aidet à son povre veisin, à son prosme. Ne por gesir ob femme? Nenau; quar c'est pechez naturaus. » E issi met li déables les plusors en mescréance de la parole de De, e si lor fait à creire que ceu ne seit pas vers, e por ceu perdent lo fruit de sainte vie e de bone vie, par quei il deguissont estre sau. E cist sunt ensement come la semence qui cheguit joste la veie, que li oiseau mengèrent. L'autre partie de la semence qui cheguit sor la père, ce sunt cil, ce dist n. s., que, quant il oïent lo ben, si se porpensent fermement lo mau à laisser e lo ben à faire; mas en après, quant il veient aucune ren, o bele femme, ou autre chose que déables lor amoneste à coveiter, sempres ont oblié ceu qu'il aveient porpensé, si [re]sont tost trebuché en peché par lo déable. La terce partie de la semence qui ne fr[uctifi]et por les espines qui la oschèrent signifiet ceaus, ce dit nostre sires, qui,

quant il ont oï la parole damerede, si pensent tant à la cure d'icest sècle e aus deliz, que il ne puent faire les bones vertuz, ne les bones ovres par quei il seient sau. La quarte partie de la semence qui cheguit en la bone terre, e fist le grant fruit, ce sunt cil, ce dist n. s., qui oient lo ben, e lo retenent, e lo metent en obre, e en conquèrent la vie durable. Or avez oï la signefiance de l'evangile d'ui, or esgardez que vos ne seiez si cum la semence que li oiseau mengèrent, c'est que li déables ne vos [toi]lle la parole De par mescréance, e que il ne vos face à creire que ceu seit mençonge que nos vos disom en sainte iglese. Gardez que vos ne seiez si cum la semence qui cheguit sor la père, c'est à dire quant vos oirez la parole De, e vos aurez porpens de ben faire (F° 13, v°) (1) que déables ne vos o toille par coveitise daus choses terrienes. Gardez que vos ne reseiez si come la semence qui cheguit sor les espines cui eles aeschèrent. Gardez que par la curiouseté de cest sècle, par les richeces, ne par les desliz de la char, ne laissez lo ben à faire, e ceu que Dex comanda. Seiez si cum la semence qui cheguit en la bone terre, qui fist lo grant fruit. Oïez volunters la parole De, retenez la, metez la en ovre, faites itau fruit, c'est itau ovre, que vos en seiez en la gloire durable. *Quod nobis prestare dignetur* icil sires qui ceste parole de sa boche (2). *Amen.*

---

(1) Le ms. répète *faire* : inadvertance de copiste.
(2) Lacune.

DOMINICA IN LX.

Assumpsit Jhesus duodecim discipulos suos secreto, et ait illis : « Ecce ascendimus Iherosolimam et consummabuntur omnia que scripta sunt per prophetas de filio hominis. » Nos trobom on saint evangile d'ui que nostre sire dameredex apela ses apostres à conseil davant sa passion, e si lor dist : « Nos irom, dist il, en Jerusalem, e seront iceles choses totes affinées que li prophete distrent de mei. Quar je serai pris, e escharniz, e escopez, e laidiz, e livrez à mort ; au terz jor releverai de mort. » E cum il aloient en Jerusalem, e il vint vers Jhericop. Si esteit en cel luc, delez la veie .I. cecs qui demandot l'aumosne aus trespassanz, e cum il oeit lo pople qui trespassoit par iqui, si demanda que ceu esteit, e il li distrent que ceu esteit Jhesus qui trespassoit par celui luc, e quant li cecs oït que ceu esteit Jhesus si s'ecria e dist : « Jhesu, filz de Davit, aies merci de mei. » E li poples lo comence à blamer, e li comanda qu'il se taisast. Mas cum il plus le blamoient, e il plus s'escriot : « Jhesu, filz de Davit, aies merci de mei. » E li poples lo comence à blamer, e li comanda qu'il se taisast. Mas cum il plus le blamoient, e il plus s'escriot : « Jhesu, filz de Davit, aies merci de mei. » E quant nostre sires en vint près, si s'aresta e commanda qu'il fust amenez, e quand il fut amenez davant lui, si li demanda nostre sires : « Que veaus que je te face ? — Sire, que ge te veie. — Or esgarde, dist nostre sires, ta créance t'a fait sau. » E cil vit iqui meisme, e si vint nostre sire loant. E toz li poples

qui ou vit en rendit loenge à nostre Seignor. Seignors, ce est li beaus miracles que li evangiles d'ui nos reconte. Or oïez que ceu signefie. Li cecs signefie les paiens, les Jues e les faus crestiens. Quar ausi cum li cecs aveit perdue la véue dau cors, ausi ont li paien, e li Jue e faus crestien fors de la vie *(sic)*, qui les deit mener en la gloire De. Li paien e li Jue soloient par mescréance, e li faus crestien, ja seit ceu qu'il aient bone créance, il soloient par malvaise vie que il demainent, par lecherie, par glotonie, par ivresce, par coveitise, par usure, par vendre à terme, par laironcin, par roberie, par fornicacion, par avoltire, par les pechez de dampnacion par qué déables les a avoglez. Itau crestien sunt li avogle, quar déables les fait desvier ons pechez des cors, par quei il les ha assorbez, e por quei il sunt torné de ben à mau, dau servise De au servise au déable. Seignors, mot a de ceus (F° 14, r°) en sainte iglese esters les paiens e esters les Jues qui sunt essorbé par mavaise vie. Or besoigne donques que nostre sire dameredex, qui fist ancienement lo beau miracle corporaument, que l'evangiles d'ui nos recontet, qu'il lo face ancore espiritaument, e il ou fait, la soe merci. Quar totes iceles ores que Des atorne .I. paien ou .I. Jue à sa créance ou .I. crestien retorne de son peché e li done à venir à veraie repentance e à veraie confession, totes iceles ores enlumine De les avoglez e lor done grace, par quei il le reconoissent e facent ses comandemenz. Bones genz, vos avez oï le miracle e la signefiance de l'evangile d'ui, or esgardez si vos avez en vos les oilz espiritaus, par qué vos devez conoistre nostre

Seignor, e lui servir. Si vos les avez clers e sains, gardez les chèrement que déables ne les avogle par peché, e si vos ne les avez, gardez que vos criez merci à De efforceiement, si cum vos avez oï cum fist li cecs de cui l'evangile d'ui parlet, e préez De que il vos enlumine les oilz daus *(sic)* cors par qué vos le puschez conoistre e aler à sa gloire durable. *Quod.*

DOMINICA .I. IN XL.

Ductus est Jhesus in desertum asperum, ut temptaretur a diabolo; et cum jejunasset (1) .XL. *diebus et* .XL. *noctibus, postea esuriit.* Bones genz, la sainte quaresme nostre Seignor entret hui, qui nos est amonestemenz de meilz e de plus saintement vivre, que nos n'avom fait jusque ci. Quar ja seit ceu que Dèx ne fist onques temps, ne aost, ne vendenges, n'autre temps qu'il otreiast à homme mal à faire, e ja seit ceu qu'il veut que hom en toz temps lo serve e en toz les jors de l'an, si veut que l'om s'efforce, maismement en cest temps, de mau laisser, e de ben faire. E en icest temps li ament hom ceu que l'om li a meffait en autre temps. Or vos devez donc efforcer de jeuner, de venir à sainte iglese, de De proier, e d'oïr le son servise, de vos faire confès, de faire aumosnes, e de vos acorder ob nostre Seignor de toz voz meffaiz. Ore devez saveir que treis choses sunt par qué li hom pechères se deit e puet

(1) Ms. *jejunasses.*

acorder ob nostre Seignor : la premère est la repentance dau corage, quar premèrement se deit li pechères repentir de son peché par quei il a meffait vers De, ou par mau penser, ou par mau faire, ou par mau parler, ou par mau oïr, ou par mau véer. E cum il aura son peché remenbré en son corage, e porpensé bien, si s'en deit durement repentir, e deit plorer de ceu qu'il aura corrocé son créator, e tau chose faite (1) qu'il est dignes de perdre sa gloire, e d'estre dampnez on fuc d'enfer. Après la repentance dau corage, si est la confessions de la boche par quei se deit acorder ob damerede. Quar quant il se repent en son cuer de son peché, ne se deit pas ilueques arester, quar il deit tantost venir à son proveire, e sei humilier, e sei agenoiller davant lui, e lui crier merci e regehir son peché, e dire coment, e quant, e en quau luc il l'a fait. Ol en i a d'itaus qui volent mettre essoine en lor peché, e dient : « Sire, ge n'en puis mais ; (F° 14, v°) ge sui en tau conpaignie, que ge ne m'en puis garder ne tenir de faire cest peché. » E issi volent cobrir lor pechez. Mas ceu ne deit pas prodom faire qui se veut acorder ob De. Mas ausi cum il veut conquerre parfitement l'amor de De, ausi deit il parfitement regehir son peché. La terce chose si est penitance, li jeunes, li veillers, les oreisons, les aumosnes faire, e totes iceles choses que li prestres encharget au pecheor par non de penitance. Icestes .III. choses, la repentance dau cuer, la con-

---

(1) Ms. *faire.*

fession de la boche, la penitance que li prestres encharge, sunt besoignable *(sic)* à ceus qui se volent acorder ob De. Par icestes .III. choses vos poez e devez acorder ob De, e vos apariller contre la sainte pasque par tens, e faire confès. Donques seiez segur e certain que voz preières seront oïes e recegues davant De, e que il voz aumosnes, e lo saint quaresme que vos aurez jeuné, recevra (1) en gré. De la quarentaine jeuner nos done Dex essample, quar il meismes la jeuna, non pas por ceu qu'il en oguist mester de jeuner, mas por nos doner essample de jeuner qui sommes tuit plein de peché, que par jeune espurgom noz pechez. Quar nos trovom èn l'evangile d'ui, que nostre sire dameredex si ala .I. fez en un desert, e jeuna en celui luc .XL. jors e .XL. nuiz, e quant il ot jeuné, si ot faim. Il se poguist ben garder de faim aveir, s'il voguist ; mas por ceu voguit aveir faim, e sei, e autres mesaises en terre, que il voleit demostrer qu'il aveit veraie nature d'ome en sei. E quant li diables vit qu'il ot tant jeuné, e que il ot puis faim, si dopta si il fu filz De ou non. Adonc si s'aprosma vers lui, si l'assaie, e dist : « Si tu es filz De, comande que cez pères devengent pains. » Nostre sires poguist ben comander, e faire e de pères e d'autre chose pain, si il voguist, cil qui tot le monde fist de nient ; mas il n'ou vot pas, por ceu qu'il ne vot demostrer qui il esteit. Adonc li respondit nostre sires : « Vai arrères, Sathanas. Hom ne vit pas solement de pain, mès de

---

(1) Ms. *receivre.*

la parole qui ist de la boche De. » En iceste manère tempta li déables n. s., por saver s'il esteit filz De ; mas nostre sires li respondit si saivement, qu'il ne lo poguit conoistre. Adonc s'en ala li déables e deguerpit .n. s., e li angre li vindrent, e li aministrèrent. Bones genz, or convent que vos prengez garde de vos meismes, en ceste sainte quarentaine. Quar déables, qui tempta .n. s., ne laira pas qu'il ne vos tempt. Il vos temptera, e vos e nos, d'enfraindre lo saint jeune, de trop menger, de trop beivre, e d'autres pechez faire. Por ceu qu'il pensera que vos seiez ententif à amender ceu que vos avez meffait vers De, en autre tens, il vos assaera, e amonestera lo mau à faire. Pernez essample à nostre Seignor. Responez si cum il respondit : « Vai, déable. Quar hom ne vit pas solement de pain, mas de la parole qui ist de la boche De. Vai, Sathanas ; ge n'enfraindrai pas mon jeune, ge ne mengerai pas trop, ne ne bevrai, ne rien ne ferai que tu m'amonestes ; mas ge jeunerai, e travaillerai mon cors, e macherai, e crierai merci à De, e ferai aumosnes por reiembre mes pechez. » Issi devriom nos entendre à ben faire. E Dex, qui jeuna iceste sainte quarentaine, por nos doner essample de jeuner, (F° 15, r°) (1) il nos dont jeuner en tau manère, que nos puissom le son saintisme cors, à la pasque qui est à venir, receivre à salu de noz armes, e nos otreit que nos puissom la soe grace aver en terre, e la gloire on ceu. *Quod nobis prestare dignetur, etc.*

---

(1) Une déchirure longitudinale a enlevé quelques mots à droite de cette page et à gauche de la suivante.

DOMINICA .II. XL.

Secessit Jhesus in partes Tiri et Sidonis, et ecce mulier Chananea a finibus illis egressa clamabat dicens : « Miserere mei, fili .dd., filia mea male a demonio vexatur. » Un glorious miracle nos reconte l'evangile d'ui, e dit que nostre sires ala une fez ons parties de .II. ciptez qui furent apelées aucunement Tyr e Sydoine. Si vint en cel luc une femme de cel païs, si li cria merci e si li dist : « Aies merci de mei, li filz de .dd.; quar li déables persect ma fille, e la tent, e la tormente malement. » Por ceu l'apelet filz de .dd. *(sic)* qu'il esteit nez corporaument dau lignage au rei .dd. E ele criot après nostre Seignor, qu'il oguist merci de li, e qu'il li delivrast sa fille dau déable. Si ne li respondit mot nostre sires. Si distrent li apostre à nostre .s. : « Sire, font il, laisse la aler, si fai ceu qu'ele te prie, quar ele crie e fait noise après nos. » Nostre sires lor respondit : « Ge ne sui envéez, fait il, si aus oailles non de la maison Israel qui perirent. C'est à dire mis pères dau cel, qui promist le sauveor au pople d'Israel, m'a enveié en terre por enseigner, e por ben faire, maismement au pople d'Israel, por acomplir la préère qu'il li fist. » Adonc vint avant la femme e aora nostre Seignor, e si li dist : « N'est pas bon, dist il, que l'om prenge lo pain que li filz De deivent menger, e que l'om le dont aus chens. » C'est à dire lo b[en]fait daus miracles e les santez doner que l'om deit faire aus filz Israel, qui sunt li fil De por c[eu] qu'il sunt en sa créance, ceu ne deit l'om pas faire aus paiens qui

sunt autresi come chen, [por] ceu qu'il ne volent De creire. Idonc respondit la femme qui avoit la bone créance en son c[réator] e si dist: « Sire, dist ele si tu veaus, e si o te plaist, si est. Quar li chen menguent daus miges [qui] cheient de la table lor seignor. » C'est à dire, beau sire dameredex, ja seit ceu que nos ne [som]mes mie digne de ton bienfait si cum li fil Israel, qui sunt en ta créance, si veus por ceu qu[e] nos sommes tes créatures, nos deiz aider, e aucuns de noz besoigz faire. Fist il : « Mot est l[a] toe créance granz. Avenge te si cum tu veaus. » Si fu sa fille garie e delivrée dau déable e[n] cele hora. Seignors, granz est li miracles que n. s. fist, mas maire est la signifiance. [Ore] oïez que ce signefie : la femme signifie sainte iglese, la fille, en cui li déables esteit, sig[nifie] l'arme au pecheor crestien e à la pecheresse crestiene, cui li déables a assise, e en cu[i il] règne, e cui il demaine si cum il veut par peché, par fornication, ou par avotire, ou par d[...] coveitise, ou par glotonie, ou par ivresce, ou par haine mortau, ou par usure, ou por [ven]dre à terme, ou par autre peché dampnable. Ore si cum la femme prée por sa fille que n[. s. la] delivrast dau déable, qui corporaument la travaillot, ausi crie e prie sainte iglese, [e de jors] e de nuiz, par la boche daus preveires, e par la boche de toz les esliz, que nostre sire da. [delivre] les pecheors crestiens e les pecheresces daus déables qui sunt en eaus, e règne par po[.......]. (F° 15, v°) Nostre sires da. qui oït la préère à la bone femme paiene, e qui delivra sa fille dau déable, il a oïe la preière de sainte iglese, e delivre les pecheors e les pecheresses de

mortau peché, e il o fait, la soe merci, quant lui plaist. Quar totes iceles ores que il aspire le cuer au mavais homme e à la mavaise femme de ben, e il se repentent de lor pechez, e venent à veraie confession, totes iceles ores gite Dex le déable d'eaus, e lor done santé. E dès qu'il oït la preière à la bone feme paene, e sa fille delivra dau déable il oïe (1) hui la préère de sainte iglese e delivre les pecheors et les pecheresses de peché par qué li déables les a sorpris e sorprises, e si lor dont graces de taus obres faire qu'il puissent son règne deservir. *Q. n.*

DOMINICA .III. XL.

Erat dominus Jhesus eiciens demonium, et illud erat mutum. Et cum eicisset demonium, locutus est mutus, et admirate sunt turbe. Un glorious miracle nos reconte l'evangile d'ui .q. n. s. d. fist en cele terre d'outremer, en icel tens qu'il alot corporalment par terre. Quar ceu recontet li evangiles que n.s. geta une fez lo déable d'un homme. Si esteit, ce dit li evangiles, li déables muz por ceu qu'il aveit amé l'ome en cui il esteit. E nostre sires en ot gité lo déable. Si parla li muz, si s'en merveilla li poples. Seignors, granz est e beaus li miracles, mas plus est bele la signefiance. Or oïez que signefie. Li hom, de cui nostre sires gita lo déable, signifie lo malvais crestien cui déables a sorpris, e en cui il règne par

(1) Ms. *ioe.*

peché ou de fornication, ou d'avotire, ou de glotonie, ou d'ivresse, ou de dure parole, e par autre peché dampnable. En cel homme règne li déables sovent, e si l'amoit, quar il n'o soffre pas qu'il venge à veraie confession, ne que il diet son peché en cele manière que il li seit profiz, e qu'il seit acordez à damerede. Il ne l'a pas amei ne tolue la parole [de] mau dire, ne de mentir, ne de desconseiller autrui, ne de parler honiement, ne de dire leche[ri]e, ne de jurer nostre Seignor e ses sainz e ses saintes, de dire ceu qu'il ne devreit, de ceu [ne] l'a pas amé, mas il l'a amé de bien dire, e de sei faire veraiement confès, e de crier à [da]merede merci. Or besoigne donc que dameredex face de ses beles vertuz en sa cres[tien]té, e qu'il deslit les pecheors e les pecheresses de la poesté dau déable, e qu'il lor ovret [lor] boches, qu'il à veraie confession puissent venir, e lui rendre graces de sa misericor[de], e de son loenge oïr e escoter. Ore, bones genz, il est ore uns temps de requerre le [cons]eil damerede, en cui tuit crestien e totes crestienes se devent faire confès de [lor] pechez. Ore gardez que li déables ne vos face muz, qu'il ne voz sarret les boches, [qu'il] ne vos lit les langues, qu'il ne vos destorbe de voz pechez regehir, de voz meffez [amen]der, d'estre absout, de prendre reconciliement à De, e de vos apareiller encontre [la sain]te pasque nostre Seignor qui est à venir. Gardez que li déables ne vos meint à con[fusion], si cum il fait de taus en i a. Quar quant venent davant lor proveire, ne lor laisse pas (F° 16, r°) li déables qu'il reconissont lor pechez e s'il soffrit qu'il lé *(sic)* reconoissont, il ne soffre

pas qu'il s'en issent. Malvais i venent, sordeor i tornent, e c'est por lo déable qui les a refrenez e qui les amaine si cum il veaut. Gardez qu'il ne face ausi de vos, venez à veraie confession, regehissez voz pechez e deguerpez, faites voz penitances. E damerede nostre .s. qui fist lo beau miracle, quant il geta lo déable de l'omme, e li dona poesté de parler, il esloig lo déable de ses pecheors, e lor doint amender lor meffaiz qu'il puissent à son règne parvenir. *Quod.*

DOMINICA .IIII. XL.

Cum sublevasset oculos Jhesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Phylippum : « Unde ememus panes, ut manducent hi? » Hoc autem dicebat temptans eum. Ipse enim sciebat quid esset facturus. Un beau miracle e .i. glorious nos recontet li evangiles d'ui, que nos vos devom ben dire, e que vos devez bien oïr de nos, quar mot est profitables à la salu de noz armes. Nos trobom on saint evangile d'ui que n. s., si cum il esgarda que grant genz esteient venu à lui, si dist à saint Phelippe : « Dont achaterom que cist mangucent? » Ce diseit il por lui tempter, e por demostrer qu'il n'aveit pas ben ferme créance de sa poissance, quar mis sires sainz Phelippes ne deguist pas cuider que il, qui totes choses fist de nient, ne les poguist ben saoler, e por ceu li demanda nostre sires. Quar il li voleit mostrer qu'il esteit poi parfez en sa créance. Adonc respondit sainz Phelippes à nostre Seignor, e si li dist : « Dous cenz denrées de pain ne lor soscereit

pas, que chacuns en eust .i. poi. » Adonc respondit mis sires sainz Andrés à n. s., e si li dist : « Sire, fait il, cil ha .i. enfant qui a .v. pains d'orge, e .ii. peissons; mès que montereit ceu entre si grant gent? — Faites, ce dist nostre sires, les hommes asséer. » Adonc si s'asistrent communaument cil qui esteient jusqu'à .v. m. sor l'erbe, qui en cel luc esteit, e nostre s. prist les .v. pains d'orge, e les beneist, e les departit aus genz, e daus peissons tant cum il voguirent. Si mengèrent adonc li .v. m. homme, si furent saolé daus .v. pains d'orge e daus .ii. peissons. Après dist n. s. à ses apostres : « Concuillez, dist il, lo relé qui remist aus .v. m. hommes de .v. pains d'orge e de .ii. peissons. » Si en enplirent .xi. corbeilles. E cum li homme virent lo grant miracle que Dex ot fait, si distrent que cil esteit qui veraiement sauvereit lo monde. Seignors, par si grant miracle cum vos avez oï, deit estre nostre créance plus affermée, quar en tau Seignor deit hom bien creire. Cestui devom nos préer qu'il nos dont ceu qu'il set que mester nos est aus cors e as armes. Premèrement li devom préer qu'il nos dont sei meisme creire, e sei amer e servir, si cum nostre créator e nostre sauveor, e itaus ovres faire en terre que les armes e li cors puissent estre saint on cel. Après li devom préer qu'il nos dont la pluie e lo beau temps, e qu'il face naistre lo blé e lo fruit de la terre, cum il set que mester nos est au cors sostenir. Or sachez que totes icestes choses nos donreit (F° 16, v°) il, [si n]os premèrement aviom fait iceles choses qu'il aime, si nos aviom fai[m], ceu est si nos esteiom coveitous, de lui parfitement amer, de

lui servir, de conquere la soe gloire. Il nos porverreit e en ceu, e en autres choses, si cum il set que mester nos est daus choses terrienes. Mas cum sunt assez gent en terre qui ont d'autre chose faim que dau bien nostre Seignor, e d'amer la soe gloire! Cil ont faim d'autre chose, qui aiment e coveitent les terrienes choses, plus que de De. Cil ont male faim qui aiment or e argent, vignes, terres, maisons ou aucune chose terriene encontre De : ci a male faim, quar par iceste faim tent il au fuc d'enfer. Cil aime peché de luxure, ou de fornication, ou d'avotire, ou de glotonie, ou d'ivresce, où d'autre peché dampnable, cist est malvaisement afamez. Mas cil qui est desirous de celes choses que Dex aime, cil sera saolez, cil vivra en la durable vie. Quar, ce dist nostre sire meisme que (1) boneuré sunt cil e celes qui ont faim e sei de justice e de dreiture, quar il seront saolé. Cil seront saolé e reent qui ont faim e sei de raince, quar Dex les paist en terre de la doçor de sa grace, e on ceu les pestra de la joie de sa gloire. Seignors, aiez faim e sei, non pas daus choses terrienes contre De, ne daus deliz de peché, mas aiom faim e sei [de celes] choses que Dex aime, e de lui meismes aveir. Li .v. pain d'orge dont Dex saola les .v. m. hommes signifie *(sic)* la doctrine de la soe sainte lei. Li dui peissons *(sic)*, la doctrine qui est on saumes e ons livres daus prophetes. Or préom donques celui qui poguit les .v. m. hommes de .v.

(1) Ms. *qui.*



pains d'orge, e de .II. peissons, qu'il nos pesse de la créance, e dau sen qui est ons saintes escriptures, e nos [re]plenisse issi de sa reconissance e de ses comandemenz, que nos puissom parvenir à la vie durable. *Quod nobis prestare.*

DOMINICA IN PASSIONEM DOMINI.

Dicebat Jhesus turbis Judeorum et principibus sacerdotum : « Quis ex vobis arg[uet] me de peccato? Si veritatem dico, quare non creditis mihi? Qui est ex Deo verba Dei audit. Propter vos non audietis [quod] ex Deo non estis. » Une sainte parole a esté dite en l'evangire d'ui, par qué hom se puet [d]onques conoistre quaus il est, ou bons, ou maus, ou filz De, ou filz au déable. S'il est bons, si est filz à De [...], s'il est maus, si est filz à déable. E par parole de l'evangire d'ui puet chascuns saveir [au] quau il apartient. Ceu nos conte l'evangile d'ui que n. s. parla une f[ez] aus Jues, si lor dist : « Cil, fist il, qui est de De, ot volunters la parole [de] De, mas vos ne l'[escotez] mie, quar vos n'estes mie de De. » Seignors, en ceste parole poez [oï]r que cil, qui est de De, [e] De aimet, ot volunters de lui parler, e cil qui n'est de De, ne De n'aime, il n'a cure de sa parole oïr. Or sunt mainte gent qui sunt de si grant malice, e si esloigné de De, que, quant il oïent commencer à parler de De, si il sunt de si grant richece e de si grant puissance que il l'osent faire, sempres contredisent la parole de De. « Sire, font il, trop parlez, trop nos [tenez] ici : faites lo servise, si nos laissez aler en noz bes[oi]gnes. » E cil

sunt apertement filz au déable, fil à cel père cui fil furent li Jue, qui la parole de De ne voguirent (1).

. . . .

(F° 17, r°) ...... il, par l'amor de son peché qu'il ha en sei, damerede meisme debote de son corage. Que li vaut vestir les nuz, si il sei meisme de bone vie se despoille ? Nos ne vos disom pas ceu, por ce que nos vos voillom tolir le corage de ben faire, mas por ceu que nos vos volom enseigner que, quant vos ferez bones ovres, que vos seiez si bien de damerede, qu'il regart ceu que vos ferez, e qu'il receive ceu que vos li offrirez, e qu'il oïet ceu que vos li direz, e qu'il face ceu que vos li requerez, que vos seiez tau cum fut Abel, vers le cui don dameredex se regarda, e la cui offrende li plot. Vos avez faite la sainte procession d'ui, vos eistes *(sic)* eissit de l'iglese, e estes venu jusqu'à cest luc, gardez que vos l'aiez issi faite que dameredex voille regarder vos e la procession, e qu'ele seit profitable à voz armes. La sainte procession que nos fesom hui, e que nos trespassom d'un luc en l'autre, signefie l'amendement de noz corages por qué nos nos devom esloigner dau déable, e de De aprosmer. Nos devom donques cestes processions faire au plazer de De. Que si nos avom çai en arrères esté en mau, laissom nos ou, e fesom lo bien ; trespassom de la malvaisté en sainteté, d'orguil en humilité, de haine en charité, de luxure en chasteté, de coveitise en largesce : trespassom de mau à ben, e de

(1) Le folio suivant a été enlevé.

ben en meilz, e entendom à Deu amer, e à servir, tant que nos puissom parvenir à la gloire durable. C'est la processions que Dex aime, e qui lui plest. Bones genz, or est le temps de ben faire, e qui amoneste que l'om s'ament. Quar si vos avez esté çai en arrères en peché e lié daus lieins au déable, or vos en devez issir, e desenconbrer, e oster. Or oïez comment ou fait li déables : li déables si ou fait autresi come li marcheanz qui vait par les ciptez, par les chasteaus, par les feires, par les marchez dau païs, e achate les merz de diverses manères, e cum il ha achapté les esmerz e les richeces, si trosse en divers fardeaus sa marcheanderie, en .I. lo vair, en autre lo gris, en .I. les chaz, en autre les conilz, en .I. lo linge, en autre lo lange, en .I. les cenbelins, e en autre les escarlates, en autre les fustaines de divers senblanz. Mès quant il a trossé e lié ses fardeaus, e il les enmeine en diverses terres, e en longes, e par longes veies, puis vient vers sa cipté où il a porposé, à merveillose joie, por ceu qu'il atent mot à gaigner en son achat. Si li avient, tele ore est, une aventure mot fire, et tot autrement qu'il ne cuidot, quar il est agaitez de robeors en aucune veie, ou en aucun destreit, ou en aucun mal pas, ou en aucun bois, si est derobez de totes ses richeces, e quant il cuide à son ostau venir joious e lez, si vent povres e doleirous. Autresi est del déable, e autresi li avent ou, la De merci. Li déables est marcheanz, li déables vait environ le munde, par les citez, par les chasteaus, par les borcs, par les viles, si done aus clers e aus lais, as riches e aus povres, la soe chose qui est mot malvaise, ce sunt li delit de

cest sècle e la (F° 17, v°) malvaise leis, e issi achapte les malvaiz crestiens, e toz ceaus, e totes celes qui consentent à ses comandemenz, si les met e si les lie en divers fardeaus, quar il les met en divers pechez; après les maine vers sa cipté, c'est envers enfer, à grant espleit. Mas il vendra à mau pertus à son ops, il sera desrobez e fait povres, ceste semaine pennouse, qui est apelée pennouse, por ceu que li crestien i espennissent lor pechez plus qu'en autre temps, ou por ceu est apelée pennouse que nostre sires i fut penez e travaillez. Adonc est il venuz à mau pertus, de tot or a il grant paor, or a il grant angoisse, or creimt il perdre. Si fera il, si Dex plaist; quar or l'assaildront li bon guerreor nostre Seignor, ce sunt li bon preveire qui sunt establi par les igleses; si li todront son aver, son vair, son gris, e son riche esmerz, ce sunt les armes qui sunt faites à ymage e à senblance de nostre Seignor, quar ore amonestent li preveire les pecheors qu'il s'amendent, e qu'il vengent à confession, si les absoudront, e les osteront daus lieins e daus fardeaus au déable, e les rendront à De. Seignors, oï avez la parole damerede, oï avez cum l'om deit faire procession, e que l'on deit issir dau mau, e aler on ben, e de ben en meilz. Esgardez ore en vos meismes si vos ou avez fait issi, e si vos issi ou avez fait dont sachez ben que vos avez faite procession que Dex aime, e qui à De plaist; e si vos n'ou avez fait issi, porpensez vos, e amendez vos, trespassez dau mal on ben ; e si vos appareillez, en ceste semaine qui est à venir, en tau manère que dignement puissez venir au jor dau juyse à la grant procession, quant tote sainte iglese

trespassera de cest sècle à la joie daus ceaus, que vos puissez, ensemble ob les sons esliz, porter voz bones ovres en voz mains, que par ces rains que vos portez ore sunt signifiées à entrer en sa gloire durable. *Quod nobis prestare.*

IN DIE PARASCEVE.

Ante diem festum Pasche, sciens Jhesus quia venit hora ejus et transseat (sic) *ex hoc mundo ad patrem, cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* La bone gent qui sunt fil de sainte iglese, font remenbrance de la passion .n. s. au jor d'ui, non pas por ceu qu'il soffrist mort à itau jor, mas por ceu que .v. jorz avant la pasque daus Jues, fut formez li conseilz e la traisons qu'il l'oscireient, e lo livrereient à mort. Or nos done (1) li jorz d'ui grant essample de plorer e de duel faire, quant nos recordom coment nostre sires fut penez, e vilment trainez, por noz pechez, non pas por les sons ; mas mot senble contre raison que nos deiom estre dolant de la mort .n. s., quar par sa mort ont li pecheor trové remmission de lor pechez, par sa mort cil qui esteient en servitage de déable ont recovré lor franchise, par sa mort cil qui esteient en la veie de perdition sunt mis en veie de salu e de joie. Ha, Dex ! qui puet donques estre dolanz de son ben e de sa joie ? Si nos fesom festes e joie au jor d'un martir, ou d'un apostre, ou d'un autre saint amic nostre

---

(1) Ms. *donques.*

Seignor, qui pas ne soffrit mort por nos, ne sauva lo munde, mot deussom estre (F° 18, r°) plus lé, ce me semble, au jor de la mort n. s., par qué toz li mundes receguit la vie durable. Mas si bien i volom esgarder, nos trovom grant raison par qué nos devom estre lé au jor de la mort daus amics .n. s., de l'autre part par qué nos devom estre dolant au jor de la mort .n. s. Jhesu Crist. Quar li amic nostre Seignor par lor mort trespassèrent de cest monde en la sainte conpaignie daus angres, e de la dolenteté de ceste vie à icele gloire e à icele joie qui est sanz fin e sanz terme. Bien est donques raisons que nos façom feste. Seiom lé ob eaus, por ceu qu'il, par la mort temporau, sunt vengu à icele gloire qu'il tant amoient e desiroient en ceste vie. Mas nostre sires Jhesu Criz, quant il vint de cel en terre, il vint de richece à povreté, il vint de joie en ire e en dolenteté, tant qu'il soffrit e faim, e sei, e chaut, e freit, e autres mesaises, e à la parfin fut mis en croiz, por pecheors sauver. Bien devom donques aver pité de nostre Seignor qui, de si grant hautece e de si grant poisteté, devenguit issi humbles por nos, e tant povręs qu'il, en ceste vie, nen ot tant ansement où il poguist son chef recliner, si cum il meismes dist : *Vulpes foveas habent, et volucres celi nidos ; filius autem hominis non habet ubi caput suum reclinet.* Ce dit que les bestes sauvages ont lor fosses, e li oiseau lor niz où il se reposent ; mas li filz de la gloriose Virge n'a pas où il puisse son chef reposer. Certes mot parest de dur corage qui, en ceste remenbrance de la mort .n. s., n'esmuet son cuer à ben faire, quar de sa mort se senti-

rent les pères cum eles fendirent, de sa mort se sentirent li element, li solailz en perdit sa clarté, e la lune, de sa mort se senti li enfers quant il rendit ceus qu'il teneit en prison. A peines puet nus hom estre si pechères, que s'il veraiement recorde les merveilles que Dex a faites por lui, cum il primes nasquit por homme, cum il en fut liez, coronez d'espines, mis en la croiz e feriz de la lance, e tot ce fist il por homme sauver, qu'il n'ament sa vie, e n'atort son cuer d'amer son bon Seignor, qui tant ha fait por lui. Quar la remenbrance de la passion nostre Seignor est autresi au pecheor, cum li fucs est au fer roillé. Cum li ferz est roillez e il a perdu sa beauté, qui lo met en la brese ben ardant, de la chalor qu'il trait dau fuc gete jus sa malvaiseté, e recovre la beauté. Ensement li pechères, cum il se porpense daus ovres de damerede, e de la dolor qu'il soffrit por homme sauver, rent graces e merciz à son sauveor, e en devent ardenz e eschaufez, cum li fers, en l'amor de nostre Seignor, qui primes estoit de peché oscurs e roillez. Mot est bone ceste vie e ceste chalor qui torne le cuer d'omme à De amer. Mès à iceu que la chalors de la mort nostre Seignor seit durable e maintenue, convent qu'ele seit aviée, e par bones ovres norrie, si cum véez que li faures, cum il a sa brese ardant davant sei, si prent son giteor, si l'arose non pas por esteindre, mas por avier, e por meilz faire arder. Ensement deit faire chascuns bons hom, e chascune bone femme qui sent l'amor de nostre Seignor en son corage, deit se porpenser de ses meffaiz, coment il est aucune fez desevrez de De, par aucunes (F° 18, v°) males obres. Si

deit amender sa vie, e plorer ses pechez, e aroser daus lermes de penitance. Quar tant cum sis pechez plus li desplaist, tant devent il plus ardenz en l'amor de nostre Seignor. Mot est bone ceste ovre qui si norrit l'amor de nostre Seignor en cuer d'omme, e mot la convent à toz tens à aveir, e plus en cest tens qu'en autre, que par la remenbrance de la mort n. s. que nos fesom ore, que par la sainte quarentaine où nos nos (1) devom rendre à nostre Seignor en penitance, e en lermes, e en amendement de nostre vie. Quar cist quarante jor, ce dient les escriptures, sunt la disme de l'an, que sainte iglese a commandé à garder en jeunes, en oreisons e en aumosnes. Coment sunt il disme ? De .iii^{c}. e .lxv. jors qui sunt en l'an pernez toz jors de .x.i., si troverez de disme .xxxvii. jors ; mas por ceu que Moyses, qui fut amics .n. s., jeuna .xl. jors on poi de Syne, nostre sires meismes jeuna .xl. jors on desert, si cum dit li evangiles, por ceu si ajostom .xl. jors ob les .xxx., si fesom la quarentaine à la guise e à la semblance de nostre Seignor. Mot convent cele disme saintement e parfitement rendre meilz qu'autre, quar les autres dismes cum de blé, e de vin, e daus autres choses que receivent li ministre damerede, ce sunt li clerc, li moine qui servent sainte iglese. La disme dau jors receit nostre sire meismes, e si en sunt garde li angre. Donc convent que li cors d'omme seit bien lavez de l'aigue de penitance e de confession de ses pechez, e d'autre

(1) Le copiste avait d'abord oublié le second *nos*.

part seit bien abevrez de l'aigue de vertu e de bones ovres. Icestes .II. ovres ont mester à tot homme, qui en ceste vie veaut faire la volunté nostre Seignor. La premère ovre de penitance est li regeissemenz, la seconde est de vertu e de bones ovres. La premère ovre si est come la fontaine qui sort daus veines de terre encontre lo poi. La seconde est come la pluie qui descent daus nues d'amont en la terre. Quar li pechères qui met s'entente en mau faire, e aus obres terrienes, ne n'adrecet son corage vers n. s., por faire sa volunté, est autresi come terre. De la terre sort l'aigue contre poi, cum il se porpense de ses meffaiz, e il plore ses pechez, e il atorne son cuer vers n. s. E après ceste ovre de penitance, li a mot grant mester de l'aigue qui descent daus nues en la terre. Ha, Dex ! qui sunt cez nues ? Ensement cum nos disom que li pecheor sunt terre, por ceu qu'il sunt ententi aus obres terrienes, e aus folies dau sècle, ausi sunt li amic n. s. nues, por ceu qu'il sunt en haut levé par vertu, e par bones ovres, e par la grant merite qu'il ont de nostre .s. Donques est l'aigue, qui descent daus nues à terre, essanple de vertu e de bone ovre qui vient daus sainz amics n. s. aus pecheors, por doner essanple de bone vie. Quar mot fait grant ben au pecheor, cum il ot parler de la sainteté Marie Magdelaine qui tant fu pecheresse, mot fait grant ben à pecheor cum il ot parler de mon seignor saint Père qui tant fu pechères, (F° 19, r°) qu'il renéa nostre Seignor, e après par sa grant merite fut faiz princes daus apostres, mis sires sainz Pous qui tant fist mau à sainte iglese, e après fut faiz maistres.

Mès assez veit nom à venir *(sic)* que maintes genz ont repentance, e plorent lor pechez, qui n'ont mie la repentance, ne les vertuz, ne les bones ovres. Quar cum il deivent espurger lor pechez par jeunes, par aumosnes, par oreisons, e par bones ovres, sempres sunt vencu par lor malvaise costume qu'il ont aprise, e par tens retornent à lor premères ovres. S'il vont au service nostre Seignor, n'i sunt pas si cum il devreient, quar il ont les cuers aillors, si lor est tart qu'il s'en seient parti. Aumosnes ne donent aus povres, ne ne herbergent les pelerins, ne ne vistent les nuz, ne ne cochent les malades, si cum il devreient faire, si il veraie penance de lor pechez feseient, ne [ne] (1) gement pas si purement cum li sainz temps requiert, e cum dameredex comandet. Quar il jeunent qu'il ne manguent q'une fez lo jor, il enfraignent lor jeune en plusors autres manères, ou por ceu qu'il menguent plus par tens qu'il ne devreient, e por ce qu'il sunt plus ententis e plus curios de lor viande conréer qu'il ne devreient, ou por ce qu'il coveitent la viande, e plus se delitent que raisons ne requert ; que il sunt unes genz, cum il dèvent jeuner, qui comandent lor table à metre à ore de terce ou de midi, e si sunt à table jusqu'à ore none, ou près de vespre. Quar il volent, ce dient, menger à leisir. N'est pas cist jeunes taus qu'il place à nostre Seignor, quar s'il nel font par grant besoig ou par enfermeté, ne mespernent gaire meinz que s'il menjoient .II. fez lo jor ou .III. Ore sunt li autre qui par

(1) *Ne* n'est pas répété dans le ms.

trop menger perdent lo gairedon de lor jeune. Quar s'il ont fors de quaresme .I. mès ou .II. le jor, il en volent aveir en quaresme .IIII. ou .V., e plus menjuent à une fez qu'il ne font à .II. fors de quaresme. Cist jeunes n'agréet pas à n. s. D'autres en i a qui perdent lor jeune por ceu qu'il sunt trop curios de lor viande conréer, quar il font les sauses peitevines, les sauses aigües, les sauses pevrées. Ce lor est à vis qu'il ne puent trover art ne engin par quei il puissent la viande destruire, ne cist jeunes ne plaist pas à n. s. Eensement véom nos daus autres qui perdent la merite de lor jeune, por ceu qu'il sunt trop coveitous, e trop se delitent en lor menger. Dont nos trovom ons escriptures de .II. frères, dont li ainznez ot non Esau, e li mendres Jacob, que li ainznez vendit au plus jone sa meité d'un menger que cil aveit apareillé. De ceu dit l'escripture que cil qui vendit sa seignorie fist peché mortau, non pas par le menger qui bons esteit, mas por la coveitise qu'il en ot. Quar ausi puet l'om pecher par coveitise à menger une escuelée de feves, cum por .I. luz de .V. sol.. Convent donques à ceu que li jeunes placet à n. s., qu'il seit en sei amesurez e sanz forfait. Convent de l'autre part qu'il seit profitables à (F° 19, v°) autrui. Coment profitables à autrui? Taisez, e ge le vos dirai : que ceu que li hom puet esparigner e sostraire de la boche, qu'il ou doint por l'amor De n. s. à ceus qui point n'en ont apareillé ; chascuns secont sa richece, li povres .I. petit de sa povreté, li riches de sa richece. Quar jeunes, sanz aumosne faire, petit vaut meisment *(sic)* à celui cui Dex en done l'aisement e lo poeir. Or veaut donques dameredex

que cil qui jeune face aumosne aus povres, non pas de tricherie ne de malvaiz gaig, mas de ceu qu'il a conquis de fei e de léauté. Quar de malvaise richece, si cum est laroncins, roberie, toute, taillée, usure, ne puet nenguns hom bone aumosne faire, ne nule ovre qui place à n. s. Si apele usure dameredex quant li hom preste sé deners, s'il en prent plus que son chatau. Il apele usure quant on vent son blé à terme, que si uns sesters de blé ne vaut hore que .v. sol, il lo done por tant cum il plus se vendra jusqu'à la feste saint Johan. N'est pas cist gaigs leiaus, dont l'om deie aumosne faire. Quar quantque il en prent outre ceu qu'il vaut, quant il lo baille, tot est usure e rapine. Ensement est usure de terres, de vignes e de possessions qui sunt en gages, quant hom en prent outre son chaptau. Donques deit estre l'aumosne léaument conquise qui sera donée à damerede. Quar il qui a comandé léauté, refuse totes les ovres qui sunt de tricherie. Or i a .I. autre jeune qui mot a grant mester à homme, e qui mot plaist à n. s., c'est jeunes de peché. Quar ausi cum li hom se tent de la viande corporau, li autre membre se tengent de mau faire e de pecher. Quar si la boche e li ventres oguissont mespris sanz les autres menbres, bien senblast e fust raisons qu'il jeunassent sanz les autres menbres. Mas li oil ont mespris en véer les jocs e les folies, les oreilles en oïr les males paroles, la langue en mesdire e en malvaiz conseil doner, li pé en aler là où il ne deguissent, les mains en ovres males ovrer. Or est donques raisons que li oil amendent lor meffaiz por plorer, les oreilles seient ententives à oïr la pa-

role n. s., les matines, les messes e les autres choses qui apartenent à son servise, la leingue seit apareillée à dire les préères e les oreisons, à crier merci, à loer n. s. Li pié seient ensement ententis à aler à sainte iglese, à visiter les malades, à travailler en pelerinage por l'amisté de n. s. Les mains, qui ont les males ovres faites, seient donques estendues à aumosnes doner aus povres genz, aus povres igleses, aus povres clerz qui font lo servise damerede. En ceste manère, si nos d'une part jeunom de la viande corporau, e de l'autre part jeunom de mal faire e de peché, nostre jeunes plaira à damerede, e nos rendra lo gairedon, au grant jor de la venjance, quant chascuns recevra segont ceu qu'il aura fait. E qui issi nel fait, qui jeune de la viande corporau e s'abandone à mau faire, il ne fait pas remenbrance de la passion n. s., ne ne porte pas là croiz n. s., ainz porte la croiz dau lairon qui fut mis en (F° 20, r°) croiz joste n. s. Quar ensement cum il soffrit passion e peine en son cors sanz fruit e sanz salu de s'arme, ensement cil qui ne se gardent de peché, e de l'autre part soffrent mesaise en lor cors par jeuner, ont peine e travail sanz gairedon e sanz profit de lor armes. Qui donques ne fait les bones ovres, por nient s'en vante ne de créance, ne d'aler à sainte iglese, ne de jeuner, quar s'il creit damerede, ensement fait li déables, s'il vait au moster, e li déable, e s'il jeune, li déables ne mengera ja. Or se prenge donques chascuns garde, bons crestiens, que il issi face remenbrance de la mort n. s., que il issi jeunent ceste sainte quarenteine, que les bones vertuz e les bones ovres s'acordent aus jeunes e à la sainteté dau

temps. Quar segurs en puet estre chascuns, que s'il o fait issi que place à n. s., qu'il en recevra la joie qu'il ha promis à ses féauz en l'autre vie. E nostre bon sire Jhesu Criz, qui est verais Dex e verais hom qui soffrit peine por nos, il nos seit en force e en aïue de faire iceles ovres en cest sècle, par qué nos puissom la joie en l'autre sècle aver. *Q. n. prestare.*

DIE SANCTO VENERIS.

« *O vos omnes! qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* » Seignors e dames, quant li verais Dex eret en la croiz *sciens omnia que futura erant,* li verais Dex qui saveit totes choses qui esteient à estre e qui deveient avenir, il si dist de sa boche la plus dolérose parole qui poguist estre trovée en nule divine escripture, fors une tote sole, e icele parole amoneste les clers, les chevaliers, les borgois, les laborors, les hommes, les femmes qui cele parole oïront e pité n'en auront, ja Dex de la soe arme pité n'en aura. Bones genz, quant li reis de gloire estoit en la veraie croiz estenduz, fichez les clos parmi ses glorious pez e parmi ses gloriouses paumes, e li felon Jue li aveient faite une corone de jonc marin, tant dolérosement enpeinte en son glorios chep, que li sancs li decoreit par la face de totes parz, e nostre sires fut en icele grant angoisse e en icele grant dolor, si esgarda une grant torbe de gent qui passèrent par iqui, si lor dist : « O vos, seignors trestuit, qui trespassez par la veie, atendez e esgardez, si onques fut dolors avers

là meie : esgardez entre vos si chars de nengun homme soffrit si grant dolor ne si grant angoisse, cum fait li cors de mei à peché e à tort. » Ben devom por lui noz chars pener, quant il si grant peine traissit por nos. Ben devom nostre char livrer à torment, quant il issi fut tormentez por nos, que n'est cele char d'omme en cest sècle, qui si grant angoisse poguist soffrir. Bon gairedon auront cil qui trairont mal por lui. Bon gairedon i conquist Joseph ab Arimacie, e Nicodemus, e centurio qui damerede despendirent de la croiz. E cum fist icele gloriouse pucele qui fila li sindoine dont la chars De fut envolopée, quant ele fut descendue de la croiz tote ensanglantée. Beau don i conquist li laire qui pendit joste lui en la croiz, cui il promist lo jor à estre ensenble ob lui en paradis. Or préom n. s. que issi veraiement cum il en la sainte veraie croiz son cors apoia, ses bras i estendit, son precios sanc i espandit, si veraiement cum il acorda la paiz ob la guerre qui esteit entre De e homme, entre paradis e (F° 20, v°) enfer, entre joie e tristor, entre l'eritage e lo deseritement, qu'il nos desenconbre de peché. En icele ore que Dex dist la seconde chose e la darrère en la croiz, si dist : *Consumpmatum est.* Par destrece de mort, à icele ore devint li jorz nuiz, les aigues coranz en laissèrent lor corre, li peisson lor noer, les bestes mues lor pestre, li enfant lor alaiter ; toz li mondes s'espaonta, la terre trenbla, la père se partit au sanc damerede receivre, déables fut vencuz, pechez fut pardonez, vie durable fut rendue, morz fut abatice, l'eritage de paradis fut recovrez, Dex à sa créature fut acordez par

iceste gloriose eschale, dont dist li bons dictaires en son dité ceste beneite parole :

Hec est scala peccatorum
Per quam Christus, rex c[elorum],
Ad se traxit omnia.

C'est l'eschale par qué Dex de lasus enbrace tot le monde, e le trait en paradis laisus après lui, où il nos conduiet par la soe pité *Jhesus Christus.*

VIGILIA PASCHE.

Factum est, dum transirent filii Israel mare rubrum volentes ire in deserto immolare Domino, secuti sunt eos Egiptii, quos omnes submersit dominus Deus liberans populum suum. Seignors e dames, partot est Dez garde e defendères de ses amics. Un mot merveillos de ses faiz vos voil conter qu'il fist por nostre ancessors, e par celui .i. plus merveillos demostrer qu'il fist ore por nos. Li poples d'Israel servit mot longement en Egipte en chaitiveison, soz le rei Pharaon qui mot les travaillot par grant travailz e par grant peines, ne lor laissot pas sacrefier à lor créator, segont la costume que lor ancessor av[ei]ent tenue, e segont ceu qu'il lor aveit enseigné par les anciens pères. Si avint par la volunté de De que Moyses les aveit gité d'Egipte, si les enmenot ons deserz por sacrifier à De. E quant Pharaon li reis d'Egipte aperceguit qu'il lor guerpisséent sa terre, si fist apariller ses oz mot ignelement, si ala après por eaus ocire. Mas Dex ne vot pas qu'il morissent par les soes mains, anceis aveit comandé à Moyses, lo prophete qui les conoisseit,

que d'une verge qu'il portot ferist la roge mer, e quant il i vendreit, ele se ovrereit, si lor fereit veie. E issi fut cum Dex ou aveit dit. Moyses vint à la roge mer ob tot le pople d'Israel, e ferit la mer de la verge, e ele parti, si lor fist veie, si que tot li poples d'Israel passa outre fors et saus. Li Egiptien vindrent après poignant, si virent la gent de Dę parmi la mer, e virent l'overt, si se ferirent après por eaus ocirę. Mès n. s. qui se seit venger sagement conduissit bien outre toz ses amics, e fist recloire la mer sur toz les Egiptiens e sor le roi meisme, qu'onques .I. trestoz sous n'en eschapa. Mot fist Dex grant merveille por noz ancessors. Mès or entendez espiritaument, si vos mostrerai que mot majors fait il por nos. Moyses à cui il dona la lei por son pople endoctriner e enseigner, nos signifie Jhesu Crist, li filz De, qui par la grace de son père nos vint en cest sècle sauver e conseiller. La verge par qué Moyses fist la veie par ont li poples d'Israel passa la roge mer, ce fut icele verge beneite dont li filz De nasquit, por nos franchir e delivrer de la (F°21, r°) subjection au déable. Li trespas de la roge mer que li poples d'Israel fist, por faire on desert sacrifise, c'est la morz daus sainz hommes que n. s. Jhesu Criz en conduit en son règne, davant son père, au sacrifiement de veraie justise qui mot plaist à De. Quar adonc sera si cum dit .dd. li prophetes : *Tunc acceptabis sacrificium justicie etc.*. Mot plaist li los e la gloire que les saintes armes rendent à De, après lor mort, c'est li justes sacrifiemenz; mas mot nos en destorba Pharaons, li reis d'Egipte, qui, par les filz Israel ocire, se conbatit

en la mer. Icist Pharaon signifie déable, lo prince d'enfer, qui en ceste pecheresse vie ne cesse de nos amonester de mau faire, e de nos ensegre, por nos armes perdre e ocire. Mas li bons Moyses, c'est Jhesu Crist li filz De, par la soe sainte grace nos seit conduiz, e garenz, e defendères, e destruiet Pharaon e toz les sons, c'est le déable, le prince d'enfer, e toz ses ministres, qu'il mal ne nos puissent faire. E Jhesus Crist, par la preière nostre dame sainte Marie e de toz sains e de totes saintes, nos meint à la terre de veraie promission, à la terre daus vivanz, e nos dont lo règne celestiau, *qui vivit et regnat cum patre.*

IN DIE RESURECTIONIS.

Qui manducat carnem meam, et bibit sanguinem meum, habet vitam eternam, et ego resuscitabo (1) *eum in novissimo die.* Seignors e dames, dameredèx a ore céenz mot grant chose : plus i a céens en icest saintisme jor qu'il n'i ot, passé a .I. an. Quar céenz sunt ore ensenble li enfant qui sunt ancore ignocent, e qui ont ancore lo saintifiement de lor baptisme, e qui sunt nepte e en cors e en arme, e ne sunt pas ancore enlaidi davant De, ne par mau penser, ne par mau parler, ne par mau obrer, ne par aler celes veies qui à De desplaisent. Si a céenz siderté d'itaus qui sunt venu à âge e à discretion, qui ont entendement e raison d'entendre ben e

(1) Ms. *recuscitabo.*

mau, qui ont gardé saivement lo saintifiement de lor baptesme, e qui n'ont ancore pas perdue la grace qu'il receguirent on saint baptesme, par nul peché dampnable. Si a de taus céenz, par le men escient, que, ja seit ceu que il, puis qu'il furent bapteé, aient mot meffait vers De, il se sunt puis amendé vers lui, e ont prise lor penitence. Si sunt li autre qui en cest saintisme temps, qui ore [est] trespassez, se sunt parti del déable, e se sunt torné à De, e sunt venu de mau à ben, e par le bon repentement de lor cuer e par la sainte confession de lor pechez, se sunt adobé vers De. Cil qui ont gardé lo saintifiement de lor baptesme, e la grace dau saint esperit dès adonc en çai, e qui ne sunt puis desevré de De par nul peché criminau, e cil autre, ja seit ceu qu'il aient meffait vers De durement, sunt venu à amendement, trestuit cil poiront segurement venir au cors n. s. Mès s'il i a aucun cheitif ou aucune cheitive qui ne seit confès, qui ne seit pas apareillez, si cum il deust estre, ge li comant que il se porpent qu'il s'ament cum por receivre si digne chose cum est li cors n. s., e qu'il ne lo receive en icele manère qu'il por son peché li seit à dampnacion. Quar ceu testimoine la sainte escripture, que cil qui menguet (1) la char n. s. e beit le son sanc non digne, cil mengue e beit sa dampnation. Que profita à Judas li morseaus dau pain que Dex li mist en sa boche? Judas (F° 21, v°) prist le pain de la main n. s., e cum il l'ot

---

(1) Ms. *menguent*.

transgloti, si li entre li déables on cors. Autresi est dau malvais homme qui ne veaut son peché guerpir, mas hardiement s'acumine; malvaisement i vint, pires s'en vait. Quar il s'est faiz copables dau sacrement n. s. E por ceu, bones genz, esgardez envers vos meismes que vos seiez bien aparillé e ben confès, e s'il i a aucun cheitif ou aucune cheitive qui veauge remanir en son peché, ge ne le deffenc pas ne ne le puis defendre qu'il ne receive le corps n. s., mès ge lor lou qu'il ne seient si hardi qu'il ou facent, mas receivent pain beneit. Non pas por ceu que li pains beneiz li puisse tant valer, mas il est establi en sainte iglese que l'om deit doner pain beneit à tau manère de gent, por coverture de lor pechez. Quar dau cors n. s. ne sunt pas digne; mas s'il n'aloient à l'auter ensenble ob l'autre gent ou sereit apercegu qu'il sereient en peché dampnable. E s'il i a céenz homme qui seit entrediz, ou escumengez, ou qui fuie à son preveire ou à s'iglese por son forfait, sor le peril de s'arme, li comant ge qu'il s'en anget, e qu'il céenz n'oïet lo servise De, ne ne s'entraiet à la communion. Or commandom nos de par De, à vos toz qui céenz vos devez acommunier, que, quant vendra après la messe, que vos vengez si saintement que l'un ne facet presse à l'autre, e que vos ne vengez l'un l'autre botant, ne riant, ne gabant, ne escharnissant, ne fole parole disant, mès saintement e humiliment, si cum à si digne chose receivre, cum est li cors n. s., par cui nos devom tuit e totes estre sau. Gardez vos enfanz e vos meismes de trop menger e de trop beivre, qu'à vos n'à eaus n'avenge chose

qui vos seit dampnemenz. Si vos volez icestes choses garder e maintenir, issi cum ge vos ai dit, si aurez la vie durable ob nostre Seignor, e n. s. vos reçuscitera au darrer jor dau juise, e vos metra en sa gloire. *Quod nobis prestare.*

DOMINICA .I. POST PASCHA *(sic)*.

« *Quia vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt et crediderunt.* » Seignors, passez est li quaresmes, passé est la pasque. Li plusor sunt ogu confès e acumengé, e ont deguerpi li plusor le déable e ses ovres, pris se sunt à De e à son servise. Or puet estre à viaire à chascun de vos, que vos n'aiez mester de sarmoner, mas d'amonester que vos vos gardez del déable e de ses agaiz. Or sachez qu'il est maire mesters que l'om parlet ore de De plus qu'en autre tens, e que l'om chastit les hommes e les femmes, quar déables a ore mot perdu, si est dolant de son damage, si vait environ le monde por restorer sa perde, e por tresbucher les hommes e les femmes en peché, si veit le temps eschaufer, les jors enbelir, les viandes plus amender, les genz plus beau vestir, les fous ententis aus jucs, les femmes demener lé karoles, e les bachelers deduire. Si li semble que totes icestes choses seient covenables à son ops e à la gent decever. Ore por ceu qu'il est irez de sa perde, e qu'il veit lo temps covenable à ses damages restorer, si vait d'entor por assaier, cum il puisse les gens deceivre e trébucher en peché. Por ceu que déables est engignos d'engigner la gent e d'eaus dessevrer de De, e

traire à perdicion, por ceu devom nos estre curios de vos mostrer ses engings, e que vos vos gardez de ses maus assauz, e que (F° 22, r°) vos remenbre de ceu que vos avez promis à De, que vos voz penitances facez, e celes ovres par qué vos seiez sau. Li sainz evangiles d'ui nos reconte que n. s. cum il fu relevé de mort si s'apareguit à ses apostres, en une maison où il esteient ensenble. Si se tint enmi eaus, si les salua, e si lor dist : « *Pax vobis!* Paiz seit ob vos, recetez lo saint esperit. Cui peché vos relascherez seient relasché, e qui peché vos retendrez seient retenu. » E cum il ot ceu dit, si s'en ala. Mis sires saint Thomas n'esteit pas ob les apostres, quant n. s. lor apareguit. E quant mis sires saint Thomas i vint, si li distrent li apostre qu'il aveient véu n. s., e il lor respondit : « Si ge ne vei les clofichures de ses mains e de ses piez, e si ge ne met mon dei en son costé, là où il fut feru de la lance, ne creirai pas qu'il seit relevez de mort. » E en une autre feie furent assenblé li apostre, e mis sires sainz Thomas fut ob eaus, e cum li huis esteit clos, si vint n. s. da. entr'aus e si lor dist : « *Pax vobis!* Paiz seit ob vos. » Après si dist à mon seignor saint Thomas : « Çai ven, dist il, Thomas, si met ton dei on luc de mes enclosures, e en mon costé, e ne seies pas mescréuz, ainz seies féaus. » Adonc s'escria mis sires saint Thomas, e si li dist : « *Deus meus et Dominus meus :* C'est, fist il, mis sires e mis Dex. » E n. s. li respondit : « *Quia vidisti me Thoma c. b. qui n. v. etc. :* Thomas, tu m'as créu par ceu que, Thomas, tu m'as véu. Boneuré sunt e seront cil qui ne me virent e en mei créirent. » Premè-

rement devom regarder en l'evangile d'ui que major ben nos fist mis sires saint Thomas, qui grèvement dopta de la resurection n. s., que ne fist madame sainte Marie Magdelaine, qui mot tost i creguit. Quar por ceu qu'il en dopta, si en deit estre ostée de nos la mescréance e la doptance. Après si devom esgarder que mot sommes bonéuré, si nos volom, qui onques corporaument ne veismes n. s., e en lui créom; quar si nos créom nos serom sau, si cum n. s. meisme dist. Mot est granz la créance en ceaus qui onques ne lo virent, e en celui creient. Si en ert nostre logers mot granz davant De, qui lo créom e lo servom. Quar si nos créom De e sirvom déable, si ne aura nostre créance si mau non. Autresi est dau malvaiz homme qui bien creit e mau fait, e autretau loger aura li malvaiz crestiens, cum li déables a de la soe. Vos avez la créance Jhesu Crist par qué sainte iglese crest e conoist De. Quar nos créom e savom que tot est veir quantque sainte iglese crest de De. Gardez que ob la créance aiez e facez ceu que la créance requert, que vos amez [De] sor totes choses e vostre prosme si cum vos meismes. E si vos comande la sainte escripture que vos ne facez chose à autre que vos ne vodriez qu'il vos feist. Quar [qui] issi vit en la créance De, si vait la veie de salu e de gloire, e à la joie que n. s. promet à ceaus qui onques ne lo virent e en lui creient. *Quod nobis.*

DOMINICA. II. POST PASCHE *(sic)*.

Ego sum pastor bonus : bonus pastor animam suam ponit pro ovibus suis. Nostre sire dameredex nos mos-

tre en l'evangile d'ui, cum il soffri por nos grant chose, quant il dona la soe vie por la nostre, e que il, qui esteit verais pastres, morut por ses oailles. Quar, (F° 22, v°) ceu dist Dex en l'evangile d'ui : « Ge sui, fait il, bons pastres qui dona sa vie por ses oailles. E cil cui les oailles ne sunt propres, quant il veit le lop venir, si s'enfuit e li lops robet e espaontet les oailles. Mas ge sui bons pastres qui donc ma vie por mes oailles, e elles me conoissent e obéissent à ma voiz, e ge les conois. Si lor donc la vie durable. » En icestes paroles poom nos véer ben que mot nos ama Dex, e qu'il fist grant chose por nos reimbre daus peines d'enfer, e por nos delivrer de la gole au déable, où nos esteiom tuit torné por le peché Adam, nostre premer père. Or esgardez que nos devom à cest pastor, c'est à De. *Quid tribuemus Domino, pro omnibus que tribuit nobis?* Mot nos a doné e petit nos demande, e si celui petit volom faire par lui, si aurom la soe gloire. Il nos demande que nos li sirvom, e que nos obéissom à sa voiz, non pas à l'abaiement au lop, c'est à l'amonestement au déable. Dex est li pastres, li déables est li lops, l'oeille (1) est li crestiens. Dex qui est pastres apela les oeilles, quant il amonestet aus crestiens qu'il laissent lo mau, e facent lo ben. Li lops est déables, qui d'autre part lor amoneste qu'il laissent lo ben e facent lo mau. Dex lor amoneste humilité, charité, chasteté, mesure de beivre e de menger. Li déables lor amoneste orgoil, ire, luxure, glotonie, ivresce. La sage oeille

(1) Ms. *l'oieille.*

obéist à son pastor, la fole au lop. Li sages hom se tornet au ben, li fous au mau, e li déables prent lo crestien, quant il lo consent, e par la veie de peché le maine à la mort durable. Seignors, gardez vos dau lop, c'est dau déable, gardez vos de ses amonestemenz. Gardez vos de peché que ne vos en deceive la doçors; quar li pechez qui adocist quant hom lo fait, si est mot amers quant Dex s'en venge. Obéissez à De qui sa vie dona por nos, e qui par la veie de charité vos veut mener en sa gloire. E si, si faites en iceste vie mortau iceles ovres, que, quant vendra au jor dau juise, que vos ne seiez torné à senestre entre les chevres, mas à destre entre les oeilles ob sei en la soe gloire, quant il dira : « *Venite b.* : Venez li benéuré mon père ; recevez lo règne qui vos est aparillez dès lo commencement dau monde, si vos durera toz jors. » E il le nos otreit par sa doçor. *Qui vivit.*

DOMINICA .III.

Mulier, cum parit, tristiciam habet quia venit hora ejus. Cum autem peperit puerum, jam non meminit pressure, propter gaudium quia natus est homo in mundum. Nostre sires dameredex qui bien savoit que li cuer de ses apostres esteient troblé e triste de sa passion, si les conforta, si cum dit li evangiles d'ui, e si lor dist, lo dimarz à seir davant sa passion : « Veraiement vos di ge que vos plorerez, e li mondes aura joie. » Le monde apela il les hommes, ceus qui plus aiment le monde qu'il ne font damerede, e qui plus aiment la joie e lo delit de cest sècle, qu'il ne font la gloire De. « Vos plorerez, dist

dameredex à ses apostres, e li mondes aura joie. Mas ne vos esmaiez, quar vostre (F° 23, r°) tristece sera muée en joie, e itau joie que jamais ne perdrez, ne ja nenguns hom ne la vos poira tolir. » Si lor dist une senblance de la tristece e de la dolor de la peine qu'il dèvent aver en cest sècle, e de la joie qu'il dèvent puis aver en l'autre sècle. La femme, cum ele enfantet, e deit enfanter, si est triste e destreite de l'angoisse qu'ele ha de son enfant. Mas cum ele ha enfanté, si ne li menbre (1) de ses angoisses, de la joie qu'ele ha que sis enfes est nez. Autresi vos avendra : vos estes triste ore, mas vostre tristece sera muée en joie, en itau joie que jamais ne perdrez. Si cum il lor dist, issi lor avint ; quar il furent tuit triste de sa passion qu'il soffrit lo divendres saint, e furent en grant desait lo terz jor, quant il lo virent resuscité de mort, e qu'il, lo jor de l'Ascension, lo virent monter on ceus, e qu'il, lo jor de la Pentecoste, lo saint esperit lor enveia. Adonc fut lor tristece muée en joie. E quant, en la fin de lor vies, de la dolor de cest sècle les trait à sa gloire, adonc fut veraiement lor tristece muée en joie, en itau joie qu'il jamais ne perdront. Seignors, pernom essample aus apostres, plorom noz pechez en cest sècle, soffrom bonement par l'amor de De, les contraires, les anuis, les damages de cest sècle s'il nos avenent. Mesprisom la vaine gloire de cest sècle, les malvaiz deliz en qué se delitent cil qui aiment en cest sècle, e qui n'atendent ne ne querent autre joie,

(1) Ms. *nembre.*

si cele non que l'om veit ob les oilz dau cors. Quar si nos volom conquerre la joie dau sècle qui est à venir, ou nos convent la malvaise joie à deguerpir. Quar si cum dit la sainte escripture, cil qui veut estre amics de cest sècle, si devient enemis De. Mesprisom donques la vaine joie terriene, por aveir la joie daus ceus, por aveir iquau ben qu'oilz ne vit, n'oreille n'oït, ne cuers d'omme ne puet penser, issi est granz. E por ceu que vos plus l'amez, e que vos plus volunters la querez, si vos en dirai .I. mot bel essample. Ou fut jadis uns mot bons hom de religion qui sovent priot De en ses oreisons, qu'il li donast véer, e qu'il li demostrast aucune chose de la beauté, de la doçor, e de la joie qu'il estoe à ceaus qu'il aime. E n. s. da. l'en oït. E issi cum il fut une fez assis avant jor en l'encloistre de l'abbaye, si li enveia Dex .I. angre en semble d'oisel qui se tint davant lui. E quant il esgardoit cel angre, dont il ne saveit pas que ce fust angres, ainz cuidot que fust oiseaus, si mist si son esgart en la beauté de lui, qu'il en oblia tot quantque il aveit véu çai en arrère. Si leve sus por prendre l'oiseau dont il esteit mot coveitos; mas quant il fut près de lui, si s'en vola .I. poi arrère. Que vos ireie aloignant? Li oiseaus traissit tant le bon homme après sei qu'ol esteit à viaire au bon home qu'il esteit en .I. bois fors de s'abbaye. E cum li bons hom s'aproma de l'oiseau, por lui prendre, si s'envola li oiseaus en .I. arbre, si commence à chanter tant docement, qu'onques riens tant doce n'aveit oïe. Si se tint li bons hom, e esgarda la beauté de l'oiseau, e escota la doçor de son chant, issi ententivement qu'il (F° 23, v°) en oblia totes les choses

terrienes. E quant li oiseaus ot tant chanté cum à De plot, si batit ses ales, si s'en ala. Li bons hom commence à repairer à sei meisme à hore de midi. Si dist à sei meisme : « Dex ! ne deissi hui mes hores. Cum i covrerai hui mais ? » Cum il esgarda s'abbaye, si ne s'i reconeguit pas, ainz li senblèrent totes les choses estre trestornées. « Ha Dex ! dist il, où sui ge ? N'est-ce m'abbaye dont ge issi hui matin ? » Vint à la porte si apela le porter : « Oeuvre. » Li porters vint à la porte, e cum il vit le bon home, si ne le coneguit mie, ne il ne coneguit pas lui. Si li demanda qui il esteit, ne qui il demandot. « Ge sui, dist il, moines de çaenz. — Vos ne vi ge onques mais. E si vos en estes, quant en issistes vos ? — Hui matin, dist il. Si voil çaenz entrer. — De céenz, fait li porters, ne issistes vos hui. Ne vos ne conois ge pas por moine de céanz. » Li bons hom fut toz esbahiz (1), si li respondit : « Faites me parler ob le porter, vos n'estes mie porters. — Vos me senblez, dit li porters, homme qui n'est pas en son sen. Céanz n'a porter si mei non. Vos ne vi onques mais. » Dist li bons hom : « Faites me venir l'abbé e lo prious, si parlerai ob eaus. » Vint l'abbes e li prios à la porte, e cum il les vit, si ne les coneguit pas, ne il ne coneguirent pas lui. « Cui demandez vos ? firent s'il au bon homme. — Ge demanc l'abbé e lo prious, ob cui voil parler. — Ce sommes, firent se il. — Non estes. Quar vos ne vi onques mais. » Adonc fut mot esbahiz, quar il ne coneguit eaus, ne il ne coneguirent lui. « Quau abbé e quau prior demandez vos ?

---

(1) Ms. *esbalois*.

fist li abbes, ne qui conissez vos çaenz? — Ge demanc .i. abbé e .i. prios, qui issi ont non (si nomma .i. abbé e .i. prior qu'issi esteient apelé), e celui, e celui conois ge laenz. » E cum il oïrent ceu, si coneguirent ben les non de ceaus qu'il avait nommez. « Beau sire, firent s'il, il sunt tuit mort, passé a .ccc. anz. Or esgardez où vos avez esté, e dont vos venez, ne qué vos demandez. » Adonc s'aperceguit li bons hom de la merveille que Dex li ot faite e cum par son angre fors de s'abbaye l'ot mené. E par la beauté de l'angre e par la doçor de son chant li aveit Dex demostré, tant cum à lui plot, de la joie que ont si amic ons ceaus. E si se merveille estrangement que .ccc. anz aveit véu e escoté cel oiseau, e par le grant delit qu'il en aveit ogu, ne li senbla que pas fust trespassé dau temps mès tant dès lo matin tresqu'à midi. Ne onc dedenz .ccc. anz n'esteit enveilliz, ne tant ne quant, ne sa robe usée ne si soller percé. Or esgardez cum est granz la joie que Dex promet à ceus qui l'aiment. Seignors, laisson les deliz de cest sècle, desirvom les bens dau ceau, si cum firent li apostre. Si cum dameredex meismes ou dit en l'evangile d'ui, si nos sommes parçoner dau travail, nos serom parçoner de la joie durable. *Quod n. p.*

DOMINICA .IIII.

Vado ad eum qui misit me, et nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis? Sed quia hec locutus sum vobis, tristicia inplevit cor vestrum. Nostre sires dameredex nos demostret en l'evangile d'ui, ceu qu'il sarmona à ses apostres, le dijos de la cene, lo seir avant sa

passion. L'endemain fut crucefiez. E de cel sarmon si sunt totes les evangiles qui sunt dites aus diomaines en sainte (F° 24, r°) iglese de la Pasque jusqu'à la Pentecoste. Si cum nos reconte li sainz evangiles d'ui, il lor dist qu'il les guerpireit corporaument, e qu'il ireit à son père qui l'aveit tramis en terre. « Mas por ceu que ge vos ai ce dit, si sunt vostre cuer empli de tristece. Or sachez, dist il, que mestiers vos est que ge m'en ange à mon père, quar si ge n'i vois, ge ne vos enveirai pas lo saint esperit dau cel ensenble ob vos, e si ge i voi, ge vos i enveierai lo saint esperit dau cel, qui sera ensemble ob vos, e qui vos confortera à toz les jorz de voz vies. » Nostre sires, li fils De, qui aveit pris char e sanc en madame sainte Marie, parlot ob ses apostres, segont nature d'omme qu'il aveit ajostée ob la déité, e si lor dist qu'il les deguerpireit e montereit s'en on cel, e qu'il s'esloignereit d'eaus. E cum il oïrent ce, si furent mot dolent de ceu qu'il les deguerpireit, e qu'il deivent perdre lor seignor, lor bon mestre, lor conforteor qui longement aveit esté ensenble ob eaus. Quar c'est costume que l'om seit irez mot de son amic, quant il s'en vait loig sans jamais repairer. E quant n. s. da. vit lor cuers dolenz, por ceu qu'il lor aveit dist qu'il corporaument les deguerpireit, si les conforte par la promesse dau saint esperit qu'il dist qu'il lor enveireit dau ceaus. Ce sunt essample e amonestement que nos laissom le mau e façom le ben. Nos devom estre dolent que n. s. da. li vers maistres, li vers confortaires est issi loig de nos presentement, e que nos ne le poom presentement aver. Nos ou devom faire si cum li apostre firent : nos

devom mespreser les biens terriens, les malvaiz jucs, les malvaiz deliz de cest sècle, e geindre, e sospirer de ceu que nos sommes desevré de lui, jusqu'à icele hore qu'il meismes nos confort ou par la grace dau saint esperit en ceste vie, ou par la joie de sa gloire en l'autre. *Legar* (sic) *enim de turture quod, postquam primum parem amittit, secundum deinceps non admittit:* Lo tru i a (1) de la tortre que puisqu'ele pert son premer par, qu'ele ne s'ajostera puis ob autre. E la bone femme, quant sis sires est alé en pelerinage, ele se garde e se tent d'autrui home, quar ele n'a cure d'autre fors de son seignor. Autresi est de la bone arme, quant ele est esposée à ops n. s., si n'a cure dau malvais apeau au déable qui l'apelet de pecher; mas ele s'estoiet à ops n. s. da. dès qu'à l'ore que le veie face à face. Seignors, por Deu mesprisom (2) la joie de cest sècle, gardom nos neptement à ops da. n. s., quar issi aurom la joie durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .V.

Amen dico vobis : si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. Nostre sire dameredex nos assegure par les paroles de l'evangile d'ui de sa grant pitié,

---

(1) Le sens de cette expression n'est pas douteux : *fama est de turture,* on dit de la tourterelle que... Quant au mot *tru,* je n'en devine ni l'étymologie ni le sens exact. Est-ce le mot *brut* (bruit) mal écrit : Il y a un bruit qui court sur la tourterelle...? Peut-être faudrait-il corriger *lo tru i a* en *jo trui* et lire plus haut *legitur* au lieu de *legar.*

(2) Ms. *mesprison.*

e de sa grant misericorde. Quar ce dist n. s. en l'evangile d'ui que, si nos li volom li demander aucune chose qui tort à nostre prou e à nostre salu, ele nos sera donée mot volunters. Li filz De qui, en cele char qu'il prist en nostre dame sainte Marie, lo dist à ses apostres, si ou dist il à nos e à toz ceaus qui en lui creient. Si vos demandez, fait s'il, mon père aucune chose en mon non, il la vos donra c'est on non de Jhesu. Segont ceu qu'il est hom, si est Jhesus, Jhesus *interpretatur salvator :* (F° 24, v°) Jhesus c'est en nostre romanz sauvères. E s'il priet en non de Jhesu, c'est on non dau Sauveor, qui cele chose li demandet qui à salu appartent. E qui tau chose demandet au père par quei il seit taus qu'il deie estre oïz, e par qué sis pechez ne le destorbe, il aura certanement ceu qu'il requert. Mas s'il est en peché dampnable, en coveitise, ou en aucun vice par quei il seit malement ob De, sa préère ne sera pas oïe, jusqu'il seit acordez ob De. Quar ce dit la sainte escripture que la préère de celui qui ne veaut oïr la sainte lei n. s. si est escumengez. Qui veaut donques aveir aucune chose de De, si la li demant on non de Jhesu, c'est on non dau Sauveor, c'est qu'il demant tau chose qui seit à salu de s'arme, e qui à bien li tort, e qu'il seit taus en dreit taus que Dex li pères le veauge oïr. Adonc puet estre segurs qu'il aura ceu qu'il demande. Quar, ce dist Dex en l'evangile d'ui, si aucuns aveït son amic, e il alast à lui à hore de mienuit, e il li deissist : « Beaus amics, uns mens amics m'est venuz, ge n'ai que mettre davant lui, leve sus, e si me preste .III. pains. » E si cil dedenz responeit : « Laissez me ester, ge soi cochez, e mi enfant ensem-

ble ob mei, si ne puis ore lever, ne tei bailler ce que tu me demandes. » E si cil defors l'anuieit durement, si se levereit cil dedenz, e si il n'ou faseit por l'amor qu'il oguist ob lui, si ou fereit il por l'anui que cil li fereit. Si se levereit sus, e li baillereit daus pains, tant cum il en vodreit. Autresi devriom nos préer damerede. Nos le devom préer durement e anuier angoissossement. Adonc nos oïra il, e nos dira ce que mester nos sera. E si aucuns de vos (1), ce dist Dex, demandot son père dau pain, donreit il li sis pères en luc de pain peire? Ou si il li demandot peisson, donreit il li serpent por peisson, ou par .o. escorpion? Male nature provereit iceu père qui ceu fereit à son fil. *Si ergo cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis pater noster ce et c.* E si vos ce dist n. s., qui estes tuit plain de peché, savez tant de ben que vos savez doner ce que mester lor est à voz filz corporaument, que cuidez vos donques dau père dau cel, cum il done bon esperit e bon corage à ceus qui leiaument li demandent, qui ob bon cuer lo li demandent? Il le lor done voluntrinement. Or li préom qu'il nos doint sei meisme, e préom lo por nos, e por la crestienté, por les ordenez de sainte iglese, por les princes de la terre, e por tot lo pople De. Quar ore est li temps de De preier, de jeuner. Ore sunt en ceste semaine li jeune daus Roveisons que establit n. s. sainz Mamerz, por ce que Dex ostast les fléaus qu'il aveit mis sor son pople, e Dex l'en oït, e en osta lo peril où il esteient.

(1) Ms. *nos*.

Par lo bon essanple mon seignor saint Mamerz, jeunom ces .III. jors qui sunt à venir. Ore préom De qu'il defende son pople de guerre, de tempeste, de secheresce, de famine, de mortalité, e noméement de peché, e gart les blez, e les vignes, e les autres bens, e qu'il nos dont iceles obres faire en terre que nos ob lui puissom regner on cel. (F° 25, r°) *Quod nobis prestare dignetur Jhesus Christus.*

DE ASCENCIONE DOMINI.

Dominus Jhesus postquam locutus est eis, assumptus est in celum, et sedet a dextris Dei. Ce nos reconte mis sires saint Marcs en l'evangile d'ui que n. s. da. s'apareguit après sa resurrection à ses apostres e si lor dist : « Alez, fist il, par tot le munde e preechez l'evangile à tote créature. Qui creira e baptisez sera, sauf sera, e qui ne creira, si sera dampnez. E cil qui en mei creiront, si feront cez miracles : en non de mei giteront les déables daus hommes, e parleront ob les noveles langues, e justiseront les serpenz, e s'il ont begu aucune chose mortau ne lor noira mie. *Super egros manus imponent, et bene habebunt,* il metront lor mains sor les malades, e il seront sain. » E quant n. sire lor ot ceu dit, si s'en monta on cel, e siet à la destre De son père. *Illi autem profecti predicaverunt ubique, d. co. et s. con. s. s.* E li apostre alèrent e prechèrent par tot le munde, e Dex obrot ensenble ob eaus, e affermot lor predications par signes e par miracles. Premèrement devom esgarder, segont ce que nos poom aesmer, ons paroles de l'evangile d'ui, la grant honor, que Dex nos a faite,

en ce qu'il ajosta nostre nature ob sa gloriose deité, e por ce qu'il soffrit por nos mort, e por ce qu'il essauce au jor d'ui [nostre] nature sor les angres, e sor les archangres, e sor les esperiz qui sunt on cel, où il siet à la destre son père, e règne en sa gloire. *Quid tribuemus Domino pro omnibus que tribuit nobis?* Que donerom nos à De, por totes les choses qu'il nos a donées, e que ferom nos por lui, por totes les choses qu'il a faites por nos? Or vos dirai que nos ferom, après l'esgart de la grant honor qu'il nos a faite. Si devom tenir raison, e faire iceles choses par qué nos puissom après lui monter. E qui sunt cil qui monteront on cel? Sunt ce li pecheor, li avoltire, li usurer, li lairon, li robeor, li ivre, li fei mentie, li parjure? Ne sunt ce donques cil qui volunters font iceles choses qui à De despleisent? Nenil certes. Il n'i monteront ja, s'il ne s'amendent; quar li peché qui sunt pesant les tirent contre jus. Quar autresi cum l'amor de De e dau prosme, e les bones ovres qui sunt faites par l'amor de De e dau prosme, c'est par charité, traient le bon homme au ben, ausi traient li peché lo malvaiz au mau. Donques si nos volom monter on cel, si convent que nos nos aquitom de noz pechez, par veraie penitance de noz cors, e par la confession de noz boches, e par la penitance que li preveire nos donront, e que nos façom iceles ovres que Dex voille regarder. Issi poirom nos ben venir par la vie de saintetó on païs de la bonaüreté, où Dex li nostre sires, li nostre pères, nos conduie par sa doçor. *Quod nobis.*

DOMINICA POST ASCENCIONEM.

Cum venerit Paraclitus, quem ego mittam vobis a patre, spiritum veritatis qui a patre procedit et c. Seignors, ici poez aver oï cum .da., li nostre sires, li nostre pères descendit on ventre de la gloriose dame, e il morit por pecheors. Tot ne nos profitast ren, ne ce qu'il s'en amonta ons ceaus, s'il autre confort ne trameisist, e ne donast aus sons glorios apostres, e aus sons glorios amics. Quar, si cum dist li glorios damoiseaus, mis sires sainz (F° 25, v°) Johans li evangelistes, avant que li sauvères dau munde receguist mort, li son cher amic n'esteient (1) pas fermement en sa créance afermé, e por ceu si lor dist ceste parole avant sa passion : « *Cum venerit Paraclitus et c.:* Quant o vendra li sainz esperites que ge vos trametrai, quant ge m'en serai poez on cel à mon père, e il lo vos enveira (2) par mei. Adonc sera vostre créance affermée. » Tant parfitement fut affermée, que sainz Pères li apostres qui l'aveit renéé par la voiz d'une ancele, fut tant parfiez que lai où Nero li enemics da. lo voguit faire martirier par sa malice, e por ceu qu'il ne voguit obéir à ses commandemenz, il fut adonc e fors e ferms forment en Jhesu Crist, e lo reconeguit, e par lui receguit la mort. Tot ceu lor aveneit par la grace dau saint esperit, que li pères

(1) Ms. *esteit.*
(2) *Ms. enveirai.*

dau cel lor tramist par son cher fil. E devisa les soes graces à sa volunté aus uns plus, aus autres meinz. *Spiritus ubi vult spirat, et alibi alii datur sermo sciencie et c.* Aus uns dona escience de parler, aux autres d'entendre les langages, aus autres de demander e d'aprendre la sainte divinité e la sainte predication, par quei il touguissont les armes aus déables des crestiens, e les rendissont à lor créator, c'est à Jhesu Crist, qui ensenbléement eret ob eaus, à totes lor ovres. Ob eaus eret le père ob lo fil e ob lo saint esperit, qui sunt .III. persones e uns Dex. Ore avom celebré la sainte resurrection e la sainte ascension. Ore devom noz cuers e noz corages appariller à recèvre lo saint esperit lo jor de la Pentecoste. Si devom tote ceste semaine ester en oreison, e en afflictions, e en jeune, cum firent li saint apostre. E issi poirom estre segur e certain qu'il descendra en nos (1); e nos enforcera encontre nos enemics mortaus que nos [nos] en puissom deffendre, e effaçom, e debotom de nos les mortaus pechez. E issi o devom nos faire. E il par le son plazer, e par la soe bonté, nos dont haïr ceu qu'il het, e nos dont amer ceu qu'il aime, e tramettet en nos iceus .VII. dons qu'il tramist sor les sons amics. *Quod nobis.*

[IN] DIE PENTECOSTE.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem

---

(1) Ms. *en uos.*

apud eum faciemus. Nos trovom on saint livre d'ui que n. s. enveia lo saint esperit dau cel à ses apostres, si cum il lor aveit promis avant qu'il fust mis en croiz, e avant qu'il montast on cel. Quar ce dit l'escripture que lo jor de la Pentecoste esteient li apostre en .i. luc, si vint sor eaus .i. granz sons dau cel en senblance de fuc, e lor done grace de parler toz les langages de tot le munde. Si soguirent les langages daus estranges terres, si s'en merveillèrent mot les genz daus estranges païs, e distrent : Que deit que cil, qui ont esté né e norri de cest païs, parlent les langages de nos terres, e recontent les merveilles e les miracles De ? E quant ou virent li Jue de Jherusalem qui mot aveient haï n. s., e ses miracles, e sa doctrine, e ses apostres, si distrent qu'il esteient ivre ja seit ceu qu'ol est ore de terce. Mas c'est ceu que n. s. promist à ses apostres par lo prophete Johel : « Ge mettrai, fist-il, de mon esperit sor voz fils e sor voz filles. » Si lor preecha mis sires sainz Pères la resurrection e l'ascencion n. s., (F° 26, r°) tant qu'il en torna par la grace dau saint esperit e la grace de la crestienté .iii.^{m} hommes. C'est la feste que nos fesom hui dau saint esperit que Dex enveia à ses apostres. Fesom issi sa feste que nos en seiom parçoner par sa grace, e qu'il voille en nos venir herberger, e en nos ester, e nos conseiller e conforter. Que nos vaut ceu, que li apostre orent lo saint esperit e qu'il furent plus saintifié, s'il ne descent en nos, e il ne nos oste de noz pechez ? Si nos volom aveir la soe grace, fasom ausi cum firent li apostre, esmundom nos *ab omni inquinamento carnis et spiritus*. Esmundom noz cuers e noz corages de tote enchoture, e si

aurom lo saint esperit, e non pas solement lo saint esperit, mas lo père e lo fil e lo saint esperit. Quar, ce dist Dex en l'evangile d'ui : *Si quis diligit me s. m. s. et pr. m. d. e. et ad. e. v. et m. a. e. fa.* Si aucuns garde mes comandemenz, mis pères l'amera. Si vendrom à lui e ferom nostre estage en lui. Si aucuns fist il, m'aimet, cil gardera mes comandemenz. Par ce dist il « si aucuns m'aime », qu'il saveit ben que mot i aureit de ceaus qui en lui creireient, e qu'ol i aureit mot poi de ceaus qui en verité l'amereient. Hui est li jor que ol i a mot d'eaus apelez en l'evangile, e poi d'aus esliz. Si cum il meismes dist : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* Sapchez que on champ damerede a mot de la jarcerie e poi dau froment. En son rez a prou de la vermine e petit daus peissons. En l'aire damerede a mot de la paille e poi dau grain. En son parc a mot daus chebres e poi daus oeilles. E par totes icestes choses, dist damedex « si aucuns m'aime ». Quar il saveit ben que poi aureit de ceaus qui en verité l'amereient. Si nos amom damerede, si comande que nos gardom ses comandemenz si qu'il veauge en nos aver son ostau. Quar, si cum dit la sainte escripture, nos devom estre li verais temples da.., e il deit aveir en nos sa mansion. *Et si quis violaverit templum Dei, disperdet illum Deus.* Si aucuns enchotist lo temple De, c'est sei meisme de peché, Dex lo destruira. Seignors, issi a e deit aveir da. son ostau en nos meismes. Fasom li honor. Si nos la li fesom en terre, il la nos fera ons ceaus. *Quod nobis p. d.*

DOMINICA .I. POST PENTECOSTEN.

Erant adpropinquantes ad Jhesum publicani et peccatores. Nostre sire nos mostre on saint evangile d'ui par les essanples de sa misericorde, que si nos esmes forfait vers lui, par qué nos veaugom retorner à lui, mot nos poom fier en sa misericorde. Quar ce nos dit li evangiles que homme pecheor vindrent à n. s. por lui oïr, e quant ou virent li escrivain e li pharisei, qui se faseient saint homme e religios, si en murmurèrent entr'aus, e diseient mau de ceu qu'il soffrot que li pecheor s'apremoient de lui. Si lor respondit n. s. : « Qui est, fist il, de vos toz, s'il aveit .c. oeilles, e il en perdist la centaine, qui ne laissast les nonante e .IIII. *(sic),* e alast querre la centaine qu'il aureit perdue? E quant il l'aureit trovée, si la levereit à son col, e la portereit aus autres à grant joie. E quant il vendreit à sa maison, si apelereit ses amics e ses veisins, e si lor direit qu'il oguissont joie ob lui de ceu (F° 26, v°) qu'il aveit trovée l'oeille. » E quant n. s. ot dite ceste senblance, si lor dist : « Autresi, fist s'il, vos di ge que maire joie ont li angre on ceu d'un sol pecheor, s'il fait sa penitance, que de nonante e un juz qui n'ont mester de nengune penitance. E qui est hore, fist n. s., cele prode feme qui a .x. pères precioses, s'ele en perdeit une que n'alumast sa chandele, e que ne remuast ses ostilz de sa maison, e ne la quesist tant qu'ele l'oguist trovée? » Or oïez que ces choses signifient. Li prodom e la prode femme signifient damerede, les oeilles e

les pères precioses signifient régnable créature, les angres e les hommes, e les nonante e .IIII. *(sic)* oailles, e les IIII. *(sic)* pères signifient les .IIII. *(sic)* ordres daus angres qui sunt on ceau. La centaine oaille e la dozène père furent perdues quant hom peche e deguerpit la conpaignie daus angres. Mès li prodom laisse les nonaute e III *(sic)* oailles, quant da. laissa les IIII *(sic)* ordres daus angres on cel, e vint querre l'umain lignage, e le mit sor ses espalles, e l'enporta, quant il en la sainte veraie croiz fut travaillez, qu'il ot à ses espalles. Por ceu nos espenéit de noz pechez, e nos fist dignes de la conpaignie aus angres. Ensement poom nos dire que la prode femme alume sa lanterne, quant la saivesce De apparoit en terre, quant ele prist char, e enlumina le munde, e retorna homme à la conpaignie dont il esteit esloignez. Li veisin e les veisines qui firent joie de l'oeille trovée e de la père, ce sunt li angre del cel e les vertuz qui s'esjoissent de la salvation à l'umain lignage. Seignors, or esgardom cum li pastres ama l'oaille, c'est cum da. ama homme, e cum il l'ama, e que Dex ne refuse pas ses pecheors qui amender se volent, ainz veaut qu'il s'amendent, e qu'il s'aprosment de lui par amendement de lor vies. Esgardom qu'il meismes dist, quant il vint en terre non mie por apeler les juz, mas por les pecheors ob la penitance. Traiom nos vers lui par amendement de noz vies, e par bones ovres fasom qu'il ait joie de nos, e si angre, e que nos après ceste mortau vie puissom aver la gloire en son paradis. *Qd. n. p.*

DOMINICA .II. POST PENTECOSTEN.

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura et bisso, et epulabatur cotidie splendide. Nostre sire da. nos parla en l'evangile d'ui par .I. essample. Si dist qu'il eret .I. mot riches hom qui eret mot richement vestuz, e si mangot chascun jor mot plentivement, e .I. cheitif hom .I. lazres .I. malades giseit davant sa porte, e esteit mot envios daus mies qui cheeient de la table au riche homme, *et nemo illi dabat,* mas nenguns ne l'en donot; mès itant aveit il de ben de la maison au riche homme, que les chens li veneient lecher les malanz. Après ceu si fut morz li riches hom, e fut portez e enseveliz en enfern, e si refut morz li lazres, si vindrent li angre, si pristrent l'arme de lui e l'aportèrent en repos on sain saint Habraham. Li riches (F° 27, r°) hom, là où il esteit en torment, leva ses oilz, si vit lo lazre on sain saint Habraham, e si dist : « *Pater Habraham miserere mei :* Père Habraham, aies merci de mei, e enveie saint lazre, e comande qu'il moilt le sommon de son dei merme en l'aigue, e la degot sor ma langue, *quia crucior in hac flamma,* quar ge suis tormenté en ceste flanbe. » Adonc li dist Habraham : « Filz, remenbre tei tu receguis maint ben en ta vie, e li lazres mot maus : or est il confortez e tu tormentez, e ob tot iceu il a si grant destorber entre nos e vos, quar cil qui sunt çai ne puent lai aler, ne cil qui sunt lai ne puent ça venir. » E quant li riches hom oït, qui esteit ons peines, qu'il n'aureit point de la gote de l'aigue qu'il aveit

demandée, si li dist : « Habraham, ge li prie, *rogo te pater Habraham et c. :* Ge te prie, père Habraham, que tu l'enveies à la maison mon père où j'ai .v. frères, e qu'il lor diet mes paines, qu'il ne vengent en cest luc de torment. » Abraham si li dist : « Il ont Moysen e les autres prophetes, oïent les. — Ne feront père Abraham, ne les oïront pas. Mas si .I. de ceaus qui sunt mort i alot, iqui creiroient (1) il. — S'il ne volent creire Moyses e les autres prophetes, dist Habraham, dont ne creiront il pas le mort. » Ce sunt les paroles de la sainte evangile d'ui, ce sunt li essanple que Dex a mis ons saintes escriptures par qué nos devom aprendre à eschiver lo mal, e faire lo ben. Par l'essanple dau riche homme dèvent aver li autre paor qui ont les bens terriens à grant plenté, s'il ne les despendent en ben, en aumosnes, e en autres bones ovres par qué il raiment lor pechez. Quar male vit onques li hom la grant richece de cest sècle, quant il pert la gloire damerede, e iceu puet hom bien véer par lo riche homme qui ot à menger, e à beivre, e à vestir trop en sa vie, or en art en enfer, e mot volunters prendreit ancore la gote de l'aigue qu'il demande, mas il ne l'aura ja. Paor puent aver li riche que li bens qu'il ont en cest sècle ne lor seit profitables, de tant poi de ben cum il font por De (2), e par lo grant delit qu'il ont ne receivent autre loger. Li povre qui rens n'ont puent aver fiance par l'essanple dau lazre, que lor

(1) Ms. *veiroient.*
(2) Ms. *fair perde.*

peché seient espenéi e espurgé en c'est sècle, por ceu qu'il la veaugent bonement soffrir, e rendre graces à De de la mesaise qu'il lor done. E cil povre qui ceu font puent aveir fiance, segont lo lazre, qu'après la paine qu'il ont en cest sècle trespasseront à aver repos. Seignors, pernom essanple e enseignement ons saintes paroles de l'evangile d'ui. Si Dex nos done richesces terrienes, pensom daus povres sostenir, raemom noz pechez. Quar c'est la chose qu'il meismes reprochera à ceaus qui seront dampné au jor dau juyse qu'il n'auront faites aumosnes dementre qu'il les poguirent faire. « Ge ogui faim, vos ne me donastes que menger, sei, vos ne me donastes à bèvre, nu, vos ne me vestistes, e sui sanz ostau e vos ne me herbergastes, malades, vos ne me visitastes, en chartre, vos ne me regardastes. » E il (F° 27, v°) li diront : « Où te véismes nos aveir faim, ne sei, n'autres mesaises, e ne te servismes? » Adonc respondra n. s. : « Là où vos nel feistes à .I. de mes povres, si nel feistes pas à mei. Alez, fera s'il, on fuc durable qui est appareillez au déable e à toz ses angres. » Autresi cum il se plaindra dau malvaiz hommes qui n'auront faites aumosnes dementre qu'il les poguirent faire, autresi se loera il daus bons hommes qui les auront faites. « Venez, fera se il, li bonéuré mon père, recevez lo règne qui vos est appareillez dès lo commencement dau munde. Quar ge ogui faim, vos me donastes à menger e à beivre, etc. » E quant il li diront : « Sire, cum te véismes nos aver mesaise ne quore e nos te servismes? — Lai, fait il, où vos le feistes à .I. de mes petiz povres, adonc ou feistes à mei. » Seignors,

fasom aumosnes, fasom ben aus povres qui prieront por nos, si en serom honoré en terre e sauf on cel. Nos lor devriom prier ce qu'il nos prient, qu'il preissent noz aumosnes. Quar c'est mot plus grant profit à nos qu'à eaus. Quant nos lor donom noz aumosnes, nos lor fesom bien aus cors, mas ancore fasom nos major ben aus armes de nos. Daus bens que nos lor donom, sunt li cors sostenu, e noz armes sostenues e aquitées daus peines d'enfer. Si nos n'avom les bens terriens e Dex nos done povreté ou enfermeté de noz cors, si cum il fist au lazra, soffrom bonement ceu que Dex nos done, si serom espenéi de noz pechez, si nos en irom en la gloire dau cel, ob les bons éurez. *Quod.*

DOMINICA .III. POST PENTÉCOSTEN.

Homo quidam fecit cenam magnam, et vocavit multos. Nostre sires nos parle en l'evangile d'ui par .I. essanple. Si nos mostret que nos aurom la soe gloire, si nos la volom deservir. Ou fut, ce dit, .I. prodom qui fist .I. grant menger, e i semonsist mot hommes, e quant li mengers fut appareillez, si enveia son sirvent por ceaus apeler qu'il aveit conviez, qu'il venguissent menger. E cum il vint à ceaus, si se commencèrent à escuser. Si dist li premers : « *Villam emi, et eo probare illam :* Ge ai, fist il, achaté une vile, si la me convent aler véer, si n'i puis aler; ge te prec que tu m'escuses vers ton seignor. » E li autres dist : « Ge ai acheté .V. joz de boes, si les voil aler véer, e essaier comment il tirent, si te pri

que tu m'escuses (1) vers ton seignor. » E li autres li dist : « Ge ai femme recegue novelement, e por ceu n'i puis aler; mas escuse me vers ton seignor. » Quant li sirvenz vint à son seignor, e il li conta les noveles, si fut li prodom mot irez, si dist à son sirvent : « Vai, fist-il, là fors en cez chemins, e ons rues de la cité, e toz les povres que tu poiras trover febles, avogles, clops, m'amaine céanz. — Sire, dist li sirvenz, volunters. » Quant ceu fut fait qu'il les ot amenez, si li dist li sirvenz qu'il n'i aveit pas prou gent. « Issez donques là fors, dist li sires, si vai par cez haires e par cez sous, e si trobes hommes, si les fai çaenz entrer, quar ge voil que ma maison seit tote plaine, e sapchez certainement que nenguns de cez malvais hommes, cui j'aveie semons, ne mengera de mon menger. » (F° 28, r°) Seignors, or oïez que ce signifie : Li prodom signifie nostre Seignor de cui vent tote proece e tote bonté, li mengers, par quei li homme furent semons, signifie la créance que tuit ont en damerede, e à cui nostre sires a promis la gloire dau cel, s'il la volent deservir, li servenz, qui ala apeler ceaus qui esteient semons, signifie la clergie de sainte iglese, les arcevesques, les evesques, les preveires, toz ceaus qui la crestienté enseignent, e amonestent lo mal à laisser e lo ben à faire. Li homme qui s'escusèrent e qui ne vouguirent aler au beau menger où il esteient semons, signifient les malvaiz crestiens qui, par les choses terrienes e par la vanité de cest sècle e par le delit de la char, laissent De à

(1) Ms. *m'encuses*.

amer, e guerpent la veie par quei il deivent aler à la gloire dau cel. Li povre, li feble, li avogle, li clop signifient les chaitis, les malades, les contraiz, les povres segont cest sècle, e toz ceaus qui cest sècle n'aiment, ne prisent, ne cure n'en ont. Si cum fist sainz Beneiz e maint autre prodomme. Cil cui li sires fist querre, dont il dist : « *Exi in vias et sepes, et quoscunque inveneris conpelle intrare :* Alez, fist il, par cez veies e par cez sous, e toz ceaus qu'i vos troverez, destreignez tant qu'il vengent çaenz, tant que ma maisons seit tote plaine. » Icist signifient ceaus que, quant il par eaus meismes, ne par bones paroles qu'il oïent d'autrui, ne volent laisser lo mal e faire lo ben, si lor dona Dex contraire ou enfermeté, ou povreté, ou, tele ore est, l'un e l'autre tot ensenble, par quei il les chastie, e par quei il s'amendent, e par quei il se porpensent que malvaise chose a en la vanité de cest sècle, e en l'amor, e on malvaiz delit qui i est, e por ceu se pernent à De, e desirvent la gloire dau cel. Seignors, entendez ous paroles de l'evangile, esgardez vers vos meismes, véez que Dex n'a cure de ceaus qui lo mesprisent, ne qui plus aiment lo ben terrien qu'il ne font lui. Gardez que vos ne seiez de la conpaignie à ceaus qui s'escusèrent, e contredistrent d'aler au menger au prodomme où li sirvenz les apela. Gardez que, por lo ben terrien qui periz est e trespassables, ne perdez lo ben dau cel qui est granz e durables. Alez au beau menger au prodomme où li sirvenz vos apela, c'est dameredex. Ne vos escusez pas, faites iceles ovres que Dex comande à son crestien à faire. E si vos ou faites, donc alez vos au beau menger da.,

quar cil qui ben fait vait à De, e cil qui mal fait vait à déables. Atendez que Dex nos semont à son beau menger, c'est à la soe gloire. Ne vos escondisez mie, ne responez si cum cil firent au sirvent au prodomme, qui s'escondistrent d'aler au beau menger. Ne diez pas si cum li premers qui dist : « *Villam emi et necesse .ha. ex et vi. illam :* Ge ai achaté une vile, si la me convent aler véer. » C'est ne seiez pas si ententis aus tenemenz e aus honors terrienes conquerre, que vos en perdez iceles dau cel. Ne reseiez pas si cum cil qui, por esprover les bues, ne vot aler au beau menger on l'om l'apelot. C'est ne seiez mie si curios aus richeces terrienes, que vos en perdez les bens dau ceau. Ne reseiez pas si cum li terz qui dist qu'il aveit recegue femme novelement, ne ne vouguit aler au beau menger. C'est que ne seiez pas si sor la luxure, ne sor les deliz de la char, que vos en perdez lo ben dau cel. En tau manère vos escusez, en tau vie vos demenez que à la gloire De puissez parvenir *et nos et* (F° 28, v°) *vos. Quod nobis prestare dignetur.*

DOMINICA QUARTA.

Estote misericordes sicut et pater noster misericors est. Nostre sire da. nos enseigne en l'evangile d'ui, e nos comande que nos seiom misericordieus. Ne jugez pas autre, si ne serez pas jugé. Dous choses sunt en qué nos ne devom pas autre juger, l'une est quant nos veiom faire à autre aucune chose que l'om puet aorner autresi au ben cum au mau ; quar nos ne savom pas par quau corage il la fait, e por

ceu nos ne devom pas dampner ne juger autre, si cum il faseit apertement lo mau : l'autre chose est que nos ne devom pas juger daus choses qui sunt à venir, quar nos ne savom pas quaus il sera ou bons ou maus. Daus choses presentes que nos veiom apertement, e que nos veiom presentement quaus eles sunt ou bones ou males, de ces choses poom nos ben juger e dire segont ce qu'eles sunt. Ne jugez pas, se dist n. s., si ne serez pas jugé. Ne dampnez autre par vos paroles, si ne serez pas dampné. Donez de tau ben cum vos gaignerez leiaument en terre, si vos en sera donez lo ben dau ceau à autresi bone mesure, e à autresi plenère, que cuers nel porpenser issi granz. « Segont icele mesure, ce dist n. s., que vos mesurez à autre, segont ceu vos mesurera il. » C'est à dire, segont ceu que vos ferez à autre, segont ceu recevrez vos. Mas por ceu qu'ò sunt maint homme en terre qui lo ben que n. s. lor amoneste ne volent faire, mès lo mal font volunters qu'il lor deffent, e ja seit ceu qu'il ne veient gote, si volent il les autres par la veie de salu mener, où il ne sevent eaus meismes conduire, por ceu lor dist n. s. treis paroles aspres : « *Nunquid potest cecus cecum ducere? Nonne ambo in foveam cadunt?* Puet donques l'avogle mener l'avogle? Dont ne cheiront il anbedui en la fosse? » Si tu ne veiz lo ben ne ne l'entenz, coment le pues tu à autre enseigner, ne autre mener par la veie de ben, où tu meismes ne sez ne ne veaus aler? E por ceu que n. s. faseit lo ben qu'il diseit e enseignot, e pardoneit lo mal que l'om li faseit, nos dona il essanple de mau laisser, e de ben faire, e de pardoner lo mau qu'om nos fait,

e nos demostre que nos ne devom faire fors ceu qu'il faseit là où il dist : « *Non est discipulus super magistrum :* c'est à dire, outre mei qui sui vostre mestre, ne devez faire nule chose. » E por ceu qu'o sunt maintes genz qui sunt en mot granz pechez, e en oribles, e volent les autres chastier daus menuz pechez, e por icele manère de gent reprendre de lor folie e de lor outrage, si ajosta n. s. en l'evangile d'ui, e dist : « Ypocrite, gite premèrement le tré de ton oil, e adonc poiras véer, e giter le festu de l'oil ton frère. » Li festuz signifie les menuz pechez, li tref signifie les granz. Or avent maintes fez qu'aucuns qui est en avoutire, ou en fornication, ou en usure, ou en autre peché dampnable, par quei il est departiz de la conpaignie da., s'il veit .I. homme qui seit irez, adonc vent cil qui est on grant peché, si achisone celui de s'ire e lo juge fèrement. Si ne prent pas garde cum il meismes fereit plus à ochisoner, (F° 29, r°) e à reprendre, e à juger dau grant peché où il est, e par quei il est avoglez. Seignors, esgardez ons paroles de l'evangile d'ui, entendez i, entendez en vos meismes reprendre. Jugom nos meismes enceis qu'autrui. Ne digom pas taus est cist, ne taus est cist, ne taus fut il. Ne deparlom pas les prodes hommes dau sècle, ne les maistres de sainte iglese, ne les princes de la terre. Entendom à autrui ben faire, e segont nos meffaiz pardonom lo tot. Entendom sor totes choses à nos sauvement conduire à De por lui amer, e por lui servir, e issi aurom la grace en terre, e sa gloire ons ceaus. *Q. n. p.*

DOMINICA .V.

Preceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus; in verbo autem tuo laxabo rete. Nos trovom on saint evangile d'ui que nostre s. da. dementre qu'il alot corporaument en terre, esteit une fez dejoste .I. estanc qui esteit apelez Genesareth ; si aveit iqui .II. nez, dont l'une esteit mon seignor saint Père, e enseignot iqui lo pople, qui i eret venuz por oïr sa parole : « Metez, ce dist n. s., la nef plus parfont en l'aigue, e atornez voz rez por prendre daus peissons. » E mis sires sainz Pères, e si conpaignon aveient tote nuit travaillé iqui por peisson prendre, si n'aveient rens pris. Si respondit mis sires sainz Pères à n. s., e si li dist : « *Preceptor, per totam noctem et c.:* Comandaire, fist il, tote nuit avom veillé, si n'avom rens pris. Ore à ton comandement geterai lo rez. » Si gita mis sires sainz Pères le rez, si prist tant de peissons que li rez en rompit, e que cil qui esteient en la nef ne le porent traire à eaus, si apelèrent les hommes qui esteient en l'autre né, si lor aïuèrent à traire lo rez à terre, si i ot tant de peisson qu'il en emplirent anbedous les nez. E quant mis sires sainz Pères vit lo miracle que n. s. da. aveit fait, si dist : « Sire, fit il, oste te d'ici, quar ge soi pechères, si ne sui pas dignes que tu seies dejoste mei. — N'aies pas paor, dist n. s., quar desormais pescheras tu les hommes. » E mis sires sainz Pères, e si autre conpaignon laissèrent lor nez e lor rez, si le seguirent. Seignors or oïez que

ce signifie. L'aigue signifie cest sècle, quar autresi come l'aigue est escoloriable, autresi est cist secles escoloriables e trespassables. L'aigue undeie e ne puet ester en paiz, e cist sècles est toz jors en tribulacion. Mis sires sainz Pères, e li autre pescheor, signifient les bons maistres, e les bons precheors de sainte iglese. Li rez signifie les saintes predicacions que l'om i dit. Li peisson signifient les pecheors e les pecheresses. Ore totes les hores que nos disom la parole damerede par vos enseigner coment vos devez creire e amer da., e servir, nos besoignereit il que n. s. nos mostrast e enseignast, si cum il fist mon seignor saint Pêre, cum nos devriom giter lo rez, c'est aus quaus nos devriom dire la parole. E sai ben que nos faillom sovent à prendre peissons, quant nos gitom noz rez, c'est quant nos disom la parole De. Quar tele hore est que nenguns ne s'amende de toz ceaus qui nos oïent, por rien que nos sapchom dire. Quar nos savom bien certainement que déables a si avoglez les plusors, qu'il ne volent (F° 29, v°) entendre lo ben. Si cum l'escripture dit dau malvaiz homme: *Noluit intelligere ut bene ageret:* Il ne vot entendre qu'il feist ben. E quant nos parlom ob tau manère de gent qui n'ont cure d'entendre lo ben, adonc faillom nos de prendre daus peissons, adonc travaillom nos tote nuit veraiement, e nient ne pernom. Si cum fist mis sires sainz Pères e si conpaignon, qui tote nuit travaillèrent e rens ne pristrent. Quar par la nuit sunt signifié li malvaiz homme e les malvaises femmes, cui déables a desevrez de la clarté de De, e tornez en ses tenebres, e en s'oseurté. E par

lo jor sunt signifié cil qui n. s. a porvéuz à sa luminaire, e de jors getom nos lo rez par lo comandement n. s., quant nos prechom à ceaus lo ben qui volunters l'oïent e entendent, e font ceu que l'en lor commande. Adonc charget les rez e prent e enplit. Quar adonc profite nostre parole, e enlacet, e acuilt à ops da. ceaus qui nos oïent. Adonc pernom nos lé bons peissons, ce sunt cil qui sunt par nos bon home en sainte iglese, e qui maintes beles ovres i font. Si lor traiom l'amer dedenz lor cuers, quant nos lor tolom la male volunté qu'il ont ogu çai en arrères en eaus meismes, e les aschaces defors lor ostom, quant nos ostom d'eaus les males ovres dont il ont esté chargé çai en arrères. E les metom au fuc rostir, quant nos par noz bones paroles les eschaufom de De amer. L'anguile qui se fiche on tai, e qui ne vent pas volunters à la clarté, eschape, tele hore est, de nostre rez. L'anguile signifie le malvaiz homme qui tot s'est mis ons choses (1) terrienes, e en l'amor, e ons deliz de la luxure de la char, e qui à enviz e à grant force deguerpit son peché. Hom qui de tele manère est ne puet pas légèrement estre torné à ben, quar quant il ot parler de De, si s'enfuit sis cuers, e esloigne sei, tele hore est, de la parole De, e se trait à l'amor dau peché où il a longement gegu, autresi cum l'anguile, quant ele sent lo rez, si s'enfuit, si se rebont on tai qu'ele ne seit prise. Seignors, esgardez vers vos meismes quau peisson vos estes. Gardez que vos ne seiez come l'anguile.

---

(1) Ms. *chose.*

Esloignez vos dau rez, c'est esloignez vos daus richeces qui apartennent à la terre. Noez encontre le mont, c'est aprosmez vos dau cel, c'est à dire seiez coveitos daus choses qui apartenent au cel. Soffrez que la predicacions De vos acuille en sei, e que par lie puissez parvenir au règne celestiau. *Q. n. p.*

DOMINICA .VI.

Amen dico vobis : nisi habundaverit justicia vestra plus quàm scribarum et phariseorum, non entrabitis in regnum celorum. Dameredex n. s. parla une fez ob ses apostres si cum nos recontet li evangiles d'ui, e si lor dist que si lor sainteté ne sormontot la sainteté daus escrivans e daus pharises, qu'il n'enterreient on règne daus ceaus. Li escrivan e li pharisei esteient (1) li clerc de Jerusalem qui se faseient bon homme e religios par la demostrance daus religioses vestéures qu'il visteient, mas il n'esteient pas bon homme ne religios; quar il haïsseient n. s. e ses paroles, e ses comandemenz (2), e ses ovres, si esteit lor saintetez e lor bontez tant solement en lor demostrance defors; quar de la verté de ben n'i aveit point en lor cuers, e por ceu dist n. s. à ses apostres que si lor bontez ne sormontot la lor, qu'il n'enterreient pas on règne daus ceaus. (F° 30, r°) Il ne li plaist pas que l'om face senblant de ben defors, si la vertuz, e la bontez, e l'amor de ben n'est on corage dedenz, e après ceu

(1) Ms. *esteit.*
(2) Ms. *concomandemenz.*

que n. s. ot ce dit à ses apostres, si i ajosta, e dit: « *Audistis quia dictum est antiquis: Non occides?* Vos avez oï, fist il, que fut dit aus anciens: Tu n'ociras pas? » Les anciens apele ceus de la veille lei à cui ou fut dit e deffendu qu'il ne feissent homicide, e qui o fereit, si sereit si forfaiz qu'il sereit dignes d'estre jugez. E n. s. dist en la novele lei que cil qui se corrocereit ob son prosme, qu'il sereit copables e dignes de jugement receivre; *omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.* Esgardez cum n. s. efforce les choses en la novele lei; quant cil qui fist homicide en la veille lei faseit si grant mau qu'il en esteit dignes de jugement, ore ce dist Dex en la novele lei que cil lo fait autresi grant qui se corroce ob son prosme. Adonc desert (1) jugement li omicides, ore lo desert cil qui se corroce à son prosme, ja seit ceu que, s'il se corroce ob son prosme, ne puet estre dampnez de son peché, tel ore est, par jugement d'omme; quar il cuilt a la fée s'ire (2). Mas cil lo jugera qui veit les pensers daus cuers. Si dist n. s. plus en l'evangile d'ui: *Qui dixerit fratri suo « racha », reus erit judicio.* Racha, e cist moz signifie le grondillement que li uns fait à l'autre, taus ore est, par ire e par despit. Si il forfait tant qu'il vers lui s'esgroint, c'est, dist n. s., qu'il est dignes que l'om assenblast les veisins, e les jugeors, e l'om esgardast par communau esgart, par jugeors,

(1) Ms. *servent.*

(2) « Car parfois il contient sa colère. »

par quau peine (1) cil devreit conprer lo peché qu'il aureit fait. Encore dist n. s. plus, que cil qui dira à son prosme «*fatue* », *reus erit gehenne ignis*. Cil, ce dist n. s. à icele ore quant il dona la novele lei en terre, qui clamereit son prosme fou par despit de lui, cil sereit copables e dignes dau fuc d'enfer. Seignors, escotez e entendez que la boche da. dist. Aiez creme de vos meismes. Oïez cum est grant peché de sei corrocer e de sei esgroindre vers autre par ire, e de clamer son prosme fou en despit de lui. Entendez cum totes icestes choses sunt granz pechez. Chastiez vos de corrocer e de groindre solement de voz boches, e que vos ne diez folie li uns à l'autre. Retenez la parole que Dex dist, que cil qui claime son prosme fou, dessert les peines d'enfer. E si vos ne l'avez bien fait çai en arrère, faites lo ben dès ore en avant. Quant vos saurez que vos aurez meffait ou mesdit à autre d'aucune chose ou quant aucuns aura aucune rancure vers vos, accordez vos ob lui. Quar da. n. s. dist: « Si tu es venuz davant mon auter, e o te remenbre que tu as meffait ou mesdit à autre d'aucune chose dont il se plaigne, laisse iqui t'offrende davant mon auter, e vai, si t'acorde ob lui, ainz que tu offrisses. Quar ge ne recevrai pas ton don, ne t'offrende, tant cum tu seies malement davant ton prosme. » Or esgardez, bones genz, que dist Dex une merveillose chose que l'om deit laisser s'offerende davant son auter, e puis sei acorder ob son prosme. Quar l'om ne deit mie s'offrende tolir

---

(1) Ms. *peché*.

à De dès icele ore que l'om a proposé en son cuer qu'ele deit estre offrie à De. Chastiez vos de dire folie les uns aus autres, e de faire mau que vos puissez eschaper daus peines d'enfer. (F° 30, v°) Entendez à amer l'un l'autre, que vos en aiez lo règne durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .VII.

Cum turba plurima esset cum Jhesu, nec haberent quid manducarent, convocatis discipulis suis, ait illis: « Misereor super turbam quia ecce jam triduo sustinent me nec habent quid manducent. » Nos trovom en l'evangile d'ui que une fez esteit mot granz genz environ n. s., si n'aveient quei il mengassent. Nostre sires apela ses disciples, si lor dist: « Ge ai pité de ceste gent. Quar il ont ja .III. jors esté environ mei, si n'ont que menger. E si les en lais aler, de veir il defaildront en la veie, quar il en i a d'itaus qui sunt de loig venu. » Adonc si distrent si disciple : « Qui porroit si grant gent saoler en ceste gastine? — Quanz pains avez vous? dist n. s. — Sept, firent il. » E n. s. comanda la gent à asséer à terre, e prist les sept pains, e .I. poi de peisson, e commanda que l'om mesist davant la gent, si mengereient iqui. E furent saolé daus sept pains, e d'un poi de peisson entor .I.^m hommes. E de relef i ot sept corbeilles plaines. Seignors, beaus est icist miracles que n. s. fist. Adonc e encore vos besoignereit ou que il feist de ses beles vertuz, e les fait quant il veaut, la soe merci. Mas est beaus li miracles, quant Dex fait naistre d'un grain .XXX. ou .XL. ou .C., e mot est

beaus li miracles, quant Dex fait naistre d'une sole gland .I. beau chesne. Issi fait Dex de ses beles vertuz, quant il fait naistre lo fruit de la terre, e totes les choses qui sunt bosoignables à cors d'omme sostenir. Mès autresi cum il nos paist corporaument, ausi nos bosoignereit, e plus encore, qu'il nos paisse espiritaument, ou nos besoigne qu'il nos paisse les cors, e puis nos besoigne qu'il nos paisse noz armes, e il les fait e fera [pestre] (1), si en nos ne remaint, la soe merci, [nuz pechez] (2). Quar il meismes qui saola corporaument la gent, dont li evangiles d'ui parle, de sept pains e d'un poi de peisson, nos saolera espiritaument, si nos volom. Or oïez cum li sept pain signifient la sainte escripture daus evangiles qui, par la grace dau saint esperit, est livrée aus maistres de sainte iglese. Li peisson signifient la vie daus apostres, e daus martirs, e daus confessors, e daus bons amics da. qui jadis furent en l'amertume, e on barat de cest sècle, si cum li peisson sunt en la mer. Mès n. s. les en a traiz par sa grace, si les a mis en sa gloire. E n. s. da. nos paist par sa grace nos armes daus saintes escriptures, quant l'om nos dit les sons sainz comandemenz, e les bones ovres que li apostre firent, e li autre bon amic da., en dementre qu'il furent en cest sècle. E issi nos paist da. de sept pains e d'un poi de peisson, si en nos ne defailt. Or esgardez, seignors, que voz armes ne morent de faim daus espiritaus

(1) Lacune.
(2) Lacune.

viandes. Amez le conseil de voz armes. Gardez que vos ne perdez, por soffrete d'enseignement, la veie qui vait à De. Amez à oïr la parole da., e les essanples de ses bons amis. Aiez faim de la viande espiritau par qué noz armes dèvent estre saolées, e sostenues, plus que de la viande corporau par qué li cors sunt sostenu. Neporquant il i a assez de ceaus qui sunt coveitous de la viande corporau, e de la viande espirital ne li chaut. Maintes armes sunt, mas il aient solement à menger e à beivre, e (F° 31, r°) lo ventre plain come porc, ne lor en chaut de plus. De la viande à l'arme n'ont il cure, ne que faire, n'oïr la parole De, ne de lui parler ; quar il ont mis lor ententes ous choses terrienes. Equi querent (1) lor bens, e lor ventres farsir, come bestes mues font. Ou ne nos bosoigne pas qu'issi ou façom, anceis nos besoigne que nos seiom ententis aus choses qui apartenent à noz armes sauver. C'est à ceaus majors mesters (2) la parole De à oïr, qui sunt de loig venu. Cil sunt de loig venu, qui mau ont fait çai en arrères, quar de tant cum li hom de major peché issist de tant est il de plus loig venuz, e de tant a il maor mester d'oïr la parole De, e lo conseil daus saintez [escriptures] par quei il se deit acorder à n. s. Or nos paissom donques de tau pain, que nos puissom là sus on ceaus monter. *Q. n. p. d.*

---

(1) Ms. *et qui querent. Et* est écrit sous forme abrégée. Je lis *etqui* pour *equi*. Le ms. 232 semble confirmer cette leçon : « Car il ont mis leur entente ès coses terrienes. *Illuec* querent leur boineurté. »

(2) Ms. *mestres*.

DOMINICA .VIII.

Adtendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos, in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces: a fructibus eorum cognoscetis eos. Dameredex n. s. enseigne en l'evangile d'ui, que nos nos gardom daus faus precheors, s'il venent à nos. Quar ce dit da. que ja seit ceu qu'il seient vesti de vestéures d'oeille, si sunt il lop ravissable. Lop ravissable apelet n. s. faus precheor, par la grant coveitise dont il sunt plain, e por ceu qu'il ne venent por autre chose, si por traire non l'aver à la gent à eaus, par fause predication. E n. s. nos aprent ben à conoistre tau manère de gent, en l'evangile d'ui. Quar, ce dist Dex, par lor fruiz, c'est par lor ovres, les conoistrom; e si les nos mostre par senblance. Quar, ce dist da., l'om ne coilt mie daus espines grapes, ne de chardons pommes. Li bons arbres, dit n. s., fait lo bon fruit, li bons arbres ne puet pas faire malvaiz fruit, li maus arbres ne puet pas faire bon fruit. Li arbres, ce dit n. s., qui ne fait fruit, sera trenchez e mis on fuc. L'arbre apele il homme ; li bons arbres, c'est li bons hom ; lo bon fruit, c'est la bone ovre qu'il fait ; li mauvaiz arbre, c'est li malvaiz hom ; li malvaiz fruiz, c'est la male ovre qu'il fait, e la male vie qu'il demaine. Li bons arbres fait lo bon fruit, quar li bons hom fait iceles choses qui à De plaisent, e li malvaiz fait vers n. s. ceu qui li desplait. E li arbres, ce dit n. s., qui ne fait fruit sera trenchez e mis on fuc. Quar li faus crestien qui ne volent faire iceles choses que Dex comande, e non mie solent

il (1)... Mas tuit cil qui ne volent obéir à ses comandemenz s'il ne s'amendent, seront trenché e mis on fuc, c'est il seront osté de ceste vie, e mis on fuc durable. E que li faus precheor ne quident, ne nos meismes ne cuidom qu'il, n'autre malvaises genz qui malvaise vie mainent, puissent estre sau par aucun ben dire. Si nos mostre n. s. en la fin de l'evangile d'ui, que li faus precheor, n'autre malvaise genz, ne puent entrer on règne par solement ben dire, s'il ne font ob tot l'ovre. *Non omnis qui dicit : « Domine, Domine, » intrabit regnum celorum.* Chascuns, ce dit Dex, qui me dit sire, n'enterra pas en mon règne daus ceaus. Seignors, or poez (F° 31, v°) entendre cum petit profite aus faus precheors, ne à autres malvaises gens, les biens dire, dès que il ne lo font, ne ne lo metent à cure. Pernez vos garde, si cum dist n. s. on comencement de l'evangile d'ui, au plus que vos poirez, c'est quant precheor vendront à vos. Véez s'il sunt verai ou non, c'est s'il vos prechent verté ou mençonge. S'il sunt verai precheor, e il sunt bon home, oïez les volunters, donez lor voz aumosnes, s'il les vos requerent par eaus ou par autrui. Si vos entendez qu'il seient faus precheor ou malvaises genz, laissez les aler si cum il i venguirent. Ore laissom ester les faus precheors, e esgardom vers nos meismes qui nos somes, e esgardom vers nos qui sunt nostre corage, e quaus sunt noz obres defors. Esgardom quau arbre nos sommes, quau fruit nos portom, c'est quau ovre nos

(1) Lacune.

fesom. Cremom ceu que Dex manace au malvais homme qu'il sera trenchez, e mis on fuc. Seiom bon arbre, e fasom bon fruit, c'est seiom bon homme, e fasom bones ovres, que nos puissom aver la vie durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .VIIII.

Homo quidam erat dives qui habebat villicum, et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona illius. Nostre sire da. nos a parlé en l'evangile d'ui, e nos mostre par essanple que nos devom garder lo ben qu'il a mis en nos. E si nos ne l'avom gardé, issi cum nos deguissom, si nos mostre coment nos nos devom vers lui contenir e amender. Ou fut, ce dit n. s., .I. prodom qui aveit .I. son maor, qui li deveit une soe vile garder. Si oït dire li prodom que li maires aveit dégasté son ben, e mis à mau. Si parla li prodom ob lui, e si li dist: « Rent me, fist-il, raison de ta maorie. E ne voil plus que tu seies maires. » E quant oït ceu li maires, si fut mot irez e dolenz, e porpensa sei à sei meisme qu'il poireit faire, e cum il poireit sa vie sostenir. Que ferai ge, fist il, quant mis sires me tout ma maorie? Coment mengerai, ne cum vivrai ? Ge ne porrai soffrir à travailler, ne à gaigner mon pain, e j'ai honte de querre. Que ferai ge donques ? Ge sai ben, fist il, que ge ferai. Ge ou ferai issi vers les hommes mon seignor, e relascherai lor lor deptes, qu'il me retendront en lor maisons, e me feront ben quant ge aurai perdue ma maorie. Si apela .I. daus deptors son seignor, e si li dist: « Que deiz tu à mon seignor?

— Ge li dei, fist il, .c. barrilz d'oile. — Prent, dist li maires, ton escrip, e escris .l. » E après si rapela .i. daus autres depteors son seignor, si li dist : « E tu, que deiz à mon seignor? — .C. boisseaus de froment, dist il. — Pren, fist li maires, ta chartre, e escris .iiii.xx » Issi relascha li maires les depteors son seignor de lor deptes, por ceu qu'il voleit qu'il li feissent ben quant il perdreit sa maorie. E quant li sires oït ceu que sis maires aveit fait, si lo loa de ceu qu'il aveit fait si bonement e saivement, ja seit ceu qu'il n'ou fait pas leiaument. E après dist n. s. que li fil de cest sècle, si sunt cil qui aiment cest sècle, cil sunt plus saive en la lignée que ne sunt li fil de la lumère, qui sunt li fil De. Quar c'est certaine chose que cil qui aiment cest sècle, qu'il sunt plus cointe, e qu'il sunt tenu por plus saive que (1) cil qui de cest sècle n'ont cure, (F° 32, r°) e qui simplement entendent à conquerre les bens de l'autre sècle. E quant n. s. ot dit l'essample de cest maor, si dist après : « Faites amics de voz richeces, qu'il vos recevant ons durables [m]aisons quant vos morrez. » Or veiom que cest evangile signifie. Veiom que signifie li prodom, e que signifie li maires (2). Li prodom signifie da., li maires signifie les crestiens, la vile signifie les bens que Dex a mis ons crestiens. Quar autresi cum li maires deit garder la vile son seignor, e totes les choses qui à la vile apartenent, autresi deit li crestiens garder sei

(1) Ms. *et.*
(2) Ms. *maistres.*

meisme, e toz les bens que Dex a mis en lui. Il deit garder s'arme e son cors , ses paroles e ses ovres, qu'eles seient bones, e garder, e maintenir, e multiplier les deit à ops da., e s'il ou fait, donques gardet il ben la vile son seignor, adonc est il li bons maires. Mas s'il met sei meisme à honte e à peché, e lo sen, e l'autru que Dex ha doné, donques gaste il les bens son seignor, e donc deit il faire autresi cum fist li maires, qui conquist amics de l'aver son seignor. C'est à dire de tau bien terrien cum Dex li a (1) doné, face ben aus povres, e il lo recevront ons durables maisons. Quar par l'aumosne qu'il lor aura faite, e par la préère qu'il feront à De par lui, aura il la vie durable. Seignors, issi devom nos estre major, issi devom nos montiplier *(sic)* lo ben da. en nos, e en autrui, tant cum nos poom. E si nos avom les biens da. gastez, e nos meismes mis à mau por male vie demener, amendom nos par aumosnes, si nos sera pardoné e aurom la joie durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .VIIII. *(sic)*.

Cum appropinquasset Jhesus Jerusalem, videns civitatem flevit super illam, dicens: « Quia si cognovisses et tu. » Une parole a esté dite en l'evangile d'ui qui a mot grant signifiance, e mot est profitable à voz armes sauver. Ce nos reconte que n. s. vint une fez vers la cité de Jerusalem, e cum il vit la cipté, si

(1) Ms. *li ai.*

commença à plorer, e si li dist : « Si tu coneguisses lo mau qui t'est à avenir, e ceu que ti enemic vendront, e te segront tot environ, e tes filz qui en tei sunt e tei meisme angoisserant, e à terre te giteront, por ceu que tu n'as conegu lo temps de ton visitement, si tu coneguisses tot, ce dist n. s. à Jerusalem, tu plurereies, e neporquant si demeines tu ore tes jorz en paiz ; mas si tu saveies que t'est à avenir tu plorereies. » Si cum n. s. lo dist, issi avint à la cipté. Quar après la passion .n. s. vindrent li Romain, e assegèrent la cipté de Jerusalem, e affamèrent si la gent, qu'une femme i mengot son enfant par povreté de pain. Cil destruissèrent les murs, e arsirent la cipté, e abatirent lo temple, e une partie de la gent affamèrent par lo sège qui dura .IIII. anz ; e l'autre partie oscistrent, quant il pristrent la cipté, e la terce partie enmenèrent en cheitiver, e en prison, dont li lignages est ancore espanduz par tote la crestienté. E iceu avint à la gent de Jerusalem, por ceu qu'ele ne coneguit lo visitement que Dex li aveit fait, quant il vint corporalment on munde por lie réembre daus peines d'enfer. Or oïez que ceu signifie. Ce dit li evangiles n. s. que l'arme qui est en peché dampnable, e parmi tot iceu demaine son tens à grant joie, e ne se porveit pas daus peines qu'ele (F° 32, v°) dessert, e si enemi ci sunt li déable qui vendront au jor de sa mort, e la destruiront si ele ne s'i garde, e s'ele ne s'amende. Quar ceu trovom en la sainte escripture que, quant li malvaiz homme morent, que li déable venent por les armes d'eaus, e qu'il les getent de lor cors, e les mainent en cheitiver, c'est en la dampnation d'en-

fer. E nos, preveire, qui sommes en luc de damerede, en terre, si nos estiom si saive, e si bon, nos devriom de tel arme plorer, nos la dev[ri]om apeler, nos li devriom dire ce qu'il dist à la cipté de Jerusalem : « Si tu saveies que tu desserz, e tu saveies lo mau e la dolor que tu auras de ceu que tu dessers, que li déable vendront au darrer jor por tei, si tu ne te chasties, e ne t'amendes, si tu iceu veiées tu plorereies. » Issi devriom nos dire e plorer les pecheors e les pecheresses. Issi devriom nos toz jors escrier saver si nengun en porriom apeler de la dampnacion qu'il dessert. Or avez oï lo saint evangile, e ceu qu'il signifie, or esgardez vers vos meismes quau vie vos demenez, que vos ne seiez en peché dampnable, e taus vos apparillez por De servir, e por lui amer, e que vos puissez estre digne de la gloire durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .X.

Dixit Jhesus ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur ceteros, parabolam istam dicens: « Duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus phariseus, et alter publicanus. » Li autre evangile de l'an nos enseignent coment nos devom De amer e servir, e icist d'ui nos enseignent coment nos devom garder lo ben que nos fasom, que déables ne le nos toille par orguil. Quar ce dit li evangiles d'ui que n. s. parlot une fez à ceaus qui s'esteient [enorguilli] en eaus meismes, ausi cum s'il fussent juste, e despiseient les autres, si lor dist cest essanple : « Li uns esteit pharises e li autres pu-

blicans, qui alèrent aorer on temple. » Pharise esteient apelé cil qui par vestéure de religion esteient desevré dau pople, e se faseient juste homme, non mie por ceu qu'il ou fussent, mas il ou faseient à senblant. Publican esteient apelé cil qui demandoent publiaument, e par les recez, e par les marchez, les rendes à l'enpereor, e par la force à l'enpereor feseient plusors maus à la gent, e por ceu esteient forment pecheor. Li pharises s'estut, e diseit : « *Dominus gratias ago tibi et c.,* Dex, à tei renc graces de ceu que ge ne sui mie come li autre robeor, ne torçoners, ne avoltaires, ne taus ancore cum est icist publicans. Ge jeune .II. fez en la semaine, e donc dismes de totes les choses que ge porchaz. » Li publicans (1) esteit en loig, e ne voleit mie solement les oilz lever amont vers lo cel, mas il fereit son piz davant, e diseit : « *Dominus, propicius esto mihi peccatori.* Dex, faseit il, propiciables seies à mei pecheor. » E quant n. s. ot dite ceste parole, e ceste senblance, si dist après : « *Amen dico vobis et c.* Veraiement, fist il, vos di ge que cist, c'est li publicans, ala en sa maison plus justifiez que cil, c'est li pharises. » Bones genz, ici pernom essanple de ben. En toz les bens que nos ferom tote veies nos humiliom, ne desprezom pas autrui ben. Ne nos orguillissom pas, quar si nos ou fasom davant De, perdrom les bens que nos ferom. Quar ce dist n. s. da., en la fin de l'evangile d'ui, que cil qui se (F° 33, r°) humiliera sera essaucez, e cil que s'essaucera sera

---

(1) Ms. *pulicans.*

humiliez. Humiliom nos donques en toz les biens, e en totes les choses que nos ferom, que nos puissom parvenir au règne daus ceaus. *Q. n. p.*

DOMINICA .XI.

Exiens Jhesus de finibus Tyri venit per Sydonem (1) *ad mare Galilee, inter medios fines Decapoleos, et adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur ut imponeret illi manum* .I. beau miracle nos dit l'evangile d'ui qui a mot grant signifiance. Lo miracle vos dirai avant, e la signifiance vos esclarerai après. Ce dit li evangiles d'ui que n. s. vint une fez à la mer d'une contrée qui fut apelée Galilée, e quant il fut iqui, si li amena l'om .I. homme qui esteit e sorz e muz. Si li prièrent les genz qu'il mesist sor lui sa main, por lui doner santé. E il lo prist e lo mena à une part de la torbe, e mist son dei en ses oreilles, e de sa salive tocha sa lengue, e esgarda vers lo cel e sospira, non mie por ceu qu'o li fust mestiers de geindre, mas por nos doner essample de geindre en noz besoigz. Si dist au malade : « *Effeta* (2)! *Quod est : adaperire.* Seies, fist-il, oberz. » E en meisme l'ore furent overtes ses oreilles, e desnoez li noz de sa langue. E n. s. comanda à sa gent qu'il nel deissent à nengun homme; mas cum il plus lor aveit defendu, tant ou prechoient il plus, e diseient que mot ou aveit ben fait, que lo sord

(1) Ms. *Synodem.*
(2) S' Marc, ch. VII, v. 34 : *Ephpheta.*

aveit fait oïr, e le mu parler. Icest glorios miracle fist n. s. en terre corporaument, mas ceu qu'il fist adonques corporaument, nos besoignereit qu'il ou feist ore espiritaument, quar mot est ore en sainte iglese li poples sorz e muz. Cil sunt sort e mut en cors, e en arme, qui aus commandemenz da. ne volent obéir. Cil qui ne veaut venir à veraie confession, cil ont malement les boches closes, les oreilles estopées, quar quant hom lor comande de la part De qu'il se facent confès, e qu'il deguerpent lor pechez, e demainent bone vie, si ne volent obéir aus comandemenz damerede. Cil ont les boches sarrées, les oreilles estopées qui sunt ons granz pechez si cum en fornications, ou en avoltires, ou usures, ou escumengez, e ons haines mortaus, ons glotonies ou ons autres pechez de dampnation par quei il sunt desevré de De. E quant il venent à lor confession, si ne volent rejehir lor pechez, e s'il les reconoissent, si ne les volent il deguerpir, quar déables les a issi esmoiz. Taus i a qui disent lor pechez, mas cil n'ont cure dau laisser, cil sunt malement sort, cil ont les boches closes, les oreilles estopées, mas il ne sunt pas mu de jurer, ne de mentir, ne de dire folies, ne de dire lor granz ordures. Mas de ben dire e d'eaus faire confès, de ceu sunt il mu. De taus genz parlet li prophetes .dd. : « *Sepulcrum patens est guttur eorum.* Lor gorge est autresi come li sepulcres aoverz. » Vos sayez ben que li sepulcres c'est la fosse où l'om met les cors, e qu'il est dedenz .xv. jorz toz puanz, e qui l'ovrereit, mot en istreit granz puors, si grant que cil qui sereit entor en porreient ben morir, s'il ne se gardeient. Autresi

est de la gorge au malvaiz home, quar ele est orde dedenz sei, e (F° 33, v°) enchotist toz ceaus qui l'oïent parler, s'il se delitent en l'enchotece qu'il oïent, e sunt mal bailli. Quar, si cum dit l'escripture, male parole maumet bones costumes e la bone vie de l'omme. Or gardez, bones [genz], que vos ne seiez mu ne sort, en ceste manère que je vos ai ici dit, e si vos ou avez esté jusque ci, soffrez que Dex face ses beles vertuz en vos, qu'il vos rende l'oïe e la véue espiritau, c'est qu'il nos face entendre e retenir ceu qu'il comande. Obéissez à ses commandemenz, faites vos verai confès, demenez bone vie, desirvez la gloire dau cel. *Q. n. p.*

DOMINICA .XIII.

Beati oculi qui vident que vos videtis. Dico vobis quod multi prophete et reges voluerunt videre que vos videtis, et non viderunt, et audire que auditis, et non audierunt. Li evangiles d'ui nos reconte que n. s. Dex dist une fez à ses apostres : « Bonéuré sunt li oil qui veient ce que vos veiez. Quar veraiement vos dic que maint prophete, e maint rei voguirent véer ce que vos véez, e ne lo virent pas, e oïr ce que vos oïez, e ne l'oïrent pas. » E quant. n. s. parlot issi, si li respondit uns qui esteit sages de la lei, e si li dist : « Maistre, que ferai ge que ge puisse aveir la vie durable ? » Nostre s. li respondit e dist : « Que lis tu en la lei ? Coment i a escript ? » Cil respondit e dist : « Tu ameras De [de] tot ton cuer, e de tote t'arme, e de totes tes forces, de tote ta pense, e ton prosme si cum tei meismes. » E n. s. li respon-

dit: « *Recte judicasti.* Dreiturèrement as respondu, dist n. s. Iceu fai, si auras la vie durable. » Adonc vot cil justizer sei meisme, si dist à n. s.: « E qui est mis prosmes ? » E n. s. esgarda contre sus, si dist: « Uns hom, fist il, descendit de Jerusalem en Jhericho, e cheguit en la veie aus lairons, e il lo despoillèrent e naffrèrent, e s'en alèrent, e lo laissèrent dimi mort. Or avint qu'uns prestres passa par cele veie, e lo vit, e lo trespassa, ne li sona mot. Après repassa uns diacres par iqui, e ne li fist neiant. Après repassa par iqui uns hom de la cité qui esteít apelé *(sic)* Samarie, en la quau esteient paien, e quant il lo vit s'en oguit pité, e si s'aprosma de lui e si mist vin e oile en ses plaies, e si les lia, e si lo mist sor sa jument, e lo porta en une estable, e si s'en prist garde. E à l'autre jor traissist .II. deners de sa borse, e si les dona à l'establer, e si li dist: « *Curam illius habe et c.* Ten cez .II. deners, e pren te garde de cest nafré; e quant ge revendrai, ge te rendrai si tu i mez riens dau ton. » E quant n. s. li ot dite ceste parole, si li demanda: « Li quaus, fist-il, te semble qui fut plus prochains à celui qui cheguit en la veie aus lairons ? » E il li respondit e dist: « Cil, fist il, qui ot pité de lui, e qui li fist misericorde. — Fai ensement, dist n. s., à celui. » Seignors, fesom ben non mie solement à noz conoissanz, mas à toz ceaus qui mester ont de nos e de nostre aïue. Issi deservom la vie durable, mès esgardom ancore que signifie ceste senblance que n. s. dist au saive de la lei. Li hom qui descendit de Jherusalem en Jericob, signifie l'umain lignage qui, por lo peché Adam, cheguit de la gloire e de la clarté

n. s., e s'en ala au definement de cest sècle e de ceste mortau vie. Quar Jerusalem signifie, en sainte escripture, vision de paiz, e Jerico signifie lo definement de cest sècle. Li descendemenz c'est li avalers, e signifie lo consentement par qué hom s'abaisse de la gloire qu'il aveit (F° 34, r°) en paradis, e la dolor de ceste vie. E quant nostre premer père se mist en la veie de peché, adonc lo despoillèrent li lairon, e lo naffrèrent iqui malement, quar déables li tolit adonc la vestéure de l'inmortalité, e de l'innocenteté, dont da. l'aveit vestu, quant il lo fit, e lo nafra, si cum j'ai dit; quar li déables e sis conseilz lo naffrèrent malement en la char e en l'esperit daus vices de peché, e s'en alèrent, e lo deguerpirent dimé vif, quar ja seit ceu que déables (1) touguist à homme sainteté, ne li pot il pas neporquant tolir *(sic)* del tot qu'il n'entendist raison, e en tant cum il ne pot lui maumettre, en tant lo deguerpit dimé vif. Li prestres e li déacres qui trespassèrent lo naffré, e ne li firent nul ben, signifient les patriarches, les prophetes qui passèrent par ceste mortau vie, mas ne poguirent onques homme giter de peché de dampnation, en quei il esteit mis. Samaritanus qui est apelez en nostre langage gardaires, c'est n. s. da. Jhesu Crist, qui gardet ceaus cui il aime. Il vint en terre, si ot pité d'omme, e lo leva sor ses espalles, e lo porta à sauveté quant il, en la sainte char qu'il aveit prise en ma dame sainte Marie, espeneit noz pechez, quar par la jument est

---

(1) Ms. *Deo*.

signifiée la char n. s. Quar autresi come la jumenz vaut menz, e est plus basse que cil qui la chevauche, ausi eret la char en (1) n. s. meinz digne que la deitez qui eret en lui. Il cura les plaies au naffré, quant il par lo baptesme osta peché d'omme. Il i mist oile por la douçor de ses conforz, e i mist vin por l'asprece de ses manaces, quar li oiles est soés, e li vins est aspres : por ceu signifie li oiles conforz, e li vinz aspresce de ses manaces. E li conforz e les manaces valent aus plaies de nos pechez saner. L'estable signifie sainte iglese par la confession, quar autresi cum les bestes laissent lor fain ons estables, autresi laissent li pecheor lor pechez qui sunt orrible chose en sainte iglese, par la confession qu'il font aus preveires. Li mareschaus qui gardot l'estable, c'est li prestres qui garde sainte iglese, e qui tent parroise. Li dui dener que li prodom dona à l'establer, c'est l'escience daus .II. leis que li prestres deit aver de Dẹ à conseiller son prosme, e son pople ; e s'il i met aucune chose de son estude e de son pensé, n. s. li rendra quant vendra au jor dau juise. Esgardez, bones genz, cum Dex n. s. fist par sei meisme l'essample de la charité qu'il comanda à faire au saive de la lei. Que faimes nos à De por totes les choses qu'il a fait por nos ? Gardom ses commandemenz, amom lo de tot nostre cuer, de totes noz forces, e issi aurom la vie durable. *Q. n.p.*

---

(1) Ms. *eret en la char.*

DOMINICA .XIIII.

Cum ingrederetur Jhesus quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longe; et levaverunt vocem, dicentes: « Jhesu preceptor, miserere ... nostri. » Ce nos dit li evangiles d'ui que n. s. da. cum il alot corporaument par terre, qu'il voleit une fez aler [e]n Jerusalem, e quant il vint à l'entrée d'un chastel, si li venguirent à l'encontre .x. lepros qui esteient de loig e levèrent lor voiz, e distrent: « Jhesu comandères, aies merci de nos. » E n. s. lor dist: « Alez, fist-il, mostrez vos aus preveires. » Quar il esteit comandé en la veille lei que quant il i (F° 34, v°) aureit deget ou meseau à juger ou d'enfermeté, ou de santé, qu'il devreient estre jugé par les preveires. E por ceu lor dist n. s. qu'il s'alissent mostrer aus preveires. E il alèrent, e cum il i aloent, si furent sané en la veie. Li uns d'eaus, quant il fut sanez, si retorna à n. s., si li rendit graces ob grant voiz, e cil esteit paiens de ceaus de Samarie. Li autre .IX. esteient Juef qui, par lor grant orguil, ne daignèrent graces rendre à n. s. de lor santé qu'il lor aveit donée. E n. s. dist donc: « N'i aveit il .x. de ceaus qui sunt sané? e il ou sunt. N'en est (1) uns retornez qui rendist graces à De fors que cist estranges? » Adonc dist n. s. à celui: « Vai, fist il, ta fei t'a fait sauf. » Or esgardom que ceu signifie. Si cum roigne signifie les menuz pechez,

(1) Ms. *ne nest.*

autresi signifie la lepre les granz, les criminaus, les pechez de dampnation. Les menuz pechez sunt de trop rire, de trop juer, de trop parler tel hore est. Li maor de dampnation si sunt si come fornications, avoltires, usure, roberie, laroncins, glotonie, ivresce, fausetez, tricherie, homicide, clamer son prosme fou ou musart en despit de lui, esgarder femme por lie coveiter. Par roigne n'est nenguns desevrez de la conpaignie daus genz, ne par les menuz pechez n'est nenguns desevrez de la conpaignie da., ne daus angres; mès par les criminaus en est gitez. Bones genz, or avez oï lo beau miracle dau saint evangile d'ui, e la signifiance : esgardez ore vers vos meismes quau vos estes, que vos ne seiez en peché de dampnation, par qué vos seiez desevrez de De durablement. E si vos o estes, mostrez vos aus preveires, faites vos confès, si serez sain e nepte de voz pechez, si serez digne d'aver la soe gloire. *Q. n. p.*

DOMINICA .XV.

Dixit Jhesus discipulis suis : « Nemo potest duobus dominis servire.» Dui peché sunt par qué li diables se forsene en la crestienté, e par quei il trait plus hommes e femmes à sei. Li uns de cez pechez est luxure, e li autres coveitise. Par luxure se forsene il mot en la crestienté; quar nenguns ne porreit aconter les fornications, les avotires, e les autres malvaises ovres que la malvaise gent font d'eaus meismes par l'amonestement au déable. Ensement par coveitise maumet il mot de la crestienté, quar nenguns ne

poireit aconter les usures, les roberies, les laroncins qui sunt fait par son amonestement, e par lo peché de coveitise. De cest parle l'evangile d'ui, e nos amoneste que nos ne seiom en malvaise coveitise, mas entendom à De de cui vent toz li bens, qui nos mostre ici que nos ne poom pas entendre à lui servir, e à la richece terriene. Quar nenguns ne puit à dous seignors servir : ou il haïra l'un, e l'autre amera, ou il servira l'un, e l'autre mesprezera. Por ceu dist-il que nenguns ne puet servir à De, ne à la coveitise. Cil sert à la coveitise e à la richece terriene qui entent solement à conquerre les choses terrienes, e n'entent pas à l'amor De deservir, e quant il a les choses terrienes conquises, si ne les endure à despendre por De, si cum il devreit. E por ceu que la richece terriene [nuist au ben dau ceau deservir] (1), n'irez issi (F° 35, r°) à conquerre lo bon dau cel e à deservir. Si dist n. s. en l'evangile d'ui : « *Ideo dico vobis, ne solliciti sitis anime vestre quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini.* Ne seiez, ce dit n. s., curios que vos mengerez, ne que vos vestirez. » Donc n'est l'arme plus que viande, e li cors est plus que vestéure ? C'est à dire cil qui donet l'arme donet la viande, e cil qui donet lo cors donet la vestéure. Quar cil qui done les majors choses done les menors, e à iceu mostrer nos done convenables essamples. « *Respicite,* ce dist, *volatilia celi.* Esgardez, dist il, les oiseaus : il ne sement, ni ne mestivent, ne n'amassent

---

(1) Lacune facile à combler grâce au ms. 232, dont voici la leçon : « Et pour che que la convoitise de chest mond *nuist au ben du chiel desservir,* dist Diex, etc. »

en greners, *et pater noster celestis pascit illa,* e nostre père celestiaus les paist. Donc ne valez plus que il?» Maor garde se prendra de vos, s'en vos ne remaint [pechez] (?), qu'il ne fait daus oiseaus. E de la vestéure, ce dist Dex, por quei estes curios? Esgardez les lis e les flors qui sunt en cez champs, cum il cressent e cum il sunt beau vestu! Il ne laborent, ne ne sement, ne ne filent, e si vos dic qu'onques en sa gloire ne fut ben vestuz Salomons cum uns d'eaus est. Quar ceu sachez que la beautez que Salomons ot en sa vestéure ne fut mie porpre ne si bele, quar ceste beautez fut faite par main d'ome e par art, mas la beautez qui est on lis e ons flors est naturaus e porpre, e por ce dist n. s. que Salomonz ne fut onques si bien vestuz en tote sa gloire, cum est une de cez flors qui naist en cez champs. *Si autem quod hodie fenum est, et cras in clibanum mittitur Deus sic vestis* (sic), *quanto magis vos modice fidei!* Si Dex li pères vist l'erbe issi, qui huit est, e demain sera en for mise, e perira (1), que cuidez vos donques cum il vos vestira volunters, genz de petite fei? Ne seiez pas curios de vostre menger, ne diez pas donques que mengerom nos, ne que vestirom nos? Quar tot iceu enquerent li paien; mas n. s. da. set ben de quei nos avom besoig, e si nos dit: « *Primum querite .r. d. et .i. ejus.* Premèrement, ce dist, querez lo règne [De] e sa justize, e sa dreiture. » C'est créez si cum vos lo devez creire, sirvez lo si cum vos lo devez servir, e il vos donra totes iceles choses qui

---

(1) Ms. *perire*, peut-être pour *perie*.

vos seront necessaires. Or avez oï, bones genz, ce que n. s. nos deffent que nos ne seiom curios de conquerre les choses terrienes qui apartenent au cors. Il nos en deffent la curioseté, mas il ne nos en deffent pas la porvéance. Cil est trop curios qui issi entent aus choses terrienes, qu'il en oblie les choses qui apartenent à l'arme. Ja seit ceu donques que nos nos porvéom d'iceles choses dont ou nos est mester, n'i seiom pas trop curios, e ne perdom pas por les choses terrienes les celestiaus (1). Entendom au profit de noz armes, e Dex pensera daus cors, e donra en ceste vie mortau quéque nos seit mestiers, e après ceste vie en aurom la vie durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .XVI.

Ibat Jhesus in civitatem que vocatur Naym, et ibant discipuli ejus cum eo, et turba plurima. Ce dit li sainz evangiles d'ui que n. s. da. en cel tens qu'il alot corporaument par terre, si vint une fez en une cité qui esteit apelée Naym, e si aleient ob lui si desciple, e mot grant (F° 35, v°) genz. Quant il vint aus portes de la cipté, si portoient enterrer lo fil à une veve femme qui plus n'aveit d'enfanz, e la genz de la cipté ob lui aïuer à enterrer son fil. E quant n. s. la vit, si en ot pité, si li dist qu'ele ne plorast mie, si s'aprocha au mort e atocha la bère, e cil qui l'enportoient s'arestèrent, e n. s. apela lo mort, si li dist : « Vallet, leve sus. » E il leva iqui

(1) Ms. *por les celestiaus.*

meisme, si commença à parler. E n. s. lo prist si li rendit à sa mère, e paors prist à toz ceaus qui iqui esteient, e loèrent tuit e distrent (1) que granz prophetes esteit sors entr'eaus, e que Dex aveit visité son pople. Ce sunt li grant miracle que l'evangile d'ui nos reconte. Or oïez que ceu signifie : la femme veve signifie sainte iglese; li vallez qui esteit morz signifie les malvaiz crestiens qui sunt en peché dampnable. Quar li pechez c'est la morz, li pechères c'est li morz, si cum la mort oscist lo cors, autresi ocit li pechez l'arme. Li lez en quei li morz giseit signifie la malvaise demorance, en qué li morz demore .I. *(sic)*. Li pechères, li porteor ce sunt li déable qui lo malvaiz home qui est morz, c'est qui parmaint en peché dampnable, enportent à lor cymentère à grand bruit. E quaus est li cymentères où il l'enportent? Il est mot orribles e mot laiz, c'est enfer. En enfer sunt enterré li malvaiz homme e les malvaises femmes. Si cum nos lisom cum fut li riches hom devant cui porte geguit li ladres, qui desirot à estre saolez daus mies, qui cheeient de la table au riche homme, mas nus ne l'en donot. Vers iquau cimentère enportent déables lo malvais homme por iqui estre à toz jors. Bones genz, mot i a par lo munde de celes bères, mot i a de ceus e de celes qui gisent mort en peché dampnable, e cui li déable enportent en enfer. Quar il enportent les uns en enfer por luxure, les autres par coveitise. E sainte iglese ploret por ses crestiens qui vont à perdition.

---

(1) Ms. *dist.*

Quar [quant] hom veit en cest sècle son ami gezer par l'enfermeté de son cors ou morir, donc le plore l'om e regrete. Mas l'en ne plore pas quant hom lo veit gezer ons granz pechez mortaus qu'il font. Quar quant li prodom a son beau fil, e veit qu'il est malades, adonc est il mot dolenz. Mas s'il veit qu'il seit en fornication, ou en avoutire, ou en autre peché dampnable, ne li chaut, anceis li tent à grant proesce. Que deit ceu? quar il n'a mie overz les oilz dau cuer, si cum il a ceus dau cors, si ne veit pas iceles choses qui apartenent à l'arme, si cum il font iceles choses qui apartenent au cors. Que s'il entendist qué sis filz dessert, il plorereit par la mort de l'arme de son fil, e lo chastiereit qu'il ne deservist les paines d'enfer. Bones genz, plorom plus por la mort daus armes que de cele dau cors; plorom noz pechez e les autrui; plorom les pechors cui déable enportent toz vis en enfer par la mauvaise vie qu'il demainent, e preiom da. qu'il les esveilt daus pechez en quei il gisent mort, e que il les rende à lor mère, c'est à sainte iglese. Quar s'il ou comanda, li déable qui les enportent il les laisseront, ou à son comandement releveront daus pechez où il gisent mort, par quei il sunt desevré de De qui est la vie à l'arme. Quant l'arme s'en vait li cors se muert, e quant Dex se depart de l'arme qui est sa vie si muert (F° 36, r°). Nos trovom que Dex resescita .III. morz en icel temps qu'il alot corporaument par terre. Il resuscita une meschine, la fille au maistre de la synagoge, e si la reçuscita quant li cors eret ancore en la maison son père. Si reçuscita cest bacheler, dont l'evangile d'ui parle, cui l'om

aveit ja porté fors les portes de la cité por enterrer. Si reçuscita monseignor saint Ladre qui aveit ja jéu .IIII. jors on sepulcre. Icist .III. mort signifient .III. manères de pecheors, cui Dex apele par sa grace à sainte iglese. La meschine signifie ceus qui sunt par male volunté en rebost solement, e en oscurté dedenz lor corages mort, e ne volent ou ne puent demostrer par ovre que il sunt en (1) male volunté. Quar autresi est de male volunté qui est dedenz l'omme, cum de la meschine qui fut morte dedenz la maison son père. Li bachelers qui fut reçuscitez defors les portes de la cité, signifia ceaus qui par male volunté demostrent apertement quau il sunt en lor ovre. Sainz Ladres, qui aveit gegu .IIII. jorz on sepulcre, signifie ceus qui longement ont gegu en lor peché, autresi cum s'il puissent, por ce qu'à tot le sècle annue e puit lor malvaise vie qu'il ont longement demenée. E n. s. da. reçuscita la meschine dedenz la maison son père, lo bacheler defors la cipté, saint Ladres on sepulcre, quant il osta l'omme de sa male volunté, l'autre de sa malvaise ovre, l'autre de sa malvaise costume en qué il est toz porriz, e où il a longement gegu. Seignors, or esgardom quau nos sommes ou mort, ou vi. E si nos sommes mort par peché, soffrom que Dex nos dont vie, e qu'il nos dont santé à noz armes. E si li préom qu'il nos doint faire iceles ovres en ceste mortau vie, que nos puissom aver la gloire dau cel. *Q. n. p.*

---

(1) Ms. *par.*

DOMINICA .XVII.

Intravit Jhesus in domum cujusdam principis Phariseorum sabbato manducare panem et ipsi observabant eum. Ce nos reconte li evangiles d'ui que n. s. da. entra .I. jor de sabat en la maison d'un prince daus Pharises por menger iqui pain, e il l'esgardoent. Si aveit davant n. s. .I. homme qui esteit ypocrites, e n. s. lor demanda à ceaus qui esteient saive de la lei, si li lezeit qu'il donast santé aus malades le jor dau sabat. Il s'escotèrent, e n. s. le sana. E por ceu qu'il saveit ben qu'il pensoient mau en lor cuers, e qu'il lor repreissent s'il l'éussent, si lor dist : « Qui est cil de vos toz, si sis asnes ou sis bues chaeit en .I. poiz, qu'il ne l'en traissist fors au jor dau sabat? » E quant il oïrent ceu, si ne li osèrent mot soner, ne ne soguirent que dire. Or oïez que ceu signifie : homme qui est ydropes est plains de malvaises humors, e de malvaises aigues, si est toz jorz enflez e seellanz, e si li put s'aleine. Que signifie donc plus dreiturèrement, ne plus covenablement li ydropes, ou li homme qui est coveitos, e qui est plains d'autrui bens qu'il a amassé desleiaument. E tant cum il plus a, tant coveite il plus à aveir, e taus hom a l'alène puant, quar il a malvaise odor, e malvaise renomée vers toz ceaus qui lo conoissent. E tuit cil (F° 36, v°) s'eschivent de lui qui lo conissont, ne qui De aiment. Or poom nos donques dire que totes les ores garist ydrope de s'enfermeté. Bones genz, or esgardom vers nos meismes que vos ne seiez gros ne enflé d'autrui

bens que vos avez desléaument conquis, si cum par usure ou par vendre à terme, par achater blé en terre, par roberie, par laironcin, ne par autre malvaise manère par qué l'on conquert autrui chose desleiaument. E si vos ou avez fait, rendez ceu que vos avez conquis par peché à ceaus cui il deit estre, e si vos n'avez dont ou rendez, criez merci, e si lor priez qu'il vos ou pardonent, e qu'il vos en absougent par bon corage, e après vos en rendez verai confès à De e à vostre pastor, si vos sera pardoné par la repentance, e par la confession que l'en vos donra. Or préom n. s. qu'il nos doint tau penitance, e taus ovres faire, e tau vie demener, dont il nos otreit sa grace en terre e sa gloire on cel. *Q. n. p.*

DOMINICA .XVIII.

Dilige Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua: hoc est primum et maximum mandatum. Ce dit li evangiles d'ui que uns maistres de la lei assaia n. s. une fez, e li demanda quaus eret li maires commandemenz de la lei. E n. s. li respondit : « Aime [De] de tot ton cuer, e de tote t'arme, e de tote ta pensée, c'est, ce dist n. s., li maires comandemenz, e li premers. » Li segonz est senblance à cestui : Tu ameras ton prosme si cum tei meisme. En icez .II. comandemenz pent tote la leis e li prophete. Bones genz, si vos volez De aver, e si vos volez la soe gloire conquerre, ici poez oïr coment. Quar si vos amez De de tot vostre cuer, e vostre prosme si cum vos meismes, si ferez ceu que

Dex comandé. Or esgardez, seignors, totes les choses par qué hom se travaille en cest sècle, si sunt trespassables, fors une sole. Icele mainet homme de cest chestiver en la gloire durable, c'est De servir. Totes les autres choses si sunt trespassables et vaines. Qui De ne sert, por nient est acontée sa vie, quar ele ne vaut nient, e meilz sereit à homme qu'il ne fust ja, qu'il fust à sa dampnation, e meilz li sereit qu'il fust morz que vivre en peché. E si taus hom poguist autretant vivre cum Enoch qui fut dès lo commencement dau sècle, e ne morra jusqu'en la fin, s'il aveit la force Sansom, e la beauté Absalon, e lo sen Salomon, e l'ignèleté Ysael qui esteit igneaus cum chevrous en lande, e s'il aveit la richece Octovien de Rome qui à merveilles fut richés e ot grant tresor, e s'il aveit la seignorie Cesar qui tot le munde ot en sa poesté, si ne li vaudreit tot ce nient, dès qu'il De ne servireit en sa vie. Quar tot iceu perdreit il à sa mort, e ireit en enfer dès qu'il n'aureit De servi en sa vie. Quar si cum dit n. s. meisme : « *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, anime vero sue detrimentum patiatur?* Que vaut à homme, ce dist Dex, s'il gaigne tot le monde, e il pert s'arme? » Donques est li meilz qu'omme puisse faire, si est de De servir. E si homme a tenu or, ou argent, ou bele femme, encontre De, s'il veit (F° 37, r°) qu'il les puisse tenir à l'amor de De. Seignors e dames, amom De, quar il nos aime e premèrement nos precha, e enseigna assez par quei nos le devom amer. Quatre bens sunt par qué nos le devom amer, e li trei nos sunt ja doné, le quart nos promet si nos le volom deservir.

Li premers de cez bens, si est cist mondes que vos véez, li ceus, la terre, li solailz, la lune, les esteiles, li oiseau, li peisson, les bestes, li arbres, les herbes. E tot quantque vos véez, tot fist n. s. par nos, e par ceu le devom nos amer. Li segonz bens, ceu est que il nos a formez à sa forme e à s'ymage, e por ceu le devom nos amer. Li terz bens que Dex a fait por nos, c'est ceu qu'il enveia son fil en terre, e lo livra à mort por nos réembre de mort durable, e por nos livrer à vie; e por ceu lo devom nos amer. Li quarz bens est la joie durable qu'il nos promet, e qu'il nos donra, si nos la volom deservir (1) de tot nostre cuer, e de tote nostre arme, e de tote nostre pensée, e nostre prosme si cum nos meismes; quar ce comande la sainte escripture que cil qui amet De, amet son prosme si cum sei meisme. Quar s'il n'aimet son prosme qu'il veit, ce dit li evangiles, cum porreit il amer De, qu'il ne veit pas? Amom nostre prosme si cum nos meismes, façom li bien s'il li besoigne e nos aiom de quei. Quar autrement n'est pas la charitez de De en nos. E si nos amom De sor totes choses, e nostre prosme si cum nos meismes, si aurom la vie durable que Dex promet à ceaus qui l'aiment. *Q. n.*

---

(1) Lacune qu'il faut remplir ainsi : [Por totes cez choses le devom nos amer.] Leçon autorisée par celle du ms. 232 : « Se nos le volom deservir. *Pour toutes ches coses le devons nous amer* de tout no cuer, de toute no forche. »

DOMINICA .XVIIII.

Confide, fili; remittuntur tibi peccata tua. Ce nos reconte li evangiles d'ui que n. s. sana une fez .I. homme d'une enfermeté qui est apelée paralisis. Cest malade li aportèrent la gent davant lui, en .I. lit, e cum il vit lor créance, si dist : « *Confide, fili; r. t. p. t.* Aies fiance, fist n. s., ti peché te sunt pardoné : leve sus, pren ton lit, vai à ta maison. » E cil si leva sus ignelement, si fut toz gariz. E quant ce virent les genz, si en glorifièrent n. s. da. Or oïez que ceu signifie. Ceste enfermetez, dont cist homme fut sanez, que cil qui l'a ne se puet aïuer de nul daus menbres où il l'a, ne de tot le cors si il l'i a, que signifie donc ceste enfermetez plus covenablement que pechez, par qué déables maumet les membres, e tot lo cors d'ome, e li dit qu'il ne puet bien faire ne De servir? Cil qui aportent lo malade avant n. s., signifient les bons preveires, e les bons hommes de sainte iglese, qui sovent preient De por les pecheors qu'il les ost de lor peché, e qu'il lor donge sa grace par quei il les puissent laisser e De amer. Quar li malvaiz hom, cui déables a encombré par peché de dampnation, n'a pas poer qu'il puisse retorner à De par sei. Si li besoignet que li preveire de sainte iglise li aïuent. Li lez, en quei les genz portoient lo malade, signifie les cors daus pecheors en quei l'arme gic en peché de dampnation. Ore à totes iceles ores que Dex oste homme de peché dampnable, à totes iceles ores [le] garist il de paralitique e de s'enfermeté. Préom De qu'il nos

ost de l'enfermeté de noz armes, c'est qu'il nos pardont noz pechez, e qu'il deffende noz cors de toz maus (F° 37, v°) e il nos [dont] deservir la soe gloire. *Q. n. p.*

DOMINICA .XX.

Simile factum est regnum celorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo. Nostre s. da. nos a parlé en l'evangile d'ui, par une senblance. Si dist que tot autresi est de l'atornement dau règne daus ceaus, cum d'un rei qui fist noces à son fil, e envéa ses sirvenz, por apeler ceaus qu'il aveit semons. Si ala li uns à sa vile, li autre à sa marchanderie, li autre pristrent les sirvenz, si les laidèrent e ocistrent. Li rois, cum il oït ce dire, si en fu mot irez, si envéa ses oz e fist oscire les homicides, e arder lor cité. Adonc si dist li reis à ses sirvenz : « Les noces, dist il, sunt apareillées, mas cil qui i furent apelé, ne furent pas digne. Alez ore aus issues daus veies e aus quarreforcs, e toz ceaus qu'i vos troverez, apelez aus noces. » E cil i alèrent, e assenblèrent toz ceaus qu'il trovèrent; e des bons et des maus, tant que la sale fut tote pleine. Adonc i entra li reis, por véer ceaus qui esteient assis aus noces son fil. Si vint iqui .I. homme qui n'esteit pas vestu de vestéure nubiau, si li dist : « *Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem?* Amis, fist li reis à celui, coment entras-tu céanz sanz vestéure nuptiau ? » *At ille obtimuit* (sic). Amoit, ce dit l'escripture, non pas por ceu qu'il ne poguist parler, mès por ceu qu'il ne saveit que dire. Adonc

dist li sires à ses sirvenz : « Liez li les pez e les mains, si ert mis en tenebres. Iqui sera paorz e escroissemenz de denz. » Et quant n. s. ot dite ceste senblance, si dist après : « *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* Mot i a daus apelez, ce dist n. s., mas poi i a daus esliz. » Oïez que ceu signifie. Li reis qui fist noces à son fil, c'est Dex li pères. Li filz, c'est li sauvères dau monde, n. s. Jhesu Crist. L'espose, c'est sainte iglese. Les nopce[s] sunt la feiz, e la créance, e l'amors par quei sainte iglese est ajostée à n. s. L'occision daus cors e daus oseaus signifie le martirement daus martirs qui furent martirié par la créance, par quei il creguirent en De. Cil qui furent semons e apelé aus noces, furent cil de la veille lei, li poples Israel. Li premers messages que Dex i enveia por eaus, ce furent Moyses e Aaron qui lor enseignèrent premèrement la veille lei, coment il devreient De amer e servir ; mas il n'o firent pas si cum il ou comandèrent. Le segont message que n. s. lor envéa, si furent li prophete qui lor prechèrent l'avenement n. s., e sa passion, e coment sainte iglese deveit estre ajostée à n. s. par la créance qu'ele a ore en lui. Mas il desprisèrent lor predication, e les laidèrent, e les oscistrent, e aussi firent il (1) à taus i ot de ses apostres. E quant n. s. vit ceu qu'il ne creireient pas en sa créance, e qu'il aveient ocis e laidiz ses messages, si s'en corroça ob eaus. Si vindrent par lo comandement De li Romain en Jerusalem e assis-

(1) Ms. *fist il.*

trent les felons Jues qui ne vorent entrer en sa créance, e les affamèrent issi laenz q'une femme mengot son enfant par destresce de faim. Si pristrent la cité, e arsirent lo temple, e oscistrent une partie daus Jues, e les autres enmenèrent en prison e en cheitiver. Issi venja Dex sei meisme, après sa mort, de cele malvaise gent. E après, por ceu que cele malvaise gent ne furent pas digne d'entrer, ob les filz De, en sainte (F° 38, r°) iglese, si dist n. s. à ses apostres : « Alez, fist il, par tot le monde, e prechez la créance de la crestienté, e amenez toz ceus qu'i vos troverez, si que les noces seient plaines. » Li apostre alèrent e prechèrent par tot lo munde, si cum n. s. lor comanda. Sainz Thomas precha en Ynde la maor, sainz Berthomez en Ynde la menor, sainz Symons en Perse, sainz Phelippes en Sezile, sainz Johans en Asie, sainz James li granz en Espagne, sainz James li mendres en Judée, sainz Pères en Lonbardie, sainz Pous en Grèce, sainz Andrés en Archage. E il, e lor deciple, prechèrent la créance de la crestienté de tote manère de gent e de toz les langages, tant que vos poez véer que la maisons De est plaine de gent : si sunt en sa créance ! Mès or entendez que ceu signifie que li reis fist, quant il entra as noces por véer ceaus qui i esteient assis : ceu meismes fait da. chascun jor. Il esgarda coment nos nos contenom en la créance, en quei il nos a posez, c'est il esgarde quaus ovres nos i fasom, quau vie nos i demenom. La vie e les ovres sunt signifiées par la vestéure. Cil est belement vestuz qui bone vie maine, c'est qui bones ovres fait en la créance De. E cil est lai-

dement vestuz qui ne fait si mal non. La vestéure nubiaus est charitez. Qui charité a, si a bele vestéure davant De, e il plaist à De : e qui charité n'a, si a laide vestéure davant De e desplaist à De. E cil a charité en lui qui aime De sor totes choses, e son prosme, si cum sei meisme, cil est belement vestuz, e il a vestéure nubiau. Celui qui n'a vestéure nubiau, c'est qui n'a charité, apelera Dex mot laidement s'il ne s'i garde, e si li dira : « Amis, e coment entras-tu céanz, sans vestéure nubiau? » C'est que Dex dira au malvaiz homme, quant il vendra : « Coment t'es tu contenuz en la crestienté? Quau vie i as tu demenée? » E cil amoira, por ceu qu'il ne saura que dire, e Dex apelera donc ses sirvenz, les déables qui sunt si sirvent e si baillif de cest mester, si lor comandera qu'il li lient les pez e les mains, e qu'il le (1) getent ons tenebres d'enfer, où nus hom ne puet véer gote ob oilz dau cors. Iqui sera veraiement paors e escroissemenz de denz. « Mot i a, ce dist n. s., daus apelez, mas poi i a daus esliz. » C'est à dire, mot i a de ceaus qui sunt apelé en sa créance, mès poi i a de ceaus qui veraie charité aient, ne tengent vers lui. Bones genz, or esgardez en vos meismes que vos ne seiez laidement vestuz. Laide vestéure a en peché, e orrible, e qui mot desplaist à De, e durement en sera blasmez qui en sera vestuz en la fin. Vistom charité qui est bele vestéure, c'est amom De sor totes choses, e nostre prosme si cum nos meismes, e issi entrerom as noces durables on cel. *Q. n. p.*

---

(1) Ms. *les*.

DOMINICA .XXI.

Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur Capharnaon. Nos trovom en l'evangile d'ui que uns reis vint à n. s., si li préa qu'il venguist à son fil qui se moreit, e qu'il li donast santé. E. n. s. li respondit : « Si vos ne véez signes ou miracles, vos ne creirez ja. » E au rei pesot de ceu que n. s. demorot à aler. Si li dist : « Sire, vien tost, avant que mis filz mure. » Adonc li dist n. s. : « Vai, fist il, tis filz vit. » C'est (F° 38, v°) à dire, tis filz est gariz. Li reis creguit la parole que n. s. li ot dite, si s'en ala. E, cum il vint vers sa maison, si li venguirent ses sirvenz encontre, qui li distrent que sis filz esteit gariz. Adonc lor demanda li pères, à quel ore il aveit ogu meilz ; e il li distrent qu'à ore septeine lo deguerpit la fevre. Si entendit adonc li pères que n. s. li dist icele ore : « Vai, tis filz est gariz. » Si creguirent en n. s. il e tote sa maignée. Or oïez que cist miracles signifie. Cist reis signifie le bon preveire, lai où il est qui governe la gent de sa parroise espiritaument, segont les armes, si cum li reis governot la gent de la cipté corporaument, segont les cors. Li filz qui eret malades, e dont li reis préa n. s., signifie l'omme pecheor, por cui li prestres prie e de jorz e de nuiz. L'enfermetez signifie peché dampnable, si cum est luxure, coveitise, ivresce, haine e les autres pechez par quei hom puet morir de la mort durable. Mès ausi cum li reis préa n. s. de son fil malade, e n. s. da. osta l'enfermeté de lui par sa prière, autresi puet

li bons prestres sovent por son parrosien pecheor cui il aïue, cui il aime, e cui il deit amer, si cum li pères son fil. E Dex, por la preière dau bon preveire, oste le peché de lui par quei il vait à la mort durable. Gardez vos, bones gens, que vos ne seiez en peché de dampnation par quei l'om vait à la mort, c'est ons paines d'enfer. Nos qui devom estre rei, c'est governor de vos meismes e de voz armes, préom n. s. qu'il nos garisse de nuiz e de jorz de peché. E Dex, qui est pies e merciables, il oïe noz prières por nos e por vos, e nos dont santé à noz armes, e force, e vigor par qué nos puissom deservir la soe gloire durable. *Q. n. p.*

DOMINICA .XXII.

Simile est regnum celorum homini regi qui voluit racionem ponere cum servis suis. Nostre s. da. nos a parlé en l'evangile d'ui, par une senblance, que si nos volom qu'il nos pardoint noz pechez, quant nos li criom merci, il nos estuet que nos pardonom à ceaus qui nos ont meffait, maismement s'il nos en prient, e il nos presentent dreit par raison. Il si fut, ce dit, uns reis qui vot mettre ses sirvenz à raison. Si l'en fut amené davant sei qui li deveit (1) .x. marcs d'argent, e por ceu qu'il n'aveit dont il le poguist aquiter, si comanda li reis qu'il fust venduz e sa femme e si enfant, tant qu'il oguist tot son aveir. Quant li sirvenz oït ce, si cheguit

(1) Ms. *deveient*.

aus pez son seignor, si li dist : « Sire, soffre mei, e ge te rendrai la toe chose. » Adonc en ot li reis merci, si l'en laissa aler, e quita la clamor de tote sa depte. Cil s'en torna de davant lo rei toz liez, e cum il s'en fut issuz, si trova .I. de ses conpaignons, .I. daus autres sirvenz le rei qui li deveit .c. deners, si lo prist, si lo comença à destraindre, e si li dist : « *Redde quod debes*. Rent me ceu que tu me deiz. » E cil li cria merci, e si li dist : « Soffre mei, e atent, e ge te rendrai quantque ge te dei. » E cil ne vot, anceis lo fist mettre en une chartre jusque il li (F° 39, r°) rendist tote sa depte. Quant ceu virent li sirvent, si en furent mot iré, e contèrent au rei tote la chose qui eret avenue. Adonc l'apela li reis, e si li dist : « *Serve nequam et c.* Fou serf, fist li reis, ge t'aveie pardoné tote ma depte que tu m'en préas; donc ne deguisses tu aver merci de ton conpaignon, autresi cum ge l'ogui de tei? » Si en fut li reis mot corrocez, si lo commanda tant à batre, jusque il li rendist tote sa depte qu'il li aveit pardonée. E quant n. s. ot dite ceste senblance, si dist après : « Autresi, fist il, fera mis pères dau cel, si vos ne pardonez les uns vers les autres voz ires de toz voz cuers. » Bones genz, cist reis signifie da. n. s. qui est reis dau cel, e de la terre, e de totes les choses qui sunt. Li sirvenz, cui li reis mist à raison, signifie nos qui devom estre sirvent n. s., e à cui nos rendrom à la fin raison de noz ovres, e de noz paroles, e de noz porpens. La depte signifie peché, quar adonc sunt endepté chascuns envers De, quant il meffait e peche. La grant depte daus .x. marcs d'argent signifie les granz pechez damp-

nables, si cum est homicides, avoutires, fornications, usure. La petite depte signifie les menuz pechez, si cum est vilaine parole dire à son prosme, ou autre meffait dont hom ne se prend garde. Or avent, tel ore est, que uns hom fait homicide, ou avoutire, ou fornication : cil est endeptez envers De de grant depte. Mès quant il entent que Dex l'en mettra à raison, au jor dau juyse, si creint estre dampnez, si s'umilie, si se fait confès, si en crie merci à De, e Dex qui est pies, e misericors, si en a pité, si lo li pardone tot, si cum li reis fist à son sirvent les .x. mars de l'argent qu'il ne li pot soudre. Or avent, tel ore est, qu'o i a tau homme, à cui l'a fait merci de si grant peché cum est homicide, ou avoutire, ou fornication, ou usure, ou aucuns autres granz pechez, que aucuns li a dite aucune dure parole, e quant cil, qui li a dite la dure parole, li crie merci, e offre amendement, si n'en vot aveir merci. Encore s'il li aveit tué son père! De tel homme poez ben dire que Dex li demandera le peché qu'il li aveit pardoné, por la grant felonie dont il est plains. Porpensez vos que vos avez fait çai en arrère, e quau vos estes ore. Si vos veiez que vos seiez en grant peché, par quei vos seiez endepté envers De, dignement criez li merci, e si vos de bon cuer li criez merci, il le vos pardonra. E puis vos tenez de faire iceles ovres qui lui desplazent. Si vos avez esté çai en arrère en grant peché, dont vos aiez esté confès, e dont vos ait fait pardon, seiez en joios e lez, e si aucuns vos a fait ou dit qu'il ne deguist, pardonez li volunters, maismement s'il vos en crie merci, e il vos

en offre amendement. Quar si vos nel faites, Dex le vos demandera, e toz voz pechez, encore ceaus qu'il vos aveit pardonez. Si cum vos avez oï ons paroles de l'evangile d'ui, cum fist li reis à son felon sirvent, cui il aveit pardoné les .x. mars d'argent, e qui ne vot pardoner à son conpaignon les .c. deners qu'il li deveit, tot autresi fera li (F° 39, v°) filz De à nos sì nos ne pardonom li un aus autres noz ires de toz noz cuers. Por ceu dist il de toz noz cuers, qu'il en i a d'itaus qui pardonent daus boches, mas daus cuers ne volent mie pardoner, ainz estoient lor felonies dedenz lor cuers, e quant il en ont temps e aise, si s'en vengent laidement. Taus pardons n'est pas bons. Bones genz, pardonez à ceaus qui meffait vos ont, ou mesdit, si vaus (1) quant il vos crient merci, e il vos en offrissent amendement. Quar si vos nel faites, Dex ne vos pardonra pas voz meffaiz. E n. s. Dex, qui nos dit le bon essample de l'evangile d'ui, nos dont issi pardoner ceu que l'om nos meffait ou mesdit, e taus ovres nos dont faire en ceste mortau vie que nos puissom aveir sa gloire on cel. *Q. n. p.*

DOMINICA .XXIII.

Reddite que sunt Cesaris Cesari, et que sunt Dei Deo. Ce nos reconte li evangiles d'ui que li Pharise pristrent conseil de reprendre n. s., s'il poguissent,

(1) Ce mot est reproduit ainsi par le ms. 232 : « Pardounés à chiaus qui meffait vous ont, *semaus* non se il crient merchi. »

en parole. Si amenèrent ob eaus la maignée Herode, si li distrent : « *Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.* Maistre, firent il, nos savom ben que tu es verais, e que tu enseignes la veie De en verité. » Costume est au malvaiz homme, quant il veaut homme deceivre, qu'il lo loe primes, e por ceu loèrent n. s. au comencement, qu'il lo cuidèrent après plus legèrement deceivre. « Or nos dies s'il nos lest que nos dongom cens à l'enpereor, ou non? » Ol eret avengu, davant lo temps de la nativité n. s., que li Romain aveient mis main en la terre de Jerusalem, e qu'il aveient fait que li Jué lor deveient tréu, e qu'il lor rendreient cens. Si diseient li un que c'esteit bens, por ceu que li Romain teneient la terre e deffendeient, li autre diseient que n'esteit pas bens, que li poples qui créeit De, e qui deveient dismes e offrendes à De, ne deguissent pas doner cens, ne tréu, à seignor terrien. Issi fut discorde entr'aus d'iceste chose. Or vindrent li Pharisei qui assaient n. s. à lui, por demander si l'on deveit cens doner à l'enpereor ou non; non mie por aprendre la verité, mas por lui entreprendre, s'il poguissont. Quar s'il deissist que l'om ne deguist doner cens à l'empereor, il lo preissont, e por ceu aveient il la gent Herode ob eaus, e s'il deissist que l'om lo deveit doner, s'il deissent qu'il oguist parlé encontre la franchise dau pople da. Ce dit la sainte escripture qu'après ceu que n. s. vit lor pensées, si lor dist : « Que me temptez vos, ypocrite? » Ypocrites est cil qui a senblance de bon homme defors, e dedenz n'a point de verité. Itau furent li Pharisei, por

ceu les apela il ypocrites. Après si lor dist : « Aportez me la moneie dau cens. » E il li baillèrent .I. dener, où l'ymage e li nons l'empereór esteit escriz. « De cui, dist n. s., est ceste ymage, e cist escripz ? » E il li distrent : « L'empereor. » E n. s. lor dist : « *Reddite que sunt Cesaris Cesari, et que sunt Dei Deo*. Rendez, fist il, totes iceles choses de l'enpereor à l'enpereor, e celes choses qui sunt de De, rendez à De. » Bones genz, à ceste parole darrère vos tenez, e iceste faites. Rendez à vostre seignor terrien, ce que vos li devez. Vos devez creire que à vostre seignor terrien devez cens e tailles, e chevauchées, e servises, e charreis. Rendre lo li devez tot à luc e (1) (F° 40, r°) à temps, e à De devez vos dismes de totes voz choses, e offrendes de tau ben cum Dex vos a doné. Rendez à De ceu que vos li devez leiaument. Encore devez vos à De une autre chose qu'il vos convent rendre, c'est l'ymage De qui est en vos. Quar autresi cum on dener que l'om rent au seignor terrien est, taus hore est, formée s'ymage, autresi est l'ymage De en nos formée. Quar, si cum dit la sainte escripture, hom est faiz à l'ymage e à la senblance da., rendez donc vos meismes à da. par bones ovres, par bone vie, por ceu qu'en vos est formée s'ymage e sa senblance. Ausi cum vos devez au seignor terrien rendre lo dener où s'ymage est formée, ausi devez vos à da. ren-

(1) Au bas du feuillet, on lit *à temps*, qui se trouve répété au commencement du folio suivant. C'était un signe de rappel ; le cahier finit ici.

dre vos meismes qui estes fait à sa forme. Gardez vos de mau penser, de mau dire, de mau véer, de mau oïr, de mal faire. Sirvez De, non pas solement de voz choses, mès de vos meismes, si aurez la vie durable. *Quod nobis prestare dignetur.*

DOMINICA .XXIIII.

Loquente Jhesu ad turbas, ecce princeps unus adoravit eum dicens : « Domine, filia mea mihi defuncta est; set veni, et manum tuam inpone, et vivet. » Ce nos reconte li evangiles d'ui que quant n. s. da. parlot une fez aus genz, si li vint uns princes, uns maistres, si l'aora e dist : « Maistre, fait il, ma fille est ore céenz morte; vien, si met ta main sor li, si vivra. » E n. s. leva sus, si lo començа à segre, si vint une femme qui aveit esté malade de par flui de son ventre .XII. anz, si aveit créance en son cuer que si ele esteit tant près de n. s. qu'ele poguist atocher la vestéure de lui, qu'ele garreit, si vint darrère lui, si atocha la frenge de son vestiment, e n. s. da. se torna vers li, e si li dist : « Fille, dist il, aies fiance, ta feiz t'a fait sauve. » Si fut la femme garie en icele ore. Bones genz, ceste femme signifie l'arme qui est en peché de luxure, de fornication, ou d'avoltire, ou d'autre delit de la char, e vait à la mort durable. Cele arme garist ben Dex de son peché, à cui il done qu'ele puet venir à veraie confession, e si done par sa grace qu'ele puet receivre à sauveté le son sacrement. Seignors, mot a ore par lo munde de ceaus qui

sunt malade de ceste enfermeté, c'est de la luxure de lor cors, par quei il parvenent tuit au fuc e à la mort durable. Si Dex merci n'en a, mot fait li déables grant gast daus genz par luxure. Quar qui poireit aconter ceaus qu'il a mis en avoutire, ne ceaus qu'il tent en fornication, qui tuit sunt perdu, s'il se laissent prendre en ceste manère, durablement. Cil qui sunt en fornication ne cuident pas, ne n'ou volent creire, ne otreier qu'il seient perdu par tau manère de peché. Quar il disent, dès que li hom n'a femme, ne la femme n'a seignor, n'est pas pechez dampnables s'il gisent ensenble. Mès por nient fut donques mariages, si ol est issi cum il disent. Quar par quei se girreit donques li hom ob une femme dès que il porreit giser ob totes iceles qui n'ont pas seignor? Issi se confortent cil qui vont aus femmes menesteraus, aus veves, aus chanberires, e aus filles aux prodommes, aus puceles, e à totes celes qui volent consentir à faire lor folies. Issi se confortent il entr'aus, quar il dient : (F° 40, v°) « N'est pas pechez dont hom seit dampnez, quant hom, qui n'a femme, git o femme qui n'a seignor. » Mas s'il ne se gardent, il le sauront malement, quant vendra à la fin. Quar ceu dit la sainte escripture, cil qui ceu font e qui morent en tau peché, c'est en fornication, qu'il n'auront ja part on règne De. E por nient en chantereit hom messes, ne ne fereit hom autres bens por celui qui en icest peché morreit. Or préom De por nos e por tote la crestienté, que Dex nos garisse de peché de luxure, e que nos gart neptement noz cors, e noz oilz, noz oreilles, noz boches, noz mains, e toz noz menbres

de la luxure, e qu'il nos gart de toz pechez, e nos doint faire iceles ovres que nos puissom aver la vie durable. *Q. n. p.*

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bone voluntatis. Nos trovom on saint evangile d'ui que n. s. Dex nasquit de madame sainte Marie, au jor d'ui, en Bethléem, si cum aveit promis par les prophetes ancienement. E quant il fut nez en Belléem, si furent (1) li pastor de la cité la nuit fors, qui veilloient por garder les parcs daus oeilles, si vint uns angres daus ceus à eaus, e il oguirent mot grant paor : « N'aez paor, ce lor dist li angres, ne t'esmaez, quar ge vos aporc .I. message d'une joie mot grant qui sera à tot le pople. Quar nez est hui li sauvères dau monde en la cipté de Belléem, qui est *Christus dominus*, e à taus entreseignes que vos le troverez envolopé en dras, gisant en une greche. » E cum li angres ot ce dit, si ajosta une granz oz d'angres, si commencèrent à chanter e distrent : « *Gloria in excelsis Deo, et c.* Gloire, firent il, seit à De en haut, e en terre paiz aus hommes de bone volunté. » E quant il oïrent la doçor e la melodie dau chant que li angre chantèrent, e la grant resplendor de lor grant beauté trestot apertement virent, si oguirent mot grant joie entr'aus communaument. Bones genz, or oïez apertement la signifiance d'iceste sainte parole, e

(1) Ms. *si fu.*

de tote la sauveté d'omme. Ici poez véer e entendre, si vos estes fruit de De, e si vos avez paiz ob De. Quar ici poez oïr que paiz ont de lui cil qui ont bone volunté; e quant cil qui ont bone volunté sunt ben de De, neis quant il ne sunt d'autre ben faire poissant, autresi sunt cil qui ont male volunté, ja mal sereient il poissant d'autre mau faire (1) daus ovres de De. Donques que [li] vaudra paiz de De s'il n'a bone volunté en sei meismes de ben faire. E face bien tant cum il poira, si conquerra la vie durable. Longe discorde aveit ogue grant temps entre De e homme, quar dès iceu temps qu'Adams pecha, fu la discorde entre De e homme issi granz, qu'onques puis jusqu'à l'avenement au filz De, qu'il nasquit de la sainte virge Marie, si cum est hui, n'esteit hom ne femme entrez en la gloire De. Mès quant li filz De fut nez, si fut faite la paiz entre De e homme, e chantée, e glorifiée, quant li angre deissirent: « *Gloria in excelsis Deo et c.* Gloire, firent il, seit à De en haut, e en terre paiz aus hommes de bone volunté. » Li pastor, (F° 41, r°) quant il oïrent iceste grant joie, si parlèrent ensenble e alèrent en Belléem, e trovèrent n. s. si cum li angres lor aveit dit. Bones genz, desprizom iceles choses que Dex hèt, e amom iceles choses que Dex aime. Querom le par bone volunté e par bones ovres, si aurom la paiz de lui en terre, e sa gloire ons ceaus où il nos conduiet, c'est *Jhesus Christus filius Virginis qui cum patre et spiritu sancto vivit et regnat Deus per omnia, et c.*

---

(1) Lacune.

Super flumina Babilonis, illic sedimus, et flevimus dum recordaremur tui, Syon. Oïez, seignors, que nos demostre n. s. par .dd. lo prophete. Ce nos mostre que cist monz n'est pas nostre naturaument, e por iceu n'i devom mettre nostre amor, quar li mondes est plains de felonie, e nostre vie est mot petite, ce véez vos ben e ben o savez. Sovent avient qu'om se lève sains e haitez au matin de son liet, e quant vint au vespre, si est morz, e quant il est morz, donc est iceu li pensers de ses meillors amics, qu'il aient son aveir, e qu'il l'aient boté en la terre. Ja ne l'auront tant amé qu'il à idonc ne seit tost obliez. Coveitise, traisons e boidie, fausetez, glotonie, orguilz, envie cist sunt seignor de cest mont terrien, e por iceu ne lo deit hom pas tant amer qu'om perde l'autre monde celestiau, où les armes seront davant De sanz finement. E Dex le nos mostre par essanple, quar ce nos trovom en escripture que .II. citez sunt qui tot temps ont guerre ensenble, ne ja fins n'est de lor guerre tresqu'à la fin dau sècle. C'est Babiloine et Jerusalem : li reis de Babiloine fut apelez Nabogodonosor, li reis de Jerusalem fut apelez Salomons. E si nos dit l'escripture que li reis de Babiloine vint o grant ost sor ceaus de Jerusalem, e prist les chaitis e les cheitives, e si les mist en cheitiveté sor lo flum de Babiloine. Iqui esteient en dolor, si cum dit .dd. li prophetes : « *Super flumina Babilonis, illic sedimus et flevimus dum recordaremur Syon.* Desor le flum de Babiloine, ce dist li prophetes, illuec seismes e

ploriom, quant o nos remenbrot de Jerusalem e de Syon. » Seignors, or devez entendre que signifient icestes .II. citez. Babiloine c'est enfers, e li sires d'enfer est apelez Nabogodonosor, *et interpretatur princeps tenebrarum.* E bien. deit estre apelez li sires d'enfer princes de tenebres, quar ja clarté n'i aura ne onques ni fu, fors idonc quant li filz De reçut mort por nos, e descendit en enfer, por traire fors les sons amics. Adonques entra clartez ob lui en enfer, qui onques avant n'i fu ne ja mais n'ert. Jherusalem signifie paradis, quar en paradis n'aura ja nul tens guerre, ne travail, ne nule discorde. Li sires de paradis est apelez Salomons, *quia Salomon pacificus interpretatur.* Quar Salomons est apelez pazibles, e Salomon signifie n. s. De qui onques n'ama n'ire, n'orguil. E iceste delitable terre, c'est paradis, fut donée à nostre premer père; e tot quantque eret en paradis fut atorné à son servise, fors uns toz sos arbres, qui esteit apelez (F° 41, v°) arbres d'escience de ben e de mau. Icest arbre veia nostre s. à Adam qu'il n'en menjast, e dist li qu'à icel jor qu'il en mengereit morreit de mort. Mès quant li déables vit que n. s. Dex aveit fait homme e femme, e les aveit en paradis posez, si conut que de lor fruit sereit cist sècles aempliz, dont il esteit cheguz par son orguil. Si se porpensa coment les poguist giter fors de paradis, e por ceu se mist en la sarpent qui esteit la plus veziose beste qui fust en icel temps, e dist à la femme qu'ele menjast de cel fruit, e saureit cum Dex ben e mau. La femme prist la pomme par l'amonestement au déable, si en menja, e en dona

à son seignor : e puis qu'il en orent mengé, e le commandement de De outrepassé, si oguirent perdue icele honor que Dex lor aveit donée, e furent fait mortau, furent mis à totes dolors soffrir ausi cum uns de nos. E en après les geta n. s. de paradis, e si les maudist, quar il dist à Adam : « *Quia obedisti voci uxoris tue plus quam* [*mee*], *maledicta sit terra in opere tuo : cum operatus fueris ejus* (sic), *spinas et tribulos germinabit tibi :* Por ceu que tu plus obéis à la voiz de la toe femme qu'à la meie, malaite seit la terre en la toe ovre. Cum tu laboreras la terre, elle fructefiera à tei espines e chardons. » A la femme dist n. s. : « *Quia non obedisti voci mee, et tristicia, et dolore paries tibi filios tuos :* Por ceu que tu n'obéis à la meie voiz, en tristece e en dolor enfanteras les tons enfanz. » La sarpent maudist n. s., quar ele alot avant tote dreite, ore, por ceu que n. s. la maudist, vait rastelant de son piz e toz jors mais fera autretau, e toz jors aura enemisté entre homme e sarpent. E par itau guise nos geta déables de paradis, e de tote icele honor que Dex nos aveit donée, e posa nos en icest mont qui est apelez flums de Babiloine, ceu est li fluns d'enfer. Quar si cum li flums tot temps cort, ne ja ne repose, tot issi en icest mont nen a durable repos e tuit cil qui sunt, e qui en cest mont posent lor amor, si se perdent, quar l'amors de cest sècle nos maine en enfer. E por iceu, seignors, amez De tant cum vivrez, e faites ben aus povres por la soe amor. Quar qui lo povre recet por la soe amor, De meisme receit, si cum Dex dist en l'evangile :

« *Amen, amen dico vobis : qui recipit unum ex pusillis istis* (1), *me recipit :* Veraiement le vos di, qui que receit .I. povre on men non, mei receit. » E por iceu faites lo ben tant cum vos en avez lo poeir, que Dex vos pardoint voz pechez, e vos mette en durable gloire ob les sons féaus, *sine fine in secula seculorum. Amen.*

Letatus sum in hiis (sic) *que dicta sunt mihi : in domun Domini ibimus.* Oïez, seignor, cum grant joie nos anonce .dd. li prophetes. Quar ce dit que grant joie a de celes choses qui li sunt dites. Quar ceu li aveit dit Dex, que nos tornerom en la maison De n. s., dont nos estiom gecté par lo peché dau premer homme. Quar ceu devez saver que .II. citez sunt dès lo comencement dau sècle, e tot temps seront, c'est Babiloine e Jerusalem. Entre les .II. seignors d'icestes .II. citez a tot tens guerre ensemble, e ert tant cum li sècles durera. Li reis de Babiloine est apelez Nabogodonosor, li reis de Jerusalem est apelez Salomons. E icist reis Salomons aveit une femme, mas ele esteit tant jone que mesure n'esteit qu'ele fust ajostée o rei, e por ceu li reis la comanda à ses barons jusqu'ele fust de tau temps qu'ele fust digne d'ajoster sei o lui. (F° 42, r°) E cum li baron s'en alèrent ob icele femme, li reis de Babiloine tremist encontre son seneschal Nabuzardan, e sept princes ob lui, e tote lor ost, e se conbatirent ob eaus, e tolirent lor icele femme. Li baron quant

(1) Ms. *istus.*

il l'oguirent perdue furent dolent, e pristrent conseil que tornereient arrère à lor seignor, e querreient adjutorie coment il poguissont conquerre la femme. E par iceu tornèrent en Jerusalem, mas n'i porent entrer quar les portes esteient fermées. Mas il prièrent les chevaliers qui les portes gardoient, qu'il lor donassent conseil coment il poguissont parler au rei. E li chevalier lor conseillèrent que poassent une eschale de sore .I. noer, qui esteit dejoste lo mur, e par icele eschale entrassent en la cité, e trovereient (1) la mère dau rei, e ses puceles, e iceles les feroient parler o le rei. E il le firent issi cum li chevalier lor conseillèrent. Li reis quant oï la parole aus barons, si enveia la soe chevauchée, e fist la dame rescoire. Seignors, or devez saver que signifie iceste chose. Babiloine ceu est enfern, e li sires de cest cité est apelez Nabugodonosor : *quia Nabugodonosor interpretatur princeps tenebrarum.* Quar enfer ha tot tens durables tenebres, ne ja clarté n'i aura. Jerusalem signifie paradis. Li sires de paradis c'est Dex, qui est tot tens pazibles. Li baron à cui la dame fut comandée ce sommes nos. La dame c'est l'arme qui nos est commandée, la quau Dex comanda à chascun de nos, e commanda que nos la gardom, e la sirvom si cum la nostre dame, jusqu'à icel termine que Dex establi à chascun de nos, qu'il la deit à sei torner. Quar li seneschaus est apelez *princeps cocorum,* princes daus kaos, quar de nuiz e de jorz se travaille cum

(1) Ms. *trovererent.* Le copiste a mal lu son texte et pris l'*i* pour un *r*.

il nos puisse deceivre, qu'il nos maint en enfer, en la longe confession. E ob lui a .vii. princes, ce sunt li .vii. peché criminau, c'est homicides, parjures, avotires, sacrilèges, fornications, ire, faus testimoines. E d'icez naissent tuit li autre peché. Quar il nos amoneste chascun jor à parjurer, e nos fait mentir, e por ceu nos tout l'amor de De, e l'arme que Dex nos a commandée. E por ceu, seignors, à totes celes fez que li déables qui est nostre enemis nos fait pecher, e lo commandement de De trespasser, nos devom torner à De, quar encontre lui n'avom nos autrement nul refui, ne nul deffension, si cum dit .dd. li prophetes: *Si ascendero in celum, tu illic es : si descendero ad infernum, ades :* Si ge sui montez on cel, sire Dex, tu es iqui : e si ge descent en enfer, e tu es iqui seré. E por iceu nos devom torner à Jerusalem, c'est on celestiau règne, e devom querre adjutoire à De n. s., que nos nos puissom deffendre del déable, et de la soe conpaignie. Mas tant cum hom est en cest sècle, si ne puet pas venir au celestiau règne, mas il puet venir à la porte, c'est à sainte iglese. Si cum dit l'escripture : *Hic est domus Dei, et porta celi*: C'est maisons de De e la porte dau ceau. Quar nul homme ne puet venir au celestiau règne si par sainte iglese non. En sainte iglese troverez les chevaliers qui gardent la porte, ce sunt li preveire e li clerc qui gardent sainte iglese, e qui ont poer de doner conseil comment nos puissom aler au (1) règne dau cel, e qui ont poer de lier e

(1) On peut lire *an* aussi bien que *au*.

de deslier. E à ceaus devom manifester noz pechez, e querre conseil comment nos puissom aler à De. Cil nos dèvent mostrer lo mur, e l'eschale (F° 42, v°) par quei nos poirom monter an règne celestiau. Quar en la noiz a .III. choses, l'escorce qui est defors e est amère, après si est li tez de la noiz qui est durs, e dedenz est li noiaus qui est douz. Icestes .III. choses dèvent aver tuit crestien. Quar nos devom estre amer encontre les deliz de cest sècle, que nos n'i devom mettre nostre amor, e devom plorer noz pechez, e noz cors pener por amor de De, e devom estre fort encontre le déable, qu'il ne nos puisse sorprendre, ne deceivre, e devom estre doz, c'est misericordios, que li uns deit aver misericorde de l'autre, c'est li riches au povre. Li uns deit doner conseil à l'autre, c'est li saives à celui qui meinz set. E sor icestes choses devom mettre l'eschale par ont nos devom aler à De. En l'eschale si a .II. braz, e si a eschalons par ont hom monte. Li dui braz signifient .II. vertuz que dèvent aver tuit crestien. Tuit crestien devreient aver bone fei, e creire De qui fist cel et terre. E devom creire le son fil qui vint en icest mont por nos sauver, e devom creire lo saint esperit, e devom creire que icestes .III. persones sunt uus meismes Dex e une majestez, e devom faire bones ovres qui apartenent à ceste créance. Quar feiz sanz ovre ne vaut ren, si cum dit li apostres sainz Pous : *Fides sine operibus mortua est :* Feiz sanz ovre si est morte. E devom aver esperance que tuit resçuciterom au jor dau juyse, e que tuit vendrom davant nostre créator. E tuit cil qui auront en cest sècle De amé, à icel jor seront posé on perpetuau

règne que Dex nos a apareillé dès lo comencement dau munde. E icil qui en cest sècle n'ont De amé, à icel jor seront mis on fuc d'enfer e tot tens seront en travail e en paine. Seignors, chasteté devom aver e autres bones vertuz, e issi devom appareiller l'eschale par ont puissom monter an (1) celestiau règne. E en icele ore que nos vodrom torner à De à faire le son servise, nostre dame sainte Marie qui est mère dau celestiau rei, e est reine dau cel e de la terre, priera De por nos ob les sons féaus. E Dex nos dont issi faire le son servise que nos puissom venir au son règne, *et ibi regnare sine fine in secula seculorum. Amen.*

SERMO OPTIMUS.

Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit querens quem devoret, cui resistite fortes in fide. Seignors, issi nos amoneste li apostres sainz Pos que nos devom ester saivement en vigiles, en bones ovres, e est nos granz mesters ; quar nos avom, ce dit, .I. enemi, c'est li déables, qui nos agaite de jorz e de nuiz e non autre chose faire fors d'agaiter les pecheors e les pecheresses. Il ne nos agaite pas por vestir, ne por chaucer, ne por aveir qu'il nos querre, mas por solement l'arme cheitive do pecheor. Icele demande e veaut. Il a, ce dit, une prison tant fère e tant parfunde, quar qui i gitereit une père tant grant cum

(1) On peut lire *au* aussi bien que *an*.

est une tors, en sept anz ne sereit chegue au fonz, *ei psalmista dicit : Neque absorbeat me profundum, nec urgeat super me puteus* (1) *os suum.* En icele abisme estont li pris. *Ibi vermes qui nunquam moriuntur, et ignis qui nunquam extinguitur.* Laenz, ce dit, sunt li verm qui ja ne morront, e li fucs qui ja n'esteindra. Icil si art les armes daus pecheors. E saint Job li... [Le feuillet suivant est coupé (2).]

(F° 43, r°) parteient dau cors davant la passion n. s., si en aloient jusqu'à icel luc, e cuideient enz entrer e reposer, e n'i poeient entrer por les angres qui esteient entor, qui deffendeient l'entrée o fuc ardant e ob lor espées qu'il teneient. E li déable d'enfer saveient qu'il n'i poireient entrer, e segueient après e parneie[nt] les, si les portoient en enfer. Seignors, icil angre sachez i furent dès icel jor qu'il i furent mis, (3) [en]jusqu'à icel jor que Dex soffrit passion. E a icest jor d'ui il en furent osté, e fut overte la porte de paradis, e la porte dau cel, e ore vont les armes segurement en paradis e on cel. Iceles qui mot on servi à n. s., iceles en vont davant damerede on cel, e celes qui poi ont, e sunt en atente d'aver la misericorde, iceles vont en paradis. E iceu dit n. s.

---

(1) Ms. *puteuus.*

(2) On lit sur le recto, au commencement des lignes : l. 2, *p*; l. 3, *r*; l. 4, *de*; l. 5, *p*; l. 6, *le*; l. 7, *t*. Sur le verso, à la fin des lignes : l. 3, *z*; l. 5, *n*; l. 9, *e*; l. 10, *rs*; l. 19, *z*.

(3) Avant *jusqu'à* il y a deux lettres effacées. Il semble qu'on puisse lire *en*.

en l'evangile : *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur aquile. Quod beatus Gregorius in Dialogo exponit, dicens quia ubi ipse redenptor noster est in corpore, illuc procul dubio colliguntur et anime justorum.* D'iceles qui vont en paradis est escrit : *Quia Michael archangelus producit eos* (sic) *in paradiso exultationis.* Issi le retrait uns doctors *quidam metrocanorus :*

Veneremur Virginis filium
Cujus sanguis atque martirium
Paradisus armavit gladium
Donans gratis celi palacium.

Ce nos retrait e mostre que mot devom aorer lo fil de la Virge, quar li sons sancs e li sons martires osta l'espée de paradis, e nos dona lo palaiz del cel. Itant nos conquist icist jor d'ui. En icest jor d'ui ne fait om pas sacrifise en sainte iglese, por ceu que n. s. le fist de sei meisme, e il chanta la messe hui por nos toz. Hui ne deit hom pas menger si pain e aigue non, por remenbrance de la passion n. s., e hui vait hom par les igleses nu pez (1) por aorer aus auterz, e baiser les croiz, par itau signifiance que, quant li just e li pecheor vendront en la fin dau sècle davant De, si veiront tot descovertement, que ja coverture n'i aura que tuit li homme dau sècle ne veient là lor males ovres. Li auter estont hui descovert, por ceu que n. s. fut despoillez davant ceu qu'il fut mis en la croiz. Les chandeles que l'om esteint, signifient lo solail qui esteit beaus e clers au matin, e, quant il fut mis en la

(1) Ms. *nupez.*

croiz, si retraist sa clarté e fut tenebros e oscurs, tant que nenguns hom ne poeit l'autre véer. Itant dura l'oscuretez dès lo midi entro qu'à basse ore none. Por iceu retraist solailz sa clarté, qu'il ne voguit véer pendre en la croiz icel Seignor qui l'aveit fait e formé. E à grant merveille lo teneit li solailz, que li Jué aveient mis en croiz, icel jor, lo Seignor qui tot le monde fist e tent en justize e por sauver. E demostra que cil qui lo crucifioient ja n'entrereient en la clarté de paradis, mas tot tens sereient ons tenebres d'enfer. En icest jor d'ui vindrent en terre les plus granz merveilles qu'onc fussent, ne qui ja mais seient. Quar à cel jor e à icele ore que n. s. Jhesu Criz pendit en la sainte croiz, e li sons pères dau ceau reçut lo son saint esperit, si commença la terre à trenbler, e tant grant terremote fu que li déable d'enfer en trenbloient de paor e la mers se leva jusqu'aus ceaus, e li angres s'en merveillèrent; e li temples de Jerusalem partit parmi en .II. parz, e tenebre fut par tot lo sècle, e les granz pères qui esteient en la cité de Jerusalem de (F° 43, v°) marbre, e les autres se conbatirent tant fort, qu'en .II. parz ou en .III. fendeient (1). E autres merveilles mot granz i avenguirent assez. *Quia multa corpora sanctorum qui dormierant, surrexerunt.* Quar maint cors de sainz hommes qui esteient en terre mort saillèrent fors, e reçuscitèrent à cele hore par icele paor, e aconpagnoent sé .X. ou .XII, ou .IIII. ou .H., e veneient en la cité de Jerusalem, e se

(1) Ms. *fendeit.*

demostroient aus barons de la cité, là où il les trovoient, e blasmoent les par cele merveille qu'il aveient faite de n. s. Onc dès lo commencement dau sègle jusqu'en la fin ne fut ne n'ert tant grant deaus en terre cum fut à icel jor, que li felon Jue mistrent en croiz n. s. Icel Seignor oscistrent qui tot le munde aveit fait, e lo teneit en son poer. *Quia mortem filii Dei clamabat mundus se sustinere non posse.* Toz li monz, dès orient jusqu'en occident, crieit e diseit que la mort dau fil De ne poeit soffrir. Icestes merveilles [a]vindrent, quant n. s. fut mis en croiz, por demostrer qu'il esteit vers Dex, e traveillèrent sei totes les créatures dau cel e de la terre, por ceu qu'il s'umilia tant qu'il prist mort por nos pecheors sauver. Icel Seignor priom que issi veraiement cum il livra le son cors à mort por nos, qu'il nos delivre daus paines d'enfer e nos mette en son paradis celestiau. *Q. n. p.*

SERMO ULTIMUS ET PEROBTIMUS *(sic)*.

Egressa est bestia de Babilonia habens capita .VII., *superque sedet domina habens fialam auream in manu plenam mortifero veneno.* Seignors, oïez que nos reconte uns glorios damoiseaus, de cui nos trovom, en sainte escripture, que sainz ne sainte ne s'osa onques vanter de si haut vantement cum il se vanta. *Ego fluenta evangelii de ipso sacro dominici pectoris fonte potavi.* Ge begui, dist sainz Johanz, de la sapience de la sainte evangile qui decoreit de la fontaine dau piz n. s. Seignors e dames, il dist ben quar il dormoit sor le piz n. s., e si fist oreiller

daus mameles au fil nostre dame sainte Marie, au menger à la gloriose table où Dex fist la cene ensenble ob ses apostres, e ob ses chers amics, dementre que Judas vendit lo fil por .xxx. d. aus felons Jues. E si lor dist : Celui qui ge baserai e qui ge apelerai mestre, celui pernez e celui sera. Savez por quei si l'apela mestre ? Por ceu l'apela mestre qu'à viaire li eret, que meinz auroit de peché e d'onte en son maistre traïr qu'en son seignor. Mot fut traitres que ob son seignor menget e beveit, e si le traisseit. Mis sires sainz Johans, li bons evangelistes, espleita meilz de lui, quar il se traissit tant près de la doce boche n. s., que la sainte alaine qui issit de la sainte boche dau fil De, entra en la boche monseignor saint Johan, si commença à dormir. N. s. l'esgarda, qui mot est plains de grant misericorde, si li mist son braz sor ses plaies. Dex en ama tant le cors, qu'il enveia l'arme en paradis e en enfer. Si li mostra de la vie e la mort, la foildre e le toneire, e toz les celestiaus segrez. Entre les autres choses qu'il vit, si nos reconte (F° 44, r°) qu'en tot le monde n'a que .II. citez, Jerusalem e Babiloine. Jerusalem c'est avision de paiz, Babiloine c'est confusion. Babiloine est cist monz. Por quei ? Quar il est toz de confusion. Nos sommes en Babiloine, où a peor confusion qu'en ceste Babiloine ? Quar ore i siet hom toz lez, senpres ert toz dolenz, alegres, senpres ert malades, riches, senpres ert povres, ore vis, senpres ert morz, ja puis n'en oïront parler. Cil sunt plain de confusion qui aiment les choses trespassables de cest monde, cil sunt en Babiloine. De ceste Babiloine parle li sainz evangelistes, si cum ge vos deissi

on commencement de ma parole : *Egressa est bestia et c.* Ce dist sainz Johanz li evangilistes que de Babiloine eret issue une beste qui aveit .VII. testes, e chascune daus .VII. testes gitot fuc ardant qui esperneit tot le mont. Nenguns n'en poeit estre espris de celui fuc, qui ne morist. E desore icele beste séeit une dame, si teneit une retonbe plaine de mortau venim. E manacet nos toz, quar vos n'avez tant bone chambre, ne tant fort ferméure, où elle n'i entre sanz clef. Or oïez donc qui est ceste beste, qui sunt les .VII. testes, e qui est la dame qui est desus. Ce dist mis sires sainz Johans evangelistes que la beste est avarice qui est en nos. Cum sommes nos aver ? La rens en tot le monde que nos promesismes plus à garder à ops damerede, iquele li avom tolue, e si li avom menti. C'est la feiz dau saint baptisme que nos li promeismes, quant nos fumes baptisez. Oï avez qu'avarice a non la beste. La dame, qui la beste chevauchot, est coveitise ; coveitise si est raiz de toz maus. *Quicunque avaricie estibus anhelat hostium quam* (sic) *veritatem claudit :* Quicunques estoit avers vers De, des bens que Dex li a prestez en cest sècle, si clot l'uis de son cuer contre De, si que il en lui ne puet entrer. Les .VII. testes de la beste si sunt li .VII. peché criminau, des quaus déables fert, e hurte, e bote toz ceaus e totes celes qu'il veaut aver en sa conpaignie. Seignors, longe chose nos sereit à escoter toz les .VII. pechez, par quei hom e femme pert l'amor de De ; mès ben vos dei dire daus .VII. pechez daus quaus vos estes plus nafré e envenimé. E vos dic par verté que si gloriose dame, qui le cors De porta en son ventre, e tuit li angre, e li archangre,

e totes les vertuz dau cel esteient assenblées davant De por .I. homme ou por une femme, qui fussent mort en peché criminau, sanz confession, Dex n'en escotereit ne sa mère, ne autre. Ne si tuit li preveire, qui sunt en tot le monde, chantoient tuit messes por .I. de ceaus qui en cez pechez sunt mort, Dex n'en oïreit .I. Dex ! Quaus pechez est ceu ? C'est escumengemenz. Or esgart chascun en sei s'il est escumengez por nengun forfait qu'il ait forfait. Oil, n'a céanz homme ne feme *(sic)* qui seit de l'eage de .XV. anz qui ne seit escumengez del doaire sainte iglese que vos avez enblé. Quaus est li doaires (F° 44, v°) sainte iglese ? Ce sunt les dismes qui sunt comandées à rendre dès lo commencement dau monde. Seignors, Dex vos a otreié de toz les bens que vos avez les .IX. parties, e la dezeine a retenue à son ops, dont il a doé sainte iglese. Oïez qu'il vos comanda par Moysen le prophete : « *Si mandata mea custodieritis, dabo vobis pluvias temporibus suis, et terra gignet gramen suum, et pomis arbores replebuntur, dabo vobis pacem in finibus vestris, cadent inimici vestri in conspectu vestro gladio.* Si vos faites mes comandemenz, dist Dex, ge vos enveirai doce pluie dau cel, e la terre vos aportera plenté de bien, e li arbre plenté de fruit, e les vignes plenté de vin. E si enveirai ferme paiz en terre, e vostre enemi cheiront de glaive mortau davant vos. » Seignors, ici promet n. s. Dex grant don à ceaus qui son commandement feront, e dreiste disme li rendront. E à ceaus qui la retendront promet dolor e malaventure. *Non solum furtum est, sed sacrilegium :* N'est pas solement laironcins, mas sacrilèges. Certes laidement vos a déables avo-

glé, quar quant que vos avez est damerede, e il en dona les .ix. parties, e si n'en retent que la disme, e cele li tolez vos encore. Oïez qu'en dist Dex : « *Scio quid faciam : pro decima novem auferam, et de furto te in eternum puniam :* Ge sai bien que ge ferai, ge te toudrai por la disme les nou, e por le laironcin te mettrai en enfer, dont tu n'istras ja mais. » Vos avez ben oï dire que n. s. commanda à Abel e à Caym qu'il li rendissont dreite disme. Cayms fut gaignères de terre, si li commanda n. s. : « Ma disme, dist n. s., m'enveie, si cum ele vendra à la faucille. — Ha sire, dist Cayms, mas les .ix. parties seient voz, e la disme seit meie. — Encore, dist n. s., me toudras tu la disme. Sez tu que tu feras de ma disme ? Tu la mettras en ton champ, e si l'ardras. » Por ceu la li commanda Dex à arder, que ou n'esteit pas encore qui la servist. Après si comanda Dex à Abel que la disme de ses bestes, de quauque manère qu'ele fust, ou pourceaus ou aigneaus, li rendist. « Ses tu que tu feras de ma disme ? Tu l'aporteras en .i. haut poi que te mostrerai. Si en fai sacrifise, e par membres les desmembreras, *et ex eo non comedes crudum nec coctum aqua sed assum tantum igni.* E garde que tu n'en menger ne de crue, ne de quite en aigue, mas rosti la on fuc, e si'n acumengeras tei e ta maignée. » Abel fist ben son commandement, mas Caym le fist malvaisement, quar quant il ot son blé tot ajosté en son champ por arder, si vint déables à lui, si li dist : « Fou, que veaus faire ? Ne t'a dit Dex : *Crescite et m : et r. t. ?* Cressez e multipliez, si enplez la terre ? Dex t'a commandé que tu li faces fumée, e tu l'en puez faire assez : pren daus esto-

bles (1) e daus chardons, si en fai .I. grant mont, e si i met le fuc, si aura plus fumée que de ton blé n'aureit, si tu l'ardeies tot. Tis blez t'aura mester à ta maignée. » Seignors, li chaitis Caym fist lo commandement au déable, la fumée n'ala pas vers lo cel, ainz ala en enfer. Quant il ot issi failli, si torna en mot grant povreté, si commença à plorer. Li déables vint à lui, si li dist : « Por quei plores, fou ? Qu'as tu ? — Que j'ai ? dist Cayms. Ge ai assez malaventure : ma terre ne charget point de blé, ne n'ai que menge, ne ge, ne ma maignée, (F° 45, r°) et soi mot povres. — Vodreies estre riches ? dist li diables. — Oil, dist Cayms. — Or te dirai, dist li déables, bon conseil : vez ton frère qui est riches e pas ne travaille. Il a assez ceu que li a mesters. Tu trais mau, e riens n'as. Vai, osci lou, si auras quant qu'il a, ne troveras qui t'en acust. » Cil fist son commandement, si l'oscit. Li sancs d'Abel cria tant haut, que Dex l'oït. Ceste dreiture tent encore sainte iglise, quant uns hom est batuz, e il i a sanc, ne i estuet provance, quar li sancs se claime. N. s. vint à Caym, si li dist : « *Ubi est Abel frater tuus ?* Où est Abel tis frères ? » E il li respondit : « *Nescio, Domine. Sumne ego custos fratris mei Abel ?* Sui ge donc garde de mon frère Abel ? » N. s. li dist : « *Ecce vox s. f. t. a. c. a. d. terra*. Ha, culvert, tu l'as oscis. Li sancs de lui si cria à mei, e se clama. Sez que tu gaignera de ma disme, que tu ne m'as rendue ? de ton frère que tu as oscis ? Por ceu tu as trespassé mon commandement,

(1) L'*o* de ce mot n'est pas bien tracé. Peut-être faut-il lire *u*.

maledicta terra in opere tuo non affert tibi semen, sed [s]pi. (1) *et t. g. tibi. Maledictus sis super terram.* Malaite seit la terre que tu laboreras. Ne t'aportera fruit quant tu li giteras, mas espines e chardons. Mauditz seies tu sore terre, e en après tei tuit cil qui mes dismes m'enbleront. » Sachez de verté que quant que vos tolez, de tot est au déable. Gardez au quau vos ou amerez plus à De, ou à déable. Savez cum li déables ou fait ? Il n'enporte pas solement la soe partie, ainz ou fait issi cum fait li faus pelerins, qui s'aconpaignet ob le verai, si li dist : « Conpaig, ge n'ai nengun dener de ceste moneie, mès ge en changerai (2) au chasteau. Preste me daus tons. » Li bons n'i entent si bien non, si li bailla. E quant il li devreit rendre il s'en enble de lui, si s'en vait. Ausi fait déables, il n'enporte solement la soe partie, ainz enporte l'autre. Savez cum il l'enporte ? Il enmeine tempeste par les blez, ou amainet mortalité en voz bestes, ou fait une mellée entre les barons, e venent malvaise gent, e destruient ou tot. E encore si il tot n'o fait, si vos fait il chéer en mains d'usurer que ja maucherrez en autre prison. E si est si grant peché d'usure que si moreit [hom] on peché que ne fust confès, ja Dex n'en oïreit saint ne sainte por prière qu'il l'en feist. Or se porpent chascun de vos comment il est ob De. Vos estes mot

---

(1) Ms. *pi.*

(2) Le copiste avait écrit *chastierai* au lieu de *changerai*. Il a réparé lui-même son erreur ; mais, en donnant une nouvelle forme aux premières lettres, il a oublié d'effacer l'*i* de *chastierai,* de sorte qu'on lit *changierai.*

deloigné par vostre peché de paradis, ne ja nenguns ni entrera qui ne l'achatera. Sainz Pères l'achata mot cher, quar il en fut crucifiez les pez contre le cel. Sainz Andrés en pendit en la croiz à travers, par .II. jorz e .II. nuiz. Sainz Estenes en fut lapiez. Sainz Lorenz en fut tant dolérosement rostiz e graillez, que li foges e li pomons en cheguirent sor les charbons. E sainz Vincenz mis en une arche, qui tote esteit plaine de rasors trenchanz qui tot le trenchèrent jusqu'on cuer. Sainte Agathe en ot les tetines arachées ob tortorz de fer. Bones genz, cist le conquesirent par grant martire. Issi le devriez vos conquerre ; mas ou n'i a nengun qui ou poguist soffrir. Por ceu vos dira[i] .I. essanple d'un saint homme qui onques De ne corroça, ceu fut sainz Abrahams. Cist bons hom aveit ja passé .c. e .x. anz, e sa femme .VI. vinz e .x. qu'onques n'aveit ogu enfant, tant que (F° 45, v°) n. s. Dex lor manda qu'il geguissont ensenble, e si aureient .I. fil dont il aureient grant joie. Il firent le comandement n. s. Li enfes fut nez, e creguit, e fut beaus e genz. Li pères l'ama sor tote créature fors De, e quant Dex vit qu'il l'amot issi, si dist dameredex qu'il l'assaiereit. Si vint Dex au bon homme, si l'apela : « Abraham. » E il li respondit : « Sire. » E n. s. li dist : « Tu as oï que j'ai commandé que de totes les rens que ge donc à homme e à femme, qu'il me dongent disme ? » Li bons homs dist : « Vertez est, e ge la vos ai rendue ben. — Une ren i a dont je ne l'ai pas ogue. Tu n'as pas .xv. enfanz ne .xxx. ne x. dont tu me puisses doner disme ? — Sire, ge non : ge n'en ai qu'un tot sol, que ge mot aim. — Por ceu que tu l'aimes,

le voil ge aveir. — A quau faire, sire ? » dist li bon (sic) hom. E n. s. li respondit : « Tot ensement cum tu prendreies la beste de ta disme, e que tu l'ardreies en .I. champ, tot ensement prendras enquenuit (1) Isaac ton fil, e une espée que tu as, dont tu l'ociras. E si porte fuc e busche dont tu l'ardras. E quant vendra à l'aube appareissant, ge t'enverrai mon angre qui te mostrera .I. poi sor quei tu feras le sacrefise. » Porpense sei li bons hom cui amereit plus ou De, ou son enfant? « Por mon enfant ne laisserai ge pas De. » Li bons hom s'en ala, si prist s'espée, e sa busche, e son fuc, si ensela son asne, si monta son fil dessus, si ala tote nuit jusqu'au matin. Es vos le message n. s. qui li mostra le pui, où li sacrifizes deveit estre faiz. Abraham si prist son enfant, si le poia on poi. E quant il poiot, si li demandot où il aloient. « Filz, ge te voil ocire.— Ocire, père ? dist li enfes. — Beau filz, dist li pères, li Dex daus ceaus m'a comandé que vos ocie, e que li face sacrifize de ta charn, autresi cum d'une beste. — Demande me Dex ? N'alez mie contre son comandement, mès beneite seit l'ore que vos m'engendrastes de vostre charn, e que ma mère me porta, quant Dex tant m'aime qu'il veaut aver sacrement de mei. Père, dist il, faites la volunté n. s. — Beau filz, estendez le cou, si vos trencherai la teste. » Li enfes estent le cou, li pères hauce l'espée, e si cum il le vot ferir, l'angre n. s. prist l'espée darrère : « Habraham, n'ociras pas l'enfant, ben te conoit da. à léal homme.

(1) Il semble que le copiste ait voulu écrire *enquanuit*.

Pren cel moton qui là est priz par les corz on boisson, si l'ociras, si en feras sacrifise, si t'en saura Dex autretant grant gré. » Li bons hom fut mot lez, si fist si cum il lo comanda, e Dex recoillit lo sacrifize dau moton. E quant il ot fait si, si descendent anbedui de la montaigne. N. s. lor vint à l'encontre si apela : « Abraham ! » Il le regardet e vit n. s., si fut mot espaontez. « N'aies paor, dist n. s., mot mas servi à gré. Sez tu, dist n. s., quantes esteiles a on cel, e quantes gotes d'aigues en la mer ? — Sire, nenguns nel set, si vos non. — Humiliez vos, dist n. s., que ge vos donc beneiçon, e à toz ceaus qui de vos naistront, e leiaument vers mei se tendront. » Cist essamples est à toz e à totes. Laissez lo mau, faites lo ben, rendez leiaument à n. s. ceu que vos li devez (1)...

.... (F° 46, r°) an, ou en plus, segont la manère dau peché. En l'autre vie aura de penitance ou .c. ou .ii c. ou .m. ou jusque la fin dau sècle. E taus i a qui ja merci n'en auront, maismement cil qui ne se repentirent en ceste vie. E puis quaus sunt les paines de l'autre sècle ? Ce nos dient les escriptures, que mainz est del plus grant fuc qu'om poireit faire en cest sècle, avers le fuc d'enfer. Ne devreit à nengun estre gref penitance ne autres bones ovres

(1) Le feuillet suivant est coupé. Le sermon devait finir deux lignes plus bas : la fin est indiquée par un reste de majuscule rouge représentant, comme d'habitude, l'initiale du premier mot du sermon suivant.

à faire, par quei il poguist le fuc d'enfer eschaper. Quar ce dist li prophetes que par iqui nos estovra à passer, par le fuc d'espurgement. De ceaus que dirom qui, par la fiance de la misericorde n. s., ne cessent de mau faire ? Ce sunt cil qui da. tenent por fou. Quar autresi cum il dist que n. s. est plains de misericorde, si est plains de verité e de justise. Par la misericorde qui est en lui secort il à ceaus qui ont entencion de lui servir. Par la justise qui est en lui raimt il les peines e les tormenz daus pecheors. Quar, si cum dit l'escripture, da. rent à chascune bone ovre ben, e à chascun peché peine, quaus est donques li hom qui cuidet que Dex ne prenge venjance de son peché ? Ce nos dit li saives Salomon : « *Nescit homo utrum amore Dei, vel odio dignus sit ; sed omnia in futurum reservantur merita.* C'est à dire que nenguns ne set en ceste vie, tant seit bons hom, s'il est dignes de l'aine n. s., ou de l'amor. Mas totes noz ovres remanent en dotance jusqu'en l'autre vie. Adès, que fera donc li pechères qui onques ben ne fist, ou qui poi en a fait, là où li saint e les saintes auront paor, là où li angre e li archangre trembleront, là où da. rendra à chascun, segont ceu qu'il auront deservi? *Horrendum* (1) *est incidere in manu Dei viventis.* C'est à dire que mot est hydose chose d'enchéer on jugement da., e por ceu chascuns crestiens e chascune crestiene se devreient porpenser d'amender lor vie, davant le jugement, tant cum il sunt en cest sècle. Quar

---

(1) Ms. *horrendus.*

après ceste vie n'est nenguns lucs de penitance ne d'amendement faire. Tot convient que chascuns ait en l'autre sècle [ceu] qu'il aura ici deservi (1). Bones genz, veiez n. s. Jhesu Criz qui est venuz en terre, levez est en la croiz por nos mettre en la veie de salu. Regart chascuns ses plaies, e cerche ses enfermetez, quar près est li mies qui porte les medicines, e qui done les santez, c'est n. s. Jhesu Crist qui peine e mort soffrit en cest sècle, por saner noz plaies, e por relascher noz pechez. Nos trovom ons escriptures, que li Jué, que Dex aucune fez plus ama qu'autre gent, quant il eissirent d'Egipte, où il aveient longement esté en servage (2) e en chaitivèr, qu'il passèrent par .I. desert, où il trovèrent serpenz e colevres qui les envenimoent e maumeteient, il prièrent n. s. qu'il les aïuast, e mostrast veie par quei de cez sarpenz poguissent eschaper. E n. s. si lor comanda qu'il feissent .I. sarpent d'araim qui senblast .I. daus serpenz qui les envenimoent (3), si la levassent en haut, en une perche, que tuit la poguissent véer. E qui onques sereit poinz, si esgardast le serpent d'araim en la perche, si recovrereit la santé. E cil serpenz d'araim ot signifiance de n. s. Jhesu Crist, quar autresi cum li serpenz d'araim fut senblanz à autre serpent qui portot venim, e neportant si n'aveit point de venin en sei, tot autresi n. s. Jhesu Crist fut senblance à homme pecheor, e si

(1) Ms. *tot convient que chascuns ait ici deservi qu'il aura en l'autre sècle.*

(2) Ms. *seruinage.*

(3) Ms. *envenimot.*

n'aveit nul peché en sei. Ore, bones genz, li sarpenz d'araim est levez (F° 46, v°) en la perche, c'est n. s. qui fut mis en la croiz. Venez tuit à lui, petit e grant, e regardez cest sarpent en la perche c'est n. s. Jhesu Crist en la croiz. Mostrez li voz plaies e voz pechez, si recovrerez (1) santé e pardon de voz meffaiz. Quar ne pot estre que cil qui receguit mort par nos sauver, qu'il n'oïe voz (2) prières si vos de bon cuer e de bone volunté le requerez. Ament chascuns sa vie par veire penitance, par jeunes, par aumosnes, par oreisons, par autres bones ovres, e si poira estre parçoners de la passion n. s. en ceste vie, e parçoners de la joie en l'autre. Quar ce dit li apostres: *Si conpatimur, et conregnabimus.* Ce dit que cil qui seguent la passion n. s. en ceste vie, par veraie penitance, par bienfaiz, qu'il auront part en la joie de l'autre vie, en la conpaignie n. s. E n. s. Jhesu Crist, qui vint en terre par pecheors reimbre (3), e soffrit mort e peine por nos rendre la vie, nos dont en cest sècle issi segre la soe passion, que nos, en l'autre sècle où il rendra à chascun segont sa deserte, nos face parçoners de la joie de la resurrection. *Q. n.*

DE HISTORIIS.

Fuerunt duodecim patriarche, filii Jacob, qui per fratrem venditum regnaverunt in Egypto. Dex li pères

(1) Ms. *recovreront.*
(2) Ms. *noz.*
(3) Ms. *reindre.*

qui nos sauva parvit de nostre salu lonc tens davant l'avenement de Jhesu Crist son fil. Quar, si cum dist l'istoires *(sic)* des anciens pères, Jacob li patriarches engendra .xii. filz daus quaus .i. fut venduz par envie de ses autres frères, parce que sis pères Jacob l'amot, quar en sa veillece l'aveit engendré. E cil si aveit non Joseph. .I. jor que tuit li autre frère esteient à garder les bestes lor père, les bues e les vaches, e les granz focs des oailles ons champs, si lor enveia lor père Joseph son cher fil, por saver s'il esteient sain e sauf. E si lor envéa par lui pain e saluz. Mès de tant loig cum il le virent, se porpensèrent de lui ocire en traison. Dex ne vot pas qu'il morist à cele fez, ainz li ploguit que par iqui passoient cil d'Egypte, de la terre le rei Pharaon, à cui il le vendirent tot vif. E cil l'enmenèrent en lor terre en prison. Mès Dex tant li aïua, e tant l'avança, qu'il ot en baillie tote la terre d'Egypte. Puis ot tau mester à son père e à ses frères, qu'il les garda de mortau faim, e si les mena ob sei en Egypte, e lor dona granz richeces, e granz honors. Ce dist sainz Pous li apostres : *Quecunque scripta sunt ad .n. d. s.* C'est que qu'onques nos trovom ons escriptures, tot i fut mis par (1) nostre salu e por nostre enseignement. Por Jacob qui son fil Joseph, qu'il aveit tant cher, enveia à ses autres filz frères *(sic)* por porter lor viande, e por demander lor santé, nos est signifié Dex li nostre pères daus ceaus qui Jhesum,

(1) *Par* est écrit en abrégé et *por* en toutes lettres. Je serais porté à croire que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres le signe d'abréviation de *par* servait aussi pour *por*.

son cher fil, nos enveia en terre par nos sauver e refaire de la gloriose viande de sa char e de son sanc, e por nos doner la (1) celestiau salu. Joseph, qui fut envéez, nos signifie nostre reemor, qui nasquit de la sainte Virge. Il fut enveiez à ses felons frères, e Jhesu si fu enveiez à nos e à noz ancessors, qui felonessement le trainèrent. Li frère Joseph parlèrent sa mort, quant il lo virent, par felonie e par traison, e li Jué dont Dex fut nez, segont la char, è estraiz, par cruau felonie lo levèrent (2) en croiz, e à mortal passion. .II. frères Joseph ot de de taus qui ne voleient pas qu'il fust (3) ocis, e por ceu consentirent qu'il fust venduz à ceaus d'Egypte. E li amic da., li saint homme, orent tau pité de la mort Jhesu Crist, e tau paor de la passion, que toz les cuers lor fist fremir. Ja seit ceu qu'il en seient a la feie mot angoissous e mot espaonté, tote veies l'aorent il e beneissent, por ceu qu'il dona sa char e son sanc (F° 47, r°) por nostre salu. Joseph, qui fut amenez chaitis en Egipte, vint à grant perfection e à grant hautesce, e ot tote la baillie d'Egipte. E Jhesu Criz vint à ressurrection, e à vie durable, e à la gloire celestiau de sa mort e de sa passion. Joseph garit touz ses frères e ses autres amics, on temps de la grant famine, de mortau peril. E Jhesu Criz, en l'espaontable jor dau juyse, delivrera toz ses féaus amics de mortau glaive, e de l'enfernau issil. Joseph par son conduit mena toz ses frères en

(1) Ms. *lo.*
(2) Ms. *lovèrent.*
(3) Ms. *fussent.*

Egypte, e iqui les enrichezit, e dona granz heritages, e sor toz ceaus de la terre les alleva. E Jhesu Criz li nostre sires, li nostre sauvères, conduira toz ses féaus amics e amies en (1) l'aut règne davant son père, on cel, e sor toz les autres les essaucera e corones lor donra, ob les quaus il nos maint par sa grace. *Q. n.*

DE HISTORIIS.

Quadam die solempni, accedens puer Moyses ad Pharaonem, joculando manibus percussit coronam ejus, et cecidit in cineres. Par mot essanples nos mostre de sa venue e la manère de nostre salu, davant ceu qu'il s'aumbrast en la Virge, si cum dit li livres de l'ancien estoire que, .I. jor d'une haute feste que li paien celebroient, s'estoit li reis d'Egypte, qui avoit non Pharaons, assis sor .I. fautestu enmi sa sale entre ses barons, e si s'esteit fait coroner d'une corone mot riche qui esteit de fin or e de precioses pères, e ceu aveit il fait por l'autece de la feste. Moyses li prophetes esteit petiz enfes en la cort, que la fille lo rei Pharaon faseit norrir, por ceu qu'ele l'aveit gari de neger, e trait de l'aigue où il esteit gitez, par le comandement au rei Pharaon qui aveit comandé que tuit li enfant malle qui naistreient dau pople d'Israel, par tote Egipte, fussent néé. Quar trop multiplieient li fil Israel en Egypte, ce li eret à vis. Si cremeit qu'il li tolissont sa terre. Moyses si

(1) Ms. *et l'aut.*

esteit ja tant norriz en la cort, que joant alot par la sale : si vit la bele corone que li reis aveit en son chep, si correguit cum enfes, si tendit ses .II. mains por juer à la corone, e por prendre, si la feri par la volunté n. s., si qu'ele cheguit dau chep au rei ons cendres. Seignors, merveilles sunt li sacrement de nostre salu. Or oïez par cum bele signefiance Dex demostra la venue de son règne à noz ancessors, e les destruemenz de l'orgoillos déable. Bien avez oï dire que déables regnot partot le munde, par le peché dau premer homme, avant que Dex venguist en terre, e qu'il nos reemsist. Mas Dex qui par moz autres prophetes e par maintes autres figures e primes, e puis son advenement nos demostra, par cestui nos signifie mot apertement sa vertu e sa gloire. E par nostre salu en devom ben enquerre l'espiritau signifiance. Moyses, qui fut gitez daus aigues, selon l'interpretation de son non, nos signifie nostre Sauveor que sainz Johan Baptiste baptiza on flum Jordan, e traist daus aigues. Par essample de nostre salu, Egypte, la terre au rei Pharaon, où Moyses fut norriz, nos signifie cest monde, où Dex fut por nos travaillez e despiz. Vèrement est cist monz Egypte. *Egyptus interpretatur tribulatio:* Egypte si est tribulations. E qui vit onc cest mont en paiz ? Tot tens i a tribulations, tantes muances, tot tens adversitez. Fous es qui s'i fie, (F° 47, v°) quar onques Dex qui le fist n'i vot pas aver paiz. Pharaons, *qui interpretatur confusus vel divisus, significat diabolum.* Pharaons, li reis d'Egipte, nos signefie lo diable, le prince de cest mont. Pharaons, ce est divisez e confus de sa baillie, e de

sa poesté, quant Dex la li toli. La feste que Pharaons fazeit, quant Moyses li abatit sa corone, signifie la joie que li déables aveit de la perdicion daus armes qu'il aveit. La corone qui, par la volunté de De, fut abatue, signifie la felonesse poesté qu'il aveit daus armes perdre e tormenter, qui par la passion n. s. Jhesu Crist li a tolue. Issi destruist Dex la poesté au déable, par la pité qu'il ot de nos. Or li préom tuit ensenble, si veraiement cum il prist char en la virge Marie, e il soffrit passion por nos, que il toz ensenble nos doint venir à la vie durable. *Q.*

IN NATIVITATEM SANCTI JOHANNIS.

In nativitate ejus multi gaudebunt. Nos fasom hui la feste de la nativité mon seignor saint Johan Baptiste, qui est hauz e glorios amics n. s. Jhesu Crist. Nos lisom en l'evangile d'ui, que Zacharies, li pères mon seignor saint Johan Baptiste, qui esteit prestre, si avint une fez en son ordre qu'il entra .I. jor toz sous on temple, por orer, e li poples remest defors, si cum esteit comandé en la veille lei. E cum il fut à l'auter, si li apareguit .I. angre n. s., e cum il le vit si ot grant paor, si parla li angres ob lui, e si li dist : « N'aies pas paor, fist il, Zacharies, que Elisabez ta femme enfantera .I. enfant, si auras grant joie. Il sera plains daus saint esperit dedenz le ventre de sa mère, *et vocabis nomen ejus Johanem, et in nativitate ejus multi gaudebunt.* Johan, fist il, l'apeleras, e mot genz auront grant joie de sa naissance. — Coment puis saver, dist Zacharies à l'angre, que ceu seit vers, e que ceu avenget que tu diz ?

Quar ge sui veilz, e ma femme est veille. E coment poet ce estre que nos aiom ja mais enfant ? — Si aurez, ce li dist li angres, quar ge sui saint Gabriel, li angres qui estois davant n. s., si sui enveiez à toi por ceu dire ; mès sapches que tu seras muz, e ne porras parler jusqu'au jor de sa naissance, por ceu que tu as esté mescréanz de ma parole. » E cum Zacharies demorot on temple, si l'atendeit toz li poples defors, e se merveilloent qu'il demorot tant. E cum il vint fors, si ne pot parler, si coneguit li poples qu'il aveit véu aucune vision on temple. E cum il ot parfaiz e aconpliz les jors de son servise e de son mester, si s'en ala en sa maison, si ot conpaignie ob sa femme, si engendra, si conceguit la dame. E quant vint à l'enfanter, si ot .i. fil, e vindrent si ami e si veisin por lui conjoïr, de ceu que Dex li ot fait merci, e qu'il li aveit doné enfant. E quant vint à l'oicten jor, si demandèrent à la mère coment il vodreit que sis filz oguist non, e ele lor respondit qu'il aureit non Johanz. « Feire ! firent il, mès en tot ton parenté n'a homme de cest non. » Adonc demandèrent au père cum il vodreit qu'il oguist non. E il demanda une escroe de parchemin, si escreissit Johan, si s'en merveillèrent mot cil qui l'oïrent. E Dex obrit la boche Zacharie à meisme l'ore. Si parla, si loa damerede, si dist : « *Benedictus Dominus Deus Israel q. v. et f. r. p. s.* : Beneiz seit, fist il, Dex, li sire d'Israel, qui a visité son pople, e si li a faite raençon. » Icestes glorioses choses, bones genz, trovom nos lisant (F° 48, r°) on servise dau glorios amic da., de mon seignor saint Johan Baptiste, de cui la boche da. dist : « *Inter*

natos mulierum n. s. m. J. B.: Entre les filz aus femmes ne sorsist onques plus hauz hom de saint Johan Baptiste. » La soe feste devom hautement garder. E si o ne vos puet remembrer de tot ceu que ge vos ai dit, si vodreie ge qu'il vos remenbrast de celes que li angres dist à son père. *In nativitate,* fist il, *ejus multi gaudebunt.* Bones genz, de quau joie cuidez vos que Dex voille que l'om face? Cuidez vos que Dex aimt iceles joies que li fou e les foles font, qui, à ceste veille ragent e forsenent, e lo tens qu'il devreient mettre en ben despendent en mau, e en peché, en vanité, en glotonie, en ivresce, e en lecherie? Autre chose de rechigner, autre chose est de rire e bele boche faire, autre chose est sei deduire honestement e sanz peché dampnable. Por ceu vos di ge, gardez vos de malvaize joie, quar da. ne l'aime pas, anceis la het mot e deffent. *Illud gaudium querite et amate quod est in spiritu sancto.* Icele joie querez e amez qui est on saint esperit, quar cele est veraie joie, e cele vos aprosmera de De. Préom da. n. s. qu'il, par la prière mon seignor saint Johan Baptiste, nos doint haïr malvaise joie, e totes iceles choses qu'il het, e nos dont amer bone joie e tau vie demener, e taus obres faire en terre, que nos puissom aver la soe gloire on cel. *Q. n. p.*

DE SANCTO PETRO APOSTOLO.

Venit Jhesus in partes Cesaree Philippi, et interrogabat filios suos dicens : Quem dicunt homines esse filium hominis? Nos lisom en l'evangile d'ui que n. s. da. vint une fez on terreor d'une cipté qui esteit apelée

Cesaire. Iqui demanda à ses apostres e à ses deciples, que les genz diseient de lui qu'il esteit. Si li respondirent si deciples : « Li .I. disent, firent s'il, que tu es Johan, li autre que tu es Helis, li autre que tu es Jeremies ou aucuns daus prophetes. » Quar ce diseient la simple genz qui devinoient issi de n. s. « E vos, que disez de mei, dist n. s., que ge soi ? » Adonc parla mis sires sainz Pères avant toz, e dist : « Tu es, fist-il, Crist li fil au Jude. » E n. s. li respondit : « *Beatus es, Symon Barjona, quia c. et s. n. r. f. sed p. m. qui e. in. c.* : Bonéurez es tu, Symon Barjona, quar charz ne sancs ne te demostra pas ceste chose, mas mis pères qui est on cel. » Symes aveit non mis sires sainz Pères adonc. Mas n. s. li mua adonc son non, si l'apela Père. E après qu'il ot regehi, e qu'il dist : « Tu es Criz lo filz de lo Ju, » si l'apela n. s. si cum il soleit, e ajosta i, Barjona, ce est filz de colunp ; par colunp entendom nos ons saintes escriptures lo saint esperit. E por ceu dist n. s. que charz e sanc ne li aveit pas descovert, mas sis pères daus ceaus li demostra. Char e sanc ce est homme qui est de char e de sanc. Après ce dist n. s à saint Père : « *Ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram edificabo. c. m.* Ge te dic, fist n. s., que tu es Pères, ceu est ferms, » quar père est ferme chose. E il esteit ferms à la créance De. *Et super hanc petram,* c'est sor la fermeté de ceste créance, *edificabo ecclesiam meam,* edifierai ge m'iglese ; quar sor ceste créance est édifiée e fondée tote sainte iglese, qui creit que *Jhesus est filius Dei vivi,* e par ce qu'ele est ferme e fort fondée, ne la puet maumettre nenguns pechez. Iceu est ceu que n. s. dist après : *et porte inferi*

non prevalebunt ad eam, e les portes d'enfer ne veintront mie sainte iglese. Par les portes (F° 48, v°) entre l'on ons ciptez. Li peché sunt les portes, par les pechez entre l'om en enfer. Li peché, par qué l'om entre en enfer, ne la venquent pas, mas ele veint e destruit les pechez. Enaprès ceste parole, si dona Dex .I. don à mon seignor saint Père, qu'il ne dona onques à nul autre homme : « *Et tibi dabo,* fist il, *claves regni celorum ; et quodcunque ligaveris super terram, erit l. et in c., et quodcunque solveris super terram e. s. et in c.:* Or te donrai, fist il, les clés dau règne daus ceaus, e quantque tu lieras en terre e sor terre, estera lié on ceau, e quantque tu absoudras sor terre, c'est quantque tu deslieras en terre e sor terre, estera deslié ons ceaus. » Oïez cum grant poesté, cum haute baillie dona da. à mon seignor saint Père e aus preveires autres. Faites hautement sa feste, sirvez li de grant cuer, priez li ob grant devotion, quar la poestez est soe de vos absoudre de voz pechez, e de voz admettre en la gloire daus ceaus. Venez à nos qui somes sirvent e en son luc en terre, regehissez e deguerpez voz pechez, si vos absoudrom. Si vos appareillez, que vos seiez digne que mis sires sainz Pères mette voz armes on cel, à la fin de voz vies. *Q. n. p.*

IN NATIVITATEM MARIE MAGDALENE.

Maria optimam partem elegit que non auferetur ab ea. Seignors e dames, vos qui volez ben enquerre les conseilz de vostre salu, tot poez trover en la conversation de la gloriouse pecheresse sainte Marie Mag-

delaine. Par li nos descobri Dex toz ses conseilz, e li mostra il por quei il descendit daus ceaus, e por quei il prist char e sanc en la virgine pucele, e par quei il soffrit mort e passion en la croiz. Onques en toz les sainz angres dau cel, n'en toz les sainz de tot le munde n'ot tant de joie, cum en lie. Si li angre sunt saintes choses e justes, lor en est li proz. Mas ore oïom qui Marie Magdelaine fut, e que Dex fist por lie, saurom cum nos sommes amendé par lie, e coment. Ele esteit, ce dist li evangelistes, *peccatrix in civitate*. Par quei fut ele apelée pecheresse en la cité ? N'i avoit or mais pecheor ne pecheresse en la cité si lie non ? Oil, tuit esteient pecheor, e totes. Mas pecheor n'i aveit nengun avers li : quar quantque tuit cil de la cité aveient de mau e de peché, nienz esteit avers li, e por ceu si l'apele li evangelistes pecheresse en la cité. Avint, si cum dit li evangelistes, que Jhesu Criz n. s., qui por nos pecheors nasquit de la Virgre pucele, vint en la vile où ele esteit. Ele l'aveit ja véu autre fez à son ostau, si le conoisseit ben, e mot l'aveit ben amé en son cuer. A ceste fez que ge vos dic, si herberga n. s. Jhesu Criz chez .i. riche homme, qui aveit non Symes li lepros. Symons assist au menger, e n. s. Jhesu Criz ob lui. Marie sot que Jhesu Criz fut en la vile ches Symon, si prist .i. precious oignement, qu'ele aveit gardé longement por son cors oindre e enbelir, e faire plus covenable à sez pechez. Si vint mot grant aléure au seignor de misericorde, à la fontaine de pité, à son doz amic Jhesu Criz, lai où il seieit dejoste Symon, e s'agenoilla mot docement, e mot humblement au *(sic)* pez n. s. Jhesu Crist, desoz la

table, e tot en rebost, que cil de la maison ne l'en checissont, qui ben conoisseient sa folie. E n. s. Jhesu Crist qui tot veit, e tot seit, e tot conoit, si vit ben, e sot, e coneguit par quel cuer ele i (F° 49, r°) esteit venue. Marie si fut tant coveitose de son ami servir, e tant ententive aus pez n. s. baiser e laver de ses lermes e essuger de ses cheveus, qu'onques le vaisseau où ele avoit aporté l'oignement ne li leguit defermer ne obrir, ainz le brisa. Ce dit li evangelistes : *Mixtum odorem balsami fracto fudit alabaustro, et unguento precioso pedes unxit Domini.* Ele brisa le vaisseau, si espandit rosée de basme, e dau precious oignement oinsit les pez n. s. Iqui plora sore les pez De mot docement, e por ceu plorot qu'ele saveit ben que n'esteit pas digne d'atocher à lui. Ses pez li arosa ob ses laigremes, e essuja ob ses cheveus. Après si les oinsist à si grant plenté de ceu dont ele n'avoit enduré à mettre sor sei, *et domus repleta est ex odore unguenti.* Veraiement le mist ele à grant plenté, quar ce dit li evangiles que tote la maison fut replenie de la bone odor qui issit de l'oignement. Symons, li ostes, esteit à la table, e Judas, li traitres, qui mot repreneient en lor corages n. s. e lui. Symons pensot en son corage que s'il fust bons prophetes ne Dex, ja ne consentist que tant copable chose, ne tant pecheresse tochast à lui. E Judas, li traitres, si avoit mot grant envie en son cuer de l'oignement qu'ele gastot, ce li est à vis, aus pez da. enoindre. Mot en ama mais les deners en sa borse. Bones genz, par bone volunté, e par servise de veraie charité, e par les saintes ovres de misericorde nos covendra à aler à De. Par

veraie charité, — que nos amom De de toz noz cuers e de totes noz forces, e, enaprès De, nostre prosme, tant cum nos meismes, que si nos li veiom aveir mesaise que nos li aïuom, autretant cum nos vodriom qu'il aïuast à nos, e si nos ne li poom aïuer que nos en aiom pité por l'amor de De. Ovre de misericorde, — si est cum Dex fera son jugement au jor dau juise, si cum li evangiles nos dit qu'il dira : « Ge fui malades e en chartre, vos ne me visitastes, ge fui nuz, vos ne me vestistes, ge fui fameillos, vos ne me saolastes, ge ogui sei, vos ne m'abevrastes, ge fui sanz ostau, vos ne m'erbergastes. » E par iceste ovres e par les autres si poirom aler à De. Iquau servise, que Marie Magdelaine fist aus pez De, li poom faire si nos volom chascun jor deplorer sor ses pez e essuger de noz cheveus, e oindre dau precios oignement (1). Li pez ce sunt li povre, si cum il dit: « *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* » Ceu que l'on fera au menor daus povres, ce dist Dex, por la soe amor, c'est fait à lui meismes. Sor les povres devom plorer par la pité de De e d'aus, e ob (2) noz cheveus les devom essujer. Qui ses cheveus retaille par raison, il n'en vaut si mais non. Li cheveus signifient (3) superflueté. Superflueté est aveir e tenir chose dont l'on s'en puet soffrir, e qui poireit aveir mester à autre: *verbi gratia,* si cum sunt li aveir que l'om ajoste, dont li povre da. ont soffrete. E

---

(1) Ms. *ignement.*

(2) La première lettre de ce mot est mal écrite : on peut lire *ab* aussi bien que *ob.*

(3) Ms. *signifie.*

qui de ce dont il se poira soffrir fera ben aus povres, ja sordeis ne l'en sera, ainz ert ointure aus pez n. s. Jhesu Crist, e tau loer en aura que Dex toz ses pechez li pardonra, e vie durable li donra. *Q. n. p.*

(F° 49, v°) DE ASSUMPCIONE BEATE MARIE.

Assumpta est Maria in celum : gaudent angeli, laudantes benedicunt Dominum. Nos fesom hui feste de la gloriose mère da., à la dame dau monde, à la dame dau cel, à la jugeresse de pecheors, à la sauveresse (1) daus armes qui est espose De, mère Jhesu Crist, temple au saint esperit, qui assenet les foléanz, redrecet les chaez, secort aus cheitis, conforte les doleiros, releve les febles, priet por le pople, oret por lo chargé, maintent les hommes, deffent les femmes. Maus entra on munde par femme, lieins revint on monde par femme. Le reproche que Eve conquist aus femmes, ceu lor toguit la virge Marie. De ceste gloriose dame fasom nos hui la feste. Si cum ele passa de cest sècle en l'autre, e non pas solement li archangre, mas tuit li beneit esperit qui sunt on cel li vindrent encontre, por li conduire en la gloire dau cel, e li filz De e li sons, *Jhesus Christus dominus noster salvator mundi,* il meismes, qui comanda que l'om honorast son père e sa mère, li vint encontre, si cum l'om deit creire, e la conduit on durable règne dau cel, où ele règne ob lui son fil, e priet de jorz e de nuiz por les pecheors qui

(1) Ms. *sauveresses.*

sunt en terre. Iceste feste que nos fesom hui, li devom nos faire dignement e saintement, sor totes les festes de l'an. Après les festes n. s., e quant nos fasom les festes à la gloriose mère De ou les festes à ses amics, si les devom issi faire que nos les gardom, non pas solement daus ovres terrienes, mas de peché faire, que Dex het plus que nule autre ovre qu'om puisse faire. Quar quicunques est en peché de dampnation ne cuit ja, ne ne creie, qu'il gart la feste quant il cesse daus ovres terrienes faire; quar, si cum dit la sainte escripture, meilz sereit aus malvaiz hommes qu'il feissent lor besoignes corporaus, e aus malvaises femmes filer lor conoilles, que penser ne faire peché que Dex het sor totes choses. Mas li plusor font tot le contraire, quar aus bones festes e aus diomaines, quant il, por la sainteté dau jor, se devreient plus saintement garder, si font veuz plus qu'il ne font en tote la semaine. Il s'asenblent ons kairois, e deparlent les vis e les morz; vont aus tavernes, e beivent à otrage; e vont ons lucs privez où il font lor granz malvaistez. Por nient cuideroient cil qui issi ou font, que lor festivetez place à De. Or préom da.. que il, par les prières de sa gloriose mère, nos doint faire issi ceste feste e les autres, qu'il a establies en terre par la sauveté de noz armes, que nos en puissom conquerre la vie durable. *Q. n. p.*

DE SANCTIS ANGELIS.

Archangelo Michaele interveniente suffulti te, Domine, deprecamur ut quod honore prosequimur contingamus

et mente. Nos fesom hui la feste mon seignor saint Micheau, l'archangre n. s., e por la soe amor la feste à toz les archangres, e a toz les esperiz dau cel, *quorum non est numerus.* Daus quaus n'est nenguns sainz, ne nenguns prophetes à cui Dex ait demostré la gloriose conpaignie. Ne poez saver sol les millers d'eaus qui furent on commencement dau monde, e sunt toz jorz en la presence da., e chantent toz jors la loenge à lor créator, e vont (F° 50, r°) lai où il les enveie. De la lor conpaignie fut li diables e li son angre, avant qu'il pechissent e deguerpissent lor créator, e qu'il fussent gité de paradis, qui or sunt ententis de jorz e de nuiz, à desevrer les hommes e les femmes de De, e qu'il les puissent traire après eaus en enfer. Nos trovom en escripture, que de cez esperiz que nos communaument apelom angres, que ou en sunt .ix. ordre on cel, qui issi sunt apelé *cherubin, seraphin, throni, dominationes, potestates, principatus, virtutes, archangeli, angeli.* E de l'ordre de ceaus qui sunt apelé archangre, est mis sires sainz Micheaus, cui feste nos fésom hui, e à la soe conpaignie, ce sunt li archangre. Il deffent de jors (1) e de nuiz le bon crestien daus assauz au déable e à ses angres, qu'il ne les puissont mener à lor talant, e ceaus qui De sirvent. E tant devom nos plus hautement e plus saintement faire lor feste, quant nos plus créom e entendom qu'il sunt davant De par nos, e qu'il aiment nostre sauveté, e qu'il nos deffendent de l'essaut à nostre enemic, e qu'il sunt establi à nos

(1) Ms. *joz.*

garder. Quar neis les petiz enfanz gardent il, ce dit n. s. en l'evangile d'ui, où il parle daus enfanz: *Angeli eorum semper vident faciem patris mei, qui est in celis.* Li angre, ce dit n. s., veient toz jorz la face mon père qui est ons ceaus. Li angre aiment naturaument nostre ben, e ont joie de nostre amendement. Quar, si cum dit n. s. meismes, li angre ont joie, quant il veient que uns pechères fait sa penitance. Por ceu les deit hom amer e honorer, e maismement mon seignor saint Micheau, qui est sires e princes daus angres, e qui a poesté de noz armes conduire davant De, e par cui ceste feste comença primes en terre. Quar ceu trovom nos ons escriptures, qu'il meismes mostra premèrement sa maison, qui n'esteit pas primes faite par main d'omme, *in monte Gargano,* e comanda à l'evesque dau païs que l'om feist la feste de la soe remenbrance. E por ceu le devom nos noméement honorer à ceste feste. Priom da. qu'il, par les prières de mon seignor saint Micheau, nos doint amer e conquerre la soe conpaignie e de ses angres, e que nos tau vie demenom e à itau fin puissom venir que nos seiom digne d'estre ob eaus en la joie durable. *Q. n. p.*

IN FESTIVITATEM OMNIUM SANCTORUM.

Absterget Deus omnem lacrimam ab oculis sanctorum suorum, et jam non erit amplius nec luctus, nec clamor, sed nec ullus dolor erit ultra quem priora transierunt. A ceste sainte feste que nos fasom hui de De, e de toz ses amics, devom nos avant loer e glorifier n. s. da. meismes, qui fist totes choses de nient. Après n. s.

devom nos loer icele gloriose dame, où il prist char, e icele char en quei il soffrit mort e passion, par qué il reemsit le monde. La dame est digne e gloriose, e essaucée sor toz sainz, e sor totes saintes, e sor toz les angres qui sunt on cel, e sor totes les créatures. Après si est ceste feste aus bonéurez esperiz, aus angres qui sunt davant De, qui veient la face à lor créator, qui chantent la loenge de son fil, e portent ses messages e ses comandemenz à ceaus cui il aime. Après si sunt li patriarche digne d'estre honorez à ceste feste, qui sunt dès lo commencement dau monde, si cum Noé, Habraham, Isaac, Jacob, Joseph. (F° 50, v°) Quar ob ceus parlot da., e lor trameteit ses angres, e les governa entre la malvaise gent où il esteient. Après iceaus, redèvent estre honorez à ceste feste li prophete, qui furent on tens de la veille lei. Ceaus ama da. tant qu'il les fit dignes de son conseil saver, e de dire les escriptures e les choses qui esteient à venir, jusqu'en la fin dau sècle. E à eaus mostra il le sacrement de sa naissance, de sa passion, de sa resurrection, de s'ascension, e cum il vendra au jor dau juise, e rendra (1) à chascun ce qu'il aura deservi, quant il vendra juger les vis e les morz. Après lor tens vint (2) n. s. en terre, e nasquit de la virge Marie corporaument. Si furent en sa gloriose conpaignie li apostres, qui furent plus bonéuré qu'autre saint, por ceu qu'il virent ob lor oilz da., e en char, ce qu'aveient désiré anciene-

(1) Ms. *rendre*.
(2) Ms. *vit*. Le signe abréviatif a été oublié.

ment à véer maint prophete e maint rei, mas ne le porent pas véer. E por ceu sunt li apostre plus bonéuré daus autres, quar il le virent e les beles vertuz qu'il fist, e oïrent la sainte doctrine qu'il dist. E partant font (1) il plus à ceste feste honorer e loer, qu'il furent plus privé e plus familier de De que li autre saint. Après eaus fait à honorer la gloriose feste daus martirs, dont li .I. furent degolé por De, li autre desmenbré, li autre escorché, li autre rosti, li autre negé, li autre estranglé, li autre pendu, li autre estofegé, par divers tormenz ocis (2). Icist si sunt digne après les apostres d'estre honoré à ceste feste. Après ceaus devom essaucer les bons éurez confessors, qui après eaus furent en la paiz de sainte iglese, qui neptement vesquirent, e firent maintes beles vertuz, par qui Dex fut honorez e essaucez en sainte iglese par lo monde. Après eaus honorom à ceste feste les benéurées virgres, qui n'oguirent cure d'aver mariz en terre, por aver à seignor le roi dau cel. E issi fasom nos hui la feste de De e toz ses amics, si devom hui, à l'enor de De e de ses amics, plus honestement e plus religiosement venir au servise De, e plus faire ausmosnes e sostenir les povres qu'à .I. autre jor, que por ceu nos seient pardoné li autre meffait, que nos avom fait, de ceu que nos n'avom les festes, si cum nos deguissom, celebrées en sainte iglese. Quar por ceu fut ceste feste establie par tote crestienté. Ore préom

(1) Ms. *fant*.

(2) L'*o* de ce mot est mal écrit et pourrait se confondre avec l'*a*.

De qu'il nos dont issi faire les ovres qui convenent à la feste, e tau vie demener, que nos aiom la soe gloire durablement. *Q. n. p.*

... (1) APOSTOLI.

Simile est regnum celorum sagene misse in mari, et ex omni genere piscium congreganti. Nos lisom que n. s. da. parla une fez au pople par senblance, e si dist que tot autresi est dau règne daus ceaus, cum dau rez que li pescheor getent en la mer por prendre les peissons, e quant il la *(sic)* sentent qu'il est plains si la *(sic)* traient à eaus, e trient les bons peissons daus mauvaiz : les bons mettent en lor vaisseaus, e les malvaiz getent fors. Seignors, c'est uns daus sarmons que n. s. da. dist en terre. Corte est la parole, mès mot est granz la signifiance, quar quantque l'om a fait en cest sècle, e quantque l'om fera en cel, e en terre, e en enfer, tot est signifié par ceste parole. Or oïez la signifiance, la mers signifie cest monde, por ceu qu'il a assez senblances...

Le feuillet suivant a été coupé ; on lit encore à gauche du recto quelques-unes des premières lettres de chaque ligne :

L. 8, *q* ; — l. 9, *o* ; — l. 10, *g* ; — l. 11, *cum* ; — l. 12, *n* ; — l. 13, *quar* ; — l. 14, *sa* ; — l. 15, *sei* ; — l. 16, *sig* ; — l. 17, *cuu* (ou *cun*) ; — l. 18, *ma* ; — l. 19, *seië* ; — l. 20, *fin* ; — l. 21, *ons* ; — (rien) ;

(1) Je n'ai pu deviner le sens du premier mot, écrit sous forme abrégée.

— l. 23, *N* (majuscule rouge annonçant la citation latine qui ouvre chaque sermon); — l. 24, *a cui ;* — l. 25, *est se ;* — l. 26, *nos b;* — l. 27, *de la ;* — l. 28, *rema;* — l. 29, *se ch;* — l. 30, *parole ;* — l. 31, *ment* — l. 32, *grain ;* — l. 33, *isset t.*

A droite du verso on lit encore quelques-unes des dernières lettres de chaque ligne :

L. 7, *q ;* — l. 8, *se;* — l. 9, *mihi ;* — l. 10, *II ;* — l. 11, *ez ;* — l. 12, *t ;* — l. 13, *z ;* — l. 14, *e ;* — l. 15, *u ;* — l. 16, *de;* — l. 17, *ssor ;* — l. 18, *ut;* — l. 19, *te a;* — l. 20, *daus ;* — l. 21, *re qu'il;* — l. 22, *re .or ;* — l. 23, *om;* — (rien); — l. 25, *a. nos;* — l. 26, *nc pe* (1); — l. 27, *rche* (2); — l. 28, *bailla ;* — l. 29, *qui ;* — l. 30, *rie ;* — l. 31, *na ;* — l. 32, *silen* (3) ; — l. 33, *enz* (4).

(F° 51, r°) ... Si les mist à raison de son aveir, e dau gaig qu'il deveient aveir fait. Si vint cil qui aveit recegu les .v. mars d'argent de la main son seignor, si li dist : « Sire, tu me baillas .v. mars d'argent por demener marchanderie, e ge en ai gaigné autres .v. mars. » Si li dist li sires : « Tu es, fist il, bons sirvenz, e de petit m'as porté grant fei. Ge te mettrai en ma joie e en mon ben ; ja mès nul bens ne te faudra. » Après vint li autres qui aveit recegu les .II. mars d'argent de son seignor, e li dist : « Sire, tu me baillas .II. mars d'argent à demener marchanderie e g'en ai gaigné autres .II. mars. — E tu, fist li reis, es bons sirvenz, e de bone fei, quar de petit

(1) (2) (3) (4) Ces groupes de lettres sont suivis du signe qui indique que le mot est brisé par la fin de la ligne.

m'as porté grant fei. Ge te mettrai en grant ben, entre en ma joie, seies parçoner de mon ben. Nenguns bens ne te faildra jamais. » Après revint le terz qui ot solement le marc de l'argent de la main son seignor, si vint davant lui, e tint lo marc en sa main, e dist : « Sire, fist il, tu me baillas .I. marc d'argent, e me comandas que ge le t'empléasse, que quant tu vendreies, te rendisse le marc ob tot le gaig. Si me porpensai que tu esteies coveitous, e prens volunters là où tu n'as rens mis, e veaus coillir lai où tu n'as rens semmé, si cremeie que ge meschibasse ton aveir, si n'en ai rens fait. Vez lo ici, pren la toe chose. » Quant oït ceu li prodom, si en fut irez, e li respondit : « Par ta parole, fist il, te juge à malvaiz sirvent, e te mosterrai que tu m'as mis arrère. Quar tu dis que ge sui coveitous, e que ge prenc volunters ; donques deguisses tu aveir fait marcheanderie (1) de mon avoir, ou le deguisses aveir mis à change, que ge poguisse ore prendre lo chatau ob tot le gaig. » Li sires fut irez, si fist à celui tolir tot son aveir, e si le fist doner à celui qui li ot fait le major gaig, e qui li aveit plus multiplié son aveir. Or oïez que ceu signifie, quar la parole de l'evangile d'ui apartent à nos, e chet sor nos. Li hom qui ala en lonc pelerinage c'est n. s. Jhesu Crist, qui corporaument ala de terre on cel. Li sirvent ce sunt li crestien qui sunt par le monde, nos, e li autre, cil qui ont esté davant nos, e cil qui sunt à venir, e cil qui or sunt. Li avers [est] li sens e li savers que

(1) Ms. *marcheandie*.

Dex a mis en nos, que nos devom multiplier en nos meismes, par bone vie demener, e à taus ceaus qui nos veient e qui nos oïent par bon essanple doner, e par eaus ben enseigner. Quar quant nos lo ben fasom, e nos donom aus autres bon essanple, e nos lor enseignom lo ben à faire, adonc est multipliez li bens n. s. en nos, e por nos ès autres. E autresi cum li prodom dona plus de son aveir à l'un des sirvenz, que à l'autre, mas chascuns deit gaigner à ops damerede, segont le sen qu'il li a doné, e multiplier en sei, e en autrui, lo ben De. E si deit gaigner sei meisme, e toz ceaus qu'il puet à ops da. Li malvaiz sirvenz, qui rebonsit l'aver son seignor en terre, signifie les malvaiz crestiens qui le sen e l'entendement, que Dex lor a doné, dépendent tot on *(sic)* choses terrienes en coveitise, en lecherie, en glotonie, e ons autres malvaistez qui apartenent à la terre non mie au cel. Cil rebonent l'aver da. en terre, c'est le sen que Dex lor a doné. Mas n. s. da. vendra au jor dau (F° 51, v°) juise, en après lonc tens, e mettra à raison e les bons e les maus, e veira que chascuns aura fait, e adonc mosterra il ceu qu'il aura véu, adonc loera il les bens *(sic)*, e mettra en son ben, e en sa joie, e en sa gloire. E si li malvaiz homme ont aucun ben fait en ceste vie, celui lor todra il, aus bons dira il : « *Venite, benedicti, p. m. p. r. q. v. p. ab o. mundi.* » Aus maus qui plus auront amé les choses terrienes que celes dau cel dira il : « *Ite, maledicti, et c.* » Ore seignors, gardez vos ne despendez issi le sen, que Dex vos a doné, au ben terrien conquerre, que vos en perdez lo ben del cel. Seiez cum furent li bon

sirvent qui multiplièrent l'aver lor seignor en terre. Sirvez De, si aurez la vie durable. De ceu nos done essample li glorious confessors de cui nos fasom hui la feste, il [a] multiplié lo ben De en terre, *et postea intravit in gloriam Domini sui.* Où il nous conduiet par la soe grace, *Jhesus Christus Dominus noster.*

PLURIMORUM CONFESSORUM.

Simile est regnum celorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. Quant n. s. alot corporaument par terre, si fist mainte bele vertu, e maint beau miracle, par quei nostre créance deit estre affermée, precha les glorious comandemenz, par qué nos sommes enseigné de mal laisser, e de ben faire, e par quei nostre vie deit estre amendée. Nos lisom en une evangile qu'il dist : Ou si fut uns prodom qui sema bone semence en son champ, e cum li hom dormeit, si vint sis enemics, e sorsema malvaiz grain de jarcerie, e quant li blez nasquit dau bon grain, dau froment que li prodom sema, si nasquit ob tot la jarcerie li malvaiz grains que sis enemics aveit semé. Quant li sirvent au prodomme regardèrent le champ lor seignor, si li distrent : « Ne semas tu bone semence en ton champ ? — Oil ge, fist il. — Que deit donc que jarzeus e malvaises herbes naissent en ton champ ? — Quei ? Ge vos dirai que ceu deit. Quant ge semai ma bone semence en mon champ, si vint après mis enemics e sema malvaise semence, e de ceu est li jarzeaus en mon froment. » Adonc respondirent li sirvent à lor seignor : « Sire, veaus tu que nos augom e

aragom le jarzeu de ton froment, que ne touge le crestre à l'autre? — Nenil, fist li sires, que tot lo ben arascheriez. Laissez crestre lo froment e le jarzeu, e quant vendra en aost, si segera l'om le froment e le jarzeu, si departira l'om adon le bon dau malvaiz, le froment dau jarzeu. Le froment mettra l'om en mes greners, e la paille en mes granges. E de la jarzerie feront faisseaus, e les mettra l'om on fuc arder. » Seignors, c'est uns daus sarmons que n. s. da. dist de sa bele boche. La parole si est breve, mas mot signifie grant chose. Quar quantqu'a esté fait sor terre dès que Dex fist homme jusqu'à ore, e quantque l'om y fera jusqu'au jor dau juise, e quantque l'om fera là sus on cel, e quantque l'om fera en enfer avau, tot est signifié en icest sermon. Or oïez coment : li prodom signifie da. n. s. de cui venent totes bontez, e totes proesces, e toz bens. Li sons champs c'est cist mondes qui est granz e... (1).

(F° 52, r°) ... tèrent à la porte, e si distrent : « *Domine, Domine, aperi nobis :* Sire, sire, firent eles, ovre nos la porte. » Li sires lor respondit e si dist : « *Amen, amen, dico vobis, nescio vos :* Veraiement, fist-il, ge ne sai où vos estes. » E quant n. s. ot dite ceste senblance à la gent à cui parlot, si dist après : « *Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam :* Veillez, fist-il, quar vos ne savez le jor ne l'ore. » Or oïez que ceu signifie. L'espos c'est n. s. Jhesu Crist *salvator mundi*. L'espose c'est sainte

(1) Le feuillet suivant a été coupé.

iglese, les saives puceles ce sunt li bon crestien e les bones crestienes, les foles sunt li malvaiz e les malvaises. Les puceles atendent l'espos e l'espose por entrer ensenble aus noces, ceu est, li crestien atendent que n. s. avenge au jor dau juise, e qu'il, ensenble ob lui e ob sainte iglese, entrent en sa gloire. Les bones lampes qui sont clères signifient les bones ovres qui sunt clères e beles. Clère chose a en lampe, e bele chose e clère a en bone ovre. Li oiles signifie charité, c'est l'amors de De e de son prosme; quar autresi cum la lampe ne puet luisir sanz l'oile, autresi ne puet estre bone ovre acceptable à da., quant ele est faite sanz charité. Charité est De amer sor totes choses, e son prosme si cum sei meisme. Autresi aveient lé foles puceles lampes cum les sages, mas les saives aveient oile dont les foles n'aveient point. Quar autresi font li malvaiz crestien a la feie bones ovres cum li bon, il donent aumosne, il vont à sainte iglese, il font autres bones ovres; mas li bon crestien sunt tuit plain de l'amor de De dont li malvaiz sunt tuit voiant. Ore demore li espous, quar n. s. da. demore de venir au joise. Les puceles se dorment, quar li fou et li saive se morent. Li espos vendra ausi cum à mienuit, quar l'om ne se donra ja garde de son venir, quant li angre crieront dessodosement: « Levez sus, appareillez voz lampes! » c'est, relevez de mort, e gart chascuns sa bone ovre, s'ele est faite par charité. S'il est bien appareillez, si est digne d'entrer aus noces *cum sponso et sponsa,* c'est en la gloire durable *cum Christo et Ecclesia.* Les foles puceles voguirent que les saives lor donassent de lor oile, mas

eles ne l'osèrent faire, quar eles cremeient que il ne sosceist pas à eles e à celes. Autresi li malvaiz crestien vodront au jor dau juise, que li bon lor portent testimoine de lor bones ovres, mas li bon ne l'oseront pas faire, quar à cel jor, e à cel besoig, sera chascuns chargez de raison rendre, e de respondre por sei meisme. Adonc seront les ovres aus malvaiz crestiens totes oscures, quar il ne poiront pas mostrer qu'eles seient faites por l'amor de De e de lor prosme. Les ovres aus bons crestiens seront beles e lusenz, quar adonc aparestra ben li quau auront esté en la charité n. s. Li bon crestien seront *cum Christo in gloria*, li mau *foras mancbunt in eternum*. Adonc poiront toz jors crier : « *Domine, Domine, aperi nobis!* » Mas l'en ne lor overra pas, quar la porte de la gloire De lor sera close sanz fin. Or esgardez, bones genz (1), en vos meismes, si vos avez lampes. E si vos les avez, ce sunt bones ovres, gardez que vos aiez (F° 52, v°) oile, c'est charitez, c'est que vos amez De sor totes choses, e vostre prosme si cum vos meismes. Si vos o faites issi, *in gloriam eternam cum Christo intrabitis, ibi bonum possidebitis, quod oculus non vidit, nec auris audivit. Nec in cor hominis ascendit quod preparavit Deus diligentibus se. Ibi esse nostrum non habebit mortem, nosse nostrum non habebit errorem, amare nostrum non habebit offensionem. Ecce quod erit in fine, erit sine fine. Explicit.*

---

(1) Ms. *genez*.

SERMO IN NATIVITATEM SANCTE MARIE.

Nativitas tua, Dei genitrix, virgo, gaudium adnuntiavit v. m. e. t. e. o. s. i. Christus Deus noster. Une gloriose feste de la nativité nostre dame sainte Marie à la sainte mère De est hui. La sainte nativité de lie nos aporte grant joie, quar de lui nasquit li verais soleilz de dreiture, e cil soleilz, qui enluminet e eschaufe tot homme qui vent en icest monde. Cui iquit solailz enluminet, mot est beaus e clers, e cui il sostrait la soe clarté, c'est la soe conoissance, mot parest laiz e ners. Iquit soleilz est Jhesu Christ n. s. Ore poez oïr merveillose novele, quar icist granz soleilz si nasquit d'une esteile. De ceste esteile dist Balaanz li prophetes : *Orietur stella ex Jacob:* Une esteile naistra de Jacob, ce fut nostre dame qui est dite Marie, ceu est esteille de mer. Quar ele nos guiet en icest monde au port de salu, qui est autresi come mers qui totens *(sic)* ondeiet, tot tens est en peril, tot tens est en tribou, dont dit dd. li prophetes : *Hoc mare magnum et spaciosum.* Iceu est li granz mers e espacious, e où sunt ensenble les petites bestes e les granz, où sunt li léon e li petit léoneau, ce sunt li grant déable e li petit déableau qui nos avironent, e vont ruant por nos devorer, cum fait li léons qui fait cerne ob la coe, que beste ne li eschape. Encontre les enchauz la sainte mère De nos deffent o ses doces prières. De la soe sainte naissance profetiza Isaies li prophetes : « *Egredietur, inquid, virga de radice Jesse et s. de. ra. c. as.:* Une verge, dist il, naistra de la raiz Jesse, e en la virge

vendra la flors. » La verge ce fut nostre dame qui fut virge, qui issit de la raiz Jesse qui fut père d'un d'd. de cui lignage nostre dame fut. En iceste verge venguit la flors, e charga le fruit de nostre salu, par quei li mondes fut sauvez. Par le fruit de quei Adam gosta fut li mondes maudiz, par le fruit qui de la sainte Virge issit fut beneiz, de cui beneiçon nos face parçoners *Jhesus Christus filius Virginis,* par les prières à la soe gloriose mère, cui nativité nos dont celebrer o grant joie, e ob santé de l'arme e dau cors. *Que vivit et regnat.*

Le sermon latin qui suit a été attribué sans preuves (Lecoy de la Marche, *La Chaire française au moyen âge,* p. 87) à Étienne de Langton. Il pourrait tout aussi bien être de Maurice de Sully. La vérité est que l'on ne sait pas le nom de l'auteur.

SERMON LATIN.

Bele Aeliz ben se leva,
—Por De, traiez vos en là,—
Vesti son cors e para,
En .I. verger s'en entra :
.V. florettes i trova,
.I. chapelet fait en a
De rose florie (1).

---

(1) Le texte de cette chanson a été donné par M. Lecoy de la Marche d'après deux manuscrits. Le voici sous ces deux formes :

Bele Aliz matin leva,	Belle Aaliz mainz s'en leva,
Sun cors vesti et para,	Vesti son cors et para ;
Enz un vergier s'en entra,	En un vergier s'en entra,
Cink flurettes y truva :	Cinc floreste i trova :

Legimus quod de omni verbo ocioso reddituri sumus racionem in die judicii, et ideo debemus errantes corripere, errores reprimere, prava in bonum exponere, vanitatem ad veritatem reducere. Cum dicit *bele Aeliz* et c., scitis quod hoc tripudium ad vanitatem inventum fuit. Sed quia vanitas ad veritatem reducenda est, videamus quid sit *b. a.* Sed preterea videndum est quod tria sunt necessaria in tripudio, vox sonora, nexus brachiorum, trepitus *(sic)* pedum concordans voci ut possimus tripudiare (1).. hæc tria debemus habere in nobis, vocem sonoram .i. predicacionem sanctam gratam Deo et hominibus, habeamus nexum brachiorum .i. caritatem geminam .s. Dei et proximi, habeamus trepitum pedum concordanti *(sic)* voci .i. opera concordancia nostre predicacioni ad imitationem Jhesu Christi qui prius cepit facere et postea docere. Demum videamus quid sit *b. a. Cele est bele Aeliz* de qua sic dicitur speciosa ut

---

Un chapelet fet en a De bel rose flurie. Pur Deu, trahez vus en là, Vus ki ne amez mie.	Un chapelet fet en a Rose florie. Por De, trahez vos en là, Qui n'amez mie.
(*Ms. Arundel* 292.)	(*Ms. lat.* 1697, f° 74.)

On remarquera que le texte donné par le ms. poitevin n'est pas meilleur que les deux autres. Il dèbute par une bévue :

Bele Aeliz *ben* se leva p. *mainz* (matin).

De plus il est incomplet : le dernier vers manque : *Vus ki ne amez mie;* par suite, l'avant-dernier : *Por De, traiez vos en là,* a été déplacé et est devenu le second.

(1) Après *tripudiare* se trouvent deux lettres que je n'ai pu déchiffrer.

genma, splendida ut luna, et clara ut sol, rutilans quasi Lucifer inter sidera et cetera et alibi. Tu pulcra es, amica mea, et macula non est in te. Hoc nomen *Aeliz* dicitur ab .*a*. quod est sine, et *lis, litis,* quasi sine lite, sine reprehensione, sine mundana fece, que est regina justicie et

Cele est la bele Aeliz,
Qui est la flors et li liz.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. Sequitur *bien se leva*. Habemus : Mater sanctificata antequam nasceretur predestinata fuit Deo. Quibus debeo dicere *traez vos en là* .s. istis peccatoribus nolentibus converti ad Dominum .s. perfidis Judeis, falsissimis hereticis, Albigensibus istis, inquam, debeo dicere *traez vos en là, quar* quia non diligunt Christum, nec habent in se geminam caritatem .s. dilectionem Dei et proximi, et ideo dicetur eis *traez vos en là,* ite maledicti in .i. e. *Vesti son cors et para*. Habemus : Adorna .t. t. Syon. Ista beatissima virgo Maria fuit Syon, cum adornavit thalamum suum mentis consciencia, bonis moribus, et sanctis virtutibus ut posset suum digne recipere creatorem. *En .I. verger s'en entra*. Ista beatissima virgo Maria de qua loquor fuit virgo, virga, virgultum. Virgo, ecce virgo virga egredietur : virgultum cum fructu agnovimus per annunciacionem angeli dicentis : Benedicta .t. in...... Intravit hoc virgultum sanctissimum .s. uterum beata virginis Marie spiritus sanctus : ob unbracionem cujus ista beatissima virgo Maria fecunda fuit. Unum idem

apostolus subjunxit dicens spiritus s. s. u. in ..... .*V. florettes i trova.* Quos flores invenit .s. s. in virgulto isto .s. in beata virgine Maria? Flores qui ardore non arescunt, nec calore marcescunt, nec imbribus suffocantur. Qui sunt hi flores? Fides, spes, caritas, humilitas, virginitas. Hos flores invenit spiritus sanctus in beata virgine Maria. *Un chapelet fait en a, par lo chapeau* debemus intelligere coronam quam ipse posuit super capud ejus, quando constituit eam dominam dominarum, et reginam reginarum. A! fili, si quis haberet hos flores sanctissimos haberet coronam Dei. De rosa habemus: Egredietur .v. de r. j. et f. de r. e. a. et requiescet super eum spiritus Jhesus. Per predicta patet quod ista *Aeliz* fuit flos ille, in quam *(sic)*, et super quam *(sic)* requiescit .s. s. Gracia cujus illuminare dignetur corda et corpora nostra, qui cum patre et spiritu sancto vivit et regnat Deus per infinita secula seculorum. Amen.

Le morceau qui suit est d'une autre main.

(F° 53, v°) Scientes quia hora est jam nos de sompno surgere dicitur gallice *Qui est garniz — Non est honiz.* Por ce nos amonetes *(sic)* si l'apotres *(sic)* an cete espitre que nos céons *(sic)* aparaliez et garniz. Nos véons que, quant sis *(sic)* princis *(sic)* et cis rais venent novellesment *(sic)* an lor citez, il tremetent premerement lour messaches, por ce que cil qui sont en sa *(sic)* cité saient aparaliez d'ous recevoir honestement, si comme covient. Por ce monseignor saint Pol an cete espitre nos amonete tuit et tote qui somme an cest monde que nos séons aparaliez

de recevoir nostre rais .s. Jhesu Crist, nostre sauvour (1), c'est à savoir que nos déons evelier dou songne de pechié.

Ces courtes réflexions ont été écrites vers le milieu du quatorzième siècle, comme l'avait reconnu M. Thomas, archiviste de l'Hérault. L'écriture est cursive et négligée, et l'orthographe singulièrement fautive et irrégulière. Ce texte est trop court pour qu'on puisse dire avec certitude à quel dialecte de la langue d'oïl il se rattache.

On remarque que l'*s* étymologique, suivie d'une consonne, tombe fréquemment. Cette faute d'orthographe ne peut s'expliquer que par l'influence de la prononciation qui, alors comme aujourd'hui et plus qu'aujourd'hui, supprimait cette lettre ainsi placée.

Remarquez aussi l'*i* muet de *princis* pour *prince*. On trouve quelques exemples de cette anomalie, mais en petit nombre, dans d'autres textes du moyen âge.

---

(1) Ms. *sauuuur*.



GRAMMAIRE

PHONÉTIQUE ET ORTHOGRAPHE

VOYELLES.

A. — *A* muet se substitue parfois à l'*e* muet français, soit à la fin, soit au milieu des mots : fund*a*mentum, fr. fond*e*ment, poit. fund*a*ment; tempt*a*mentum, poit. tempt*a*ment ; hor*a*, poit. hor*a*; fr. ladr*e*, poit. lazr*a*. De même on trouve or*a* (heure), vit*a* (vie), rend*a* (rente) mêlées aux formes françaises or*e*, vit*e*, rend*e*, dans les Coutumes de Charroux.

Cette substitution n'a lieu que dans les noms, jamais dans les adjectifs ni dans les verbes.

Dans certains textes saintongeais, elle était de rigueur; mais à la fin des mots elle n'avait lieu qu'autant que l'*e* muet, dont *a* tenait la place, n'était pas suivi d'une consonne. Ainsi on écrivait bien « l'or*a* », mais « les hor*es* », et non « les hor*as* » (1) (V. ms. 5714, Bibl. imp., cité par

(1) M. G. Paris a eu occasion de faire la même remarque dans son édition de *Saint Alexis*, p. 55. (Janvier 1873.)

M. G. Paris dans sa thèse de *Pseudo-Turpino,* p. 53) (1). Aujourd'hui encore, dans quelques localités de l'Angoumois et de la Saintonge, l'*a* mi-muet se fait entendre à la fin de certains mots : « Ol est de la bein boune harb*a* » (c'est de la bien bonne herbe). Entendu à la Croix de Condéon, près de Barbezieux (Charente).

A immédiatement suivi d'une voyelle ou d'un *r,* suivi lui-même d'une voyelle, se confond souvent avec *ai* ou *e*: *aage, eage; çaenz, çaienz, céenz;* l*a*roncins, l*ai*roncins; command*a*tor, poit. command*ai*res, command*è*res. Si *r,* suivi d'une voyelle, est précédé d'une muette, la règle reste la même : l*acr*ymæ, poit. l*aigr*emes, l*er*mes.

Ass, ess, eiss, se confondent souvent dans un son commun *iss* : repair*ess*ont (2) (repair*ass*ent), al*iss*ont (alassent), e*iss*it de *iss*ir, *iss*il, *iss*illé pour *ess*il, *ess*illé.

A latin nasal devient *ain, en, ein, aim* : p*ain*s, cresti*en*s, ar*aim*, li*ein*s (ligaments).

E. — *E* latin nasal peut avoir les trois formes *en, ain, ein*: pl*e*nus, pl*ain*s; pl*e*ni, pl*ein*; pl*e*na, pl*e*ne.

E immédiatement suivi d'une voyelle peut devenir *i, oi*: pr*é*er, pr*oi*er, *p*r*i*er.

Er latin devient quelquefois *ir :* s*ir*vent et s*er*vent; c*er*ea, c*ir*ge; f*er*a, f*è*re et f*ir*e.

Er latin, suivi d'une consonne, se change souvent en *ar* : s*er*pens, s*ar*penz; s*er*mo, s*er*mons et s*ar*mons.

Ere latin devient *er, eir* et *oir* : sap*ere*, sav*er*, sav*eir*, sa*voir*; v*è*rement, v*ei*rement.

---

(1) Un autre ms. (le n° 124) qui est de la même époque et écrit dans le même dialecte n'offre pas trace de cette particularité. Il semble cependant que le passage cité par M. G. Paris, au bas de la p. 48, fasse exception, car on lit : « E Aigolanz s'en esteit ja venuz d'equi à Bordeu, e *à una* most grant ost, e ajosta tot ço que ajoster poet. »

Mais ce n'est qu'une erreur de lecture ou d'impression. Il faut *e aüna* most grant ost, etc..., et il *réunit.*

(2) Cf. Quatr' omnes i tramist armez. — Que lui *alessunt* decollez. (*Saint Léger*, str. 37, v. 6.)

I. — *I* latin nasal, suivi d'une consonne, se change ou en *ein*, ou en *ain*, ou en *en*, ou en *an* : l*in*gua, l*ein*gue, l*en*gue, l*an*gue ; m*in*us (m*in's* par suite de la suppression de la voyelle inaccentuée), m*en*z, m*ein*z, m*ain*z.

I, représentant le son mouillé, est rare. Ce dialecte préfère les formes sèches : *manère, arrère, lumère, chen, chef, gref.* On trouve cependant *pez* et *piez, bens* et *biens.*

Ir latin est tantôt *er*, tantôt *ir*, et cela dans le même mot : v*ir*ga, v*ir*ge et v*er*ge.

O. — *O* tient toujours la place de la diphthongue française *ou* : joant, oblié, tocha, adocist, jor, encortine, gote, governe, roge, soffrir, aost (août). Exception unique : p*ou*rceaus. On pourrait croire que *outre* est aussi une exception : il n'en est rien, dans ce mot l'*u* provient de l'aplatissement de *l* latin dans u*l*tra. Et même l'habitude de changer *ou* en *o* était si forte, que la règle de l'aplatissement de *l* en était violée : pomons et non p*ou*mons, quoique le mot latin soit pu*l*mo.

On devient quelquefois *an* : *an* p. *on* (dans le), d*an*ter (dompter).

On alterne souvent avec *un* : esm*un*der, esm*on*der ; m*un*des, m*on*des. Exception : s*un*t (toujours).

Onst devient toujours *ost* : mo*st*rer ; mo*st*er (mon'sterium).

O remplace *a* dans l*o*voient pour l*a*voient, p. 63, et dans Oct*o*vien, Oct*a*vianus. Cette habitude a persisté jusqu'au XVIe siècle. Octavien de Saint-Gelais, originaire de l'Angoumois, s'appelait Oct*o*vien. (V. le *Trésor des pièces angoumoisines*, t. I, édit. Gellibert des Seguins.)

U. — *U* tient quelquefois la place de *ou* : tu j*u*es.

Uc, uec, oc correspond à *oc* latin : f*uc*, f*uec* (focus) ; j*oc* (jocus).

DIPHTHONGUES.

AI et AU. — *Ai, ei* sont souvent confondus : area, *ai*re, *ei*re ; m*ai*smement, m*ei*smement ; s*ai*nte, s*ei*nte.

Ai français est quelquefois remplacé par *e* : br*ai*se, brese.

Au, ou français suivis de *d,* deviennent souvent *ai, oi* : ass*ai*ld*ra, f*ai*ld*ra, f*oi*ld*re.

Au latin devient *o* : *au*rum, ors ; L*au*rentius, Lorenz ; p*au*per, povres.

EU. — *Eu* français est rendu par *oe, ue* : boes, bues ; cuer ; et le plus souvent par *o,* quelquefois par *ou* : j*eu*ne, jone ; s*eu*le, sole ; p*eu*ple, poples ; labour*eurs*, laborors ; religi*eux*, religios ; delici*eu*sement, delici*ou*sement.

OI. — *Oi* alterne quelquefois avec *ei* : est*oi*t, est*ei*t ; pr*ei*ère, pr*oi*er.

Oi se met quelquefois pour *ui* : b*oi*sson, ge s*oi*. On trouve aussi ge s*ui*.

Oill remplace *ouill* : agen*oill*er ; con*oill*e (quenouille) ; desp*oill*e ; r*oill*ez (rouillé).

Oing, à la fin des mots, perd presque toujours la nasale : bes*oig* ; l*oig* (loin). On trouve fréquemment des exemples analogues dans les poèmes de la *Passion du Christ* et de *Saint Léger : vigg* (ving), st. 17, 4 ; *sags* (sangs), st. 32, 3.

Oir alterne avec *orr* : p*oir*a et p*orr*a ; resc*oir*e pour resc*orr*e. On dit encore aujourd'hui, par la même analogie, p*oir*eau et p*orr*eau. (V. *Dictionn. de l'Acad.*) On trouve aussi cl*oir*e (claudere). L'inverse a lieu pour des mots qui font *oir* dans le français actuel : ras*or*s, ras*oir*s ; terre*or*s (territoire), terr*oir*.

CONSONNES.

B. — *B* se confond souvent avec *v* : *obres* et *ovres* ; *obrir* et *ovrir*.

C. — *C* latin s'adoucit très souvent en *g* : Nabu*g*odonosor ; se*g*onz ; ne*g*er (necare) ; se*g*rez. Il en est de même dans le patois actuel : ni*g*é (noyé) ; seu*g*ret (secret) ; *g*ruche (cruche).

C latin, devant *e, i,* devient *z* ou *s* : ge*z*er, ge*s*ir (jacere) ; tai*s*ir (tacere) ; pla*z*er (placere) ; jui*s*e (judicium).

Cus final se rend par la combinaison *cs* : ami*cs* ; ce*cs* (cæ*cus*).

D — *D* ne se rencontre jamais à la fin des mots ; *t* l'y remplace : Davi*t* ; per*t* ; quan*t* (quando). Exception unique : sor*d* (surdum), p. 158.

D latin entre deux voyelles sonores tombe le plus souvent : lapiez (lapi*dé*).

G. — *G* est employé avec le son doux même devant *a* et *o* : ju*g*om ; herber*ga*stes. Cependant on évitait de se servir de cette lettre en écrivant le pronom *ge*, lorsque l'*e* s'élidait devant une de ces voyelles. On mettait *j* à la place : *j*'ai et non *g*'ai.

H. — *H* disparaît invariablement après l'élision : la *h*autece, l'autece ; li *h*om, l'om ; *h*ui, au jor d'ui. Cette règle est également observée dans les anciens textes de la langue d'oïl. Je n'ai pas remarqué qu'on l'ait posée d'une manière aussi générale que je le fais. Il est possible cependant que ce détail n'ait pas échappé à Mr Süpfle, auteur d'une dissertation sur l'*H* initiale dans la langue d'oïl, dissertation qui vient de paraître tout récemment, et qui m'est encore inconnue (1).

L. — *L* suivie d'une consonne est presque constamment aplatie et changée en *u*. C'est un des signes distinctifs de ce dialecte : *au*ques, qu*au*cunque, qu*au*s, m*au*s : a*l*iquid, qua*l*iscunque, qua*l*is, ma*l*us. On trouve cependant quelques exceptions qui probablement n'en étaient pas pour l'oreille : ma*l*vais ; morta*l* passion.

Cette habitude invétérée d'aplatir *l* a laissé des traces même dans les noms propres : Michel est devenu *Micheau*, Daniel, *Danieau* ou *Daniau*.

« *Daniau*, nom propre assez commun à Niort. C'est le mot Daniel avec une autre finale. »

(*Gloss. poitevin* par l'abbé Rousseau, ap. *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, n° du 25 octobre 1867.)

---

(1) M. G. Paris en a rendu compte dans la *Revue critique*, n° 45, 9 novembre 1867.

Ll avaient le son mouillé : mi*ll*ers, so*ll*er (milliers, souliers).

P. — *Ptialis* a produit *ptiaus* et *biaus* : nuptialis, nu*ptiaus*, nu*biaus*.

R. — Métathèse de l'*r* : 1° *per* et *pre* ; 2° *por* et *pro*.

Per, pre : *per*neit (prenait).

Por, pro : *por*pres et *pro*pres (proprius). C'est d'après le même principe que beaucoup de paysans disent en *por*portion au lieu de en *pro*portion.

R dans ce dialecte tendait à prendre la place de *l* et de *n* : evangi*r*e, ang*r*e, dame*r*edex, mi*r*e p. mi*ll*e. De même dans le patois actuel : ve*r*in p. ve*n*in. (Cf. ve*r*en, *Passion*, str. 116.) Dans d'autres textes, au contraire, *l* se substituait à *r* et à *n* : forte*l*esce, en cel cuntemp*l*e (ap. *Q. L. des R.*) ; rump*l*e pour rumpre (*Passion*, str. 58).

T. — *Te* français s'adoucit fréquemment en *de* : ren*de*s (rentes) ; per*de* (perte). De même en patois on dit fen*de* pour *fente*. On trouve aussi vi*de*, ven*de* pour *vie, vente*, dans les autres documents poitevins.

Z. — Z remplace toujours *s*, quand le radical latin est terminé par une dentale ou par *l*; totus, to*z*; melius, meil*z*; oculus, oil*z*.

Après *n* et *r* on met indifféremment *s* ou *z* : an*z* ; vin*s*, vin*z* ; paor*s*, paor*z* ; jor*s*, jor*z*.

Z remplace toujours *s*, quand le mot latin se termine en *tium, tius, teum, teus, chium* : pala*tium*, palai*z* ; ter*tius*, ter*z* ; pu*teus* et pu*teum* (acc.), pui*z*, au nom. et à l'acc.; bra*chium*, bra*z* (1). Ces noms sont indéclinables, ou, si l'on aime mieux, gardent le *z* à tous les cas.

---

(1) M. Littré, *Hist. de la langue fr.*, t. II, p. 334, donne *bras* comme nominatif, et *brach* comme cas oblique. Cela peut être vrai pour les autres dialectes, mais ne l'est certainement pas pour celui-ci.

Embarrassé pour expliquer la présence de l'*s* à la fin de ce mot, M. Littré le dérive d'un type b. latin *brachius*. Je ne crois pas cette supposition nécessaire. En latin *tius*, *tium*, *tii*, *tio*, avaient une

Z remplace toujours *s*, quand le mot latin se termine par *x* : vo*x*, voi*z* ; nu*x*, noi*z* ; no*x*, nui*z* ; radi*x*, rai*z*. Ces mots sont également indéclinables, mais seulement dans le cas où la consonne finale du radical latin est un *c* : vox, vo*c*-is, voi*z* ; radix, radi*c*-is, rai*z*. Quand le radical se termine par une autre lettre, le nom se décline : nox, no*ct*is, (nom. sing.) nui*z* ; (obl. sing.) nui*t*. *Rex, lex* font exception à la règle du changement de *x* en *z* : *reis, leis* (nom. sing.), *rei, lei* (obl. sing.).

Z remplace même une fois *s* après un *e* muet sans en altérer la prononciation : les *saintez* escriptures, p. 149. Exemple analogue :

Cum cel *asnez* fu amenaz.

(*La Passion*, str. 6.)

---

prononciation coulante assez semblable à celle de notre *z*, et suffisamment attestée par les anciennes formes ; orei*s*on, servi*s*e et servi*z*e, etc. Il n'est donc pas étonnant que *s* ou *z*, suivant les dialectes ou les époques, ait pris la place de ces combinaisons de lettres.

Puisque la combinaison *ium, eum*, etc., à la fin d'un mot se rendait en langue d'oïl par *s* doux, brach*ium* reproduit dans cette langue équivalait à brach*s*. D'un autre côté, *c*, *ch* suivis de *s* équivalent à *x*. Or, *x* final étant toujours, dans ce dialecte, suppléé par *z* : vo*x*, voi*z* ; no*x*, nui*z*, il est tout simple que *brachium* (brachs) soit devenu *braz*, et que de plus le *z* ait persisté à la fin de ce mot, puisque à tous les cas sa flexion comprend les combinaisons ci-dessus indiquées :

Brach*ium*,
Brach*ii*,
Brach*io*,
Brach*ia*,
Brach*iis*.

On explique de même l'indéclinabilité des autres noms ou adjectifs, tels que *palaiz*, *puiz*, *terz*, qui en latin ont toutes leurs flexions formées de *i* suivi immédiatement d'une voyelle : tert*ius*, tert*ii*, tert*io*, tert*ium*, etc.

ARTICLE DÉFINI.

		Masculin.	**Féminin.**
Sing.	Nom.	*Li, le, lo.*	*La, li.*
	Gén.	*Del, dau, de lo.*	*De la.*
	Dat.	*Al, au ; on, an* (en le).	*A la.*
	Acc.	*Le, lo, li.*	*La.*
Plur.	Nom.	*Li.*	*Les, lé.*
	Gén.	*Daus, des.*	*Daus.*
	Dat.	*As, aus; ons, onz; es, is* (en les).	*As, aus ; ons, ous* (une fois) pour (en les).
	Acc.	*Les, lé.*	*Les.*

REMARQUES. — *Le, lo* sont rarement employés au nom. sing.

Li au féminin est peut-être une faute de copiste. Il faut cependant observer que cette particularité se rencontre trois ou quatre fois et qu'elle semble avoir été recherchée, p. 37. Exemple analogue dans la *Vie du pape Grégoire le Grand :*

De ces enfans morut *li* mère.

(P. 4, v. 11.)

A ce propos, je ferai remarquer que dans ce vieux poëme, comme dans nos sermons, le mot *mère* semble avoir eu le privilége des deux genres. (V. la Syntaxe.)

Dau est la vraie forme, *del* est rare ; il n'a été employé que sept fois *De lo* l'a été une seule, p. 223.

Al est très rare.

L'acc. sing. masculin est aussi souvent *lo* que *le*. Exemple unique de *li* à l'acc. sing. masc. : La pucele qui fila *li* sindoine, p. 105.

Lé p. *les*. (Voir p. 87, 111, 143, 103.) Exemple analogue, *lo* p. *los :*

Chi eps *lo* morz fai se revivere.

(*Pass. du Chr.*, str. 9, v. 3.)

Des, p. 237, est une exception ; la vraie forme est *daus*. Fallot a cru que *dau* servait à la fois pour le pluriel et pour le sin-

gulier. « La forme *dau*, signifiant *du, des*, prenait quelquefois un *s* et se pouvait écrire *daus* au pluriel, devant les mots commençant par une voyelle. » (Fallot, p. 43.) *Dau* pour *daus* au pluriel n'est qu'un accident, comme dans ces sermons *on* p. *ons*, *lé* p. *les*. Fallot et après lui Burguy ont eu tort de tirer une règle générale d'un exemple isolé (V. p. 44, ap. Fallot, et p. 49, ap. Burguy) : « Ge frère Foques de Saint Michea, comandéres adonques *dau* maisons de la chevalerie *dau* Temple en Aquiaine... ob l'otrei e ob la volunté *dau* frères de nostre maison... de frère P. *dau* Bois, e *daus* autres frèrcs de ladite maison qui est près de la chenau *dau* .II. molins. » L'exemple cité par Fallot prouve seulement que l'*s* de *daus* ne sonnait pas devant une consonne, et sonnait probablement devant une voyelle.

Fallot se demande encore si le génitif poitevin *dau* se prononçait à la manière de la langue d'oc, en diphthongue (*da-ou*), ou bien simplement à notre manière. La véritable prononciation nous est donnée par le patois actuel. Les paysans du Poitou, de l'Angoumois et de la Saintonge disent *dau* pain, *dau* lard, en donnant à l'*au* le son voyelle *o* long, *dô*.

Le datif *on*, pl. *ons*, quoique on en trouve quelques traces dans les autres dialectes, est particulier au Poitou. La forme *onz* est rare. Il est remarquable qu'au singulier *on* ne représente que le masculin, tandis qu'au pluriel *ons* sert pour les deux genres (1).

Ous p. *ons*, une fois : Met s'entente *ous* choses terrienes, p. 149.

As p. *aus*, rare, p. 89, 93, 179.

Ès p. *ons* : Adonc est multipliez li bens n. s. en nos, e por vos *ès* autres, p. 237.

Is (2) p. *ons* : Si nos avom fait *is* jorz qui sunt passé, p. 43.

Le dialecte poitevin, comme tous les autres dialectes de cette

---

(1) Il en est de même au génitif et à l'accusatif. (Ch.) — J'indique par les initiales *Ch.* les notes de M. Chabaneau.

(2) Rencontre curieuse : *i*, en provençal moderne, est le datif pluriel de l'article. (Ch.)

époque, employait aussi l'article avec le sens de *celui, celle, ceux* : Plorom noz pechez e *les* autrui, p. 170. — Plus volunters font les ovres au déable que *les* damerede, p. 38.

Cette tradition s'est conservée dans nos patois. Une servante dira : J'ai apporté les fleurs de madame et *les* de M. le curé. (Entendu à Brossac (Charente) en 1864.) (Voir mon *Patois de la Saintonge*, p. 110, 111.)

ARTICLE INDÉFINI.

		Masculin.	Féminin.
Sing.	Nom.	*Uns.*	*Une.*
	Obl.	*Un.*	*Une.*
Plur.	Nom.	*Un.*	*Une, unes.*
	Obl.	[*Uns*].	[*Unes*].

Exemples : Nom. fém. pluriel : *Une* noces furent, p. 63. — Il sunt *unes* genz, p. 100.

DÉCLINAISON.

La déclinaison poitevine est la même que celle des autres dialectes de la langue d'oïl. Cependant, comme c'est en l'étudiant plus particulièrement que j'ai fait quelques découvertes qui m'ont permis de reconstituer en entier notre ancienne déclinaison, je crois qu'il est à propos d'en dresser un tableau complet et d'en exposer les principales règles, règles définitives qui s'appliquent, je le répète, à tous les dialectes de la langue d'oïl.

Je distingue trois déclinaisons :

La première comprend les noms et adjectifs féminins terminés en *e* muet ;

La seconde comprend les noms et adjectifs féminins non terminés en *e* muet ;

La troisième comprend les noms et adjectifs masculins terminés ou non en *e* muet.

Première déclinaison. — *Règle.* Dans les noms et adjec-

tifs féminins terminés en *e* muet, l'*s* finale figure seulement aux deux cas du pluriel.

Sing.	Nom.	*Covenable chose.*	Plur.	Nom.	*Covenables choses.*
	Obl.	*Covenable chose.*		Obl.	*Covenables choses.*

Deuxième déclinaison. — *Règle.* Dans les noms et adjectifs féminins non terminés en *e* muet, l'*s* finale (*z* quand le radical latin se termine par une dentale) figure au nominatif singulier et aux deux cas du pluriel.

Sing.	Nom.	*Granz citez.*	Plur.	Nom.	*Granz citez.*
	Obl.	*Grant citet.*		Obl.	*Granz citez.*

Troisième déclinaison. — *Règle.* Dans les noms et adjectifs masculins, terminés ou non en *e* muet, l'*s* finale figure au nominatif singulier et au cas oblique du pluriel.

a. Sing.	Nom.	*Sages prophetes.*	Plur.	Nom.	*Sage prophete.*
	Obl.	*Sage prophete.*		Obl.	*Sages prophetes.*
b. Sing.	Nom.	*Forz lions.*	Plur.	Nom.	*Fort lion.*
	Obl.	*Fort lion.*		Obl.	*Forz lions.*

OBSERVATIONS.

(*Nominatif féminin pluriel.*) 1° Jusqu'à présent on avait assimilé pour la déclinaison les mots féminins aux mots masculins, lorsqu'ils n'étaient pas terminés en *e* muet. Ainsi on croyait ou l'on semblait croire que le nominatif pluriel de *citez* devait être *citet.* M. Littré le déclare formellement. (*Histoire de la langue fr.*, t. II, p. 431.) Il est aisé de voir que Burguy est aussi de cet avis. (T. I, p. 67 et 102.) On peut en dire autant de M. Bartsch qui, dans sa *Chrestomathie de la langue d'oïl,* ne fait pas cette distinction pour les adjectifs, et même donne *fort* comme paradigme du nominatif pluriel des deux genres (p. 481).

On avait cependant pour s'éclairer le témoignage positif de Hugues Faidit. M. Littré ne le cite que pour le combattre : « H. Faidit fait au pluriel une exception pour les participes qui finissent en *ans* ou en *ens* ; suivant lui, au pluriel nominatif féminin, on doit mettre l'*s* : *Aquelh cavaler son avinen;*

mais *aquelas donas son avinens*. Le fait est qu'en langue d'oïl j'aurais dit également : *Cil chevalier sont avenant,* et *celes dames sont avenant;* et je ne sais si les bons manuscrits donneraient raison à H. Faidit. » (*Hist. de la langue fr.*, t. II, p. 431.) M. Littré a tort : tous les bons manuscrits, sans exception, observent la règle indiquée par le grammairien provençal, et non-seulement dans la déclinaison des participes en *ans* ou en *ens,* mais d'une manière plus générale dans celle de tous les mots féminins, quelle qu'en soit la terminaison (1). Fidèle à ce qu'il croyait être les bons principes, M. Littré, dans sa traduction en vieux français du premier chant de l'*Iliade,* a supprimé l'*s* au nominatif pluriel des mots féminins non terminés en *e* muet :

Et n'est droit les *part* soient par la gent raportées. (15, 6.)

De tous les dieus d'Olympe n'auras defendement,
Se mes *main* tant doutées vont sur toi s'estendant. (41, 8.)

Il fallait *les parts, mes mains.*

(*Nominatif féminin singulier.*) 2° Dans les premiers temps de la langue, l'*s* finale ne figurait pas au nominatif singulier des mots féminins non terminés en *e* muet ; elle y figurait ou n'y figurait pas *ad libitum* pendant la plus grande partie du XIIIe siècle, puis finit par s'imposer jusqu'au moment où l'ancienne déclinaison disparut.

Sing.	Nom.	1°	*Grant citet* (archaïque).
		2°	*Grant citet* ou *granz citez* (XIIIe siècle).
		3°	*Granz citez* (fin du XIIIe siècle).
Sing.	Obl.		*Grant citet.*
Plur.	Nom.		*Granz citez.*
	Obl.		*Granz citez.*

Il faut ajouter que la règle archaïque de la suppression de l'*s* au nom. sing. des mots féminins non terminés en *e* muet

(1). V. Guessard, *Gram. provenç.*, p. 4, dernier alinéa; p. 77, l. 10, etc. (Analyse de l'éditeur dans la préface, p. xxv et xxvii-xxviii.) — (Ch.)



n'était obligatoire que pour les mots dont l'accent se déplaçait aux cas obliques, p. ex. pour les noms en *as, atem ;* en *o, onem,* comme *cívitas, civitátem, régio, regiónem* (1).

Dreit à la Lice, ço fu *citet* mult bele. (Alexis, str. 17.)
Mult li angreget la sue *anfermetet.* (Id., str. 56.)
Si li depreient que la *citet* ne fundet. (Id., str. 60.)
C'est grant merveille que *pietet* ne t'en prist. (Id., str. 88.)

Cependant elle s'était étendue à tous les autres mots fémi-ıins non terminés en *e* muet, même quand ils étaient mono-syllabiques, c'est-à-dire dans les mots où l'accent occupe une)lace fixe, tels que *finis, mors.* Ainsi, dans le poème de *Saint lexis* on trouve plusieurs fois *feit, nef, gent, fin* au nominatif fminin singulier, et une seule fois *fins.*

Cette règle, sauf de très rares exceptions, est rigoureusement observée dans la *Chanson de Roland,* le *Psautier d'Oxfor*i, les *Quatre Livres des Rois.*

I. n'en était pas de même dans les textes qui appartiennent àla langue romane du Sud (2), et dans ceux qui, appartenant à l:langue d'oïl, ont une physionomie méridionale. Ainsi, dans le deux poèmes de la *Passion du Christ* et de la *Vie de saint Leer,* sur quatorze nominatifs féminins non terminés en *e* met, on en trouve dix qui ont l'*s* finale, quatre seulement quen sont dépourvus (3).

---

(1) C'est pour n'avoir pas deviné cette règle que M. Conrad Hofmann a mal à propos retouché ce vieux texte, chaque fois que le nomitif des féminins non terminés en *e* muet s'y rencontrait sans l'*s* fin. (*Alexis, Pariser Glossar.,* 3692.)

(2) Ins le plus ancien texte, le poème sur Boëce, on trouve six mots féinins non terminés en *a* muet employés au nom. singulier, et qui tis ont l'*s* finale.

(3) V. :

1° Pou le maintien de l'*s,* les strophes 3, 3 et 4 — 4, 1 — 4, 2 — 19, 2 — 8, 2 — 111, 3 — 120, 3 de la *Passion du Christ,* les strophes 1 3 — 34, 5 — 35, 4 de la *Vie de saint Léger.*

2° Pour ı suppression de cette même lettre, les strophes 9, 1 — 77, 4 — 12 1 du poème de la *Passion du Christ.*

Remarques plus particulières à ce texte.

L'*s*, au nominatif singulier, ne paraît pas avoir été obligatoire pour les noms masculins en *e* muet qui déplacent l'accent au cas oblique : sire*s*, sir*e*. Peut-être trouvait-on le nominatif singulier suffisamment indiqué par la persistance de l'accent latin.

Les noms féminins en *e* muet correspondent ordinairement à des féminins latins en *a*. Ceux qui font exception viennent de primitifs en *io, ionis,* tels que *défense* de *defensio, tence* de *tentio*. Ils sont rares. Ces sermons en offrent un exemple inédit « raince » de *redemptio* : Cil qui ont faim e sei de *raince* p. 90. A côté de celui-ci je crois devoir en signaler un autre qui, par une exception bien rare aussi parmi les noms féminins en *as, atis,* n'a pas déplacé l'accent au nominatif singulier; c'est *clart,* de *claritas*. Il se trouve dans le document bilingue si curieux (*Credo roman reproduit en caractères grecs*) que M. Egger a inséré dans le *Recueil de l'Acad. des inscr. et b.-l.,* 1re partie, t. XXI, p. 349. On y voit ces mots *lumen de lumine* ainsi traduits :

φῶς	κλάρτ	*clart*
ἐκ φωτός	ντέ κλαρτέ	*de clarté.*

Parmi les noms féminins en *e* muet, il en est deux autres qui méritent d'être cités à cause de leur forme tout à fait insolite. Ce sont *signefie* (la), p. 58, et *semble,* p. 117, mis pour *signifiance* et *semblance* (1).

DÉCLINAISON DES NOMS PROPRES.

Les noms propres se déclinent d'après les règles des noms communs.

Nom.	*Elisabez.*	*Salomonz.*	*Symes.*	*Symons.*	*Habrahams. Pères.*
Obl.	»	*Salomon.*		*Symon.*	*Habraham. Père.*

(1) Ce sont des substantifs verbaux formés comme *gitte, coupe, purge,* etc. (Ch.)



Les noms en *el, em, Abel, Jherusalem,* et les noms féminins en *e* muet ne changent pas.

GENRE DES ADJECTIFS.

Jusqu'ici on a cru que, pour les adjectifs et pour les participes, l'ancienne langue n'avait, comme pour les noms, que deux genres, le masculin et le féminin (1). C'est une erreur qui procède d'une analogie mal fondée. Il est certain que les adjectifs et les participes, quand ils se rapportaient à un nom, ne pouvaient avoir que l'un de ces deux genres, puisque notre langue semble n'avoir jamais eu de noms neutres, sauf peut-être au moment de sa première formation (2). Mais on ne s'est pas demandé par quel procédé cette même langue qui, selon l'expression de M. Littré, « ne s'était pas complétement dégagée de l'idée d'un neutre, au moins pour certains pronoms, » avait dû chercher à manifester l'accord entre un adjectif et un mot neutre, comme *ceu, içeu; co, iço; que, quei, quoi; tot.* Ce problème, à peine entrevu de nos jours, elle l'avait résolu, comme presque tous les autres, en se modelant sur le latin : elle ne faisait pas figurer *s* au nominatif des adjectifs et des participes neutres, ce qui leur donnait la forme du cas oblique masculin.

Preuves : Por que ce seit plus *ferm* et plus *estable* (formule des chartes), et non « plus *ferms* et plus *estables* ». — N'est pas *bon,* dist il, que l'om prenge lo pain, p. 84. — Quar nos créom e savom que tot est *veir* (et non *veirs*) quantque sainte iglese crest, p. 113. Les exemples pour les participes sont beaucoup plus

---

(1) Ceci était écrit en 1867, c'est-à-dire avant que M. Nat. de Wailly n'eût publié son savant mémoire sur Joinville, où il prouve lui aussi la persistance du neutre.

M. F. Diez avait signalé le même phénomène, mais avec moins d'insistance, dans sa *Grammaire romane,* t. II, 69. Je l'ignorais à l'époque où je composais ce mémoire. C'est lui-même qui a bien voulu me l'apprendre.

(2) Voir, p. 267, mes observations au sujet de *grances jholt* du Fragment de Valenciennes.

nombreux. En voici quelques-uns tirés du texte si correct des *Moralités sur Job :* Ce est *dit ;* — bien est *demostreit* ke ; — soit *demostreit* ke, p. 441. — De ce est *dit* que ; — de ce est *escrit,* p. 442. — Ce ke n'est mis el jor del dairien jugement, n'est mie *esclarcit* par lumière ; — sera *mostreit* tot ce ke nos forfaisons p. 457, etc.

Je le répète, les exemples abondent ; je pourrais en citer encore des centaines et pris dans les textes les plus corrects, comme est celui que je viens de citer et celui des *Sermons de saint Bernard.* Cependant cette règle n'était pas aussi rigoureusement observée pour les adjectifs que pour les participes. Cette différence peut se formuler ainsi : le participe passé a toujours et sans exception observé la règle du neutre, règle moins rigoureuse et plus flottante quand elle s'appliquait aux adjectifs. Il en était ainsi probablement parce qu'on considérait les derniers non-seulement comme adjectifs, mais encore comme adverbes. Dans le premier cas, ils jouaient le rôle de véritables neutres et perdaient l'*s* finale ; dans le second, ils prenaient l'*s* finale, particulière aux adverbes non terminés en *ment,* comme *primes, longes,* etc. (1). Cette confusion ne pouvait se produire quand il s'agissait des participes passés, qui n'ont jamais à eux seuls formé d'adverbes dans notre langue.

On s'étonnera peut-être qu'un adverbe ait pu servir d'attribut à un sujet. Mais le latin et même le français moderne nous en donnent des exemples non douteux : *Ei septem jugera non erant satis ; — Ils ne sont pas assez ; — Ce n'est pas assez.*

De ces observations il résulte que les adjectifs et les participes avaient les trois genres, comme en latin, mais seulement au singulier. En voici le tableau :

1re classe.		Masculin.		Féminin.		Neutre.	
Sing.	Nom.	*Veirs.*	*Diz.*	*Veire.*	*Dite.*	*Veir.*	*Dit.*
	Obl.	*Veir.*	*Dit.*	*Veire.*	*Dite.*	*Veir.*	*Dit.*

(1) Cette explication rend compte du double emploi des adjectifs neutres avec ou sans *s*, signalé par M. Nat. de Wailly. (*Mémoire sur la langue de Joinville*, p. 51.)

2ᵉ classe.		Masculin.	Féminin.	Neutre.
Sing.	Nom.	*Estables.*	*Estable.*	*Estable.*
	Obl.	*Estable.*	*Estable.*	*Estable.*
3ᵉ classe.				
Sing.	Nom.	*Granz.*	*Granz.*	*Grant.*
	Obl.	*Grant.*	*Grant.*	*Grant.*

Ainsi se trouve reconstituée, et cette fois au complet, l'ancienne déclinaison des noms, des adjectifs et des participes.

Il est fâcheux que notre langue n'ait pas su conserver ce système de déclinaison. Cependant il ne faut pas trop s'en étonner. Les changements qu'elle y a introduits ne sont qu'une suite en quelque sorte fatale des modifications antérieures. L'ancienne langue française s'était formée du latin simplifié et amoindri par l'ignorance et la paresse d'esprit. La nouvelle langue française s'est formée de l'ancienne, absolument de la même manière, en simplifiant toujours, et toujours pour le même motif, pour éviter toute fatigue à l'esprit, et bien souvent aussi d'une manière plate et inintelligente.

La déclinaison ne pouvait échapper à cette manie de simplification quand même, d'autant plus qu'on ne l'avait guère conservée que par habitude et sans trop la comprendre. Ce que la tradition toute seule conservait, l'usage pouvait et devait le défaire dès que la paresse d'esprit y trouvait son compte.

On trouva ce système de déclinaison trop compliqué ; d'un autre côté, on remarqua qu'au singulier des noms et des adjectifs masculins et féminins l'*s* finale paraissait un peu plus *d'une fois* sur *quatre,* tandis que c'était justement le contraire au pluriel, où elle paraissait toujours *trois fois* sur *quatre.* Dès lors on pensa que le plus simple était de supprimer tout à fait l'*s* au singulier et de la réserver pour le pluriel (1). C'est

(1) D'après M. Littré, *Hist. de la langue franç.*, t. II, 357, l'emploi de *s* au pluriel vient de ce que le français moderne n'a gardé que la forme du cas régime, qui avait toujours *s* au pluriel et ne l'avait pas au singulier.

Raisonner ainsi ce n'est pas donner, c'est reculer la solution de la question. Car on se demandera pourquoi le français a choisi la

ainsi, c'est à la suite d'un calcul borné et inintelligent, un vrai calcul de copiste qui veut s'épargner l'embarras du choix et la crainte des solécismes, que la belle déclinaison, à la fois variée et symétrique, particulière aux deux langues d'oc et d'oïl, finit par disparaître.

J'ai dit que l'*s* paraissait un peu plus *d'une fois* sur *quatre* au singulier, dans les noms et les adjectifs masculins et féminins, et qu'au pluriel, au contraire, il paraissait toujours *trois fois* sur *quatre*. On peut facilement contrôler cette assertion si l'on jette les yeux sur le petit tableau synoptique ci-dessous :

1° *Singulier.*

(*S* paraît *une fois* sur *quatre.*)

	Masculin.	Féminin.
Nom.	Li bon*s* pain*s*.	La bone chose.
Obl.	Le bon pain.	La bone chose.

(*S* paraît *deux fois* sur *quatre.*)

Nom.	Li gran*z* rei*s*.	La gran*z* vertu*z*.
Obl.	Le grant rei.	La grant vertu.

2° *Pluriel.*

(*S* paraît toujours *trois fois* sur *quatre.*)

	Masculin.	Féminin.
Nom.	Li grant rei.	Les gran*z* vertu*z*.
Obl.	Les gran*z* rei*s*.	Les gran*z* vertu*z*.

Une fois qu'on eut résolu de reléguer l'*s* au pluriel, on sacrifia *li* nom. masculin sing. et pluriel Et l'on eut raison, car *li*, invariablement consacré jusque-là au nom. masculin

---

forme du cas régime plutôt que celle du cas sujet, question à laquelle il n'a pas été répondu. Au contraire, l'explication que je donne a l'avantage de résoudre en même temps les deux problèmes : choix du cas régime pour les noms et les adjectifs, choix de la lettre *s* comme signe distinctif du pluriel. Ces deux phénomènes grammaticaux sont connexes, il est vrai, mais il faut bien observer que le premier n'est que la conséquence du second.

des deux nombres, aurait produit un solécisme trop choquant si on l'avait accouplé avec *bon* au sing. et *bons* au pluriel. Puisque, en supprimant *s* au singulier et en l'imposant au pluriel, on donnait la prépondérance aux cas obliques des noms et des adjectifs, on devait faire subir une transformation ou plutôt une mutilation analogue à l'article. *Li* disparut donc et céda la place au cas oblique *le* pour le singulier, *les* pour le pluriel.

COMPARAISON.

La comparaison, comme dans les autres dialectes, s'exprimait par les comparatifs et les superlatifs périphrastiques *plus, li plus, la plus,* et par des comparatifs à forme latine. La particule de comparaison était *que,* rarement *de.*

Les comparatifs à forme latine étaient :

Meildre (fém.), *meillor* (obl. s.) pour les deux genres.

Pires (n. s. m.), *peor* (obl. s.) pour les deux genres.

Maires (n. s. m.), *maire* (f. s.), *maor* (obl. s. — n. m. p.), *maors* (n. f. p. — obl. p.).

Mendres (n. s. m.), *menor* (obl. s.), *menors* (obl. p.).

Sordeis (sordidius), *sordeor* (n. m. p.).

On rencontre aussi quelques superlatifs à forme latine : *grandisme* (f. s.) ; — *prosmes* (n. m. s.), *prosme* (obl. s. m.) ; — *saintisme* (obl. s. m.).

Remarques. — Le texte de ces sermons ne donne pas la forme latine du comparatif de *granz,* qui dans les autres dialectes est *graindres* et *graigneur.*

A ce propos, je ferai remarquer qu'il existe une forme spéciale pour le comparatif neutre de cet adjectif, forme extrêmement ancienne, puisqu'elle se trouve dans le Fragment de Valenciennes, et qui a échappé à la sagacité de M. Littré. Je veux parler de *grances : Si vint grances iholt super caput Jone.* « Génin ni moi, dit l'illustre savant, n'avons aucune explication de ce mot *grances,* qui est, je crois, une faute ; on pourrait lire *grandisme.* » (*Hist. de la langue franç.,* t. II, 325.)

Grances me semble très correct ; j'y vois la transcription exacte en langue d'oïl du comparatif neutre latin *grandius.* La

combinaison de la dentale avec le son mouillé, représenté en latin par *i* ou *e* immédiatement suivi d'une voyelle (V. p. 254 ce que j'ai dit là-dessus), a formé en français *s* doux, ou *z* ou *c* doux : servi*tium*, servi*zes*, servi*ces*; po*dium*, pui*z*; et en italien *z* ou *zz* : me*dium*, pala*tium*, me*zzo*, pala*zzo*. Il est donc parfaitement admissible que la finale *dius* ait pu produire *ces* et que *grandius* ait formé *grances* (1). Voilà pour la forme du mot. Quant à l'idée de comparaison, elle me semble ressortir de la manière même dont le prédicateur a combiné les différentes circonstances de son récit. En effet, il ne se contente pas de reproduire purement et simplement le texte de la Bible,

---

(1) Je sais que *j*, ou *g* doux, ou *ch* étaient employés le plus souvent pour reproduire la combinaison de la dentale faible *d* et du son mouillé, ainsi que la combinaison équivalente du *d* et du *c*. Mais il suffit pour justifier mon explication qu'il y ait des exemples du changement de *di* ou *dic* en *c* et en *z* : Secun*diacum*, Segon*zac* (nom de localité); ra*dicem*, ra*ce*; me*dicina*, mé*cine* et me*zine*.

Sans doute il eût été plus conforme aux anciennes habitudes ortho graphiques d'écrire *granzes* et non *grances;* mais il ne faut pas oublier que l'auteur de ce fragment ne pouvait adopter une forme semblable puisqu'il ignorait l'usage du *z*. C'est du moins ce qu'on peut inférer de l'absence de cette lettre, qui ne figure pas une seule fois dans le texte de l'homélie. Et ce n'est point par hasard ou par oubli que le prédicateur a négligé de s'en servir, car il la remplace, partout où elle était nécessaire, par la combinaison *st*. C'est ainsi qu'il écrit irei*st*, vo*st*, p. irei*z*, vo*z*. Il va s'en dire qu'il ne pouvait pousser l'analogie jusqu'à écrire *granstes* p. *granzes*.

Enfin de rares mais authentiques exemples prouvent que *d* latin suivi de *e* ou de *i* mouillés, c'est-à-dire diphthongués avec la voyelle postérieure, pouvait se rendre en v. français par *c* doux :

Li mien oil as fedeilz de terre, que il *siecent* (sedeant) ensemble ot mei. (*Psaut. d'Oxf.*, p. 145.)

Cele nuit *possecet* tenebrous turbilhons (noctem illam tenebrosus turbo possideat). (*Moral. sur Job*, p. 460.)

Se ce est voirs que ele *siece* sus la terre (sedeat). (*Li Livres dou Trésor*, p. 115, variante.)

Li folz attant que Deux le *porvoice* en sa povreté (provideat). (Lettre de saint Bernard à Raymond de Chastel-Ambroise, ap. Mabillon, *Bibl. bibliothecarum*, t. II, p. 1388.)

il insiste sur certains détails, afin de mieux faire comprendre à ses auditeurs l'impatience de Jonas. Jonas, dit-il d'abord, avait pris beaucoup de peine et était très fatigué, détail qui n'est pas dans la Bible, « *Jonas propheta habebat mult laboret et mult penet* », et il faisait grand chaud, et il était bien las, « *et faciebat grant jholt, et eret mult las.* » Plus tard, au moment où le prophète se réjouissait de ce que le Seigneur avait fait pousser un lierre dont l'ombrage le garantissait des ardeurs du soleil, Dieu ordonne à un ver de piquer l'arbuste protecteur. Le lierre se dessécha, et alors vint un *plus grand* chaud, « *cilg eedre fu seche, si vint GRANCES jholt.* » On voit que la gradation est bien ménagée, et ménagée à dessein, et que l'idée de comparaison s'en dégage en quelque sorte d'elle-même.

Si cette explication est fondée, et le sens général du passage, d'accord avec la filiation étymologique, ne permet guère d'en douter, *grances* porte à cinq le nombre des comparatifs à forme latine qui avaient conservé le neutre.

1° Bons,	masc. meildres,	fém. meildre,	neut. meilz.
2° Granz,	masc. graindres,	fém. graindre,	neut. grances.
3° Mals,	masc. pires,	fém. pire,	neut. piz.
4° [Parvus],	masc. meindres,	fém. meindre,	neut. meinz.
5° [Sordidus],		obl. s. sordeor,	neut. sordeiz.

Il y aurait entre eux cependant cette différence essentielle, c'est que *grances* serait le seul exemple que nous ait laissé l'ancienne langue d'un comparatif neutre employé avec un nom. Tous les autres, en effet, ou s'emploient seuls, ou servent d'attributs aux pronoms neutres *ço, ce,* etc. Enfin, comme une observation en suggère une autre, il faudrait noter cet exemple, unique jusqu'ici (1), d'un nom neutre latin resté neutre en français, ce qui est le cas pour *jholt,* auquel on est bien obligé de reconnaître le genre neutre puisqu'il est accouplé à un comparatif qui ne peut pas en avoir d'autre.

(1) M. Nat. de Wailly en cite deux dans son *Mémoire,* p. 52, 53, mais moins certains que celui-ci.

NOMS ET ADJECTIFS DE NOMBRE.

	Cardinaux.	Ordinaux.
1.	Uns (n. s. m.), — une (f. s.).	Premers (n. s. m.), — primère, premère (f. s.).
	Un (obl. s. m. — n. m. p.).	Premer (obl. s. m.).
	Unes (n. f. p.).	»
2.	Dui (n. m.), — anbedui (n. m.).	Segonz (n. s. m.), — segonde (f. s.).
	Dous (obl. m. — n. et obl. f.), — anbedous (id.).	»
3.	Trei (n. m.).	Terz (n. et obl. s. m.) (1), — terce (f. s.).
	Treis (obl. m. — n. et obl. f.).	
4.	Quatre.	Quarz (n. s. m.), — quart (obl. s. m.), — quarte (f. s.).
5.	»	Quinte (f. s.).
6.	»	Sexte (f. s.).
7.	Sept.	Septaine, septeine (f. s.) (2).
8.	»	Oicten (obl. s. m.).
9.	Nu, nou.	None (f. s.).
10.	»	Dezène (f. s.).
12.	»	Dozène (f. s.).
40.	Quarante.	Quarentaine, quarenteine (f. s.).
90.	Nonante.	»
100.	Cenz (obl. p.).	Centaine (f. s.).
1000.	Millers (obl. p.).	»

(1) Remarquez *z* au cas oblique par suite de la règle indiquée plus haut.

(2) Pour cette forme en *ain, aine ; en, eine*, cf. les exemples analogues recueillis par Burguy dans la *Chronique des ducs de Normandie*, t. I, p. 116.

PRONOMS.

PRONOMS PERSONNELS.

Première personne.

Sing.	Nom.	*Ge, j'* (jamais *je*).
	Obl.	*Me, mei; — mei* (régime des prépositions).
Plur.	Nom.	*Nos.*
	Obl.	*Nos.*

Seconde personne.

Sing.	Nom.	*Tu.*
	Obl.	*Te, tei; — toi* (une fois) et *tei* (régimes des prépositions).
Plur.	Nom.	*Vos.*
	Obl.	*Vos.*

Troisième personne.

Masculin.

Sing.	Nom.	*Il.*
	Rég. dir.	*Le, lo, lou* (p. 208), *li* (p. 169), *lui.*
	Rég. indir.	*Li, l'* (pour *li*) (1), *lei* p. *lui, lui* (régime des prépositions).
Plur.	Nom.	*Il.*
	Rég. dir.	*Les.*
	Rég. indir.	*Eaus, aus* (après une élision), *lor.*

Féminin.

Sing.	Nom.	*Ele, il* : Est *il* covenables à De (p. 53).
	Rég. dir.	*La.*
	Rég. indir.	*Lie, li* (plus rare), *lui* (plus rare encore).
Plur.	Nom.	*Eles.*
	Rég. dir.	*Les.*
	Rég. indir.	*Eles, lor.*

---

(1) *Li* paraît ne s'élider que devant *en* : Sordeis ne *l'en* sera (p. 228). — Por prière qu'il *l'*en feist (p. 209).

J'ai remarqué la même particularité dans le ms. saintongeais

PRONOM PERSONNEL RÉFLÉCHI DE LA TROISIÈME PERSONNE.

Se (1), *sei;* — *sei* (régime des prépositions).

PRONOMS POSSESSIFS.

A. *Singulier.*

	Masculin.	Féminin.
Nom.	*Mis, tis, sis.*	*Ma, ta, t', sa, s'.*
Obl.	*Mon, ton, son.*	*Ma, ta, t', sa, s'.*

Pluriel.

Nom.	*Mi, ti, si.*	*Mes, tes, ses.*
Obl.	*Mes, tes, ses, sez* (p. 225), *sé* (p. 102), *sis* (p. 59).	*Mes, tes, ses.*

B. *Singulier.*

	Masculin.	Féminin.
Nom.	*Mens (uns), tons (li), sons (li).*	*Meie (la), toe (la), soe (la).*
Obl.	*Men (le), ton (le), son (le).*	*Meie (la), toe (la), soe (la).*

---

n° 124 : Et si li manda Karles au bon home, que si il avoit vin, qu'il *l'en* donast. (G. Paris, *Thèse de Pseudo-Turpino*, p. 47.)

(1) Ce pronom employé avec le verbe *faire* forme une locution remarquable qui répond au latin *inquit* : Cui demandez vos ? *firent s'il* au bon homme (p. 118). — Ce sommes, *firent se il* (ibid.).

Burguy cite bien le verbe *faire* synonyme de *dire*, mais non sous la forme réfléchie. Cependant cette particularité se retrouve aussi dans le dialecte normand.

E cument l'ont fait ? *fist se* David.
(*Q. L. des R.*, p. 120.)

Dans ce cas le pronom réfléchi est toujours placé après le verbe.

Cet emploi de *se* existe dans le patois limousin avec *dire* ; mais le pronom précède le verbe : Venê coumo me, *se* me disset-eü. (Ch.)

Pluriel.

Nom.	» *Son (li).*	»	*Meies (les).*	*Soes (les).*
Obl.	» *Tons (les), sons (les).*		*Meies (les).*	*Soes (les).*

C. *Singulier.*

Masculin.	Féminin.
Nostre, vostre, lor (à tous les cas).	*Nostre, vostre, lor* (à tous les cas).

Pluriel.

	Masculin.			Féminin.		
Nom.	*Nostre,*	*vostre,*	*lor.*	*Noz,*	*voz,*	*lor.*
Obl.	*Noz,*	*voz,*	*lor.*	*Noz,*	*voz,*	*lor.*

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

		Masculin.	Féminin.	Neutre.
Sing.	Nom.	*Icil, iceu* (p. 123); *cil.*	*Cele.*	*Iceu; ceu, ce.*
	Obl.	*Icel* (rare), *iceu, iceau* (rare); *cel* (rare).	*Cele.*	*Iceu; ceu, ce.*
Plur.	Nom.	*Cil.*	*Celes.*	
	Obl.	*Iceus, iceaus; ceus, ceaus.*	*Iceles.*	

		Masculin.	Féminin.
Sing.	Nom.	*Iquist, icist; cist, ci* (p. 90), *cest* (p. 64).	*Ceste.*
	Obl.	*Icest; cest.*	*Iceste; ceste.*
Plur.	Nom.	*Cist.*	*Icestes; cez.*
	Obl.	*Icez; cez.*	*Icestes; cestes; cez.*

		Masculin.	Féminin.
Sing.	Nom.	*Celui* (p. 204).	»
	Obl.	*Celui.*	»
Sing.	Nom.	»	»
	Obl.	*Cestui.*	»

REMARQUES. — Excepté au neutre, tous ces pronoms démonstratifs s'emploient ou seuls ou avec un nom.

La distinction entre *icil* (ecce ille) et *icist* (ecce iste), *cil* et *cist* est parfois très nettement établie, comme dans ce passage :

Veraiement, fist il, vo di ge, que *cist,* c'est li publicans (1), ala en sa maisou plus justifiez que *cil,* c'est li pharises (2), p. 157.

D'autres fois *cil* et *cist* sont presque confondus. (V. p. 90.)

A ces pronoms il faut joindre *en,* de cela. Outre ce sens qui est le plus usité, *en* avait celui de *à cause de cela :*

E Dex l'*en* (de ea re) oït, e *en* (propterea) osta lo peril où il esteient, p. 123.

Nota. — J'ai indiqué entre parenthèses le numéro de la page, pour tous les pronoms qui ont été employés une seule fois, comme *ci* p. *cist* (n. s. m.).

PRONOM NEUTRE OU ABSTRAIT.

Outre le pronom neutre purement démonstratif *iceu, ceu, ce,* commun sous cette forme, ou sous une forme peu différente, à tous les dialectes de la langue d'oïl, le dialecte poitevin en a un qui lui appartient en propre, c'est le pronom neutre à demi démonstratif *ol, o, ou,* formé du latin archaïque *ollud*

Ce pronom n'est jamais suivi d'un nom ; il rappelle le souvenir d'un objet, mais ne désigne pas l'objet lui-même. Il répond exactement au pronom neutre *le* dans des phrases de ce genre : Etes-vous malade ? — Je *le* suis.

Les patois du Sud-Ouest, c'est-à-dire du Poitou, du sud-ouest du Berry (V. *Glossaire* du comte Jaubert), de l'Angoumois et de la Saintonge, l'ont conservé presque sous la même forme et avec le même sens. Il est regrettable que la langue française ne se soit pas approprié ce pronom neutre, qui est d'un emploi si commode et si sûr.

---

(1) Le dernier nommé.
(2) Le premier nommé.

Le pronom *ou* se trouve aussi dans les dialectes de la langue d'oc, mais TOUJOURS COMME RÉGIME, JAMAIS COMME SUJET. Fréquemment employé dans un texte de langue d'oïl, il doit être considéré comme l'indice d'une origine poitevine ou semi-poitevine.

Faites *o* tost, que ja venra l'espos.
(*Vierges sages et vierges folles,* édit. F. Michel.)
Non t'*o* permet tos granz orgolz. (Str. 14.)
Tot als Judeus *o* vai nuncer. (Str. 26.)
Il par escarn *o* fan trestot. (Str. 71)
Eu t'*o* promet oi en cest di. (Str. 75.)

(*La Passion* (1), édit. Diez.)

---

(1) A la suite de ces citations extraites du poème de la *Passion du Christ,* je crois devoir insérer quelques observations qui peuvent avoir une certaine importance.

Ce poème et celui de la *Vie de saint Léger,* quoique écrits au Xe-XIe siècle sur le même manuscrit, ne présentent pas toujours les mêmes particularités philologiques. Ainsi, dans le premier la forme allongée du temps passé *gui, guist* est fréquente, tandis qu'on en rencontre un seul exemple dans le second « *devengus* », (str. 36).

Dans le premier on rencontre, comme on vient de le voir, le pronom neutre *o,* jamais dans le second.

Le premier ne se sert que de *ab* pour exprimer notre préposition *avec,* le second tantôt de *ab,* tantôt de *ob.*

Je regarderais la *Passion du Christ* comme antérieure à la *Vie de saint Léger*. Je crois qu'elles ont été rédigées toutes deux dans ce que j'appellerais le dialecte archaïque poitevin, représenté par une très courte *charte en langue vulgaire de l'Angoumois antérieure au XIIe siècle,* et par les *Coutumes de Charroux*. Le manuscrit qui nous les a conservées, ou celui qui a servi de modèle, aurait pu être porté de Charroux, de Saint-Maixent ou d'un autre monastère poitevin à Clermont, lors des invasions normandes.

Divers indices permettent de supposer une origine poitevine : les formes mêmes du dialecte, qui appartient à la très ancienne langue d'oïl, mais qui a en même temps une physionomie méridionale très accusée; l'emploi de *ab* (avec) que l'on retrouve dans la charte angoumoisine déjà citée, « *ab* l'outreement de sua uxore », alternant avec *ob* (avec), particulier, on le sait, au dialecte poitevin; la popularité qui s'était attachée dans le Poitou au souvenir de saint Léger. C'est

Ollud a formé *ol, ou,* de même que *ollos* a formé *ols, ous,* « eux » en v. français, et que *olla* a formé *oule* « elle », dans le patois des Iles normandes.

La persistance de *l* finale confirme cette étymologie.

Ce pronom se décline ainsi qu'il suit :

Nom. *Ol* (devant une voyelle), *o* (devant une consonne, rarement devant une voyelle).
Ou (après le verbe, rarement avant).
Obl. *Ou, o* (jamais *ol*).

Exemple. — Nominatif : *Ol* est dreiz, p. 41. — *O* n'est nule compareisons, p 46. — Autresi li avent *ou,* p. 93. — *Ou* sereit apercegu, p. 110.

Oblique : Laissom nos *ou,* p. 92. — Si nos *o* façom, p. 57.

Remarques. — A la place de *ou* régime précédé de *ne,* on trouve fréquemment *nel* : Si vos *nel* faites, p. 185. — Nenguns *nel* set, p. 212. La vraie forme poitevine eût été : Si vos n'*ou* faites. — Nenguns n'*ou* set. C'est justement l'inverse de ce qui a lieu dans les autres dialectes de la langue d'oïl, qui n'admettent pas l'emploi régulier du pronom *ou,* et le tolèrent précisément dans ce cas-là.

Dei jo ceste gent ocire, bel père? — *Nu* (ne le) fras, respundi li prophetes. (*Q. L. des R.,* IV, 368.)

Nou lairoie pour toute Franche. (R. d. s. s., v. 4205.)

Voyez les autres exemples cités par Burguy, t. I, p. 135.

O est quelquefois explétif : Quant *o* vendra li sainz Esperites que ge vos trametrai, p. 126.

PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS.

		Masculin et Féminin.	Neutre.
1.	Nom.	*Qui.*	*Quei, qué.*
	Gén.	*Dont, cui.*	*Dont.*
	Acc.	*Cui, qui* (rare), *que* (rare).	*Quei, qué, que.*

dans cette province que le célèbre évêque avait passé son enfance. Il avait été abbé de Saint-Maixent, localité poitevine, et c'est là que ses restes furent rapportés.

Exemples. — Génitif: Cum fut Abel, vers le *cui* don dameredex se regarda, e la *cui* offrende li plot, p. 92. — *Dont* répond plutôt à *de quo*: Li filz qui eret malades, e *dont* (de quo) li reis préa n. s., p. 181.

Accusatif: Dex renovele ses filz e ses filles *cui* il a porvéuz, p. 58. — La semence qui cheguit sor les espines *cui* (laquelle semence) eles aeschèrent, p. 77. — Par lo jor sunt signifié cil *qui* n. s. a porvéuz, p. 143.

Cf. le passage suivant où *qui* est pour *cui*:

Al tens Noe et al tens Abraham,
Et al David *qui* Deus paramat tant.

(*Alexis*, str. 2.)

Remarques. — *Quei, qué* (j'accentue ainsi *que* précédé d'une préposition) ne sont pas exclusivement neutres : ils peuvent avoir pour antécédents des noms masculins ou féminins, mais *jamais un nom d'être animé*. Ex.: La prédicacions par *qué*. — La maison en *qué*. — L'escience par *quei*. — Par le fruit, de *quei* Adam gosta. — Quau sunt li peché dampnable e par *qué* hom qui les fait vait on fuc d'enfer.

Qué pouvait s'élider : Mas il demandot l'entendement daus cuers, por quei il poguissont entendre por *qu*'il lor aveit dit iceu, p. 75.

Par contre, *cui* ne pouvait avoir pour antécédent un nom de chose, quand il était précédé d'une préposition.

Les Moralités sur Job et les *Sermons de saint Bernard* ne connaissent pas cette règle.

		Masculin.	Féminin.
2. Sing.	Nom.	*Quaus.*	*Quaus.*
	Obl.	*Quau, quel* (rare).	*Quau.*
Plur.	Nom.	*Quau.*	*Quaus.*
	Obl.	*Quaus.*	*Quaus.*

Remarques. — *Quaus* a parfois le sens de *ce, cette* : Mesprisom la vaine joie terriene por aveir *quau* ben qu'oilz ne vit, p. 117. De même dans le patois actuel on dit : As-tu vu *quiaul* âne? *quiau* sot? c'est-à-dire, *cet* âne, *ce* sot.

Iquaus n'a pas d'autre sens : Vers *iquau* cimentère, p. 169.

Employé seul, il correspond à *celui-ci, celle-ci* : *Iquele* li avom tolue, p. 205.

PRONOMS INDÉTERMINÉS.

Autres, autre; autru, autrui; aucuns, aucunes; chascuns, chascune se déclinent et s'emploient comme dans les autres dialectes.

Remarques. — *Autre* se place toujours devant le nom. Une fois seulement, p. 224, il se trouve après : Cum haute baillie dona da. à mon seignor saint Père e aus preveires *autres*.

Hom, l'om sont très fréquents; *l'en* est rare et ne se rencontre jamais séparé de l'article.

Meismes, meisme sont employés indifféremment l'un pour l'autre. Avec *s*, ce mot étant considéré comme un adverbe, et, sans *s*, considéré comme un adjectif neutre.

Mot est adverbe, *moz*, obl. m. p. Pas de féminin.

Nenguns (1) (n. s. m.), *nengun* (obl. s. m.) de *nec unus*. En Touraine *negun*.

Nus, nule. Nul est employé plusieurs fois au nom. sing. masculin, mais alors il n'est pas suivi d'un nom : Que *nul* ne sereit riches, p. 57. *Nul* ne les aveit aloez, p. 70. — *Nul* ne set, p. 71. — Ne s'en deit *nul* assegurer, p. 71. Exception : *Nul* homme ne peut venir, p. 197.

Plusor : nom. *li plusor*, — obl. les *plusors*. On trouve aussi *li plus de*, la plupart de.

Quanz; quant. Quanz (obl. m. p.), *quantes* (f. p.), synonymes de *quot. Ne tant ne quant; quantque.*

Quicunques (n. s. m.); *qui onques* (quicunque), p. 214; *qu'onques* (nom. s. neutre) employé, p. 216, pour traduire le plur. neutre latin *quæcunque*. On trouve aussi *quéque,* synon. de *quodcunque*, p. 168; *quique,* de *quicunque : Quique* receit .I. povre, p. 195.

Sous (solus). Le dialecte poitevin, fidèle à son habitude d'aplatir *l* suivie d'une consonne, rendait le lat. *solus* par *sous,* rarement par *sos*. L'obl. s. masculin était *sol,* et le féminin *sole*.

---

(1) Parmi les documents poitevins, celui-ci est le seul qui ait adopté la forme *nenguns ;* tous les autres donnent *neguns*.

Tant; tantes, lat. *tot*. Locutions adverbiales : *par tant* (igitur), *fors itant que, nepor tant*.

Taus (talis).

	Masculin.	Féminin.
Sing. Nom.	*Taus.*	*Taus, tele, tel.*
Obl.	*Tau.*	*Tau.*
Plur. Nom.	*Tau.*	»
Obl.	*Taus.*	*Taus.*

Exemples : *Taus* ore est, p. 145. — *Tele* ore est, p. 93. — *Tel* ore est, p. 145.

Composés : *Itau* (obl. m. s. — obl. f. s.), *itaus* (obl. f. p.). *Autretau* (obl. s. m.).

Toz, totus.

	Masculin.	Féminin.	Neutre.
Sing. Nom.	*Toz.*	*Tote.*	*Tot.*
Obl.	*Tot.*	*Tote.*	*Tot.*
Plur. Nom.	*Tuit.*	*Totes.*	»
Obl.	*Touz.*	*Totes.*	»

Composé : *Trestuit* (n. m. p.), *trestoz* (obl. m. p.).

Remarques. — *Toz* a conservé un neutre. En effet, au nom. sing. on ne met *toz* que lorsqu'il se rapporte à un nom. S'il n'y a pas de nom exprimé, on met *tot*, et non *toz*, exactement comme en latin on mettrait *totum*.

VERBES (1).

VERBES AUXILIAIRES.

1. *Avoir, aveir, aver.*

INDICATIF.

Prés.	*Ai,*	*Avom,*
	As,	*Avez,*
	Ha, a.	*Ont.*

(1) Je me suis réglé, dans cette partie de mon travail, sur le tableau des conjugaisons tel que le donne M. Bartsch, *Chrestomathie française*, p. 483 et suivantes.

Impf. *Aveie,*
Aveies,
Aveit, avoit.
Aviom,
Aviez,
Aveient, avoient (rare).

Parf. *Ogui.*
»
Oguit, ot.
»
»
Oguirent, eurent, orent.

Fut. *Aurai,*
Auras,
Aura.
Aurom,
Aurez,
Auront.

SUBJONCTIF.

Prés. »
Aies,
Ait, aiet (*s'entraiet*, p. 110).
Aiom,
Aiez,
Aient.

Impf. »
»
Oguist (1), *eust.*
Oguissom,
»
Oguissont, oguissent, eussent.

CONDITIONNEL

Aureie,
Aureies,
Aureit, auroit.
Auriom,
Auriez,
Aureient.

IMPÉRATIF.

»
Aez.

PARTICIPE PRÉSENT.

»

PARTICIPE PASSÉ.

Ogu, eu.

Ce verbe est employé une fois au passif : Li plusor *sunt ogu* confès, p. 111.

---

(1) Forme analogue dans la *Vie de saint Léger :*

Reis Chielperics cum il l'audit,
Presdra sos meis, à lui 's tramist,
Cio li mandat que revenist,
Sa gratia por tot *ovist.*

(Str. 15.)

Diez imprime *ouist.*

2. *Estre.*

INDICATIF.

Prés. *Soi, sui,*
Es,
Est, es, p. 49.
Somes, sommes, esmes, p. 130,
Estes, eistes, p. 92,
Sunt.

Impf. 1. »
»
Esteit, estoit.
Esteiom, estiom,
»
Esteient, estoient.

Impf. 2. »
»
Eret.
»
»
Erent.

Parf. *Fui,*
»
Fut, fu.
Fumes,
»
Furent.

Fut. *Serai,*
Seras,
1. *Sera.* 2. *Ert.*
Serom,
Serez,
Seront.

SUBJONCTIF.

Prés. [*Seie*],
Seies,
Seit, siet, p. 204.
Seiom,
Seiez,
Seient.

Impf. »
»
Fust.
»
»
»

CONDITIONNEL.

Sereie,
Sereies,
Sereit.
Seriom,
Seriez,
Sereient.

IMPÉRATIF.

»
Seiez.

PARTICIPE PRÉSENT.

Estant.

PARTICIPE PASSÉ.

Esté.

Remarques. — Les deux formes *eret, ert* ne sont jamais confondues. *Eret* traduit toujours l'impf. *erat, ert* le fut. *erit.*

D'après les exemples que donne Burguy, il semble que les autres dialectes de la langue d'oïl n'observaient pas toujours cette distinction (1).

Première conjugaison faible.

INDICATIF.

Prés. »
Es,
E, et.
Om,
Ez,
Ent.

Impf. »
»
Eit, oit (plus souvent *ot*).
Iom,
Iez.
Oent, oient (rare).

Parf. *Ai,*
As,
A.
Asmes,
Astes,
Èrent.

Fut. *Erai,*
Eras,
Era.
Erom,
Erez,
Eront, erant (rare).

SUBJONCTIF.

Prés. *E,*
Es,
T ou *e* ou *et.*
Om,
Ez,
Ent.

Impf. *Asse,*
Asses,
Ast, at.
»
»
Assent, issent; essont, issont.

---

(1) Deux textes très corrects, celui de l'opuscule intitulé *Moralités sur Job,* et celui des *Sermons de saint Bernard,* s'accordent sur ce point avec le texte de ces sermons ; mais ils en diffèrent en ce qu'ils emploient exclusivement l'une des deux formes et rejettent l'autre.

Les *Moralités sur Job* n'admettent que *eret, erent,* qui représentent toujours l'imparfait. Le futur est rendu par *sera, seront.*

Les *Sermons de saint Bernard,* au contraire, n'admettent que *ert* ou *iert,* jamais le pluriel. Il sert pour exprimer *erit.* L'imparfait est toujours rendu par *esteit.*

Les Coutumes de Charroux ne donnent que *eret,* était.

CONDITIONNEL.

Ereie,
Ereies,
Ereit.
Eriom,
Eriez,
Ereient.

IMPÉRATIF.

E, om,
Ez.

INFINITIF.

Er.

PARTICIPE PRÉSENT.

Anz, ant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ez, é, ée.

Remarques. — 1° La première personne sing. du présent de l'indicatif rejette l'*e*. Souvent on trouve *c* ajouté au radical ou mis à la place d'une dentale : *ge* DONC, *ge* DEMANC, *ge vos* APORC. Quelquefois la dentale est conservée, mais seulement sous la forme du *t* : *ge* COMANT.

2° La troisième personne sing. du présent indicatif tantôt garde et tantôt rejette le *t* final.

3° Les radicaux en *r* rejettent l'*e* au futur et au conditionnel, et si l'*r* du radical est précédé d'une consonne, il s'opère une métathèse qui rend la prononciation plus coulante : *mosterrom ; enterra, enterreient* (entrer) ; *overra* de *ovrer*. Il en est de même des radicaux en *n* : *donrai* pour *donnerai*, et dans ce cas l'*n* s'assimile souvent avec l'*e* : *dorrai*. Exception : *donerom*, p. 125.

4° Au présent du subjonctif, la troisième personne du singulier est *t*, sans *e* muet, quand celle du subjonctif latin est en *et* : *aimt, esveilt, lit* (lier), *dont* ou *doint*, latin *amet, exvigilet, liget, donet*. Mais d'ordinaire le *t* disparaît à son tour, quand l'*e* persiste : qu'il *donge* (latin **doniat*), et non qu'il *donget*. Quant le *t* chasse l'*e*, il chasse en même temps la consonne finale ou radicale, si elle est précédée d'une autre consonne : *tort* de *torner, esgart* de *esgarder, ost* de *oster*. Et cela doit être, car il serait impossible de prononcer trois consonnes de suite, surtout quand elles ne s'appuient sur rien : *torn't, esgard't, ost't.*

5° La troisième personne du pluriel de l'imparfait du sub-

jonctif affaiblit quelquefois l'*a* de *assent, assont* en *e* (1), *repairessont*, p. 60, et plus souvent en *i* : *alissent*, p. 164; *checissont* (chassassent), p. 226 ; *pechissent* (péchassent) ; p. 230 ; *retornissont*, p. 60.

6. Le partic. passé féminin change quelquefois *é* qui précède l'*e* muet de la fin en *ei* : *glorifieie, ordeie*, pour *glorifiée, ordée*. Il semble qu'il faudrait écrire *ordéée*, puisque l'infinitif est *ordéer*; mais dans ce dialecte on ne met pas trois *e* de suite et l'on écrit par exemple le partic. passé féminin de *neptéer*, nettoyer, *neptée* et non *neptéée*, p. 55. Cette substitution de *ei* à *é* s'étend même au masculin du partic. passé, du moins on en trouve un exemple : *amei*, rendu muet, p. 87. Ce doit être une exception, car on voit plusieurs fois dans la même page ce même mot écrit *amé*.

VERBES ISOLÉS.

1. ALER : Prés. indic. *ge vois*, p. 120; *ge voi*, p. 120 ; *il vait*; — impf. indic. *alot; aloent, aloient*; — fut. *iront*; — prés. subj. que ge m'en *ange* (2), p. 120; qu'il s'en *anget*, p. 110 ; *angom*; — impf. subj. *alissent*, p. 164; — condit. ge *ireie*; — impér. *vai*.

2. DONER : Prés. indic. *ge dono*; — impf. indic. *donot*; fut. *donrai, dorrai*; *donerom*, p. 125; *donront*, p. 125 ; — subj. qu'il *donge*, p. 176; *doint, dont*, p. 89 ; *dongom*, p. 186 ; *dongent*, p. 211; — condit. *donreit*, p. 89.

3. ENVEIER : Parf. *enveia*, p. 175; *envéa*, p. 177; *enveièrent*; — fut. *enverrai*, p. 211; *enveirai*, p. 120; *enveierai*, p. 120; *enveira*, p. 126; — impér. *enveie*; — condit. *enveireit, enveieroit*; - partic. passé : *envéez*.

4. ESTER : Ce verbe conserve son sens propre, *rester, demeurer, se tenir debout*, à tous les temps, excepté à l'imparfait indicatif. Sous cette forme il se confond avec le verbe *estre*.

---

(1) Cette particularité, ainsi que le changement de la finale *ent* en *ont* à la troisième personne du pluriel des imparfaits du subjonctif, se rencontre fréquemment dans les textes saintongeo-poitevins : *donessont, falissont*. (Ms. 124, ap. G. Paris, *De Pseudo-Turpino*.)

(2) Cette forme, qui n'existe pas dans le patois de la Saintonge, se retrouve dans celui du Poitou proprement dit.

Prés. indic. *ge estois* : Ge sui saint Gabriel, li angres, qui *estois* davant n. s., p. 221; *il estoit* : Quicunques *estoit* avers vers De, si clot l'uis de son cuer, p. 205; *il estont*, p. 200, 201; — parf. *il s'estut*, stetit, p. 157; — fut. *estera*, p. 224; — partic. présent pris substantivement : Il cheiront de lor *estant*, p. 46.

5. Menger : Prés. indic. *il menjue; il menguent*, p. 85, 100; *manguent*, p. 100; *menjuent*, p. 101; — impf. indic. *il mangot*, p. 132; *menget*, p. 204; *il menjoient*, p. 100; — parf. *mengèrent;* — fut. *menjera;* — prés. subjonct. *ge menge; tu menges;* qu'il *mangucent*, p. 88; — impf. subj. *menjast*, p. 193; *mengassent*, p. 147; — infin. pris substantivement : li *mengers*, d'un *menger*.

Deuxième conjugaison faible (1).

INDICATIF.		Fut.	*rai,*
			ras,
Prés.	*Ge deffenc,*		*ra.*
	s, z,		*rom,*
	t.		*rez,*
	om,		*ront.*
	ez,	SUBJONCTIF.	
	ent.		
Imp.	*eie,*	Prés.	*e, ge* (prenge),
	eies,		*es, ges,*
	eit.		*e, ge.*
	iom,		*om, gom,*
	iez,		*ez, gez,*
	eient.		*ent, gent.*
Parf.	*i,*	Impf.	*isse,*
	is,		*isses,*
	it.		*ist.*
	ismes,		*issom,*
	istes,		*issez,*
	irent.		*issent, issont.*

(1) Comme M. Bartsch, je comprends ici les flexions de la conjugaison forte quand elles ne diffèrent pas de celles de la conjugaison faible.

CONDITIONNEL.

reie,
reies,
reit, roit (plus rare).
riom,
riez,
reient, roient.

IMPÉRATIF.

(2e pers. sing., le radical pur presque toujours avec la finale *t.*)

om,
ez.

INFINITIF.

re.

PARTICIPE PRÉSENT.

ant.

PARTICIPE PASSÉ.

Estenduz,
u,
ue.

Troisième conjugaison faible.

Forme pure.

INDICATIF.

Prés. *Part,*
s, z,
t.
om,
ez,
ent.

Impf. *eie,*
eies, ées, p. 156,
eit, ot (rare).
iom,
iez,
eient.

Parf. *i,*
is,
ist, it, i (1).
ismes,
istes, ites (vestites),
irent.

Fut. *irai,*
iras,
ira.
irom,
irez,
iront.

---

(1) *Oit* : il *dormoit,* dormiit, p. 202. De même *apparoit,* apparuit, p. 131.

SUBJONCTIF.

Prés. *e,*
es,
e, et.
om,
ez,
ent.

Impf. *isse,*
isses,
ist.
issom,
issez,
issent.

CONDITIONNEL.

ireie,
ireies,
ireit, iroit (plus rare).
iriom,
iriez, eriez (enbeleriez, p. 44),
ireient.

IMPÉRATIF.

om,
ez.

INFINITIF.

ir.

PARTICIPE PRÉSENT.

anz, ant.

PARTICIPE PASSÉ.

iz,
i,
ie.

Forme mixte.

INDICATIF.

Prés. *Ge norris,*
is,
ist, it.
issom,
issez,
issent.

Impf. *isseie,*
isseies,
isseit.
issiom,
issiez,
isseient, isséent.

SUBJONCTIF.

Prés. *isse,*
isses,
»
[*issom*],
[*issez*],
issent.

PARTICIPE PRÉSENT.

issanz, ant.

Les autres temps semblables à ceux du tableau précédent.

Remarques. — 1° L'hésitation entre la forme pure et la forme mixte se produit fréquemment.

2° La forme mixte envahit quelquefois les verbes au parf. ind. et à l'impf. du subj. : *enrichezit* (3° pers. sing. parf. ind.), p. 218. Ce dialecte a même une tendance prononcée à donner la forme mixte au prés. indic. de certains verbes qui dans les autres dialectes gardent alors la forme pure : *offrit, offrissent*, prés. indic. (V. Gloss.), tendance qui a prévalu dans les patois actuels : *enrichezî, raccourcezî, négrezî*, etc., pour *enrichir, raccourcir, noircir*, de la forme b. latine *escire* pour *escere*.

3° A l'impf. indic. la troisième pers. du pluriel est quelquefois *éent* : Il *guerpisséent* sa terre, p. 106. Il est probable que cette flexion pouvait affecter l'imparfait de tous les autres verbes, car on la rencontre à l'imparfait de la première conjugaison dans des textes du Sud-Ouest :

En tau manère que si nous ou nos hers *poséent* terme à aucuns estagiers de la vile, que nuls ne fust tenus de segre nul terme. (*Charte de Guy de Lusignan en faveur de la ville de Cognac*, 1262. — *Bulletin de la Societé arch. de la Charente*, 3° série, t. III.)

Gregoire *apeléent* l'abbé.

(*Vie du pape Grégoire le Grand*, p. 40, v. 17.)

4° La 3° pers. du pluriel du parfait, dans cette conjugaison comme dans les autres, n'a pas toujours une forme bien arrêtée. Ainsi on trouve *obeièrent* pour *obéirent*, p. 60 ; *respondèrent* pour *respondirent*, p. 59 ; *saillèrent* fors pour *saillirent*, p. 202. La forme correspondante *iet* pour *it*, *perdiet*, *abatiet*, se retrouve dans nos plus anciens textes, entre autres dans la *Chanson de Roland*.

On rencontre la même particularité dans l'*Épître farcie pour le jour de la Saint-Étienne*, édit. G. Paris : *haièrent*, haïrent, str. 2.

Lo barun pristrent, ledement le *batèrent*. (Str. 8.)

Par contre, des verbes qui devraient avoir la terminaison *èrent* prennent *irent* à la place : *aorirent* pour *aorèrent*, p. 60.

5° Au fut. et au conditionnel, l'*i* disparaît quand le radical se termine en *r* : (ovrir) *overra, ovrereit* ; — (covrir) *correrai* ; — *garreit* p. *garireit*, p. 188.

6° Le partic. passé a quelquefois les deux formes en *i* et en *u* : *feriz, feru.* *Offrir* et *soffrir* font *offri, soffri* (obl. m. s.), *offrie* (f. s.); mais *ovrir, obrir* fait *oberz, obert.*

VERBES ISOLÉS.

Pour les verbes se conjuguant sur l'un des deux paradigmes précédents, on peut voir dans le Glossaire *coillir, haïr, issir. offrir, soffrir.*

1. Morir : Prés. indic. il *muert*, p. 170; il *morent*, p. 148; — parf. il *morut, morit*, p. 126; — prés. subj. qu'il *muere*, p. 41; *mure*, p. 181; — impf. subj. *si morist*, p. 205; *morissent*, p. 106.

2. Oïr : Prés. indic. *il ot; nos oïom;* — impf. indic. *oeit;* — parf. *ge oï; il oït*, p. 85; — fut. *oera ;* — prés. subj. *qu'il oïe, oïet; oïent;* — impér. *oez*, p. 146; — partic. passé : *oïz* (n. m. s.); *oïe* (f. s.).

Conjugaison forte.

Elle comprend les verbes dont le parfait, à la première et à la troisième personne du singulier et à la troisième du pluriel, est accentué sur le radical et non sur la terminaison.

Parfait de l'indicatif.	*Imparfait du subjonctif.*
Ge vi.	»
»	»
Il feit, fist, fit.	»
Nos veismes.	»
Vos feistes.	»
Il firent.	Il feissent.

VERBES ISOLÉS.

Les verbes qui, dans les autres dialectes, conservent la forme forte au parfait, la perdent le plus souvent dans celui-ci, ou tout au moins admettent en même temps la forme faible.

1. Ardre, neutre (1) : Prés. indic. *il art;* — impf. indic. *tu ardeies;* — parf. *il arsirent;* — fut. *il ardra;* — partic. présent : *ardenz* (n. s.), *ardant* (obl. s.), p. 97.

2. Conduire : Parf. *il conduissit,* forme faible, p. 107 (2); *il conduit,* forme forte p. 228. (V. le Gloss.)

3. Destruire : Parf. *il destruist,* forme forte, p. 220.

4. Dire : Prés. indic. *ge di, ge dic; vos disez* (3), p. 223; *il dient;* — impf. indic. *il diseit; diseient;* — parf. *ge deissi,* p. 118, 2‹›4, forme faible restée dans le patois; *il distrent,* forme forte; *deissirent,* forme faible, p. 191; — prés. subj. *tu dies; il diet;* impf. subj. *il deissist,* p. 186; *deissent,* p. 186 (on trouve une fois *deissist* employé exactement avec le sens de *dixisset : si deissist,* s'il avait dit, p. 52); — impér. *digom,* p. 140; *diez,* p. 138; — partic. passé : *dit* (obl. s. m.).

5. Escrire : Parf. *escreissit,* forme faible. (V. le Gloss.)

6. Faire : Prés. indic. *ge fois,* p. 69; *il fait; fesom, fasom,* p. 128; *faimes,* p. 163; *faites; font, fant* (4); — impf. indic. *il faseit,* p. 71; *il feseient,* p. 100; *faseient,* p. 130; — parf. *il feit, fist, fit; feistes; firent;* — fut. *feras; fera;* — prés. subj. *ge face; tu faces; il face, facet; façom; facez;* — imp. subj. *feissent;* — condit *fereit; feroient;* — partic. passé : *faiz* (n. s. m.); *fait* (n. m. p.).

---

(1) Ce verbe est tantôt neutre, tantôt actif. On trouve des exemples de l'une et de l'autre acception dans d'autres textes très anciens.

1° Sens actif :

Sis *astrent* et ensevelirent el bois de Jabès. (Et *combusscrunt* ea ibi.) (*Q. L. d. R.*, p. 119.)

2° Sens neutre :

El corps *exastra* al tirant *(exarserat)*.
(*La Passion de saint Léger*, str. 32, édit. Diez.)

Diez, à tort, rapproche *exastra* de *exasperavit*.

(2) Ces formes, plus éloignées que les autres du modèle latin, s'appelleraient plus justement formes populaires.

(3) *Disez* pour *dites* est encore en usage chez les gens du peuple.

(4) La finale *ont* de la troisième personne du pluriel se changeait quelquefois en *ant*. Exemple analogue dans la *Passion*, str. 71 :

Il par escarn o *fan* trestot.

7. [MANIR], REMANIR : Parf. *remist* et *remest,* formes fortes. (V. le Gloss.)

8. METTRE : Parf. *mist ;* — impf. subj. *mesist.* (V. le Gloss.)

9. OCCIRE, OSCIRE : Parf. *oscitrent,* forme forte. (Id.)

10. OINDRE : Parf. *oinsit,* forme faible. (Id.)

11. PRENDRE : Prés. indic. *ge prenc; il prent; prenom; pernent,* p. 137; — impf. indic. *perneit; parncient* p. 200; — parf. *prist; pristrent;* — prés. subj. *ge prenge; il prenge; prengez;* — impf. subj. *preisist,* p. 54; *preissent,* p. 135; *preissont,* p. 186; — impér. 2e pers. sing. *prent, pren,* p. 153; *pernez;* — partic. passé : *pris* (n. m. p.).

12. QUERRE, de *conquerre* : Parf. *conquist,* forme forte; *conquesirent,* forme faible. (V. le Gloss.)

13. RAEMBRE : Parf. *raimsit,* forme faible. (V. le Gloss.)

14. [REBONDRE], reponere : Parf. *rebonsit,* forme faible. (V. le Gloss.)

15. [RESPONDRE] : Parf. *respondirent* et *respondèrent.* (V. le Gloss.)

16. [SEMONDRE] : Parf. *semonsist,* forme faible. (V. le Gloss.)

17. [SÉER] : Parf. *seismes.*

18. [SORDRE] : Parf. *sorsist,* forme faible. (V. le Gloss.)

19. [TRAIRE] : Parf. *traissist, traissit,* formes faibles; *traist, trait,* formes fortes, p. 116. (V. le Gloss.)

20. VÉER : Prés. ind. *ge vei,* p. 112; *tu veiz,* p. 139; *il voit, veit; véom; véez; veient;* — impf. indic. *tu veiécs,* p. 156; *il véeit,* p. 72; *véez,* p. 54; *véiez;* — parf. *ge vi,* p. 118; *veismes; virent;* — fut. *veiront;* — prés. subj. *ge veie; l'om veie,* p. 53; — impf. subj. *veissez,* p. 54; — impér. 2e pers. sing. *vez,* p. 208, 236; — partic. passé : *véu* (obl. s. m.).

Particularités de la conjugaison poitevine.

1. La première pers. du pluriel ne prend jamais l'*s* finale, elle est toujours *om,* jamais *oms* ou *ons.* Il faut excepter la première pers. du pluriel du prés. indic. de *estre : nos sommes,* ou *somes.*

2. Quelquefois la troisième personne du pluriel *ont* se

change en *ant* : *fant* pour *font* (déjà cité), *angoisserant* pour *angoisseront* :

Ti enemic vendront, e te segront tot environ, e tes filz qui en tei sunt e tei meisme *angoisserant*, e à terre te giteront, p. 155.

Cf. Ven*rant* li an, ven*rant* li di
Quez t'asald*ran* toi inimic :
Il tot entorn t'arberja*ran*,
Et a terra crebanta*ran*.

(Diez, *Poème de la Passion*, str. 15.)

Une fois la forme *ant* affecte la troisième pers. du pluriel du prés. subjonctif : qu'il *recevant*, p. 153.

Le Poème de la Passion et l'*Épître farcie pour le jour de la Saint-Étienne* nous offrent aussi des formes verbales où l'accent de la troisième pers. du pluriel se déplace de la même manière :

Per malz conselz van demandan,
Nostre sennior cum tradiss*ánt*.

(Str. 20. *La Passion.*)

De quant il querent le forsfait,
Cum il Jhesum oicises*ánt*.

(Str. 44. *La Passion.*)

Mes ce trovom que as piet d'un enfant
Mistrent lor dras cil qui le seguei*ént*.

(Str. 9. *Epître farcie.*)

Les paysans de la Saintonge et du Poitou ne parleraient pas autrement : Peur qu'i le traïssi*ant*; — I fas*ant* (ils font); — I segui*ant* (ils suivaient) (1).

---

(1) Voir dans l'*Hist. et théorie de la conjugaison française*, de C. Chabaneau, la note sur la troisième personne du pluriel dans les patois.

Forme allongée en GUI *particulière au dialecte poitevin parmi les dialectes de la langue d'oïl.*

Ce dialecte offre toute une classe de verbes qui au parfait déplacent l'accent et le reportent sur la flexion : ge *begui,* ge *vengui.* Ces verbes peuvent appartenir, en latin, à toutes les conjugaisons, excepté à la première. Ils comprennent presque tous ceux qui avaient et qui ont encore *u* à la flexion du parfait (1): j'*eus,* je *bus,* je *secourus,* etc.; ge *ogui,* ge *begui,* ge *secoregui;* en un mot, ceux que M. Bartsch range dans la catégorie des verbes forts.

Quelquefois la forme plus longue et la forme plus courte sont usitées concurremment : *orent, oguirent; deust, deguist,* etc. Je n'ai rencontré dans ces sermons qu'un seul verbe qui, ayant la forme faible dans les textes rochelais, n'a gardé cependant que la forme forte *tint* et jamais *tenguit.*

Cette forme allongée en *gui,* commune au dialecte poitevin et à ceux de la langue d'oc, s'est conservée en partie dans les patois du Sud-Ouest. C'est le Berry qui se rapproche le plus de l'ancien type : *j'augus, t'augus, il ogut.* (V. *Gloss.* du comte Jaubert.) Après viennent la Saintonge et l'Angoumois : *j'oyus, t'oyus, il oyut,* et enfin le Poitou : *i éyit, t'éyit, igll éyit.* (V. *Gloss. poitevin* de Beauchet-Filleau.)

Parmi les anciens textes, je parle de ceux qui n'appartiennent pas exclusivement à la langue d'oc, je ne connais que la *Passion de saint Léger* et surtout la *Passion du Christ* qui aient employé la forme en *gui* (2).

Passion de saint Léger, str. 26, exemple unique :

Ne soth nuls oms qu'es *devenguz.*

---

(1) *U* et *v* appellent *g,* de là *gv,* d'où — par la chute du *v* — *g* (Cf. guivre, gué, etc., etc.), d'où enfin habui, habgui, hagui. (Ch.)

(2) On en trouve cependant quelques traces, mais bien rares, dans des textes du plus pur bourguignon : Il en a *perceguz* (pris, *perceptos*), p. 454. — Il aveit defendut le malade ke il ne *bevvist* aiwe, p. 512. (*Moralités sur Job,* à la suite des *Q. L. d. R.*)



INDICATIF.

Parf. *Ogui,*
»
Geguit, coneguist.
»
»
Oguirent.

SUBJONCTIT.

Impf. *Deguisse,*
Deguisses,
Deguist.
Deguissom,
Deguissez,
Deguissent, deguissont.

PARTICIPE PASSÉ.

Receguz (n. s. m.), *recegu* (obl. s. m.), *receques* (n. p. f.).

Verbes isolés.

1. Avenir : Prés. indic. *il avient, avent ; avenent ;* — parf. *avint,* p. 106 ; *avenguirent,* p. 202 ; *avindrent,* p. 203 ; — fut. *avendront ;* — prés. subj. *il avenge ;* — participe passé : *avengu,* p. 186.

2. Chéer, p. 209 : Prés. indic. *il chet,* p. 236 ; *il cheient,* p. 85 ; — impf. indic. *il chaeit,* p. 172 ; *il chéeient,* p. 132 ; — parf. *il cheguit* (patois *chéyit*) ; — fut. *cherrez ; cheiront ;* — présent subj. *chéez* (*renchéez,* p. 66) ; — partic. passé : *cheguz* (n. s. m.), p. 193 ; *chaez* (obl. m. p.), p. 228. Cf. *eschaetes,* pour échues (Chartes rochelaises).

3. Conoistre : Prés. indic. *ge conois ; il conoist* (*reconoist,* p. 34) ; *conissez,* p. 119 ; *conoissent, conissont,* p. 172 ; — impf. indic. *conoisseit ;* — parf. *conut,* p. 193 ; *coneguit,* p. 118 ; *coneguirent ;* — fut. *conoistrom ;* — imparf. subj. *tu coneguisses,* p. 155 ; — partic. prés. *connoissanz* (obl. p. m.), p. 161.

4. Creire : Prés. indic. *il creit,* p. 113 ; *il crest,* p. 34, 113 ; *créom ; creient,* p. 113 ; — parf. *il creguit* (patois *créyit*), p. 113 ; *creguirent,* p. 178, 181 ; *créirent* (patois *créyirent*), p. 112 ; prés. subj. *créent, creient ;* — condit. *creireient ;* — partic. prés. *mescréanz* (n. s. m.) ; — partic. passé : *mescréuz* (n. s. m.), p. 112.

5. [Dever] : Prés. indic. *ge dei,* p. 183 ; *tu deiz,* p. 183 ; *il deit ; devez ; dèvent ;* — prés. subj. *l'om deie,* p. 102, 122 ; *deiom,* p. 95 ; — impf. subj. *tu deguisses ; deguist,* p. 71 ; *deust,* p. 109 ; *deguissom, deussom ; deguissent,* p. 102, *deguissont,* p. 76 ; — condit. *devriom.*

6. Gezer, p. 170 (2 fois); Gesir, p. 76; Giser, p. 189 : **Prés.** ind. *il git, gic,* p. 176 ; *gisent;* — impf. indic. *giseit;* — parf. *gequit,* p. 50 ; — impf. subj. *geguissont ;* — condit. *se girreit ;* — partic. passé : *gegu, jéu,* p. 171.

7. Poer, Poeir : Prés. indic. *ge puis ; tu pues, puez ; puit,* p. 166 ; *poom ; poez ; poent,* p. 74 ; — impf. indic. *poeit ;* — parf. *pot ; porent ;* — fut. *poira ; poiront ;* — prés. subj. *il puisse ; puissom ; puschez* (1), p. 80 ; *puissez ; puissent ;* — impf. subj. *poguist,* p. 82 ; *poguissent,* p. 75 ; *poguissont,* p. 75 ; *puissont,* p. 230 ; — condit. *porroit ; porriom.*

8. Receivre, p. 145 ; Recèvre, p. 127 ; Deceivre, Decever : Prés. indic. *il receit,* p. 74 ; *recet,* p. 194 ; *receivent,* p. 98 ; — parf. *receguit,* p. 126 ; *reçut,* p. 72 ; — prés. subj. *il receive ; il recevant,* p. 153 ; — partic. passé : *receguz* (n. s. m.) ; *recegu* (obl. s. m.) ; *recegues* (f. pl.).

9. Saver, p. 32 : Li savers, p. 236 ; Savoir, p. 32 : **Prés.** ind. *ge sai,* p. 142 ; *il set,* p. 71 ; — impf. indic. *saveit, savoit ; saveient ;* — parf. *sot,* p. 225 ; *soguirent,* p. 128 ; — impf. subj. *soguist ;* — impér. *sapchom ; sapchez,* p. 129 ; *sachez.*

10. Venir : prés. indic. *il vent ; venent ;* — impf. indic. *veneit ;* — parf. *venis tu,* p. 69 ; *vint ; vindrent, vinguirent,* p. 164 ; — fut. *vendra ;* — prés. subj. *vengom ; vengez ; vengent ;* — impf. subj. *venist,* p. 51 ; *venguist,* p. 81 ; *venguissent,* p. 135 ; — impér. *ven, vien ;* — partic. passé : *venuz* (n. s. m.), p. 94 ; *vengu* (n. m. p.), p. 96.

11. Voler, p. 74 : Prés. indic. *ge voil ; veaus* (fréquent) ; *il veaut ; volom ; volez ; volent ;* — parf. *voguit,* p. 82 ; *vot,* p. 82 ; *voguirent,* p. 89 ; *vorent,* p. 179 ; — prés. subj. *il voille,* p. 92 ; *veauge,* p. 110 ; *voillom,* p. 92 ; *veaugom ; veaugent,* p. 134 ; — impf. subj. *voguist,* p. 60 ; — condit. *vodroit, vodreit.*

---

(1) Cf. les formes analogues *posche* et *posciomes :*

Pilat sas mans dunques laved
Que de sa mort *posche* s neger.

(*La Passion,* str. 60.)

Poscite li que cest fructum... ad maturitatem condure lo *posciomes.* (Fragment de Valenciennes.)

ADVERBES.

Adès : Adès, que fera donc li pechères ? p. 213.
Aillors, ailleurs.
Ainz que, ântequam ; *ainz,* mais.
Amont; aval; avau.
Anceis, mais.
Ancore, encore
Anquenuit, cette nuit.
Ansement, ensement.
Arrère, arrères; ça ou *çai en arrères.*
Assez, trop.
Auques, un peu.
Ausi, autresi.
Ça, çai ; ci; là, lai; là sus, lai sus.
Çaenz, çaienz; céenz, céanz; — laenz.
Certes.

Cum, comme, combien, quand (fréquent avec ce sens); *come,* comme ; *coment.* Les conjonctions *cum* et *come* se confondent ; cependant j'ai cru remarquer que *cum* pouvait bien prendre la place de *come,* mais non pas *come,* celle de *cum. Come* ne se rencontre que devant les noms : *Come* porc, p. 149; autresi *come* li sepulcres, p. 159; si *come* fornications, p. 165; jamais devant les verbes ni les adjectifs (1).

Exemples de *cum* synon. de *quant* : E si querez l'enfant, e *cum* vos l'aurez trové si l'aorez, p. 60, 116.

Exemple analogue :

> Als sos fidels *cum* repadred,
> Tant beulement los conforted.
>
> (*La Passion,* str. 33.)

Defors, de defors.
Dementre, dementres; endementre que.
Dès adonc en çai, p. 109.

---

(1) Les *Moralités sur Job* ne connaissent que la forme *com,* et les *Sermons de saint Bernard,* la forme *cum.*

Donques, donc; adonques, alors ; *idonc.*

Dont, de unde : Esgardez où vos avez esté e *dont* vos venez, p. 119.

En, de là.

Ensemble, ensemblement.

Entor; environ, tantôt adverbes, tantôt prépositions.

Enviz (à).

Enz, dedenz.

Escient (par le mien).

Esvos, voici.

Feie : a la feie, parfois. Burguy écrit à tort avec un accent sur *a* « à la feie ». (II, 393.) Ici *a* est verbe et non préposition, comme dans notre locution populaire *a des fois que,* pour *il y a des fois que : A des fois qu'*il fait froid en été, ou bien, par une ellipse encore plus forte : *A des fois* il fait froid en été. Il est évident que dans ces deux cas *a* est verbe et non préposition. Il en était de même pour l'ancienne locution *a la feie,* cest-à-dire, sans ellipse : [il y] *a la feie* [que].

Tote vées, tote veies, toutefois. *Feie, veie* et *fez* ne sont jamais employés l'un pour l'autre. On trouve *a la feie,* jamais *a la fez* ou *a la veie; — tote veies,* jamais *tote feies* ou *tote fez; — aucune fez, mainte fez,* jamais *aucune feie* ou *aucune veie.*

Gaire.

Hui, oi, hui mais, hui matin. Conformément à la règle citée plus haut, l'*h* de *hui* disparaissait après l'élision, et on écrivait *au jor d'ui,* p. 72, orthographe qu'on a observée dans *l'on* et qu'on a négligée dans *aujourd'hui.*

I, là : Toz ceaus qu'*i* vos troverez, p. 177, 179. — Si l'apela n. s. si cum il soleit, e ajosta *i,* Barjona, ce est filz de colunp, p. 223.

Ignel le pas, ignelepas, ignelement.

Illuec, illueques.

Iqui, iqui meisme, à l'instant même ; *ici, iqui,* à l'instant même : Mas si .I. de ceaus qui sunt mort i alot (allait chez les vivants), *iqui* creiroient il, p. 133.

Issi, ainsi.

Ja, jadis, jamais.

Jus, en bas ; *contrejus* : Quar li peché qui sunt pesant les

tirent *contrejus*, p. 125. Burguy ne donne pas *contrejus*. Cette expression peut se rapprocher de *en contre-bas*, usité aujourd'hui.

Mais, mas; mès, sed; — *mais* (1), *mès*, magis; *mès tant* : Ne li senbla que pas fust trespassé dau temps *mès tant* dès lo matin tres qu'à midi, p. 119. *Mas* n'a jamais le sens de *magis*. *Mas*, suivi du subjonctif, pourvu que : *Mas* il aient solement à menger e à bevre, ne lor chaut de plus, p. 149.

Maismement, mesmement (rare). Burguy distingue ces deux formes. Si la distinction est fondée pour les autres dialectes, elle ne l'est pas pour celui-ci, qui confond *ai* et *ei*.

Male, synonyme de *mar*, malheureusement, mal à propos : Quar *male* vit onques li hom la richece de cest sècle, p. 133. Dans les autres dialectes on eût dit : Quar *mar* vit li hom, etc. *Male* adverbe est la reproduction pure et simple du latin *male*.

Meilz, mieux.

Menz, meinz, mainz, minus.

Mot, multum.

Neis, nis, même.

Oil, oil ge, oil voir, p. 38.

Onques, onc (moins usité).

Ont, on, p. 38, où ; *par ont*, par où.

Ore, or.

Plus, pus (une fois). La particule de comparaison est *que*, une fois *ou*, p. 172 (V. *ou* conjonction); deux fois *de*, p. 222, 233.

Poi, peu.

Prou, assez.

Puis.

---

(1) *Mais* et non *meilz* employé avec *voler* (vouloir) reproduit le latin *malle* : Mas il se *vot mais* humilier de soz nostre seignor que sei essaucer, p. 52. Cette locution est, comme on le voit, la décomposition exacte du latin *maluit, magis voluit*.

La *Vie du pape Grégoire le Grand* se rapproche moins du latin:

Il *vosist miaus* morir son vuel, p. 30.

Autre exemple de *mais* employé là où nous mettons *mieux* : Mot en ama *mais* les deners en sa borse, p. 226.

Quant, quando.

Quar, jamais *car*.

Sivaus, surtout. (V. le Gloss. : *Veuz* et *siraus*.)

Sus, là sus, lai sus, contresus : E n. s. esgarda *contresus*, p. 161. Burguy ne donne pas *contresus*.

Tant; par tant; tant cum si; autretant; itant (fors... que).

Tost.

Tot temps, totens; de tot en tot, de tot, del tot (une fois), p. 162, omnino; *toz jors*. Burguy ne donne que *del tot en tot* et non *de tot en tot*. *Tot* précédé de *ob* formait une locution particulière qui ne se confondait pas encore avec *otot, atot*, qui prévalurent plus tard et qui s'employaient comme prépositions, c'est-à-dire avec un régime. *Ob tot* signifiait *avec tout cela* : Li faus precheor, ne autre malvaise genz, ne puent entrer on règne par solement ben dire, s'il ne font *ob tot* l'ovre, p. 151. — Quant li blez nasquit dau bon grain, dau froment que li prodom sema, si nasquit *ob tot* (avec tout cela) la jarcerie, li malvaiz grains que sis enemics aveit semé, p. 238.

Trop, très.

Veuz, même, *vel*. (V. le Gloss.)

NÉGATIONS.

Les négations sont *ne*, qui devient souvent *nen* quand il est suivi d'une voyelle, *non, mie, pas, point, nient, niant*.

La négation directe est *nenil, nenil certes, nenau*. La dernière est la même chose que *nanal, nenal*, cités par Burguy (II, p. 337), dont l'*l* est aplatie.

Ne a une fois le sens de *ne.. quidem* : Tot nos ne profitast ren, *ne* ce qu'il s'en amonta aus ceaus, s'il autre confort ne trameisist, p. 126. Peut-être vaut-il mieux, dans ce passage, écrire *né* pour [*nès*], *neis, nis?* (Cf. *Sé, lé* pour *ses, les*.)

PRÉPOSITIONS.

A. Cette préposition, outre le sens qu'elle a conservé, avait ou du moins a une fois celui de *avec* : E *à* la soe conpaignie il deffent de jorz e de nuiz le bon crestien, p. 230.

Avant, davant (jamais *devant* dans tous les textes poitevins), *de davant*. *Avant* était quelquefois synonyme de *davant* : Cil qui aportent lo malade *avant* n. s. signifient les bons preveires, p. 176. Réciproquement *davant* pouvait s'employer pour *avant* : Dex li pères parvit de nostre salu lonc tens *davant* l'avenement de Jhesu Crist, p. 216.

Contre, encontre.

De a tous les sens connus, et de plus s'emploie comme le *de* latin, même avec un nom de personne : Quar c'est costume que l'om seit irez mot *de* son amic, quant il s'en vait loig, sanz jamais repairer, p. 120.

Dedenz : dedenz sei, p. 48 ; *de denz* avec le sens de *hors de, de dedans* : Si lor traiom l'amer *de denz* lor cuers (du fond de leur cœur), p. 143. Burguy ne cite rien d'analogue.

En, in, devient toujours *on*, quand il est suivi de l'article masculin.

Endreit : Endreit l'aube. Il est aussi employé comme adverbe : Qu'il seit taus *endreit* taus que Dex le veauge oïr, p. 122.

Enmi, parmi.

Entor, environ.

Entre.

Esters, excepté, du lat. *exterius*. Burguy ne donne que *estiers*.

Joste, juxta.

Jusque à.

Lez, à côté.

Ob, o, avec. Cette préposition, intermédiaire entre le *ab* du Midi et le *od* du Nord, est particulière au dialecte poitevin. On la rencontre, mais mélangée avec *ab*, dans la *Passion de saint Léger*. J'ai déjà eu occasion de remarquer quelle ne figurait pas dans la *Passion du Christ*, poème transcrit pourtant à la même époque et dans le même manuscrit.

Outre.

Par, por. Ces deux prépositions sont constamment confondues, comme cela a lieu dans l'italien et le provençal. « La langue d'oïl offre quelques traces de cette confusion. » (Burguy, II, 360.) *Par* est aussi employé avec le sens de *par chez* : E cum vos l'aurez trové si l'aorez, e après revenez vos en *par* mei, p. 60. — Si lor apareguit li angres... e si lor dist e

comanda qu'il ne repairessont pas *par* Herode, p. 60. Pas d'exemples analogues dans Burguy.

Près, après, enprès, en après. Ce dernier est employé fréquemment et sans régime.

Sanz.

Segont, selon.

Sore, sor, sur. Emploi particulier de *sor* : Ne seiez pas si *sor* la luxure, ne *sor* les deliz de la char que vos en perdez lo ben dau cel, p. 138. — Cil qui sunt *sor* l'amor aus beles vestéures, p. 50.

[*Soz*], *desoz* : Desoz nostre seignor, p. 52.

Tresqu'à midi ; *entroqu'à* basse hore none.

Vers, avers, envers. Ce dernier employé avec un nom de lieu : Après les maine vers sa cipté, c'est *envers* enfer, p. 94.

CONJONCTIONS ET LOCUTIONS CONJONCTIVES.

A iceu que, afin que, p. 97.

Ainz que, antequam. (V. *Ainz,* adverbe.)

A poi que.

Après ceu que, p. 54 ; *après ce quant* nos avom fait lo mau, p. 55.

Davant ceu qu'il dormeit, p. 67.

Dès que. Cette locution est très souvent employée avec le sens de *puisque,* sens non indiqué par Burguy. Une fois elle est synonyme de *jusqu'à : Dès qu'à* l'ore que le veie face à face, p. 121.

E, et. La forme vraie est *e; et* n'est jamais écrit en toutes lettres (1), il est toujours représenté par le signe abréviatif. Je ne sais si on a observé ce détail dans d'autres manuscrits. Peut-être l'a-t-on négligé. Je ne serais nullement étonné qu'une lecture attentive des originaux donnât lieu aux mêmes observations.

---

(1) La charte poitevine si curieuse publiée par M. de la Borderie dans la *Bibl. de l'École des Ch.*, 3e partie, V, p. 433, donne toujours *e*, jamais *et*, même sous forme abrégée. C'est par erreur que l'éditeur écrit *et redizet.* Le fac-simile, ligne 4, donne *e redizet.*

Enceis que : Jugom nos meismes *enceis qu*'autrui, p. 140.

Encore suivi de *si* forme une locution conjonctive qui équivaut à *tanquam, velut si* : Si aucuns li a dite dure parole, e il li crie merci e offre amendement, si n'en vot aveir merci, *encore* s'il li aveit tué son père, p. 184. Peut-être est-il permis de lire : Si n'en vot aveir merci; encore s'il li aveit tué son père! *Encore si* serait alors une locution exclamative tout à fait analogue à celle qui a cours aujourd'hui.

Endeci qu'à lai, jusqu'à ce moment-là, p. 34.

Issi que suivi du subjonctif et répondant à *ita... ut,* p. 103.

Ja seit ceu que, quoique (fréquent).

Jusque : jusqu'il, jamais *jusqu'à ce qu*'il.

Ne por quant, ne por ceu que : Mas *ne por ceu que* Dex est de si grant bonté..., ne s'en deit nul assegurer, p. 71. Cette locution n'est pas signalée par Burguy.

Ou, o, aut. Cette conjonction est employée une fois à la place du *que* de comparaison. Coïncidence singulière qui la rapproche du grec ἤ signifiant tour à tour *ou* et *que* : Que signifie donc plus dreiturèrement, ne plus covenablement li ydropes, *ou* li hom qui est coveitos e qui est plains d'autrui bens? p. 172.

Par ceu ou *ce que ; por ceu* ou *ce que*. Les mots qui composent ces locutions ou se suivent sans interruption, ou sont séparés ainsi : *par ceu... que, por ceu... que,* suivant l'analogie de la locution latine correspondante *propterea... quod : Por ceu* l'apelet filz de dd. *qu*'il esteit nez corporaument dau lignage au rei dd., p. 84.

Puis que, postquam.

Que, que... que, quum... tum, p. 98. Prend tous les sens indiqués par Burguy. Deux cas particuliers à signaler : Quar la gloriose Virge porta hui lo fil De e lo son au temple, e *que* (comme) Syméon le receguit entre ses braz, p. 72. — Cil qui De n'aime n'est pas filz De, *que* (mais) filz au diable, p. 37. *Que* conjonction est écrit une seule fois *quei* : Nos ne préom pas De *quei* sis nons seit saintifiez, p. 38.

Si est employé tantôt comme conjonction, lat. *si,* dans la pure langue d'oïl *se,* tantôt comme adverbe, lat. *sic,* langue d'oïl *si*. Jamais *se* pour *si* ne figure dans ce dialecte. C'est donc à l'in-

fluence poitevine qu'il faut attribuer l'usage, qui depuis a prévalu, d'employer *si* dans les deux cas.

Tant cum; tant que.

Tantost.

Vaus (si), surtout (V. le Gloss.); *veus (si),* cependant, du moins : Ja seit ceu que nos ne sommes mie digne de ton benfait, si cum li fil Israel, qui sunt en ta créance, *si veus,* por ceu que nos sommes tes créatures, nos deiz aider, p. 85. (V. le Gloss. : *Veuz.*)

INTERJECTIONS.

Ha!

Feire! Et quant vint à l'oicten jor, si demandèrent à la mère coment il *(sic)* vodreit que sis filz oguist non, e ele lor respondit qu'il aureit non Johanz. — *Feire!* firent il, mès en tot ton parenté n'a homme de cest non, p. 221.

Particule réduplicative RE.

Tous ou presque tous les verbes peuvent s'adjoindre la particule réduplicative *re : resont, refut, reseiez, redèvent, repassa, rapela,* etc.

Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que la particule *re* indique renouvellement d'action par rapport à l'action elle-même, et nullement par rapport au sujet ou au régime. Dans la langue actuelle, il n'en est plus de même. Quand nous disons : « Un diacre *repassa* par là », nous voulons faire entendre que la même personne a déjà fait l'action indiquée par le verbe. Quand nous disons : « Il *rappela* un des autres débiteurs », nous pensons que l'action d'appeler a été une première fois faite par le sujet, subie par le régime.

Reprenons les mêmes exemples tels que les donne le texte de ces sermons, et l'on verra immédiatement la différence.

1° Or avint qu'uns prestres passa par cele veie, e lo vit, e lo trespassa, ne li sona mot. Après *repassa* uns diacres par iqui, e ne li fist neiant, p. 161.

C'était la première fois que le diacre passait, mais c'était la seconde fois que l'action de passer avait lieu.

Exemple analogue où cette particularité est plus frappante

encore : Si fut morz li riches hom, e fut portez e enseveliz en enfern, e si *refut* morz li lazres, p. 132. Il va de soi que le lépreux ne pouvait pas mourir deux fois, mais c'était pour la seconde fois que l'action de mourir avait lieu.

2° Si apela un daus deptors son seignor, e si li dist : « Que deiz tu à mon seignor ? — Ge li dei, fist il, .c. barrilz d'oile. — Prent, dist li maires, ton escrip, e escris, .l. » E après si *rapela* .i. daus autres depteors son seignor, si li dist..., p. 153.

Re dans *rapela* indique que l'action d'appeler se renouvelle, mais non qu'elle a été déjà subie par le régime, car c'était pour la première fois seulement que le débiteur était interpellé. Aujourd'hui la même phrase signifierait : « Il avait appelé un des débiteurs une première fois, il l'apela une seconde. »

J'insiste sur ce détail, parce que je ne l'ai vu expliqué ni même signalé nulle part, quoiqu'on le retrouve dans tous les autres dialectes.



SYNTAXE

J'ai pensé que cette courte grammaire ne serait pas complète si je n'y joignais un tableau des particularités syntaxiques que j'ai remarquées dans le texte des sermons. L'originalité d'un dialecte ne consiste pas seulement dans la manière dont il compose les mots de son vocabulaire, mais encore dans la manière dont il les emploie.

La plupart des particularités que je signale, et que je tâche d'expliquer, doivent être communes aux autres dialectes de la langue d'oïl. Mais on ne pourra affirmer rien de bien précis tant qu'un travail analogue à celui que j'entreprends n'aura pas été fait pour chacun d'eux.

Je dois le dire cependant, de tous nos dialectes, c'est précisément celui du Poitou qui, sauf pour certains détails, a le moins besoin qu'on rétablisse sa syntaxe, parce qu'elle est ou incomplète, ou calquée sur celle des autres. Le dialecte du Sud-Ouest n'est représenté, comme je l'ai déjà dit, que par deux ordres de documents, les *Chartes* et ces *Sermons*. Les seconds seuls ont un caractère littéraire. Les premiers, les documents non littéraires, ont une syntaxe extrêmement bornée ; ils tournent toujours dans le même cercle d'idées et de faits, contrats d'échanges, ventes, legs, concessions, en un mot actes de la vie civile. Les seconds, au contraire, sont les seuls qui, par leur nature, par leur étendue et la variété des sujets qui y sont traités, puissent offrir une syntaxe véritable et complète. Malheureusement le Poitou et la

Saintonge n'ont, en fait d'ouvrages littéraires, rien produit d'original. Tout ce qui nous en reste se compose de traductions d'ouvrages latins ou de transcriptions d'ouvrages écrits dans un autre dialecte.

Or, la syntaxe d'une traduction n'est jamais vraiment originale ; elle ne l'est, en réalité, pas plus que la traduction elle-même. Un traducteur assujettit toujours bon gré mal gré la syntaxe de sa propre langue à celle de la langue qu'il reproduit. Si cela est vrai de celui qui traduit, combien plus de celui qui se contente de transcrire.

Le dialecte poitevin ne peut donc, avec les documents que nous connaissons jusqu'à présent, fournir assez d'éléments pour l'entière reconstruction de sa syntaxe. Aussi me suis-je attaché uniquement à recueillir toutes les particularités syntaxiques qui m'ont frappé, et à les mettre en ordre, sans m'astreindre à formuler des règles qui exigeraient, pour être bien étayées, une masse de faits plus considérable que celle dont je dispose. J'ai voulu que celui qui entreprendra plus tard de faire la syntaxe de la langue d'oïl trouve dans mon recueil quelques matériaux tout prêts. Ce travail, très court d'ailleurs, ne sera pas inutile, et il aura du moins cet avantage d'indiquer ce qui reste à faire pour compléter l'étude des autres dialectes.

CAS.

L'attribut suit la règle générale, c'est-à-dire qu'il s'accorde en cas avec le mot auquel il se rapporte.

Exception : Cil rebonent l'aver da. en terre, c'est *le sen* que Dex lor a doné, p. 237. Cette exception n'est qu'apparente. Il semble qu'il aurait fallu écrire : *c'est li sens, sens* étant attribut de *ce ;* mais l'auteur ne s'est pas trompé, car la phrase complète serait : Cil rebonent l'aver da., c'est [rebonent] le sen, etc. *C'est* est ici synonyme de *id est,* « c'est-à-dire » (1).

---

(1) Il n'est pas aussi facile de rendre compte de l'emploi du cas oblique dans cette phrase : Or avent, tel ore est, qu'o i a tau homme, à cui a fait merci de si grant peché cum est *homicide, avoutire,* ou *fornication,* ou *usure,* ou *aucuns autres granz pechez*..., p. 184.

Après l'infinitif du verbe *estre*, l'attribut suit la même règle que le latin : 1° il s'accorde avec le pronom personnel qui précède l'infinitif; 2° quand ce pronom n'est pas exprimé, il s'accorde avec le sujet du premier verbe.

1° Ex. :

Nobis liceat esse claris atque lucentibus,
Qu'il *nos* doint estre issi *clers* e si *luisanz*, p. 74.

Les attributs *clers* et *luisanz* sont au cas oblique comme *nos* auquel ils se rapportent.

2° Ex. :

Deberent esse salvi,
Par quei il deguissont estre *sau*, p. 76.

Sau et non pas *saus*, parce que cet adjectif prend le cas du sujet *il*.

Il i aveit né .I. rei qui deveit estre rei, p. 59.

Exceptions (trois) : Si sunt digne d'estre *honorez*. — Redèvent estre *honorez*, p. 232.

Après *avoir non*, l'attribut se met au même cas que le sujet. *Avoir non* est alors considéré comme l'équivalent du passif latin *nominor*.

Ex : Aveit non *Pharaons*, p. 218. — Aureit non *Johanz*, p. 221. — *Symes* aveit non mis sires sainz Pères, p. 223. — Ches .I. riche homme qui avoit non *Symes li lepros*, p. 225.

Exceptions (pas une).

Cette règle est confirmée par le texte des *Moralités sur Job* : E cele manière de sacrifice... si avoit nom *holocaustes*, p. 443. — E il a non *morz* (mortuus), p. 758.

Cf. ap. Diez une observation analogue. (*Zwei altr. Gedichte*, p. 47.)

C'est peut-être aussi par imitation du latin que l'attribut de *se faire*, lat. *fieri*, s'accorde avec le sujet : Si se deit laver e esmunder e faire *neptes*, p. 128. — Il s'est *faiz copables*, p. 110 (factus est). On doit expliquer de même, par l'influence de la

---

Faut-il supposer que le verbe *est* se soit glissé là par inadvertance du copiste, et qu'il faille lire : A cui a fait merci de si grant peché *cum homicide*, etc... ?

forme passive, les particularités suivantes : Il se sunt *amendé*, p. 109. — Il se sunt *parti*, p. 109. — Il se sunt *adobé*, p. 109. — E se sunt *torné*, p. 109. — Quant ge m'en serai *poez*, p. 126 (1).

Il n'est pas rare de voir le même verbe avec deux régimes à des cas différents : Or *li* préom qu'il nos doint sei meisme, e préom *lo* e por nos e por la crestienté, p. 123.

D'autres fois le cas oblique suffit pour marquer le rapport des régimes indirects avec deux ou plusieurs verbes employés simultanément et gouvernant des cas différents : Issi devriom nos dire e plorer les pecheors e les pecheresses, p. 156. *Dire* veut le datif : Nos *li* devriom dire, p. 156. — *Plorer* veut la préposition *de* : Nos devrion *de* tel arme plorer, p. 156. Mais l'auteur, plus préoccupé d'aller vite que de sauver la correction, se contente d'indiquer la dépendance des régimes en les mettant au cas oblique. On remarque dans le grec des anomalies du même genre : Οὐδεὶς δὲ πώποτε Σωκράτους οὐδὲν ἀσεβὲς οὐδὲ ἀνόσιον οὔτε πράττοντος εἶδεν οὔτε λέγοντος ἤκουσεν. (Xénoph., *Mémoires sur Soc.*, I, c. 1.) Εἶδεν gouverne l'accusatif.

Autre exemple où la distinction des cas permet de conserver l'ordre logique et la correction grammaticale : Ge ogui faim, vos ne me donastes que menger, sei, vos ne me donastes à bevre, *nu*, vos ne me vestistes, e fui sanz ostau e vos ne me herbergastes, *malades*, vos ne me visitastes, en chartre, vos ne me regardastes, p. 134. *Malades* au nominatif parce qu'il dépend de [ge] *fui*, *nu* au cas oblique parce qu'il n'y a point de verbe antérieurement exprimé au sujet duquel il puisse se rapporter, et qu'il se trouve être l'attribut de *me* dans « vos ne me vestistes ».

Il me reste à citer une irrégularité dont je n'ai pu me rendre compte, et qui ne me paraît pas cependant devoir être attribuée à l'inadvertance du copiste : *Li premers messages* que Dex i enveia, ce furent Moyses e Aaron... *Le secont message* que Dex lor enveia, si furent li prophete, p. 178.

---

(1) Sur cette construction voir, ap. Guessard, Raymond Vidal, p. 78, l. 7 et suivantes. (Ch.)

Exemple du cas oblique représentant l'ablatif absolu : Quant li reis de gloire esteit en la veraie croiz estenduz, *fichez les clos* (adactis clavis) parmi ses glorious pez e ses gloriouses paumes, p. 104.

Ice fut fait l'an de l'incarnation Jh. Cr. M. e CC. e XXIIII... *veianz* e *oianz* : P. Bors*er*, Joha*n* Bors*er*, Ferra*nt le* Bors*er*, Peron*in* de Saintes, *don* Berra*nt le* cordoan*er*, e plus*ors* autr*es*. (*Chartes de La Rochelle*, publiées par M. Paul Marchegay.)

NOMBRES.

L'emploi des nombres donne lieu à plusieurs anomalies.

1° La 3° personne du pluriel peut servir à rendre l'idée générale exprimée ordinairement par *hom, l'om* :

Quant il vint aus portes de la cipté, si *portoient* enterrer lo fil à une veve femme, p. 168. — Le froment mettra *l'om* en mes greners, e la paille en mes granges, de la jarzerie *feront* faisseaus, e les mettra *l'om* on fuc arder, p. 239.

On rencontre des exemples analogues dans la *Passion*, mais seulement avec *dire :*

Et a cel di que *dixen* Pasches.
(Str. 23.)

De celo di *dicent* Pentecostem.
(Note marginale de la str. 119.)

Nos paysans se servent de la même tournure latine, mais en exprimant le pronom sujet *il* (devant une voyelle), *i* (devant une consonne) : *I disant* que le sire (1) est parti peur la guerre. — On dit que le souverain (roi ou empereur) est parti pour la guerre.

2° Quand plusieurs sujets sont unis par *et* ou *ne*, l'attribut et le verbe peuvent ne prendre que le nombre du dernier :

---

(1) Cette locution *le sire* pour *le roi* ou *l'empereur* subsiste toujours dans certaines localités de l'Angoumois. (Je l'ai entendu prononcer par une très vieille paysanne.)

Nos créom que pater et filius *est* uns Dex, p. 34. — Où l'ymage e li nons l'empereor *esteit escriz,* p. 187. — Sainz ne sainte ne s'*osa* onques vanter de si haut vantement, p. 203.

3° L'idée générale, marquée d'abord par le singulier, peut être, dans la seconde partie de la phrase, rendue par le pluriel :

Cil qui ne *vaut* venir à veraie confession, cil *ont* malement les boches closes, p. 159. — Mas l'en ne plore pas quant hom *lo* (son ami) veit gezer ons granz pechez mortaus qu'il *font,* p. 170. — Il n'*a* mie overz les oilz dau cuer, si cum il *a* ceaus dau cors, si ne *veit* pas iceles choses qui apartenent à l'arme, si cum il *font* iceles choses qui apartenent au cors, p. 170. — Or se *prenge* donques chascuns garde, bons crestiens, que il issi *face* remenbrance de la mort n. s., que il issi *jeunent* ceste sainte quarentaine, p. 103. — Cil qui *sereit* entor en *poirceint* bien morir, p. 159.

4° L'idée générale marquée d'abord par le pluriel peut être rendue dans la seconde partie de la phrase par le singulier.

Cet emploi contradictoire des nombres tel que nous le révèlent les exemples précédents et ceux qui suivent semble être une variété cherchée, un raffinement de style :

Cum petit profite aus faus precheors, ne à autres malvaises genz, *les biens* dire, dès que il ne *lo* font, ne ne *lo* metent à cure, p. 151. — Ne por quant il i a assez de ceaus qui sunt coveitous de la viande corporau, e de la viande spirital ne *li* chaut, p. 149. — Vos savez que li sepulcres c'est la fosse où l'om met *les cors,* e qu'il *est* dedenz .xv. jorz toz puanz, p. 159. — Quar adonc *sunt* endepté chascuns envers De quant il *meffait* e *peche,* p. 183.

On trouve un exemple analogue, signalé par Diez dans la *Passion du Christ,* str. 116, 1, 2 :

Si alcuns d'els beven veren,
Non *aura* mal, etc...

Aura est mis pour *auran,* le singulier pour le pluriel.

5° Le pluriel se met régulièrement, chaque fois qu'il y a idée de pluralité, même là où l'usage a prévalu de mettre le singulier :

A la fin de *voz vies,* p. 224. — Amom De de *toz noz cuers,* p. 227.

Par contre, le singulier subsistait dans des locutions où nous mettrions le pluriel :

Ja Dex n'en oïreit ne saint ne sainte por préère qu'il l'en *feist,* p. 209.

6° La seconde personne du pluriel alternait avec celle du singulier quand on s'adressait à une seule personne ; singularité commune à tous nos anciens dialectes :

Beau filz, dist li pères, li Dex daus ceaus m'a commandé que ge *vos* ocie, e que li face sacrifize de *ta* charn, p. 211 (1).

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on pouvait en parlant à plusieurs personnes employer simultanément les deux nombres.

L'ange, s'adressant aux bergers de Bethléem, leur dit : Ne *t'esmaez* (2), quar ge vos aporc .I. message, p. 190. Bizarrerie qui semble tout à fait inexplicable, et dont l'analogue se retrouve dans une locution usitée chez presque tous les paysans de France : *j'allons, je venons.* J'ai déjà rendu compte de ce phénomène grammatical dans un autre ouvrage publié par la Société archéologique. *(Essai sur le patois de la Saintonge.)*

Noms collectifs. — Les noms collectifs suivent la règle énoncée au § 3 : *L'idée générale, marquée d'abord par le singu-*

---

(1) Il semble qu'une coutume analogue se soit conservée en Belgique chez les gens du peuple. Les simples soldats originaires de ce pays qui s'engagent dans notre légion étrangère ont presque tous l'habitude de mélanger les *tu* et les *vous* en s'adressant à leurs officiers. Ex. : « Mon lieutenant, voulez-vous que je *vous* porte *ton* sabre ? »

(2) Je range encore dans cette catégorie cet exemple où un verbe à la seconde personne du pluriel a pour sujet un singulier de la troisième personne : Gardez que *nenguns* ne *renchéez,* p. 66. Cette anomalie a sa raison d'être. Si l'auteur eût dit : « Gardez que nenguns ne renchée », on eût pu croire que *nenguns* se rapportait à des personnes autres que celles à qui il parlait, « gardez que nenguns [*d'eux*] ne renchée ». Tandis qu'en laissant le verbe à la deuxième personne du pluriel, il supprimait toute équivoque, et l'on comprenait aussitôt que le sens de ses paroles était celui-ci : Gardez que nenguns [de vos] ne renchée. Cela est si vrai qu'on ne pourrait pas traduire ce passage par : Prenez garde que nul ne retombe ; mais bien par : Prenez garde qu'aucun [de vous] ne retombe.

lier, peut être, dans la seconde partie de la phrase, rendue par le pluriel :

Déables est engignos d'engigner la gent e d'*eaus* dessevrer de De, p. 111. — Comanda à sa gent qu'*il* nel *deissent,* p. 158. Dans ces deux exemples l'idée de pluralité entraîne en même temps le changement de genre, d'où les pronoms masculins *il* et *eaus*.

Emploi des partitifs. — La langue actuelle a restreint l'emploi des partitifs, comme compléments directs, à un très petit nombre de cas ; l'ancienne se donnait beaucoup plus de latitude :

Or besoigne donc que dameredex face *de* ses beles vertuz, p. 87. Nous dirions bien : C'est ainsi que vous faites *de vos coups ;* — mais nous ne pourrions pas dire, en intercalant un adjectif après le possessif : Vous faites de vos *mauvais* coups.

E il e lor deciple prechèrent la créance de la crestienté *de tote manère* de gent e de toz les langages, p. 179. Le *de* qui précède *tote manère* est partitif. Ce membre de phrase s'analyse ainsi : *Il prechèrent de tote manère de gent,* c'est-à-dire, *toute sorte de gent.* Quant à la tournure elliptique de la fin, il faut croire qu'elle convient au génie de notre langue, puisque nous l'avons conservée. Nous dirions bien, en effet : J'ai goûté toute sorte de vins et *de toute provenance.*

Le génitif de l'article remplaçait la particule *de,* non-seulement, comme aujourd'hui, au singulier, mais encore au pluriel : En son parc a mot *daus* chebres e poi *daus* oeilles, p. 129. — Ensement véom nos *daus* autres qui perdent lor merite, p. 101. Nous dirions : Il a beaucoup *de* chèvres et peu *de* brebis. — De même nous en voyons *d'*autres qui perdent leur mérite.

GENRES.

1° Quand plusieurs sujets sont unis par la conjonction *et,* l'attribut peut prendre le genre du plus rapproché. Nous avons déjà vu pour l'emploi des nombres une règle tout à fait semblable :

E vos dic par verté que si gloriose dame qui le cors De

porta en son ventre, e tuit li angre e li archangre, e totes les vertuz dau cel esteient *assenblées* davant De, p. 205.

Par des rois et des colonies *venues* d'Égypte.
(Bossuet, *Histoire universelle.*)

Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs *différentes*.
(La Fontaine, *Fables*, l. XI, 4.)

*Quas*cunque urbis et agros manu ceperat regi dono dedit.
(Salluste, *Bell. Jug.*, ch. 5.)

Une fois l'attribut se trouve répété avec un genre différent pour mieux marquer l'accord :

E delivre les pecheors e les pecheresses de peché par qué li déables les a *sorpris* e *sorprises*, p. 86.

2° Quelquefois le masculin prend la place du féminin ; l'inverse n'a jamais lieu :

L'autre chose est que nos ne devom pas juger daus choses qui sunt à venir, quar nos ne savom pas quaus *il* sera ou *bons* ou *maus*, p. 139. Remarquez le changement de nombre qui suit le changement de genre. — Maintes *armes* sunt, mas *il* aient solement à menger e à beivre, e lo ventre plain come porc, ne lor en chaut de plus, p. 149. Ici le changement était nécessaire : se figure-t-on des « *âmes* qui ont le ventre plein » ?

Et pensez-vous que ce soit une petite affaire... que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand *ils* veulent ?
(Molière, *Impromptu de Versailles*, sc. Ire.)

Si demandèrent à *la mère* coment *il* vodreit que sis filz oguist non, p. 221.

Cf. *Vie du pape Grégoire le Grand :*

A la dame li baron dient
Qu'*el* se confort e laist son duel.
Il vosist miaus morir son vuel ;
Quar quant *il* veit son frère mort,
Molt prise petit son confort. P. 30.

La mère ont dehet noncié.

. . . .

Si cum *il* aveit comandé (1). P. 26.

PRONOMS.

Personnels. — *Ge* est assez souvent supprimé, ainsi que *tu*, quand le sens n'en souffre pas : Ge ogui faim, vos ne me donastes que menger, sei, vos ne me donastes à bèvre, nu, vos ne me vestistes, e *fui* sans ostau e vos ne me herbergastes, p. 134.

Ge non suivi du verbe dont il est sujet : Oil *ge*.

Te employé avec la flexion de la seconde personne du pluriel, « ne t'esmaez », déjà cité.

Le pronom de la troisième personne est souvent supprimé devant les impersonnels : Quant vint vers lo vespre, p. 68. — Or besoigne donc que dameredex face, p. 87. — Ne soceit (suffit) pas le mal laisser, p. 54.

Le pronom régime de la troisième personne peut précéder le nom au lieu de le suivre : Li povre puent aver fiance que peché lor seient espenéi e espurgé en cest sècle por ceu qu'il *la* veaugent bonement soffrir, e rendre graces à De de la *mesaise* qu'il lor done, p. 134. — Querom *la* par bone volunté e par bones ovres, si aurom la *paiz* de lui en terre, p. 191. Exemple analogue dans la *Cantilène de sainte Eulalie :*

Niule cose non *la* pouret omq i (2) pleier,
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Nous dirions encore aujourd'hui : Rien ne put *la* décider, la brave fille, à renier le vrai Dieu.

---

(1) Dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, *ilz*, *eulx*, *ceulx* sont souvent pris pour *elles*, *celles*. Quant à *ceux*, le langage populaire lui donne encore les deux genres. La reine de Navarre (40ᵉ nouvelle) dit : « Elle estoit en l'âge que les loix permettent aux filles d'*eulx* marier à leur volenté. » (Ch.)

(2) MM. Bartsch et de Chevallet écrivent *omqi* pleier. Je pense qu'il faut faire deux mots de *omq' i*, et comprendre : Nulle cause ne put jamais l'*y* plier [qu]'elle n'aimât le service de Dieu.

Le pronom réfléchi *se*, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, peut prendre place après le verbe : Disant qu'il montereit *s*'en on cel, p. 120.

Possessifs. — Latinisme remarquable : Ceste parole amoneste les laborors, les hommes qui cele parole oïront e pité nen auront, ja Dex de la *soe* arme pité nen aura, p. 104.

Démonstratifs. — Le démonstratif est quelquefois supprimé : Qu'il nos doint amer e conquerre la soe conpaignie e — de ses angres, p. 231.

Pronom neutre. — Le pronom neutre *ol, ou* se confond assez souvent avec le pronom masculin-neutre de la troisième personne : *ol* i a et *il* i a. — Lai, fait il, où vos *le* feistes à un de mes petiz povres, adonc *ou* feistes à mei, p. 134.

Il peut disparaître dans certains cas : *Ne* feront, père Abraham, p. 133, pour *n'ou* feront, ou *nel* feront.

Relatifs. — Le relatif *qui* s'employait à peu près comme aujourd'hui. Cependant il est à remarquer qu'on l'éloignait de son antécédent beaucoup plus que nous ne faisons, et sans répéter l'antécédent. C'était une imitation quelquefois malheureuse des habitudes latines.

Place du relatif sujet : E nos i entrasmes par lo baptisme *qui* sommes dau lignage d'eaus, p. 70. — Por nos doner essample de jeuner *qui* sommes tuit plein de peché, p. 82. — Mas ge sui bons pastres *qui* donc ma vie por mes oailles, p. 114. — E quant Dex se depart de l'arme *qui* est sa vie, p. 170. Décalque maladroit du latin : Quum discedit Deus ab anima *qui*, etc.

Place du relatif régime : Davant *cui* porte geguit li lazres, p. 50. — Quant il en la sainte croiz fut travaillez *qu'il* ot à ses espalles, p. 131.

Qui synonyme de *si quis* : Cum li ferz est roillez e il a perdu sa beauté, *qui* lo met en la brese ben ardant, de la chalor qu'il trait dau fuc, gete jus sa malvaisté e recovre la beauté, p. 97.

Qui ayant pour antécédent le pronom personnel contenu dans le pronom possessif (1) : Si en ert *nostre* logers mot granz

---

(1) Conservé jusqu'au XVI[e] siècle. En voici deux exemples :

La reine de Navarre, 69[e] nouvelle : « Elle en print un jour une

davant De *qui* lo créom e lo servom, p. 113. Latinisme très curieux heureusement calqué sur l'expression bien connue: *Nostra* refert *qui* docemus.

Dont ou *que* relatif suivi de *que* conjonction et dépendant du même verbe : E quand il esgardoit cel angre, *dont* il ne saveit pas *que* ce fust angres, p. 117. — Quant n. s. vit lor cuers dolenz..., si les conforte par la promesse dau Saint Esperit *qu'*il dist *qu'*il lor enveireit dau *(sic)* ceaus, p. 120. J'ai déjà, dans mon *Essai sur le patois de la Saintonge,* expliqué ces locutions qui se retrouvent encore dans le langage populaire. Exemples analogues anciens et modernes : Ce fut en comblant la tranchée que les bourgeois gagnèrent un drapeau que ceux d'à présent gardent très-soigneusement et *dont sous lequel,* Monseigneur, Votre Grandeur sçaura que j'ay marché dimanche 16, à la teste de toute nostre bourgeoisie qui estoit rangée en battaille sur la place dès les quatre heures après midy. (Fête à Rocroy, 1729. Lettre de M. de la Grange, commandant de place. *Revue histor. des Ardennes,* par Ed. Sénemaud, 1864, 1re livraison.) — Il ordenèrent lor bataille et s'en alèrent tout droit vers les Tartarins, *que* on disoit *que* il estoient vers Sajete. (*Lettres de P. Sarrasin*, édit. Fr. Michel, p. 311.)

Décomposition du pronom relatif, ou Pronom relatif remplacé par la conjonction *que* et un pronom personnel : Icist signifient ceaus *que,* quant il par eaus meismes, ne par bones paroles qu'il oïent d'autrui, ne volent laisser lo mal e faire lo ben, si *lor* done Dex contraire, p. 137.

Pronoms indéterminés. — Après *chascuns* on met toujours *son, sa, ses,* jamais *lor* : Cil aveient *chascuns son dener,* p. 68.

Taus, itaus forment deux locutions qui figurent souvent dans ce texte : Quant il apele *de taus en i a.* — *Ol en i a d'itaus* qui volent mettre essoine en lor peché, p. 81. — Or avent, *taus ore est,* ou *tel ore est.*

(chambrière) qui estoit saige et bonne fille, à laquelle elle dist les complexions de son mary et les *siennes, qui* les chassoit, aussitôt qu'elle les congnoissoit folles. »

Montaigne, livre III, chap. 8 : « Il en peult estre aulcuns de *ma* complexion, *qui* m'instruit mieux par contrariété que par similitude. » (Ch.)

VERBES.

1° Modes. — En général, le subjonctif se met quand la pensée est quelque peu incertaine ; mais l'indicatif reparaît dès qu'il n'y a plus de doute. Voici deux passages qui nous présentent ces deux modes ainsi employés :

Quant il esteit si hauz hom, que l'om poeit cuider par la terre qu'il *fust* li sauvères, si ne vot pas dire qu'il ou *fust*, anceis ou desdit ben, e dit qu'il n'ou *esteit* pas, p. 52. — Nos ne vos disom pas ceu, par ce que nos vos *voillom* (doute) tolir le corage de ben faire, mas por ceu que nos vos *volom* (certitude) enseigner que..., p. 92.

C'est ainsi que la comtesse d'Escarbagnas, que Molière nous donne comme le type de la précieuse angoumoisine, a pu dire : Quoi ! Martial fait-il des vers ? *Je pensois qu'il ne fît* que des gants. (Scène XVI.)

Exemples de l'indicatif mis là où nous emploierions le subjonctif :

Si ne li remenbre de ses angoisses, de la joie qu'ele ha que sis enfez *est* nez, p. 116. — Issi poom nos dire que la primère chose qui *est* bosoignable à preveire est la seinte vie, p. 29. — E nos done sa grace que nos *poom* conquerre sa gloire, p. 56. — Cele arme garist ben De de son peché, à cui il done qu'ele *puet* venir à veraie confession, e si done par sa grace qu'ele *puet* receivre à sauveté le son sacrement, p. 188. — Ainz li ploguit que par iqui *passoient* cil d'Egipte, p. 216.

Exemples du subjonctif mis là où nous emploierions l'indicatif :

Si il deissist que il ou *fust*, p. 52. — Ainz cuidot que ce *fust* oiseaus, p. 117. — Ne li senbla que pas *fust* trespassé dau temps mès tant dès lo matin tresqu'à midi, p. 119. — S'il n'ou faseit por l'amor qu'il *oguist* ob lui, p. 123. — Li povre puent aver fiance que lor peché lor *seient* espenéi e espurgé, p. 134. Dans ce dernier exemple nous mettrions l'indic. futur *leur seront*.

Subjonctif calqué sur le subj. lat. : Aus autres dona escience de demander e d'aprendre la sainte divinité e la sainte

predicacion, *par quei il touguissont* les armes aus déables des crestiens, p. 127. *Per quæ tollerent.* — Si lo portèrent en Jerusalem, si cum eret acostumé en la veille lei que femme, *quant* ele *oguist* ogu son premer enfant masle, qu'ele lo presentot à n. s., p. 71. Latinisme plus remarquable que le précédent : Solebant mulieres, *quum peperissent,* primum puerum afferre, etc.

Subjonctif employé là où nous mettrions l'infinitif précédé d'une préposition : Ge te prec *que tu m'excuses,* p. 135. *Precor mihi ignoscas.*

Infinitif (1) employé là où nous mettrions un mode personnel :

---

(1) Ce texte, comme tous ceux de la langue d'oïl, fourmille d'infinitifs employés substantivement : *li mengers* nom., *le menger* obl.; *le bevre, le saver* obl., etc. Cette habitude paraît aussi ancienne que la langue. J'en trouve des traces même dans le Fragment de Valenciennes : Et lætatus est Jonas super ederam... mult lætatus, ço dixit, por que Deus cel edre li donat a sun *soveir* et a sun repausement li donat. — Il se réjouissait parce que Dieu lui avait donné ce lierre pour son sommeil *(sopire),* et le lui avait donné pour son repos.

Soveir vient de *sopire,* comme *saveir* de *sapire* p. *sapere.* Ce mot a été diversement interprété jusqu'ici. Génin, refuté par M. Littré, y voit une forme particulière de notre mot souhait. A son tour M. Littré propose pour prototypes : 1° si on lit *soveir, siparium,* rideau de théâtre ou d'un tribunal ; 2° si on lit *soueir, sudarium,* espèce de voile qui couvre la tête, parce que « c'était en effet d'un tissu qui lui couvrît la tête que Jonas avait besoin ». (*Histoire de la langue française,* II, 314, 316.) Je ne crois pas cette explication fondée. J'écarte d'abord *siparium,* dont la première syllabe, *si,* ne peut être représentée par *so.* Quant à *sudarium,* je ferai remarquer qu'il est peu probable que le *d* en ait disparu de si bonne heure. Le *Poème de la Passion,* qui est moins ancien, le conserve encore :

Si fort *sudor* dunques *suded.* (Str. 32.)

Et puis ce texte lui-même donne *odit,* auditum, et non *oït :* il est donc à croire que si *sudarium* eût été dans la pensée de l'écrivain, il eût plutôt mis *sudair.*

En second lieu, si *sudarium,* devenu *suaire,* a pu conserver même aujourd'hui l'*e* final, combien plus devait-il le conserver à cette époque de première formation. D'autant que c'est un des caractères de

Si vos en sera donez lo ben dau ceau à autresi bone mesure, que cuers nel *porpenser* issi granz, p. 139. Le grec aurait traduit par une tournure analogue Τοσοῦτον ὥστε μηδένα συνεῖναι.

2° Temps. — *Présent du subjonctif substitué à l'imparfait du subjonctif* · Ne lor laisse pas li déables qu'il reconissont lor pechez, e s'il *soffrit* qu'il lé *(sic) reconnoissont,* il ne soffre pas qu'il s'en issent, p. 87.

L'usage tend à introduire la même singularité dans la langue actuelle. « S'il n'a pas souffert qu'ils se *reconnaissent* » se dit aussi souvent que « s'il n'a pas souffert qu'ils se *reconnussent* », quand on parle familièrement, c'est-à-dire sans se préoccuper de la correction du langage. Ce n'est pas pour éviter les imparfaits en *isse,* en *insse* et surtout en *asse,* qui ont en effet quelque chose de pédantesque et de lourd, que l'usage tend à faire prévaloir, ou du moins à autoriser l'emploi du subjonctif présent dans les locutions de ce genre, mais pour préciser les choses et les rendre plus visibles. M. Dübner, le savant et regrettable helléniste, a fait la même remarque pour le grec. Un exemple pris parmi ceux qu'il cite (*Gram. grecque,* p. 228) fera voir combien les deux langues se ressemblent sur ce point : Κῦρος δῆλος ἦν πᾶσιν ὅτι ὑπερεφοβεῖτο μή οἱ ὁ πάππος ἀποθάνῃ. *Tout le monde voyait que Cyrus avait une crainte extrême que son grand-père ne meure* (comme nous dirions en causant), *ne mourût* (comme la grammaire l'exige). Le grec, plus favorisé que le français, pouvait employer les deux formes. Cette même phrase peut en effet se construire avec l'optatif, qui équivaut à notre imparfait du subjonctif : Κῦρος δῆλος ἦν πᾶσιν ὅτι ὑπερεφοβεῖτο μή οἱ ὁ πάππος ἀποθάνοι.

Imparfait du subjonctif substitué au présent du subjonctif. —

---

ce fragment que certaines finales muettes qui ont disparu de très bonne heure s'y retrouvent encore : *cheve, verme,* chef, verm.

Mais ce qui me fait définitivement repousser cette étymologie, c'est que *sudarium,* objet concret, ne peut aller avec *repausement,* qui représente une idée abstraite, et que pour faire passer ce mot il faudrait donner *à* la proposition *à* deux sens différents : Dieu lui donna ce lierre *en guise* de rideau et *pour* [protéger] son repos.



Chose singulière ! la tournure opposée, l'emploi du subjonctif imparfait dépendant d'un verbe au présent, se rencontre dans ce texte : Si cum la femme *prée* por sa fille que n. s. la *delivrast* dau déable, p. 85. — Laisse iqui t'offrende, e vai, si t'*acorde* ob lui, ainz que tu *offrisses,* p. 146. — Il *est* dignes que l'om *assemblast* les veisins, p. 145. — Si nos *fesom* feste au jor d'un martir, mot *deussom* estre plus lé, p. 96.

De même Racine dans *Andromaque :*

On craint qu'il n'*essuyât* les larmes de sa mère.

De même Lucien (*Dial. des Morts,* XIII) :

Καὶ γὰρ καὶ Κλεῖτον ἐκεῖνον ὁρῶ, καὶ Καλλισθένη καὶ ἄλλους πολλοὺς ἐπὶ σὲ ὁρμῶντας, ὡς διασπάσαιντο καὶ ἀμύναιντό σε ὧν ἔδρασας αὐτούς.

Plusieurs fois, là où l'on peut considérer les choses sous deux points de vue, sous celui de l'antériorité ou sous celui de la simultanéité, l'auteur a préféré faire ressortir l'idée d'antériorité, et l'a exprimée par le passé suivi du présent ou du futur. Aujourd'hui, au contraire, nous ne considérons que l'idée de simultanéité, que nous rendons soit en mettant les deux verbes au présent : « Dieu, qui est pasteur, *appelle* les brebis quand il *recommande* aux chrétiens de laisser le mal », soit en les mettant tous les deux au parfait : « Dieu, qui est pasteur, *appela* les brebis quand il *recommanda* aux chrétiens de laisser le mal ».

Que l'on compare maintenant cette même phrase, habillée à la française, avec son modèle poitevin, et l'on verra bien vite en quoi consiste la différence que j'ai indiquée : Dex, qui est pastres, *apela* les oeilles, quant il *amoneste* aus crestiens qu'il laissent lo mau p. 114. — Quant li sirvenz *vint* à eaus si ne lor *done* à chascun q'un dener, p. 68.

Les exemples qui suivent, et surtout les deux derniers, complètent la démonstration :

La centaine oaille e la dozène père *furent* perdues quant hom *peche* e deguerpit la compaignie daus angres, p. 131. — E quant ele *fut* née, si *seche* por ceu qu'ele n'aveit point d'umor, p. 75. — Quant n. s. *vit* lor cuers dolenz... si les *conforte,*

p. 120. — Quar s'il ou *comanda,* li déable qui les enportent, il les *laisseront,* p. 170.

Il faut sans doute rapporter au même ordre d'idées la phrase suivante où le présent dépend de l'imparfait : *Distrent* que il *esteient* ivre, ja seit ceu qu'ol *est* ore de terce, p. 28.

L'inverse se produit quelquefois, c'est-à-dire que du temps présent peut dépendre un temps passé : Si aucuns li a dite dure parole, e il li *crie* merci e il li *offre* amendement, si n'en *vot* (voluit) aveir merci, p. 184. — Li bons n'i *entent* si bien non, si li *bailla,* p. 209.

D'autres fois la phrase débute par le parfait, continue par le présent et se termine par le parfait, qui reparaît ainsi pour la seconde fois : Si s'*aprosma* vers lui, si l'*assaie* e *dist,* p. 82.

Il semble que dans ces trois derniers exemples le parfait exprime plus spécialement le désir du narrateur d'expédier promptement et sans y insister les circonstances que représente le verbe : si aucuns li *a dite*... si n'en *vot* aveir merci, — si li *bailla,* — si s'*aprosma* (détail sur lequel le narrateur ne veut pas insister), si l'*assaie* (action prolongée) et *dist* (au parfait pour arriver plus vite au but). Le présent, au contraire, arrête plus longtemps l'esprit sur le fait ou la circonstance qu'il désigne : « il lie *crie* merci » et « il li *offre* amendement » sollicitent plus vivement notre attention que « il li *cria* merci » et « il li *offrit* amendement ». La seconde tournure marquerait chez l'écrivain le désir de raconter promptement les faits, ce qui est bien loin de sa pensée, car il veut, en insistant sur le repentir de l'un, faire ressortir l'inflexible rancune de l'autre. L'emploi du présent dans les autres phrases s'explique de même.

Ainsi employés, le présent correspond à l'imparfait des Grecs, et le parfait, à l'aoriste.

Le mélange des temps et des modes exprime quelquefois avec une grande délicatesse les différents états de la pensée : Si furent mot dolent de ceu qu'il les *deguerpireit,* e qu'il *deivent* perdre lor seignor, p. 120. Remarquez d'abord le conditionnel *deguerpireit* qui, suivant l'heureuse définition de Burguy (I, 236), désigne un avenir au point de vue du passé, et correspond ainsi à la première évolution de l'esprit que ses

impressions ne dominent pas encore, et qui a conservé l'exacte notion du temps. Puis vient le présent *il deivent perdre,* et non l'impf. *il deveient* perdre, comme nous dirions aujourd'hui, car l'impression, devenue plus profonde par cela même qu'elle a plus duré, supprime les intervalles et rapporte tout au présent. L'orateur s'identifie avec ceux dont il veut exprimer les sentiments, et nous les représente comme si l'action avait lieu au moment même où il parle.

Je dois signaler encore un emploi remarquable du futur: Quant vos *saurez* que vos *aurez* meffait ou mesdit à autre d'aucune chose, ou quant aucuns aura aucune rancure vers vos, accordez vos ob lui, p. 146. Nous dirions : « Quand vous saurez que vous *avez* meffait». Mais en parlant ainsi on semble presque reconnaître que la personne à qui on s'adresse a réellement méfait, tandis que le futur antérieur montre que l'orateur ne sait à quoi s'en tenir là-dessus, et qu'il ne sort pas du domaine de la conjecture. Du reste, même au point de vue purement grammatical, cette tournure peut se justifier, car, en décomposant la phrase, on trouve l'idée du futur deux fois exprimée : Quand vous *aurez* méfait et que vous le *saurez*.

Le futur s'emploie aussi, à la manière latine, là où nous mettons le présent : Si cil, ce dit, qui seront en icel temps, qui seront davant le jor dau juise, iceu *veiront,* auront si grant paor qu'il cheiront de lor estant, p. 46.

Exemple analogue :

C'est encore à l'imitation du latin que le conditionnel présent est employé à la place de l'imparfait de l'indicatif dans l'exemple suivant : E si cil qui offerreit e ordereit ceste iglese, qui est de peire e faite de main d'omme, *fereit* si durement grant peché, quau peché cuidez vos donques que cil face? p. 54.

3° Voix. — Comme dans les autres dialectes, les verbes prennent facilement la forme réfléchie.

On trouve le verbe *avoir* employé une fois au passif : Li plusor sunt ogu confés, p. 111.

J'ai trouvé aussi un seul exemple du participe passé pris dans le sens actif : Ne seies pas *mescréuz,* p. 112. Ne sois pas

incrédule. Ailleurs le même verbe, employé avec le même sens, conserve la forme active *mescréanz.*

Les verbes actifs deviennent facilement neutres : Il veit le temps *eschaufer,* les jors *embelir,* les viandes *amender,* les genz plus beau *vestir,* p. 111. Le français moderne a conservé la même faculté : Descends ce livre, Je descends ; Approchez cette table, Approchez donc, etc. Cette particularité remonte aux premiers temps de la langue (V. dans le Gloss. *Voiant,* employé avec le sens neutre).

PRÉPOSITIONS.

1° Suppression de la préposition devant l'infinitif :

Or esgardez en vos meismes — saver si, p. 57. S'esteit cochez — dormir, p. 67. Creis tu qu'om seit perduz — prester à usure? p. 76. Issi devriom nos toz jors escrier saver — si nengun en porriom apeler, p. 156. Quant il vint aus portes de la cipté, si portoient enterrer lo fil à une veve femme, qui plus n'aveit d'enfanz, e la genz de la cipté ob lui aïuer à enterrer son fil, p. 168. Outre la suppression de la préposition *pour* et l'ellipse de *aloient* devant *aïuer,* remarquez l'expression *portoient enterrer.* Les gens du peuple ne parlent pas autrement : Nous avons *porté enterrer* le fils du voisin. — *Porte* donc *ressemmeler* tes souliers.

La langue savante n'admet cette tournure qu'avec les verbes *aller, venir* : Je vais jouer, je viens travailler.

2° Suppression de la préposition devant un nom ou un pronom :

E en enfer si li mostra *de* la vie e — la mort, — la foildre e — le toneire, e — toz les celestiaus segrez, p. 204. De même en latin on ne répète pas la préposition après la conjonction *et* : Multa cum eo disseruit de vita et morte. — Portez archetheclin, p. 63. — Si vos demandez — mon père aucune chose, p. 122. Traduction exacte et immédiate de l'expression latine citée en tête de la phrase : si *quid* petieritis *patrem.* Por vestir les nuz, e por — eaus ben faire, p. 55. E por ben faire [à] eaus.

3° Confusion des prépositions.

Par et *por* se confondent à chaque instant : particularité qui se retrouve dans les autres dialectes et que Burguy a signalée.

De et *por* confondus : Bones genz, plorom plus *por* la mort daus armes que *de* cele dau cors, p. 170.

A employé où nous mettons *de : Au* plus, *au* meilz... que, *au* plus tost que. L'Académie n'autorise que *du mieux, le mieux... que, le plus... que, le plus tôt... que.*

A employé où nous mettons *sur* : Pernez essample *à* nostre seignor, p. 83.

A employé où nous mettons *pour* : Ne le reconoist pas *à* son fil. Ailleurs on trouve : Ne le reconoist pas *por* son fil.

CONJONCTIONS.

La principale conjonction, *que,* n'est pas toujours employée comme nous l'employons aujourd'hui ; tantôt elle est répétée à satiété, tantôt elle est supprimée là où elle nous semblerait nécessaire.

1° Répétition de la conjonction que :

A peines puet nus hom estre si pechères *que,* s'il veraiement recorde les merveilles que Dex a faites por lui, cum il primes nasquit por homme, cum il en fut liez, coronez d'espines, mis en la croiz e feriz de la lance, e tot ceu fist il por homme sauver, *qu*'il n'ament sa vie, e n'atort son cuer d'amer son bon Seignor, p. 97. — L'om dit *que* cil qui sunt en fornication..., *que* si il morent en iceau peché, *que* il sunt durablement perdu, p. 76. — Or commandom nos de par De à vos toz, que céenz vos devez communier *que,* quant vendra après la messe, *que* vos vengez si saintement..., p. 110. — Faites iceles ovres *que,* quant vendra au jor dau juise, *que* vos ne seiez torné à senestre, p. 115. — Qûar c'est certaine chose *que* cil qui aiment cest sècle, *qu*'il sunt plus cointe, p. 153. — Quar ce trovom en la sainte escripture *que,* qûant li malvaiz homme morent, *que* li déable venent, p. 155.

Comme on le voit, ces répétitions sont dues à un besoin exagéré de clarté.

2° Suppression de la conjonction *que.* On peut poser en règle générale que la conjonction *que* se supprime toujours après *et,*

habitude conforme à celle du latin, qui ne répétait pas plus les conjonctions que les prépositions après cette particule :

Totes iceles ores que il aspire le cuer au mavais homme e à la mavaise femme de ben faire, e — il se repentent de lor pechez, totes iceles ores gite Dex le déable d'eaus, p. 86. — Quoties enim improbo homini improbæque mulieri ut benè agant persuadet, et — illos peccatorum penitet, toties diabolum Deus ex eis ejicit.

Mas s'il demeine malvaise vie, e — il seit en peché de dampnation, p. 29. Jamais on ne rencontre la tournure actuelle : Mais s'il se conduit mal et *qu*'il soit en peché de damnation. Pour cette tournure comme pour la précédente, c'est encore le latin qui a servi de modèle : Sin autem malè vixerit et — graviter peccaverit...

Il arrive quelquefois que la rapidité de la pensée, toujours portée à négliger les intermédiaires, supprime la conjonction *que* : Quar vos devez saver, si uns pechères vent à vos qui seit en plusors pechez de dampnation, — si il veaut l'un laisser e les autres retenir, vos ne l'avez pas à absoudre de l'un, quar Dex ne pardona pas à meitez, p. 32. — Fesom la chandelor issi que nos aiom luminaires que nos portom en noz mains, e sachez — ceu signifie l'amor de sainte trinité, p. 73. — Ceste parole amoneste les laborors, les hommes, les femmes qui ceste parole oïront e pité n'en auront, — ja Dex de la soe arme pité n'en aura, p. 104.

ALLITÉRATIONS.

J'ai rencontré quelques traces d'allitération :

Nos signifie la novele lei qui mot fut *tendre*
à en*tendre*. P. 53.
E sui sanz ostau, e vos ne me herber*gastes*,
malades, vos ne me visi*tastes*,
en chartre, vos ne me regar*dastes*. P. 134.
Ti enemic vend*ront*
e te segront tot envi*ron*,

e tes filz qui en tei *sunt*
e tei meisme angoisser*ant* (1),
e à terre te giter*ont*. P. 155.
Taus pard*ons*
n'est pas b*ons*. P. 185.
Que ge vos donc beneiç*on*,
e à toz ceaus qui de vos naistr*ont*,
e leiaument vers mei se tendr*ont*. P. 212.

---

(1) *Angoisserant* semble détruire la suite des rimes; mais il n'en est rien. Dans la très ancienne langue, les deux nasales *an* et *un* ou *on* pouvaient se correspondre, sans que l'assonance en fût troublée:

Los tos enfanz qui en te s*un*t,
A males penas aucidr*an*t;
En tos belz murs, en tas mais*ons*
Pedra sub altre nos laiser*an*t.
(*La Passion*, str. 16.)

Mêmes habitudes dans la *Chanson de Roland*, avec cette différence que les nasales *an* et *un* ou *on* n'y correspondent entre elles qu'autant qu'elles s'appuient sur une finale muette :

Tint sun espiet, si 'n fait brandir la h*an*ste,
En Tencendur son bon ceval puis m*un*tet. (V. 2993.)

Voir aussi v. 2312 et suivants.

Ceci bien établi, il est, je crois, facile de rétablir un vers de ce poème, mal complété jusqu'ici :

Ço li dist Guenes : « En vos ami [se fient] :
Getez mei hoi de mort e de calunie. » (V. 3787.)

Telle est la leçon de M. Théodore Müller. Avant lui Génin avait lu : *en vos, ami, me fie*.

Les deux éditeurs se sont trompés. D'abord ils n'auraient pas dû introduire deux rimes en *ie* isolées au milieu d'une tirade en *en..e:* cum*encet*, tr*ente*, def*endre*, *sempres*, *pendre*, etc.; et puis ils devaient encore moins déplacer l'accent de *calunie* (calumnia), qu'il aurait fallu lire et écrire *calunje*, d'où plus tard *calenge* et *chalenge*.

Cette première correction remet le vers sur ses pieds, et de plus lui donne une assonance suffisante ; reste maintenant l'autre vers: *Ço li dist Guenes*, etc., auquel il faut avant tout chercher une rime en *an*, *en* ou *on*, suivis d'une finale muette. Le mot nécessaire me

Les précédentes allitérations peuvent à la rigueur être regardées comme accidentelles, mais celles qui suivent sont évidemment cherchées.

E tau loer en au*ra*
que Dex toz ses pechez li pardon*ra*,
e vie durable li don*ra*. P. 228.

Il faut remarquer que ces allitérations se trouvent à la fin d'un sermon (1). Les conteurs populaires sont restés fidèles à

---

semble tout indiqué, c'est *fiance,* nom dérivé du verbe qu'a proposé Génin.

Nous avons donc :

Ço li dist Guenes : « En vos ami [fiance]. » Ce qui n'offre aucun sens. Le mot qui maintenant nous embarrasse le plus est *ami.* Mais tout d'abord se présente une observation que ne manqueront pas de faire ceux qui ont l'habitude des manuscrits, c'est que ce mot peut se lire de plusieurs manières. Les *i,* les *m,* les *n* et les *u* de l'ancienne écriture ne se distinguent pas nettement les uns des autres, et le plus souvent c'est le sens de la phrase plutôt que leur forme même qui empêche de confondre ces lettres. Ce que MM. Francisque Michel, Génin et Th. Müller ont lu *ami,* peut tout aussi bien se lire *ai m.* Dans ce cas le vers entier se présenterait ainsi :

Ço li dist Guenes : « En vos ai m[x fiance]. »

J'ai marqué par x l'inconnue qui reste à dégager. Mais arrivés à ce point nous achèverons sans peine la restitution et nous lirons :

Ço li dist Guenes : « En vos *ai ma fiance :*
Getez mei hoi de mort e de *calunje.* »

(1) On trouve encore des traces de cette habitude dans des sermons du XIII[e] siècle (*Hist. litt.,* XXI, p. 314) et même du XV[e] siècle. C'est ainsi que dans un sermon latin de cette époque (*Bibl. nat.,* fonds latin, ms. 2134, f. 217 et 218) on remarque de courtes phrases françaises que le prédicateur fait rimer le plus souvent : Parole amou*reuse.* Fratres, etc... — Accointance trop cous*teuse.* Morior, etc... — Entencion fruttu*euse.* Propter, etc... — O mors, que tu es envi*euse,* [se] je regarde comme tu es porchacée et pour quelle ache*son.* (Suit le texte latin.) — O mors, que tu es traî*teuse,* se je regarde comme tu es baillée et pour quelle traï*son.* (Suit le texte latin.) — O mors que tu es venue encontre ray*son.* (Suit le texte latin). — O mors, que tu es

cette habitude. Il est rare qu'ils ne terminent pas leurs récits par une suite plus ou moins longue d'allitérations :

N, i, *ni*,
C'est f*ini*.

Ou bien :

Trit, tr*it*,
Mon petit conte est d*it*.

Ou bien encore, comme en Languedoc :

E tric ! e tr*ac* !
Moun conte es acab*at*.

On trouve aussi des traces d'allitération même dans des textes écrits au commencement du XI[e] siècle :

Finit ! finit ! fin*it* !
Ludendo dic*it*.
(*Vie de saint Léger*, à la fin.)

Il y a loin cependant des rares et courts échantillons que j'ai recueillis au système complet des *Quatre Livres des Rois*.

ANACOLUTHES.

L'anacoluthe est fréquente :

Atendom *aus* bens dau cel conquerre, p. 51. — Apartenent *à la* vie durable conquerre, p. 57. — Si se porpensent fermement *lo mau* à laisser, p. 76. — Il vos amonestera *lo mau* à faire, p. 83. — Beau don i conquist li laire qui pendit joste lui en la croiz, cui il promit *lo jor* à estre ensemble ob lui en paradis, p. 105. — Il vos temptera *d'autres* pechez faire, p. 83. — C'est à dire lo benfait *daus* miracles e *les* santez doner que

---

cru*euse,* se je regarde comme tu es jugée sans vraye accusac*ion*. (Suit le texte latin.) — O mors, com tu es douler*uese,* se je regart ta manière et ta condic*ion*. (Suit le texte latin.) — O mors, que tu es pit*euse* se je regarde comment tu es acomplie en grant pitié et compass*ion*.

l'om deit faire aus filz Israel, ceu ne deit l'om pas faire aus paiens, p. 84. — Sunt ententis e de jorz e de nuiz *à* desevrer les hommes e les femmes de De, e *qu*'il les puissent traire après eaus en enfer, p. 230. — Quar ceu sachez certainement, cil qui ceu creient, *qu*'il maumettent de tot en eaus la sainte créance, p. 35. — Quar ce dit la sainte escripture que la préere de celui qui ne veaut oïr la sainte lei n. s. si est escumengez, p. 122. — Nos lisom en l'evangile d'ui *que* Zacharies, li pères mon seignor saint Johan Baptiste, qui esteit prestre, *si* avint une fez en son ordre *qu*'il entra un jor toz sous on temple, p. 220. — Or avent, tel ore est, *qu*'o i a tau homme, à cui a fait merci de si grant peché cum est homicide, avoutire, ou fornication, ou usure, ou aucuns autres granz pechez, *que* aucuns li a dite aucune dure parole, e — quant cil qui li a dite la dure parole, li crie merci e offre amendement, si n'en vot aveir merci, p. 184. — Nos avom un enemi, c'est li déables qui nos agaite de jorz e de nuiz, e — *non autre chose faire* fors d'agaiter les pecheors, p. 199. — Ce que l'on fera au menor daus povres, ce dist Dex, por la soe amor, c'est fait à luimeismes, p. 227. Il eût été plus simple et plus correct de dire : Ce que l'on fera..., ce dist Dex, por la *meie* amor, c'est fait à *mei* meismes.

CONFUSION.

1° Rapport de dépendance établi entre un seul régime et deux ou plusieurs verbes qui ne gouvernent pas le même cas :

E *en lui* issi creire, e préer, e amer, e servir, p. 63. La phrase commençant par le régime, c'est du premier verbe que celui-ci dépend réellement ; il est sous-entendu après chacun des autres.

2° Deux verbes étant unis par la conjonction *et,* on est tenté à première lecture d'attribuer à tous les deux le régime qui n'appartient qu'à un seul :

Aveit mainte fez *désiré e prié* De qu'il ne gostast la mort, p. 72.

3° Deux verbes, d'un sens tout à fait différent, étant unis

par la conjonction *et*, leurs régimes, quoique d'acceptions très différentes aussi, sont unis par la même conjonction; de sorte qu'il faut faire effort pour débrouiller la phrase et rattacher à chaque verbe le régime qui lui appartient :

Que nos puissom estre digne *d'oïr e d'aveir* le bon apeau e lo beau don que nostre sires *dira e donra à* ses amics, p. 45. — Aus uns dona escience de parler, aus autres d'entendre les langages, aus autres de *demander e d'apprendre* la sainte divinité e la sainte predication, par quei il touguissont les armes aus déables des crestiens, p. 127.

On remarque sous cette confusion apparente une symétrie qui semble dénoter une certaine recherche de style.

4° Le nom qui représente l'objet possédé, quoique dépendant directement du nom possesseur par l'intermédiaire de la préposition *de*, en est éloigné et placé immédiatement après un autre nom, de manière à former un véritable quiproquo :

Aus uns dona escience de parler..., par quei il touguissont *les armes aus déables des crestiens*, p. 127. — E les granz pères qui esteient en la cité de *Jerusalem de marbre*, e les autres se conbatirent tant fort qu'en .II. parz ou en .III. fendeient, p. 202.

En lisant ces imbroglios on se rappelle involontairement ce vers si connu d'une chanson burlesque :

Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

5° La confusion résulte encore d'ellipses considérables :

Seignors, *ceste partie que* nostre sires *dist* de la semence qui cheguit lez la veie, avient mainte fez en sainte iglese, p. 76. Au lieu de *ce* que nostre s. dist *de* ceste partie... — Quant l'arme s'en vait, li cors se muert, e quant Dex se depart de l'arme qui est sa vie, *si muert*, p. 170. Au lieu de *si muert l'arme* ou *si meurt ele*.

6° L'obscurité est moindre dans les phrases suivantes ; l'ellipse est pourtant bien forte aussi, mais il est plus facile d'y suppléer :

Li solailz en perdit sa clarté, *e la lune*, p. 97. — E par bones ovres fasom qu'il ait joie de nos, *e si angre*, p. 131. — Car s'il creit damerede, ensement fait li déables, s'il vait au

moster, *e li déables*, p. 103. — Quar il (Hérodes) cremeit que il perdist lo règne terrien de Jerusalem, *e toz sis lignages*, p. 59 (1).

INSISTANCE.

E Dex *veaut, e veaut* aver son estage en vos, p. 54. — Convent que nos aiom paor de celes *qui vendront* après, *qui vendront* e qui seront maors, p. 46. — Qu'il seit *taus* en dreit, *taus* que Dex le veauge oïr, p. 122. — Seiez *segur e certain*, p. 82. Nos paysans s'expriment presque toujours ainsi : J'en seus *sûr et çartain.* — E delivre les pecheors e les pecheresses de peché par qué li déables les a *sorpris e sorprises*, p. 86.

INVERSIONS.

Les inversions sont assez fréquentes, grâce à la variété des flexions qui permet de placer le régime le premier :

E les luminaires que nos tenom signifie la créance, e la bone ovre, p. 73. — La semence qui cheguit joste la veie... signifient ceaus qui veraiement escotent la parole De, p. 75.

Nos trovom ons escriptures *de* .II. frères, dont li aìnznez ot non Esau, e li mendres Jacob, *que* li ainznez vendit, p. 101. Nous dirions : Nous trouvons *que, de* deux frères, dont l'aîné s'appelait Esaü et le cadet Jacob, l'aîné vendit, etc. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que l'inversion adoptée par notre écrivain est préférable à la tournure usitée aujourd'hui.

Si vos en sera donez lo ben dau ceau à autresi bone mesure, e à autresi plenère, *que cuers nel porpenser issi granz*, p. 139. Inversion considérable, mais intelligente ; le mot principal *issi granz* est bien et hardiment jeté à la fin de la phrase. Qu'on la compare avec la phrase régulièrement construite : ... à autresi bone mesure, issi granz que cuers nel [puet] porpenser.

---

(1) Tournure calquée sur le latin de l'Évangile : Vocatus est Jhesus *et discipuli ejus*, p. 18.

LONGUEURS DE STYLE.

Je range sous ce titre tout ce qui concerne les mots explétifs et les pléonasmes.

1° Mots explétifs :

Il : Quar nostre sires qui prent e veaut les granz biens de ceaus qui les poent faire, *il* n'eschivet pas les petiz bens de ceaus qui plus ne poent faire, p. 74. — Nostre sires da. qui oït la préère à la bone femme paiene, e qui delivra sa fille dau déable, *il* a oïe la preière de sainte iglese, p. 85. — Cil qui est de De, e De aimet, ot volunters de lui parler, e cil qui n'est de De, ne De n'aime, *il* n'a cure de sa parole oïr, p. 91. — Mas n. s. Jhesu Criz, quant il vint de cel en terre, *il* vint de richece à povreté, p. 96. — E nostre bon sire Jhesu Criz qui soffrit peine por nos, *il* nos seit en force, p. 104. — Li déable qui les emportent, *il* les laisseront, p. 170. — Où *il* nos conduiet par la soe pité Jhesus Christus, p. 106.

Ele : E la bone femme, quant sis sires est alez en pelerinage, *ele* se garde e se tent d'autrui homme, p. 121.

Li : Si nos *li* volom li demander aucune chose, p. 122.

Lui : Vindrent li Pharisei qui assaient n. s. *à lui,* por demander si l'on deveit cens doner à l'enpereor ou non, p. 186. *A lui* se rendrait bien par « notre seigneur *en personne* ». — Symons, li ostes, esteit à la table, e Judas, li traitres, qui mot repreneient en lor corages n. s. *e lui,* p. 226. — Dominum *et ipsum.*

Le, lo : E à grant merveille *lo* teneit li solailz *que* li Jué aveient mis en croiz lo Seignor qui tot le monde fist, p. 202. — Ge ne *le* deffenc pas, ne ne *le* puis defendre *qu'*il ne receive le cors n. s., p. 110.

Lor : N. s. *lor* demanda à ceaus qui esteient saives de la lei, p. 172. — Si *lor* dist nostre sires aus sirvenz, p. 63.

Nos : E n. s. nos dont issi segre la soe passion que *nos,* en l'autre sècle où il rendra à chascun segont sa deserte, *nos* face parçoners de la joie de la resurrection, p. 215.

En : Non pas por ceu qu'il *en* oguist mester *de* jeuner, p. 82. — Qui donques ne fait les bones ovres, por nient s'*en*

vante ne *de* créance, ne *d*'aler à sainte iglese, ne *de* jeuner, p. 103. — Segurs puet *en* estre chascuns *que* s'il o fait, p. 104.

Cil : E après dist n. s. que *li fil* de cest sècle, si sunt cil qui aiment cest sècle, *cil* sunt plus saive, p. 153.

O, ou : Quar quant il n'o soffre pas *qu*'il venge à veraie confession, p. 87. - E quant il *ou* virent cil qui matin estoient venu, *que* cil qui esteient venu aveient chascuns son dener, p. 68.

2° Pléonasmes :

Nostre sire dameredex apela ses apostres à conseil, e si lor *dist* : Nos irom *dist il*, p. 78. — E si *dist* : Sire, *dist ele*, si tu veaus, si est, p. 85 (1).

Nos paysans ont conservé et même exagéré cette habitude : ils emploient coup sur coup deux et trois fois le verbe *dit-il* :

> *A dissit stelle qu'a dit* (elle dit dit-elle qu'elle dit) :
> « N'a reun d' pu biâ que mon ramage. »

(*Recueil de fables et contes en patois saintongeais*, par Burgaud des Marets, p. 18.)

Ceste enfermetez dont cist homme fut sanez, que cil qui l'a ne se puet aïuer de nul daus menbres où il l'a, ne de tot le cors si il l'i a, que signifie donc *ceste enfermetez* plus covenablement que pechez, p. 176.

MANQUE DE VARIÉTÉ.

1° Accumulation de termes semblables :

... Lo *don* que nostre sires *donera* à ses amics, p. 45. — Il n'a pas *poer* qu'il *puisse* retorner à De, p. 176. — Ceu signifie le *martirement* daus *martirs* qui furent *martirié*, p. 178. — Esgart chascun en sei s'il est escumengez por nengun *forfait* qu'il a *forfait*, p. 206. — Si en fai sacrifise et par *membres* les *desmembreras*, p. 207. — ... Plaine de rasors *trenchanz* qui tot

(1) Cf. *Sermons de saint Bernard*.
Oyet ceu qu'il meismes *dist* : Cil, *dist-il*, ki nen est ensemble..., p. 557.



le *trenchèrent* jusqu'au cuer, p. 210. — Si le *poia* on *poi*, p. 211. — E si s'esteit fait *coroner* d'une *corone* mot riche, p. 218. — Elizabez *enfantera* un *enfant*, p. 220. — Il est *engignos* d'*engigner*, p. 111. — Sainz ne sainte ne s'osa onques *vanter* de si haut *vantement* cum il se *vanta*, p. 203.

Aujourd'hui on évite cette monotonie; cependant on dira : « Ils se mirent tout à coup à *danser* une *danse* guerrière. » Les Grecs aimaient aussi ce genre de pléonasme, mais ils n'employaient le nom dérivé du verbe concurremment avec le verbe lui-même qu'en y joignant un déterminatif ou un qualificatif. Ἐμάχοντο μάχην καρτεράν, ils soutinrent un rude combat. (Ap. Dübner, p. 177.) J'ai cependant rencontré dans Élien un exemple tout à fait analogue à ceux que j'ai extraits des Sermons poitevins, où le nom dérivé du verbe n'est déterminé par aucun adjectif : Ἐν Χαιρωνείᾳ τοὺς Ἀθηναίους νίκῃ ἐνίκησε Φίλιππος.

2° Accumulation de tournures semblables :

La feste est tant granz e haute e sainte *qu*'ele est de tant grant dignité, *que* uns prestres puet chanter, p. 52. — Je li comant *qu*'il se porpent *qu*'il s'ament, p. 109. — Si ne li menbre *de* ses angoisses, *de* la joie qu'elle ha que sis enfes est nez, p. 116. — Mas il demandot l'entendement daus cuers, *por quei* il poguissont entendre *por qu*'il lor aveit dit ceu, p. 75.

3° Répétition du même mot :

Il y aveit né .I. *rei* qui deveit estre *rei*, p. 59. — E issi *deit* par la bele e par la bone vie que il *deit* aveir e demener, si cum dist nostre sire vos estis lux mundi, e vos estis sal terre. Il *deit* estre sal terre, p. 29.



GLOSSAIRE

A

A, prép., lat. *ad*.

AAGE, âge, obl. s. m. (V. EAGE.)

AARON, nom propre, 69, 178.

ABAIEMENT, aboiement, obl. s. m., 114.

ABANDONE (*s'... à mau faire*), 103.

ABATUE, f. s., 246; ABATIRENT, 155; ABATICE, 105. — Cf. une forme analogue :

> Dunc lor guerpit soe chamise
> Chi sens custure fo faitice.
> (*La Passion*, str. 67, édit. Diez)

ABBES, n. s. m.; ABBÉ, obl. s. m.

ABEL, n. et obl., nom propre.

ABEVRASTES, 227; ABEVREZ, n. m. s., 99.

ABISME, f. s., 200.

ABRAHAMS, n.; ABRAHAM, obl. (V. HABRAHAM.)

ABSALON, nom propre, obl.

ABSOUDRE, 30; ASSOUDRE, 28; ABSOLUM, 31; ABSOUGENT, 173, subj. pr.; ABSOUT, n. p. m. — obl. m. s.

ACCEPTABLE (*à De*).

ACCORDENT (*s'*); ACCORD, obl. s.

ACHAT, obl. s.; ACHATER; ACHATEROM; ACHATE, ind. pr.; ACHAPTÉ, obl. s. m.

ACHISONE, réprimande. — Cf. *Achison*, ap. G. Paris, *Épît. farcie pour le jour de la Saint-Étienne*, str. 6.

ACCOMMUNIER (*s'*), ACCUMENGÉ, n. p. m., communier : ACUMENGERAS (*si n... tei et ta maignée*), ainsi tu le *mettras en commun* pour toi et pour tes gens, 207; s'ACUMINE, 119. S'ACUMENGER a été formé

de *communicare* et de la préposition *ad* : *accomunicare*. Escumengez s'est formé d'une manière analogue.

Acomplit, parfait ; Acompliz, obl. p. m.

Aconpagnoent (s'), se groupaient ; Aconpaignet (s').

Aconter, compter.

Acostumé, obl. s. m.

Acuilt, ind. pr., 143 ; Acuille, subj.; accueillir, 144.

Acust, subj. pr.

Adès, adv.

Adjutorie, aide, obl. s.

Adobé, bien équipé, obl. s. m.

Adocist, devient doux, 115.

Adonc, Adonques, alors.

Adrecet, ind. pr., dirige : « *Adrecet* son corage vers De, » 99.

Advenement, obl. s.

Adversitez, obl. p.

Aempliz, rempli, n. s. m.

Aeschèrent, *oppresserunt*, 77 ; Aoschèrent, 75. — Cf. *Aocher*, même sens, ap. *Q. L. des R.*, p. 236.

Aesmer, estimer, penser.

Affamèrent, 155 ; Afamez, n. s. m.

Afferme, ind. pr.; Affermot, Affermée, affermir.

Affinées, menées à fin, accomplies.

Aflire, accabler.

Agaiter ; Agaitez, partic. n. s. m.; Agaiz, obl. m. p.

Agathe, nom propre.

Agenoiller (s').

Agneaus, obl. p.

Agréet, ind. pr.

Agües (*sauses*), aigres.

Aider ; Aidet, ind. pr.

Aigneaus, nom p. (Voir Agneaus.)

Aigue, eau, f. s., 63.

Aillors, ailleurs.

Ainz, mais ; Ainz que, lat. *antequam*.

Ainznez, n. s. m.

Aire, lat. *area*. (V. Eire.)

Aisement, n. s. — obl. s.

Aïuèrent ; Aïuast (*à nos*) ; Aïue, n. f. s.

Ajoster, ajouter, unir, entasser.

Alaine, haleine.

Alegres, n. s. m., 204.

Aler. (V. la Gramm.)

Ales, ailes, obl. p. : « Li oiseaus si *batit ses ales*, si s'en ala, » 118.

Aleure (*si vint grant...*).

Alleva (*les... sor toz ceaus de la terre*).

Aloa, 69 ; Aloast, prendre à loyer, 68.

Aloignant, allongeant, gérondif.

Alumast, allumât, 130.

Amaine ; Amainet, ind. pr.; Amenez, n. s. m.

Amassent ; Amasser.

Amé, obl. m. s., rendu muet, 86. (V. Amoira.)

AMENDER ; AMENT, ind. et subj. pr. — AMENDEMENT, obl. s.

AMER, aimer. (V. la Gram.)

AMERS, n. s. m.; AMÈRE ; AMER (l'), fiel, obl. s., 143; AMERTÉ, obl. s., 62 ; AMERTUME, 148.

AMEZUREZ, mesuré, modéré, n. s. m.

AMICS, n. s m. — voc. s. m. — obl. p. m.; AMIC, obl. s. m. — n. p. m.; AMIS, voc. s. m. — obl. p. m. — AMISTÉ, amitié, obl. s. — AMORS, n. s.; AMOR, obl. s.

Non es *amics* l'emperador.
(*La Passion*, str. 59, édit. Diez.)

AMINISTRÈRENT (*li*), le servirent, 83.

AMOIRA ; AMOIT, ind. pr., rend muet, 87 ; AMÉ, 86 ; AMÉI, 87, obl. s., rendu muet ; AMOIT, lat. *obmutuit*.

AMONESTER ; AMONESTEMENZ, n. s. — obl. p.

AMONT (*d'*); AMONTA (*il s'en ... ons ceaus*).

AN pour ON : « *An règne celestiau,* » 198.

ANBEDUI, n. m.; ANBEDOUS, obl. m.

ANCEIS, mais.

ANCELE, lat. *ancilla*.

ANCESSOR, n. p.; ANCESSORS, obl. pl.

ANCIENS, obl. p. m.; ANCIENE ; ANCIENEMENT.

ANCORE, encore. (V. ENCORE.)

ANDRÈS, nom propre, n.

ANGOISSE, ANGOISSES. — ANGOISSERANT, mettront dans l'angoisse, 155. — ANGOISSOS, ANGOISSOUS ; - ANGOISSOSEMENT, ANGUOISSOSEMENT.

ANGRES, ange, n. s. — obl. p.; ANGRE, obl. s. — n. p.

ANGUILE.

ANOREZ, honoré, n. s. m. (V. HONOR, ENOR.)

ANSEMENT. (V. ENSEMENT.)

ANTECESSORS, obl. m. p., 40.

ANTECRIZ, n. s.

ANUI, obl. s.; ANUIZ, obl. p.; ANNUE (*à tot le siècle*), ind. pr. 171 ; ANUIEIT, imp. ind.

ANZ, année, n. s. — obl. p.; AN, obl. s.

AORER, AOREZ, n. s. m.; AORIRENT.

AORNER.

AOST, août.

AOVERS, ouvert, n. s. m.

APAREGUIT (*s'*), 112 ; APAREGUIT ; APARUT, neutre ; APAROIT, lat. *apparuit;* APARESTRA. Pour le parf., cf. : Li passions *apparuit* auvertement, p. 543, ap. *Sermons de saint Bernard*.

APARTENT, apartient ; APARTENENT.

APAZIA (*s'*); APAZIÉE.

APEAU, appel, obl. s.

APELER, APELET, ind. pr.; *l'*APELET *de pecher*.

APERCEGUIT (*s'*); APERCEGU.

APOIA (*son cors en la croiz*).

APORC (*ge vos...*).

APOSTRES, n. s. — obl. p.; APOSTRE, obl. s. — n. p.

APPAREILLEMENT, obl. m. s., 53.

APPAREILLEZ, APPAREILEZ, n. s. m.; APARILLÉ, n. p. m.

APPAREISSANT (*quant vendra à l'aube...*).

APRENDRE, APRISE.

APRÈS, derrière et auprès, 107.

APROCHA (*s'... au mort*), 168.

APROSMERA, act.; s'APROSMA (*vers lui*); s'APROMA (*de l'oiseau*); s'APREMOIENT (*de lui*), 130.

AQUITER (quelqu'un), s'acquitter envers lui. — AQUITER (*s'... de ses pechez*), s'en débarrasser, 125 : « Noz armes sont *aquitées* daus peines d'enfer, » 135.

ARAIM, obl. s.

ARASCHERIEZ ; ARACHÉES ; ARAGOM, subj. pr.

ARBERGOM. (V. HERBERGER.)

ARBRES, n. s. — n. p.

ARCHAGE, l'Arcadie, obl., 179.

ARCHANGRES, n. s. — obl. p.

ARCHE, coffre.

ARCHETRECLINS, n. s.; ARCHETHECLIN, obl. s., 63. Pour la chute de *r* après *t* ou *th,* cf. *Thetarcha*, ap. ms. 13246 (VII°-VIII° siècle), f° 159, v°, Bibl. nat.

ARDER, brûler, neut. et act. (V. la Gramm.)

ARESTER, act.

ARGENT, obl. s.

ARIMACIE (*Joseph ab...*).

ARME, âme, vie, existence : « Li vespres signefie la veillesse, c'est vers la fin de l'*arme,* » 70. Dans ce passage, *arme* a exactement le sens du latin *anima,* le souffle vital, la vie.

AROSER, 97, 98.

ARRÈRE, ARRÈRES. *Tu m'as mis* ARRÈRE, 235. Cette expression répond au latin *postponere.*

ART, obl. s.

ASCENSION, obl. s.

ASCHACES, écailles de poisson (?), 143.

ASEMBLÈRENT (*s'*), ASEMBLÈRENT, *convenerumt.*

ASNES, n. s.; ASNE, obl. s.

ASPIRER, inspirer, conseiller.

ASPRES, n. s. m.; ASPRES, f. p. — ASPRECE, ASPRESCE, âpreté, 163.

ASSAIER, ASSAIANT, ASSAERA, 83, attaquer, tenter.

ASSAILDRONT ; ASSAUZ, obl. p.

ASSÉER, s'asseoir ; ASSIS, n. s. m.; ASSISE, assiégée ; ASSIST, synom. de s'assit ; ASSIS-

trent, assiégèrent ; Assegèrent, 155.

Assegur, n. p. m.; Asseguer, 121.

Assenet (*les foléanz*).

Assez, trop.

Assorbez, obl. m. p., 79.

Assoudre. (V. Absoudre.)

Atent, ind. pr.

Atocher, avec ou sans *à*.

Atorneriom, « *atort* (subj.) son cuer d'amer, » 97, prépare son cœur à aimer. — Atornement, obl s.

Aube (*à l'*...), première lumière du jour.

Aucerre, Auxerre, nom propre de ville.

Aucuns, Aucune, Aucunement.

Aumbrast (*s'... en la Virge*).

Aumosne, Aumosnes.

Auques, lat. *aliquid*.

Auré (*dau bon* ...), bienheureux. (V. Eurez.)

Ausi, aussi.

Auter, autel, obl. s. — n. p., 146 ; Auters, obl. p.

Autres, n. s. m. — n. f. p. — obl. p.; Autre, obl. s. — n. m. p.

Autrement, Autresi, Autretant, Autretau.

Autru, Autrui.

Aval, Avau.

Avalers (*li*), n. s. Infin. pris substantivement.

Avant, synon. de devant ; Avança, fit avancer.

Avenir. (V. la Gramm.)

Avenant, convenable, obl. s.

Aver, Aveir, avoir. (V. la Gramm.) Il est employé comme synon. de *pouvoir* : « Il saveit ben qu'il le repreissent s'il l'*eussent*, » 172.

Avers, par rapport à, *adversus*.

Avers, n. s. m.; Aver, obl. s. — n. m. p.; Avarice.

Avier, Aviée, aviver, en parlant du feu, 97.

Avision, obl. s. f.

Avogle, n. m. p., 79 ; Avogles, obl. p.; Avoglez, obl. p. m., 79.

Avoutires, Avoltaires, 157, lat. *adulter*, n. s.; Avoltire, Avoutire, Avotire, 32, obl. s.; Avoltire, les hommes adultères, n. m., 125.

B

Babiloine, nom de ville.

Bachelers, obl. p.

Baignoient ; Baigneoires, 63. Dans Littré, le plus ancien exemple de *baignoire* est du XIVe siècle.

Bailler, prendre (?), 60 ; donner, 102.

Bailli (*mal*), n. m. p.; Baillie; Baillif, n. m. p.

Baiser; Baserai.

Baptéé, n. m. p.; Baptisez, n. s. m.

Baptesme, Baptisme, obl. m. s.

Baptiste, nom propre, obl. s.

Barat, tromperie, confusion, obl. m. s., 148.

Barjona, nom propre, voc.

Baron, n. p.; Barons, obl. p.

Barrilz, obl. p., 153.

Basme, baume, obl. s., 226.

Basse, adj. f.

Beaus, n. m. s. — obl. m. p.; Beau, obl. m. s. — n. m. p.; Bele; Beautez, n. s.; Beau, adverbe : « Cum il sunt *beau* vestu, 167 ; » Beau, Beaus, v. s. m.

Ben, bien, adv.

Bens, Biens, n. s. — obl. p.; Ben, obl. s.

Beneissent; Beneist, parf.; Beneiz, n. m. s.; Beneit, n. m. p.; Beneite; Beneiçon, obl. s.

Beneiz, nom propre, n.

Benéuré. (V. Eurez.)

Benfait, bienfait, bonne action, obl. s.

Bère, bière, cercueil, 169.

Berthomez, nom propre, n.

Besoig, Besoing, obl. s.; Besoigz, obl. p.; Besoignes, obl. p.; Besoignable, Bosoignable ; Besoignet, ind. pr.

Bestes (*les*).

Bethléem, Belléem, nom de ville.

Bevre, Beivre; Beit, Beivent, Beveit; Bevrai, Bevra; Begui (*ge*); Begu.

Blamer; Blamoient, Blasmoent; Blama, Blasma; Blamé, obl. s. m.

Blez, n. s.; Blé, obl. s.

Boes, Bues, obl. p.

Boidie, fourberie.

Bois, obl. p.

Boisseaus, obl. p., 153.

Boisson, buisson, obl. s.

Bonéuré, 90 ; Bonaüreté, obl. f. s., 125. (V. Eurez.)

Bons, n. m. s. — obl. m. p.; Bon, obl. s. m. — n. m. p.; Bone, Bones.

Borcs, bourgs.

Borgois, obl. p.

Borse, bourse.

Bote, pousse ; Botant, gérondif.

Bras, Braz.

Brese, braise, 97.

Brisa.

Bruit, obl. s.

Brunette, étoffe, f. s., 49.

Busche, bûche, 211.

C

Ça, Çai, adv.

Çaenz, Çaienz, Céenz, Céanz.

Cardinau, n. m. p., 40.

Cayms, nom propre, n.; Caym, obl.; Caïn.

Cecs, *cæcus*, n. s. m., 78.

Céenz. (V. Çaenz.)

Cel, Ceau, ciel, obl. s.; Ceus, n. s. — obl. p.; Ceaus, obl. p.

Celebrer, Celebroient.

Celestiaus, n. m. s.; Celestiau, obl. s.

Cenbelins, étoffe, obl. p., 93.

Cendres, obl. pl., 219.

Cène (*la*).

Cens, *censum*, obl. s., 186.

Centaine, centième, f. s.

Centurio, mot latin devenu nom propre, 105.

Cenz (*dous*), deux cents, obl. p.

Cère, cire, 73.

Cerne, cercle, 242.

Certain, n. m. p. — obl. s. m.; Certeines; Certanement; Certes, adv.

Cesaire, nom de ville.

Cesar, nom propre, obl.

Chaez (*aus*), lat. *iis qui ceciderunt*, 228.

Chaitis, n. s. m. — obl. p. m.; Chaitif, obl. s. m.; Cheitive; Cheitiver; Cheitiveison, obl. s., 155; Cheitiveté, obl. s.; sens unique : captif, captivité.

Chalor, Chalors, n. s.; Chalor, obl. s., 70.

Chambre, Chamberires, chambrières, obl. p.

Chameau, obl. s.

Champs, n. s.; Champt, obl. s.

Chamsil, étoffe, n. s.

Chana, nom de ville, n.

Chandele, Chandeles, 130; Chandelor, obl. s.

Change, trafic.

Chanoines, obl. p.

Chantoient.

Chaptau, Chatau, Chateau, capital, obl. s.

Charbons, obl. p.

Chardons, obl. p., 194.

Charget, ind. pr.; Charga. Ce verbe est employé avec le sens de *être chargé de*.

Charité, obl. s., 92.

Charrais, sortiléges, obl., p., 35, 57.

Charreis, charrois, obl. p., 187.

Chars, chair, n. s. — obl. p.; Char, Charn, obl. s.

Chartre, prison; Chartre, papier.

Chascuns, n. s.; Chascun,

obl. s. m.; CHASCUN, n. m. s. : « Or se porpent *chascun* de vos, » 209.

CHASTE, adj. obl. m. s.; CHASTIES, ind. pr.; CHASTIT, subj. pr.; CHASTETÉ, obl. s., 92.

CHASTEL, obl. s.; CHASTEAUS, obl. p.

CHAUCER, chausser.

CHAUS, n. m. s.; CHAUT, obl. s. m. — n. m. p.

CHAUT (*ne lor*), ind. pr.

CHAZ (*en* .I. *les*..., *un autres les conilz*), obl. p.

CHÈBRES, chèvres, 44; CHEBRINE, *caprina*, 49.

CHECISSONT, chassassent, 226.

CHÉER, tomber. (V. la Gramm.) « *Cheguit* en la veie aus lairons, 161, » *occurit latronibus*.

CHEF, obl. s.; CHEP, obl. s. m., 219.

CHEN, obl. s.; CHENS, obl. p.

CHES (*un riche homme*), chez.

CHESNE, obl. m. s., 148.

CHEVAIERS, n. s.; CHEVALIER, n. p.

CHEVAUCHÉES, n. p.; CHEVAUCHE, CHEVAUCHOT.

CHEVEU, n. p.; CHEVEUS, obl. p.

CHEVROUS, chevreuil, n. s.

CHOSE, CHOSES, chose, fortune.

CICLATON, étoffe, n. p. m.

CIPTEZ, CITEZ, n. et obl. p.; CIPTÉ, obl. s.

CIRCUMCIS, n. s. m.; CIRCUMCISIONS, n. s. f.

CIRES (*les beaus*...), cierges, obl. p., 73; CIRGE, CIERGE, obl. s., 73.

CLAMER, appeler; CLAIME, crie; CLAIME (*se*), se plaint; CLAMOR, réelamation, obl. s.

CLARTÉ, obl. s.; CLERS, n. s. m. — obl. p. m.; CLER, *clare*, adv., CLÈREMENT.

CLEF, obl. s.

CLERS, CLERZ, obl. p.; CLERC, n. p.; CLERGIE, clergé.

CLOFICHURES, blessures produites par des clous, 112.

> Jhesum in alta cruz *claufisdrent*.
> (*La Passion*, str. 57, edit. Diez.)

Le ms. picard n° 232 donne *claucheficures*.

CLOP, boiteux, n. p.; CLOPS, obl. p., 136.

CLOS, clous, obl. p.

CLOT, ferme; CLOSES, f. p.

COBRIR, couvrir; COVRERAI (*cum i... hui mais?*), remédierai, 118; COVERTURE, excuse, atténuation, 110.

COCHENT, couchent; COCHEZ, n. s. m.

COE, queue.

COFRES, obl. p.

COILLIR, COILT, ind. pr., 150. (V. CUILT.)

Cointe, avisés, n. m. p., 153.

Colevres, couleuvres, 214.

Colunp, pigeon, obl. s., 223; Coloms, obl. p., 72.

Comandaire, Comandères, voc. s.; Comant (*ge*), Comandet (*il*), Comandom.

Coment, adv.

Communaument, pêle-mêle.

Compareisons, n. s., 46.

Conbatit (*se... en la mer*), se jeta.

Conceguit, conçut.

Concuillez, recueillez, 89.

Conduiet, Conduit, subj. pr.; Conduissit, *duxit*, 107.

Conduiz, guide, n. s., *conducis*, 108; Conduit, direction, obl. s., 217.

Confès, m. s. et p.; Confessions, Confession, n. s.; Confessors, n. s.

Confortaires, n. s.; Conforteor, obl. s.; Confortera; Confort, subj. pr.; Confors, n. s.; Conforz, obl. p.

Confus, n. s. m.

Conilz (*en .i. les chaz, en autres les...*), obl. p., 93.

Conjoir (*por lui*), pour se réjouir avec lui, 221.

Conoilles, quenouilles, 229.

Conoistre. (V. la Gramm.)

Conoissanz (*à noz*), ceux qui nous connaissent et que nous connaissons, nos connaissances, 161.

Conpaignie, n. f.; Conpaignon, n. p.; Conpaig, voc. s.

Conprer, payer, 146.

Conprendra (*li fuecs... tot le mont*), le feu embrasera le monde entier, 47.

Conquerre, acquérir; Conquert; Conquist, Conquesirent, parf.

Conréer, préparer.

Conseilz, n. s.; Conseil, obl. s.

Consent (*il lo*), act.; Consentist, imp. subj.; Consentement, obl. s., 162.

Conté (*tot deit estre...*), lat. *computatum*, 69.

Contenir (*se*), avoir une contenance, une conduite, 152; « Coment t'es tu *contenuz* (conduit) ? » 180. — Contenemenz, conduite, tenue, obl. p.

Contraiz, *contractos*.

Contre; Contraire, n. — obl. s.; Contraires, n. p.

Contredistrent.

Contrestom (*al déable*).

Conversation, fréquentation, obl. s.

Conviez, obl. p. m.

Copables, n. m. s.

Corage, lat. *animus*, obl. s.; Corages, obl. p.

Corbeilles, n. f. p., 147.

Corones, n. f.; Coronez, n. s. m.

Corporau, obl. f. s.; Cor-

PORALMENT, 155 ; CORPORAUMENT.

CORRE, courir ; CORT, ind. pr.; CORREGUIT ; CORANZ, n. f. p.

CORROCER (sei), se courroucer ; CORROCE (se), 145.

CORS, lat. *corpus*.

CORT, cour, obl. s.

CORTE, courte.

CORZ, cornes, obl. p.

COSTUME, n. f. s.

COU, obl. s.

COUÉES, robe à queue (?), 50.

COVEITER ; COVEITENT ; COVEITISE ; COVEITOSE ; COVEITOUS.

COVENABLES, n. s. m. — obl. p.; COVENANT (*par accord...*); CONVENT, lat. *decet*.

COVERTURE. (V. COBRIR.)

CRÉATOR, obl. s.; CRÉATURES.

CREIRE, croire. (V. la Gramm.)

CREME, crainte ; CREINT, CREIMT ; CREMEIT, CREMENT, subj. pr.

CRESTIENS, n. s. m. — voc. p. m. — obl. p. m.; CRESTIEN, n. p. m. — obl. s. m.; CRESTIENES.

CRESTRE, croître ; CRESSEZ, CRESSENT ; CREGUIT, grandit.

CRIMINAU, n. p. m., 31 ; CRIMINAUS, obl. p.

CRIOT, CRIEIT.

CRIST, obl.; CRIZ, n. Cette règle n'est pas rigoureusement observée.

CROIZ, croix.

CROUS, creux, n. s. m., 48.

CUCIFIÈRENT ; CRUCIFIEZ, n. s. m.

CUER, cœur, obl. s. — n. p.; CUERS, obl. p.

CUIDER ; CUIDEZ, CUIDOM ; CUIDOT ; CUIDERONT ; CUIT, lat. *cogitet*.

CUILT (*quar il... a la fée s'ire*), il retient sa colère, 145. Latinisme remarquable : *colligit iram*. Une expression analogue : *cueillir coroz*, est traduite dans Burguy par *se mettre en colère*. On voit que l'expression poitevine est plus près du latin. (V. COILLIR.)

CULVERT, v. s. m.

CUM, COME, comme, combien, quand (fréquent avec ce sens).

CURÉ, souci ; CURIOS, soucieux, préoccupé. « Ne seiez *curios* aus richece terienes, » 138 ; CURIOUSETÉ ; CURIOSETÉ, préoccupation, obl. s., 168. — CURA (*il... ses plaies*), soigna, 163.

CYMENTÈRES, n. s.; CYMENTÈRE, CIMENTÈRE, obl. s.

D

DAIGNÈRÉNT. (V. DEIGNE.)

DAMAGE, obl. s.; DAMAGES, obl. p.

DAMEREDEX, n.; DAMEREDE; DAMERDEU, obl. Ce dernier est rare.

DAMES, lat. *dominæ;* DAMOISEAUS, n. s.

DAMPNER; DAMPNABLE, obl. s. — n. p. m.; DAMPNACION, obl. s.; DAMPNEMENZ, n. s., 111.

DANTER, dompter, 50.

DARRER, obl. s. m. — n. p. m.; DERRER, n. p. m.; DARRÈRE, f. s.; DARRÈREMENT, DERRÈREMENT.

DAVANT, avant, devant; DE DAVANT, jamais *devant.* Les deux poèmes de la *Passion* et de *Saint Léger* ne connaissent que cette forme.

DAVIT, nom propre, obl.

DE, préposition.

DÉABLES, DIABLES, n. s. — obl. p.; DÉABLE, DIABLE, obl. s. — n. p.; DÉABLEAU, n. p. La forme DÉABLE est la plus usitée.

DÉACRES, n. s. m., 162; DIACRE, 161.

DEAUS, deuil, n. s. (V. DUEL.)

DEBATRONT (*se*), se précipiteront.

DEBOTE (*il*), repousse; DEBOTOM.

DECEIVRE; DECEVRER; DECEIVE, subj. pr.

DECIPLE, n. p.; DECIPLES, DESCIPLES, obl. p.

DECOREIT, lat. *decurrebat,* 104.

DEDENZ (*sei*), en soi; DEDENZ (*lor cuers*), de dedans.

DÉDICATION, obl. s.

DEDUIRE, passer gaiement le temps; DEDUIRE (*sei honestement*), 222.

DEFAILT, manque; DEFAILDRONT, 147.

DEFENDÈRES, défenseur, n. s.

DEFENDRE; DEFFENC (*ge*), DEFFENT, DEFFENDENT; DEFFENSION, obl. s., 197.

DEFERMER (*ne obrir*), 226.

DEFINEMENT, obl. s.

DEFORS, dehors; DEFORS, de dehors.

DEGASTER, dégrader; DEGASTER (*la nuit*), passer la nuit, 53. — Cf. le latin *terere diem.*

DEGET, lat. *delicatum,* obl. m. s., 164.

DEGOLE, lat. *decollati,* n. m. p. — Cf. *Degollar,* str. 123 de la *Passion,* édit. Diez.

DEGOT, fasse dégoutter, subj. pr., 132.

DEGUERPEZ ; DEGUERPIT ; DEGUERPIREIT.

DEI, doigt, obl s.

DEIGNE ; DEIGNA.

DÉITÉ, nature divine, obl. s., 120.

> Lo mels signa de *deitat*.
> (La *Passion*, str. 3, édit. Diez.)

DELICIOUSEMENT.

DELIT, plaisirs, n. p.; DELIZ, DESLIZ, obl. p.; DELITENT (*se*) ; DELITABLE, obl. s.

DELOIGNÉ (*vos estes mot... de Paradis*), 236.

DEMANC (*ge*), DEMANDE, ind. pr.; DEMANDOT, DEMANDOENT ; DEMANT, subj. pr.

DEMENER ; DEMAINE, DEMEINE, DEMEINOM ; DEMAINT, subj.; DEMENA.

DEMENTRE, DEMENTRES, EN DEMENTRE QUE.

DEMORE, DEMOROT, *morari;* DEMORANCE.

DEMOSTRANCES ; DEMOSTRENT.

DENER, obl. s. — n. p.; DENERS, obl. p.

DENRÉES (*dous cenz... de pains*), lat. *ducentorum denariorum panes,* 88.

DENZ, dents, obl.

DEPARLOM (*ne... les prodes hommes*), ne médisons pas, etc., 140; *il* DEPARLENT (*les viz et les morz*), 229.

DEPARTIT, partagea ; DEPARTIZ, n. s. m.

DEPTES, dettes ; DEPTEORS, DEPTORS, obl. p., 152, 153.

DEPLORER, 227.

DERAIN (*au... jor*), dernier.

DÈS QUE, lat. *statim ut ;* mais plus souvent avec le sens de *puisque.*

DESAIT (*en grant*), joie, 116.

DESCENDEMENZ, action de descendre, n. s.

DESCENT ; DESCENDUE.

DESCOBRI, lat. *aperuit.*

DESCONSEILLER, donner de mauvais conseils, 87.

DESCOVENABLES, n. p. f., 53.

DESCOVERT, n. m. p.; DESCOVERTEMENT.

DESDIST, parf.

DESENCOMBRER, 93.

DESERITEMENT, obl. s.

DESERT, obl. s.; DESERZ, obl. p.

DESERVIR ; DESSERZ, DESSERS (*tu*), DESERT, DESSERT ; DESIRVOM, impér.; DESERTE (*segont sa*).

DESEVRÉ, 57 ; DESSEVREZ, n. s. m., 66 ; DESSEBRERA.

DESIROT (*à estre saolez*), 169 ; DESIROIENT ; DESIRÉ, obl. m. s.; DESIROUS, n. m. s.

DESLEIAUMENT, DESLÉAUMENT.

DESLIT, subj. pr. de *deslier.*

DESMEMBRERAS, démembreras, 207.

DESNOEZ, dénoué, n. s. m., 158.

DESOR (*lo flum*).

DESOZ (*nostre seignor*).

DESPENDENT, DÉPENDENT, dépensent.

DESPENDIRENT (*de la croiz*).

DESPIT (*en... de lui*); DESPISEIENT, lat. *despiscìebant;* DESPIZ, lat. *despectus*, partic. n. m. s., 93.

DESPLAISENT, DESPLAZENT.

DESPOILLE, dépouille.

DESPREZOM, méprisons, 52; DESPRIZOM; DESPRISERENT.

DESROBEZ, DEROBEZ, n. m. s.

DESSALÉE, viande, 29.

DESSEBRERA, séparera, 44.

DESSODOSEMENT, soudain, de **subitosa mente*, 240. Ce mot n'est, je crois, qu'une forme de plus à joindre à celles dont s'est servie la langue romane pour traduire le latin *repente : subitement; sudain* de *subitaneus; sudéement* de *subitata mente* et non de *subita mente*, comme l'a laissé imprimer Burguy par distraction.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet adverbe, c'est la présence de la préposition *de*. Je ne connais qu'un exemple analogue, *conterrement*, que je propose de décomposer en *cum tenera mente :* « Postea per cel predictam... on fisient e si *conterrement* fisient si a che deberent veniam et remissionem peccatorum. » (*Fragm. de Valenciennes*, ap. Bartsch, col. 7.) Quant au changement de *n* en *r* devant *r*, *tenera mente, terre ment*, cf. *Dorra* p. *donera*.

DESTORBE, lat. *deterreat*, 87.

DESTRAINDRE, lat. *distringere;* DESTREIGNEZ, impér.; DESTREITE (*de l'angoisse*); DESTREIT, défilé, obl. s.; DESTRECE.

DESTRE (*à la*).

DESTRUIRE, lat. *disperdere :* « Quicunque violaverit templum Dei, *disperdet illum Deus :* qui enchotira lo temple De, Dex lo *destruira*, » 54.

DESTUIRE, subj. pr.; DESTRUIST, parf.; DESTRUEMENZ, renversement, obl. p.

DESTRUISSÈRENT (*les murs*), démolirent, 155.

DESUS; DESSUS.

DEVENT, *fit;* DEVENGENT, *fiant;* DEVENGUIT; DEVENDRA.

DEVINOIENT, conjecturaient, 223.

DEVISA, divisa; DIVISEZ, n. s. m.

DEVOIR (V. la Gramm.) est employé avec le sens de *signifier :* « Que *deit que...*, » 128.

DEVOTION, obl. s.

DEX, n.; DE, obl.; DES, n.; DEU, obl. Ces deux derniers sont rares.

DEZEINE, dixième, n. f. s.

> Al **dezen** jorn ja cum perveng.
> (***La Passion***, str. 119, édit. Diez.)

Dictaires, auteur, n. s.; Dité (*en son*), 106.

Dignes, n. s. m. — obl. p.; Digne, n. p. m. — f. s.; Dignement.

Dijos, jeudi, obl. s., 119.

Dimarz, mardi, obl. s., 115.

Dimé vif (deux fois), lat. *semianimis*, obl. s. m., 162. — Cf. *Demei*, demi, ap. Fallot, p. 219.

Dimi mort, obl. s. m., 161. Dans quelques cantons du Berry on dit encore une *dimi* heure. (V. le *Gloss.* du comte de Jaubert, 2ᵉ supplément.)

Diomaine, obl. s.; Diomaines, obl. p., dimanche.

Dire. (V. la Gramm.) Employé dans le sens neutre comme synonyme de *parler* : « Or ne li ose plus *dire* nostre dame, » 63.

Discorde, n. f.

Discrecions, 29, n. s.; Discrecion, 30, obl. s., discernement.

Disme, n. f.

Divendres, vendredi, obl. s., 116.

Divers, obl. p. m.; Diverses, f. p.

Divine ; Divinité, obl. s.

Doaires, n. s.; Doaire, obl. s.; Doé, obl. m. s.

Doble, obl. s.; Dobles, obl. p.

Doctors, n. s.

Doctrine, n. f. s.

Dolors, n. s.; Dolor, obl. s.; Dolanz, n. s. m.; Dolant, Dolent, n. p. m.; Doleirous, 93 ; Doléros ; Dolérosement ; Dolenteté, obl. s., 96.

Don, présent, obl. s.

Doner. (V. la Gramm.)

Donques, Donc.

Dopta, douta ; Doptance, Dotance.

Dorment (*se*) ; Dormoit, dormit, *dormiit*, 86. — Cf. *Apparoit*, apparuit.

Douz, Doz, m. s. et p.; Doce, f. s.; Docement ; Doçor, Douçor, obl. s.

Dozène, douzième, f. s.

Dras, draps, obl. p.

Dreiz, n. s.; Dreit, obl. s.: « En Dreit *l'aube ;* » Dreiture ; Dreiturèment.

Duel, deuil, obl. s. (V. Deaus.)

Dui, deux, n. m.; Dous, n. f.; Dous, obl. m.

Durables, n. s. m.; Durable, obl. s.

Durs, n. s. m.; Durement, grandement.

E

E, Et, conjonction. Le ms. donne cette particule le plus souvent sous forme abrégée. Comme on ne l'y rencontre jamais écrite en toutes lettres *et*, mais quelquefois *e*. même devant les mots commençant par une voyelle, il est évident que la restitution *e* est seule admissible. Je conjecture que plus d'un éditeur aura négligé de faire la même observation et aura imprimé *et*, et non *e*, toutes les fois que le ms. aura donné la forme abrégée, quand même *et* ne s'y rencontrerait jamais écrit en toutes lettres.

Eage, obl. s. (V. Aage.)

Edifier, 35.

Effaçom, subj. pr., s. o.

Efforcement, Efforceiement ; Efforcé, exagère.

Egipte, Egypte, obl.; Egiptien, n. p. m.; Egiptiens, obl. p.

Eire, *area*. (V. Aire.)

Eissit, Issus, n. s. m.

Element, n. p.; Elemenz, obl. p.

Elisabez, nom propre, n. s.

Empléasse, employasse.

Emplom, Emplez, Enplez ; Emplirent, Enplirent ; Enpli, n. m. p.

En, dans, de cela, pour cela, pour : « Ausi fu uns prodoms qui issi premèrement par matin à loger ovrers *en* sa vigne, » 68.

En p. On, dans le.

En après (*lor char*), tout près de.

Enbelir, neut.; Enbelist, ind. pr.; Enbelissom ; Enbeleriez.

Enblé, obl.-s. m. : « Il s'en *enble* de lui, ᾗ λανθάνει ἐκφυγών, 235.

Enbrace, ind. pr.

Encens, obl. s.; Encenser, encensoir, obl. s.

Encharget, impose, 81.

Enchauz, poursuites, obl. p.

Enchéer, lat. *incidere*.

Enchotist, salît, imp. subj., 54, et ind. pr., 160 ; Enchotira, 54 ; Enchoture, 128 ; Enchotece, 160. *Enchotir* est resté en Poitou et en Angoumois sous la forme *enchoutir*. Ce terme ne figure pas dans le *Gloss.* du comte Jaubert.

Encloistre (*l'*), obl. s., 117. Lencloître, localité du Poitou.— Cf. *Vie du pape Grégoire le Grand :*

Onques à li mot ne sona,
Mais en l'*enclostre* s'en entra.
(P. 44, v 4)

Enclosures, blessures produites par des clous, 112.

ENTREDIZ, n. s. m., en parlant d'une personne à qui les sacrements sont interdits, 110.

ENTREPRENDRE, prendre en faute, 186.

ENTRER ; ENTRET, ENTRENT, commencement ; ENTERRA, ENTRERA ; ENTERREIENT, entreraient ; ENTRÉE, subs. f. s.

ENTRESEIGNES (*à taus*), signes, 190.

ENTROQU' (*à basse ore none*), lat. *usque ad*, 202.

ENVEIER, envoyer. (V. la Gramm.)

ENVEILLIZ, vieilli, n. s. m., 119.

ENVENIMOENT, empoisonnaient ; ENVENIMÉ, n. m. p.

ENVERS : « Les maine vers sa cipté, c'est *envers* enfer, » 94.

ENVIOS, désireux, n. s. m.; ENVIE, regret.

ENVIRON (*le munde*) ; ENVIRON, adv.

ENVIZ (*à*).

ENVELOPPÉ, obl. s. m.; ENVELOPPÉE.

ÈS, p. *dans les;* ÈS *autres*.

ESBAHIZ, n. s. m., 118.

ESCARLETTE, s., escarlate, 49.

ESCHALONS, échelons, obl. p.; ESCHALE, échelle, 196.

ESCHAPE (*il... de notre rez*).

ESCHARNIZ, n. s. m.; ESCHARNISSANT, gérondif.

ESCHAUFEZ, n. s. m.; ESCHAUFÉ, n. p. m.

ESCHIVER, esquiver, 133.

ESCIENCE, science ; ESCIENT (*par le men*).

ESCLAIRE, éclaircit ; ESCLARERAI (*ge*).

ESCOLORJABLES, n. s. m.; ESCOLORJABLE, n. f. s., 142.

ESCONDISSEZ (*ne vos*) ; ESCONDISTRENT (*s'*), s'excuser.

ESCOPEZ (*ge serai escharniz, e..., e laidiz*), 78.

ESCORCE, écorce.

ESCORPION, scorpion, obl. s., 123.

ESCOTER ; ESCOTÈRENT (*il s'*), lat. *illi tacuerunt*, 172.

ESCRIOT (*s'*) ; ESCRIA (*s'*).

ESCRIS, impér.; ESCREISSIT, *scripsit;* ESCRIPZ, ESCRIZ, n. m. s.; ESCRIPT, obl. s. m.; ESCRIP, n. — obl. s., 153; ESCRIVAN, 144 ; ESCRIVAIN, n. p.; ESCRIVANS, obl. p., 144.

ESCROE (*une... de parchemin*), 221.

ESCROISSEMENZ, grincement, n. s.; ESCROISSEMENT, obl. s.

ESCUELÉE, la contenance d'une écuelle, 101.

ESCUMENGEZ, excommunié, n. s. m., 110 ; ESCUMENGEMENZ, n. s., 206.

ESCUSER.

ESGARDEZ ; ESGART, subj. pr.; ESGARDOENT ; *ob* ESGUARDEMENT, lat. *in conspectu* ; ESGART, n. — obl. s. m., 117.

ESGROINDRE (*sei*), grogner,

146 ; Esgroint (*s'*), 145. (V. Groindre.)

Esjoissent (*s'*).

Esliz, élus, obl. m. p.

Esloig, subj. pr.; Esloigné, n. m. p.

Esmaiez (*ne vos*) ; Esmaez (*ne t'*).

Esmerz, marchandises, obl. m. p. — obl. m. s. : « Il li todront son richece *esmerz,* » 93. D'un type bas latin * *exmercium, ii,* qu'on est en droit de supposer d'après *commercium, ii.*

Esmoiz, rendus muets, obl. m. p., 159.

Esmuet, émeut ; Esmoveront.

Esmunder, nettoyer ; Esmondom, 73 ; Esmondez, n. s. m.

Espacious, vaste, n. m. s., 242.

Espagne, nom de pays.

Espalles, épaules.

Espanduz, n. m. s., 155.

Espaonter, épouvanter, 31 ; Espaontet, ind. prés ; s'Espaonta, parf. ind., 105 ; Espaontable, obl. s. m.

Esparigner, lat. *parcere.*

Espée, Espées.

Espenissent (*lor pechez*), 94; Espenéit, parf.; Espenéi, n. m. p.

Esperimenter, expérimenter, 57.

Esperiz ; Esperites, n. s.; Esperit, obl. s.: Esperiz, obl. p.; Espirital, obl. s. m.; Espiritau, obl. s. f.; Espiritaus, obl. m. p.

Esperneit (*gitot fuc ardent qui... tot le mont*), 205 ; Espris, enflammé, n. s. m., 205.

Espice, épice, n. s.

Espines, épines, 62.

Espleit (*à grant*).

Espleita (*meilz de lui*), se conduisit mieux que lui.

Espos, Espous ; Esposé, Esposée.

Esprover, éprouver.

Espurgom, ind. pr.; Espurge, subj. pr.; Espurgement, obl. s., 73.

Essamples, n. s.; Essample, obl. s.

Essaucer, élever, 65.

Essaut, assaut, obl. s., 230.

Essoine, excuse.

Essorbé, rejeté, lat. *exsorpti,* n. m. p., 79.

Essuger, Essuja, essuyer, 226.

Estable, étable ; Establer, gardien de l'étable, obl. s., 161.

Establement, solidement ; Establi, obl. s.

Estage, obl. m. s., 45.

Estanc, étang, obl. s. m.

Estant (*il cheiront de lor*).

Esteile, s.; Esteiles, p.; Esteille. Ecrit une fois par deux *l.* Bizarrerie d'orthographie, occasionnée probable-

ment par le voisinage du latin *stella*, 242.

ESTEINDRE ; ESTEINDRA, s'éteindra ; ESTEINT, ind. pr. Tour à tour actif et neutre.

ESTENT, étend ; ESTENDEZ ; ESTENDIT ; ESTENDUZ, n. s. m.

ESTER. (V. la Gramm.)

ESTERS, excepté, lat. *exterius*, 79.

ESTOBLES, lat. *stipulas*, 208.

ESTOFEGÉ, étouffé, n. m. p., 233.

ESTOIET, ESTÓIE, ESTOE (*il*), il met en réserve ; ESTOIENT, ind. pr.; ESTOEZ, n. m. s.; ESTOÉ, obl. s. m. : « Samuel cumanda que l'um ascist devant Saül le mès réal, que il out par purvéance cumandé, que à Saül fust *estué*. » C'est-à-dire qu'il avait recommandé de *mettre en réserve* pour Saül. (Dixit que Samuel coco : Da partem quam dedi tibi, et præcepi ut *reponeres seorsum apud te*.)

ESTOIRE (*ancien*), obl. m. s., histoire, 218.

ESTOPÉES, bouchées, 159.

ESTRAIGNANZ, obl. p., sorte de vêtement, 50.

ESTRAIZ, issu, n. s. m.

ESTRANGES (*daus... terres*) ; ESTRANGEMENT.

ESTRANGLÉ, n. p. m.

ESTRE. (V. la Gramm.)

ESTRENES, étrennes, 57 ; ESTRENEZ, qui reçoit des étrennes, n. m. s., 57.

ESVEILT, subj.; ESVEILLÈRENT.

ESVOS, voici.

EUREZ (*ob les bons*), 135 ; EÚRÉ (*li bon*), n. m. p. On trouve une fois *benéuré*. *Ben* est peut-être une forme archaïque de *bon*, et non l'adverbe, comme on serait tenté de le croire tout d'abord. On trouve, en effet, l'adj. *ben* employé au masc. et au fém. dans un très ancien texte tourangeau, l'*Épître farcie pour le jour de la Saint-Étienne*, éd. G. Paris.

> Séet vos tuit, escotet la leçun
> . . . .
> Escotet la par ***benne*** entencium.
> (Str. 1.)
>
> Dame De prie o ***ben*** cor docement.
> (Str. 10.)

On le rencontre encore, mais une fois seulement et sous la forme *bien*, dans un autre texte tourangeau presque aussi ancien :

> O ***bien*** matin, au bel jor cler
> Que esteions en cele mer,
> Si trovames nos un batel.
> (*Vie du pape Grégoire le Grand*, p. 36.)

L'adj. *ben*, tombé de bonne heure en désuétude, aura été confondu avec l'adverbe, qui se sera substitué à sa place dans ces expressions *bonéuré*, *beneuré*, *bien estes vos aüreiz*. (V. Burguy.)

Evangiles (*li*), n. s. m.; Evangile, obl. s.; Evangile est des deux genres; Evangile (*la sainte*); Evangiles (*les saintes*). On trouve deux fois Evangire, obl. s. m.

Evangelistes, n. m. s.

Eve, nom propre.

F

Face, n. f.

Faillom; Failli, parf. 3ᵉ p. s.; Failli, obl. s. m.

Fain, fumier, fient, obl. s. : « Cum les bestes laissent lor *fain* ons estables, autresi laissent li pecheor lor pechez, » 163.

Faire (V. la Gramm.); Fist il; Firent s'il. Fist *il*, qui correspond le plus souvent à *inquit*, peut aussi se placer hors de l'incidente : « Sire nos deiz aider, e aucuns de noz besoigs *faire*.» — *Fist il* : « Mot est la toe créance granz, » 85. — « Cui estes vos? » *firent s'il* au bon homme, 118. — « Ce sommes, *firent se il*, » 119.

Faisseaus, tas, obl. p.

Fameillos, affamé, n. s. m.

Familier, n. p. m.

Famine.

Fardeaus, obl. p.

Farsir (*les ventres*), remplir, 149.

Faucille, n. f., 207.

Faudra, Faildra.

Faures, lat. *faber*, n. s., 97.

Faus, m. s. et p.; Fause; Fausetez, n. s.

Fautestu, fauteuil, obl. s.

Féaus, fidèles, obl. m. p.

Febles, obl. p.; Feble, m. p.

Fei, gain (?) : « Tu es de bonne fei, quar de petit m'as porté grant *fei*, » 236.

Feie, fois; *a la* Feie, parfois. (V. Fez.)

Feire ! Exclamation, 221.

Feires, foires, 93.

Feiz, foi, n. s.; Fei, obl. s.

Felon, n. p. m.; Felonesse, f. s.; Felonie; Felonessement.

Feme, femme.

Fendirent, neut.

Roches *fendient*, chedent munt.
(*La Passion*, str. 81, édit. Diez.)

Fère (*en une prison tant*), terrible, 199; Fèrement. (V. Fire.)

Ferir; Fert; Fereit; Ferit, Ferist, Ferirent (*se*), se précipitèrent; Feriz, n. s. m., 97; Feru, obl. m. s., 112.

Fermeure, serrure.

Ferms, n. m. s.; Ferme, f. s.; Fermeté, obl. s.

Fers, Ferz, fer, n. s.; Fer, obl. s.

G

GABANT, plaisantant, gérond., 110.

GABRIEL, nom propre, n. s.

GAGES, garanties, obl. p.

GAIGS, n. s.; GAIG, GAING; GAIGNEZ; GAGNERAS; GAIGNÈRES (*de terre*), laboureur, n. s. m., 207. On trouve le même mot, sous une forme un peu différente, dans les *Mémoires de Joinville :* « Et quant ce vient après la St Remy, les sept rivières s'espandent par le païs, et cuevrent les terres pleinnes; et quant elles se retraient, les *gaungneurs* vont chascun labourer en sa terre à une charrue sanz rouelles, » p. 59, édit. Fr. Michel.

GAIRE, guère.

GAIREDON, obl. s.

GALILÉE, nom de pays, n. s.

GANDIR, échapper, 46.

GARDAIRES, gardien, n. s., 162; GARDE, gardien, 208.

GARDEZ; GARDOM; GART, subj. pr.; GARDOIENT.

GARENZ, garant, n. s., 108.

GARIST, parf.; GARREIT, guérirait; GARISONS, n. s.

GARNIR, prémunir.

GASTOT, perdait; GASTINE, désert, 147; GAST, obl. m. s., 189.

GE, je; une seule fois G', et cela devant un mot commençant par un *e* : G'*en* ai gaigné, 234. Partout ailleurs, quand le copiste soumet ce mot à l'élision, il l'écrit *j'*.

GEGUIT pour *cheguit,* trois fois, 75.

GEINDRE, gémir; GEMENT, lat. *gemunt,* 100.

GENESARETH, nom de ville, n. s., 141.

GENT, n. s. — obl. s.; GENZ, n. p. — obl. p.

GENZ (*beaus et*), n. s. m.

GESINES, couches, obl. p., 72. (V. JESINE.)

GESIR, GEZER. (V. la Gram.)

GIEDES (*uns*), maladie, refroidissement (?), 50, du latin *gelidum ?*

GISER, lat. *jacere.* (V. GESIR.)

GITEOR, arrosoir de forgeron, obl. m. s., 97.

GITER; GETE, GETOM, GETENT, GITOT; GETA, GITA; GETERAI; GETERIEZ; GITAST; GITEZ, n. s. m.; GECTÉ, n. p. m.; GITÉ, n. p. m.

GLAIVE, obl. s.

GLAND (*d'une sole... un beau chesne*), 148.

GLOIRE; GLORIOUS, GLORIOUSE, GLORIOSE; GLOIRI-



H

Joste, lat. *juxta*.

Joz, jougs, attelages, obl. p., 135.

Jucs, jeux, obl. p. (V. Jocs.)

Judas, n. et obl.

Jude, Juif, obl. s.; Ju, obl. s., 223 ; Judée (*la*) ; Jué; Juef, n. p ; Jués, obl p.

Juer, jouer; Joant, gérond.

Jugom, jugeons ; Jugeors, obl. p., 145; Jugeresse, f. s., 228; Juyse, Juise, Joise, jugement, obl. s.; Justes, n m. s ; Just, obl. s. m. — n. m. p.; Juste, n. m. p.; Juz, obl. m. p.; Justise, ind. pr.; Justiseront (*les serpenz*), *tollent serpentes*, 124.

Jumenz, n f. s.; Jument, obl. f. s., traduit *jumentum*, bête de somme.

Jus, Contrejus, en bas.

Jusque, Jusque ci, Jusqu'il, Jusqu'au... Jusque *la fin*.

Justizer *sei meisme*, se justifier, 161.

K

Kairois (*ons*), carrefours (?), 229.

Kaos (*princes daus*), *princeps cocorum*, 196.

Karoles, danses, p.

L

La, Lai, Laenz, La *sus*, Lai *sus*.

Laborors, obl. p.; Laborent, ind. pr., 167.

Ladre (*saint*), Lazare, obl. s. (V. Lazres.)

Laigremes, larmes, obl. p., 226. (V. Lermes.)

Laire, n. s.; Lairon, n. p.

Lais (*aus*), laïques.

Lais (*ge*) ; Laissom ; Laissot ; Laissèrent ; Lairra ; Laisseront.

Laiz, n. m. s.; Laid, obl. s. m.; Laidèrent ; Laidiz, n. s. m. — obl. p. m ; Laidement.

Lance, n. f.

Lande (*cum chevrous en*).

Lange (*lo*), étoffe de laine, obl. s.

Langue, Lengue, Leingue, f. s.; Langues, p. p.; Langages, obl. p.; Languées, vêtements découpés (?), 50. Pour *leingue*, cf.

> ***Lingues*** noves il parlarau.
> (*La Passion*, str. 115, édit. Diez.)

Lanterne, n. f.

Lapiez, lapidé, n. s. m.

Large, généreux, obl. m. s.; Largesce.

Laroncins, Laironcins, n. s.; Laironcin, obl. s. (V. Lairon.)

Lavom, lavons; Lovoient.

Lazres (*li*), n. s., 132; Lazra (*au*), 135; Lazre (*lo*), 132; Ladre, obl. s., 30. Cette traduction poitevine du latin *Lazarus* confirme l'explication de F. Diez (*Zwei altrom. Ged.*, 23).

Lecherie, débauche; Lecheor (*fait de... chaste*), obl. s. m.

Legerement, facilement.

Lei, loi, obl. s.

Léons, n. s.; Léon, n. p.; Léonbau, n. p.

Lepres (*li*), Lepres (*la*), Lepre (*le*), n. s.; Lepre (*la*), obl. s.; Lepros, m. s. et p.

Lermes, larmes, obl. p. (V. Laigremes.)

Lest, *licet;* Lezeit, *licebat;* Leguit, *licuit.*

Lever, neut. et act., 169.

Lez, lat. *lætus,* n. s. m.; Lé, n. m. p.; Léement.

Lez, près de; Lez *la veie.*

Lez (*li*), lit, n. s., 169; Lit, 176; Liet, obl. s.

Lia, lat. *ligavit;* Lit, lat. *liget.*

Lieinz, lat. *ligamen,* n. s. Employé avec le sens de *remède*, 228. Cf. *lia ses plaies.* — Lieins, lat. *ligamina,* obl. p.

Liez, lat. *lætatus,* n. s.

Lignages, n. s., 155; Lignage, obl. s. m. — obl. p.; Lignée, 153.

Linge, drap de lin, opposé à *lange,* obl. s., 93.

Lis (*les*), lys, obl. p.

Livrereient; Livrez, n. s. m.

Livres, n. s. — n. p. — obl. p.

Loger (*ovrers en sa vigne*), louer, 68; Logers (*li*), loyer, n. s., 113; Loger, 68; Loer, obl. s., 68.

Loisir, obl. s.

Lonbardie, nom de pays.

Lonc, obl. s. m.; Longe, n. s. f.; Longes, Loignes, lointaines, f. p., 60; Longement; Loig, loin.

Lops, loup, m. s.; Lop, obl. s. — n. p., 114.

Lor, leur et leurs.

Lor, alors. *Adonc* est plus usité.

Lorens, Laurent, nom propre.

Los (*li*), lat. *laus,* n. s.

Lou (*ge lor... qu'il ne*), lat. *suadeo ne;* Louoient; Loera (*il se... de*); Loast; Loant, gérond.; Loenge (*de son*).

Lovoient (*se*), se lavaient, 63. — Cf. Octovien pour Octavien.

Lucs, lat. *locus,* n. s. — obl. p.; Luc, obl. s., 28.

LUIRE, LUIZIR; LUZENT, *lucent*, 74; LUIZANZ, LUZANZ, n. m. s., 48; LUIZANT, obl. s. m., 74; LUSENZ, n. f. p.; LUZOR (*la*), obl. s., 49.

LUMÈRE (*la*); LUMINAIRE (*à sa*), LUMINAIRES.

LUNE, n. f.

LUXURE (*de... en chasteté*).

LUZ (*por un... de .v. sols*), 101. .V. *sols* représentaient le prix moyen du setier de blé à cette époque. (Voir p. 102.)

M

MACHERAI (*ge... mon cors*), fatiguerai, 83, de *mactare*, usité encore aujourd'hui en Saintonge avec ce sens.

MAESTÉ, obl. f. s., 46; MAJESTEZ, n. s. f.

MAGDALEINE, MAGDELAINE, nom propre.

MAIGNÉE, n. f.

MAINET, MAINE, MEINE; MEINT, lat. *ducat*.

MAINS, n. et obl. p.

MAINT, n. m. p.; MAINTES, n. f. p.; MAINTE, n. f. s.

MAINTENT, lat. *tenet*.

MAIRES, n. s. m.; MAIRE, n. s. f. — obl. s. f.; MAOR, obl. s. m. — n. m. p.; MAORS, MAJORS, n. f. p. — obl. p. m. et f.; MAORIE, n. f.

MAIS, lat. *magis*; MAIS, lat. *sed*, moins usité que MAS.

MAISMEMENT; MEISMEMENT (rare).

MAISTRES, n. s.; MESTRE, obl. s.

MALADES, n. s. m., 52; — obl. p., 37.

MALAITE, maudite, 209.

MALANZ (*les*), lat. *ulcera*, obl. p., 132.

Ce mot, que je n'ai pas rencontré dans le *Gloss.* de Burguy, est resté dans le patois de l'Ouest.

Malan, s. f., toutes sortes de plaies en général et principalement celles qui présentent de dangereux symptômes. (*Gloss. poitevin*, par Beauchet-Filleau.)

Malandre, maladie en général. *Malandreux*, maladif, souffrant. (*Gloss. du centre de la France*, par le comte Jaubert.)

Enfin, un texte encore plus ancien que celui de ces sermons, la *Chanson de saint Alexis*, nous donne un mot dérivé de *malanz* et qui se

rapproche beaucoup de *malandreux* :

Surz ne avogles, ne contraiz, ne leprus,
Ne muz, ne orbs, ne neuls palazinus,
Ensur tut ne nuls languerus,
Nuls n'en i at ki'n alget *malendus*.
(Str. 111.)

Malaventure, n. f.

Male (*quar... vit li hom la richece de cest sècle*). *Male* correspond à *mar*, 133.

Malle, mâle, n. m. p.

Malmette, **Maumettent**, **Maumetent**, **Maumeteient**.

Malvais, **Malvaiz**, **Mauvaiz**, **Mavais**, m. s. et p.; **Malvaise**, **Malveise**, **Mavaise**; **Malvaistez**, n. s.; **Malvaisté**; **Malvaisement**.

Mameles, obl. p.

Mamerz, nom de saint, n. et obl., 123, 124.

Manacet, **Manace**, ind. pr., 152; **Manaces**, f. p.

Manère, n. f.

Mansion, demeure, obl. f. s.

Maor, majordome, obl. s. (V. **Maires**.)

Marc, marc d'argent, obl. s.; **Marcs**, **Mars**, obl. p.

Marché, obl. s.; **Marchez**, obl. p.; **Marcheanz**, n. s.; **Marcheanderie**, **Marchanderie**.

Marchée (*fut... de ceaus*), foulée aux pieds, 75.

Marcs (*sainz*), n.

Mareschaus (*li*), n. s., 163.

Marin, obl. s. m.

Mariz, maris, obl. p.

Martir, obl. s.; **Martirs**, obl. p.; **Martires**, **Martyre**, n. s.; **Martirier**; **Martirié**, n. m. p.; **Martirement**, obl. s.

Mas, lat. *sed*.

Mas vos Petdrum no i oblidez.)
(*La Passion*, str. 103, édit. Diez.)

Cette particule a aussi le sens de *pourvu que* : « Maintes armes sunt, *mas* il aient solement à menger e à beivre e le ventre plain come porc, ne lor en chaut de plus, » 149.

Matin (*à, par*).

Matines, obl. p.

Maucherrez, lat. *male cadetis*, 209. Analogue, comme formation, à *maufaire*.

Maudiz, lat. *maledictus*, 209.

Maus, lat. *malus*, n. s. m. — obl. p. m.; **Mau**, **Mal**, obl. s. m.; **Male**, f. s.; **Males**, f. p.; **Malement**, **Malice**, méchanceté.

Médicines, 214.

Meffais, **Meffez**, obl. p.; **Meffait**, partic., obl. s. m.

Meildre (*la*), n. s.; **Meillor**, obl. s. m.; **Meilz**, mieux.

Meismes, **Meime**, même. Employés indistinctement.

Meitez, moitié, obl. p.; **Meité**, obl. s.

Mellée, mêlée.

Melodie (*la... dau chant*).

Membre, n. p.; **Membres**, obl. p.

Mençonge, n. s.

Mendre (*si ne li... de ses angoisses*), lat. *memorat.*

Menesteraus (*aus femmes*), lat. *ministeriales* = *meretrices,* 189.

Menger. (V. la Gramm.)

Menor, obl. m. s., 227.

Mentie (*li fei*), les parjures.

Mentie.

Menuz, menus, obl. p. m.

Menz, Meinz, Mainz, *minus;* Mendres, n. s. m ; Menor, obl. s. f. ; Menors, obl. f. p.

Merci, obl. s. ; Merciz, obl. p. ; Merciables, compatissant, n. s. m.

Merite (*par la*).

Merme (*de son dei*), le petit doigt, obl. s. m., 132.

Mers (*la*), n. s. ; Mer (*de la*); Mers (*li granz*).

Voici le passage en entier : « *Hoc mare magnum et spaciosum :* Iceu est *li granz mers* et espacious. » Il est possible que le voisinage du neutre latin ait déterminé le traducteur à conserver le même genre au mot français.

Merveilles, p. ; Merveillos, m. s. ; Merveillose, f. s. ; Merveille (*se*) ; Merveilloent (*se*) ; Merveillèrent (*s'en*).

Merz, marchandises, obl. p. 93.

Mès, lat. *sed* : Mès, lat. *magis* (rare).

Mès, lat. *cibus,* obl. s. m.

Mesaise (*la*), n. s. ; Mesaises, p.

Meschibasse (*que ge... ton aveir*), exposer à *meschief,* 234. — Cf. *meschever,* ap. Burguy.

Meschine, jeune fille.

Mescréanz (*de ma parole*), n. s. m. ; Mescréuz, incrédule, n. s. m. ; Mescréance.

Mesdit (*aveir meffait ou... à autre d'aucune chose*).

Meseau, lépreux, n. p. m.

Mespernent (*il*), sont en faute ; Mespris (*oguissont*), eussent péché.

Mespreser ; Mesprisom ; Mesprezera.

Messages, Messager, n. s. — obl. p. ; Message, obl. s.

Messes, obl. p. f.

Mestiers, n. s. ; Mester, obl. s. ; Mesters, n. s.

Mesure, modération ; Mesurrez, Mesurra, mesurerez, mesurera.

Mettre ; Met (*ge*), Mez (*tu*), Met (*il*) ; Met, impér. ; Mist, parf. ; Mesist, imparf. subj.

Mezines (*et charrais*), enchantements, sortiléges, obl. p. ; lat. *medicinas,* 57.

Micheaus, saint Michel, n. ; Micheau, obl.

Midis (*li*), n. s. ; Midi, obl. s.

Mienuit, minuit, obl.

Mies, lat. *micas,* 132. (V. Miges.)

Mies, lat. *medicus*, 214.

Miges, mies, *micas*, obl. p., 85.

Millers, milliers, obl. p.

Ministre, serviteurs, n. p.; Ministres, obl. p.

Miparties (*les*), sorte de vêtements, 50.

Miracles (*li*), n. s.; Miracles, n. p.

Mirres (*li*), myrrhe; Mirre (*le*), n. s., plus souvent que *li mirres*.

Misericors, n. s. m.; Misericordios, miséricordieux, n. p. m.

Moilt, mouille, subj. pr.

Moines, n. s.; Moine, n. p.

Moles, molles, obl. f. p.

Mondes, Mundes, Monz, n. s.; Monde, Munde, Mont, obl. s.

Moneie (*la*), monnaie, f. s.

Mont, montagne, obl. s. m.

Montaigne, n. f. s.

Montet, signifie; Montereit, signifierait; Monta (*son fils dessus*), fit monter, 211.

Morir. (V. la Gramm.)

Morseaus, morceau, n. s. m., 109.

Mortaus, n. s.; Mortau, obl. f. s. — n. m. p.; Mortal (*passion*), obl. f. s.; Mortalité, obl. s., 209.

Morz (*la*), n. s.; Mort, obl. f.; Mortifiement, obl. s.; Mortalité, obl. s.

Moscheron, éclat de bois enflammé, tison, obl. s.: « Mas si cum chascuns crestiens devreit tenir en sa main luminaire, si il ne puet meilz aveir si ait .i. *moscheron*, 74. » — Cf. *Mouchon*, gros éclat de bois, et par extension « tison. » (Beauchet-Filleau, *Gloss. poitevin*.)

Moster, monastère, obl. s.

Mostrer; Mostret, *monstrat;* Mosterrom; Mostrat, montrât.

Mot, lat. *multum;* Moz, obl. m. p.

Moton, bélier, obl. s., 211. — Exemple à ajouter à ceux que M. Littré cite, t. II, p. 450, de son *Hist. de la langue française*.

Moyses, n. acc.; Moysi (*on temps*); Moysen, acc.

Moz (*cist*), ce mot, n. s.; Mot, obl. s.

Mua (*li... son non*); Muées; Muances, changements, 219.

Multiplier, Montiplier, moutiplier (?).

Munder, *mundum facere;* Mundez, n. s. m., 65; Mundes, *mundus*, n. s. m.

Murmurèrent, verbe, 68.

Musart, sot, obl. s. m.

Muz, *mutus*, n. s. m. — obl. p. m.; Mu, obl. s. m. — n. p. m.; Mut, n. p. m.; Mues, n. p. f.

N

NABUGODONOSOR, NABOGODONOSOR, nom propre.

NABUZARDAN, nom propre, obl.

NAFFRÈRENT, navrèrent; NAFRÉ, n. m. p.

NATIVITÉ, obl. f. s., 44.

NATURE, caractère; parties sexuelles; NATURAUS, n. s. f. et m.; NATURAUMENT.

NAYM, nom propre, n.

NÉ, nef, obl. s.; NEZ, obl. p.

NÉCESSAIRES, n. p. f.

NÉGER (*ele l'aveit gari de*), d'être noyé, 218; NÉÉ, NÉGÉ, n. m. p.; en patois, *niger*.

NEIS NIS, même, *vel*.

NEN A; NEN OT.

NENAU, négation, 76.

NENGUNS, n. s. m.; NENGUN, obl. s. Tous les autres textes poitevins donnent *neguns*.

NENIL (*certes*), négation.

NEPORQUANT, 189; NEPORTANT, 214.

NEPTE, obl. s. m. — n. f. s. — n. p. m. — obl. p. m.; NEPTES, obl. s. m.; NEPTÉE, n. f. s., 55; NEPTÉ, netteté, obl. s.

NERS, noir, n. m. s.

NESTRE; NAIST; NASQUIT; NEZ, n. s. m.; NÉ (*qui ont été* NÉ *et norri de cest païs*).

NIENT, NEIANT, néant.

NIZ, nids, obl. p.

NOÉ, nom propre.

NOER, noyer, obl. s. m., 196.

NOER, nager.

NOEZ, nouez, impér.

NOIAUS, noyau, n. s., 198.

NOISE, obl. s. f.; NOIRA, nuira.

NOIZ (*de la*), noix, obl. s., 198.

NOMMÉEMENT, adv.

NON (*estes*), *non estis*, 118.

NONANTE.

NONE (*à basse ore*), 202.

NONS, n. s. — obl. p.; NON, obl. s. — obl. p. (exception), 119.

NOPCE, n. p.; NOCES, obl. p.

NORRIR; NORRIT, ind. pr.; NORRIE, f. s.

NOU, lat. *novem*, 207.

NOVEAU, obl. m. s.; NOVELE, f. s.

NOZ, nœud, n. s., 158.

NU (*nonante et*); NOU, *novem*.

NUBIAUS, n. f. s., 180; NUBIAU, 180; NUPTIAU, obl. s. f., 177.

NUES, nuages.

NUIZ, nuits, obl. p.

NUS (*hom*), n. s. m.; NUL, n. s. m.; NUL, obl. s. m.; NULE, f. s.

NUZ, nu, n. s. m. — obl. p. m.; NU (*hom vait*... PEZ.)

O

O, p. *ou,* conjonct.

O, p. *ob.,* prép., 82, 83, 85.

Oailles, Oeilles, p. f., 28.

Obéist, ind. pr.; Obéissom; Obéièrent, 60.

Oblié, obl. s. m.

Ochisoner, réprimander, 56.

Ocire, Oscire; Ocit, ind. pr.; Osci (*lou*), impér.; Ocie, subj. prés.; Ocist, Oscist, Oscistrent; Ociras; Oscireient; Occision, n. s.

Octovien, nom propre, pour *Octavien,* obl. (V. dans la Gram. ce qui concerne la phonétique.)

Offerreit, offenserait, 54. Forme qui suppose l'infinitif *offendre* ou *offenre*.

Offrir; Ofri, obl.; Ofrit, Offrissent, ind. pr., 73; Offrissom, Offrissez, impér. s. m.; Offrie, n. s. f., 147; Offrende et Offerende, 146.

Oi, *hodie*.

Oicten, huitième, obl. s. m., 57.

Oïl, oui.

Oiles, huile, n. s.; Oile, obl. s.

Oilz, œil, n. s. — obl. p.; Oil, obl. s. — n. p.

Oindre; Oint, ind. pr.; Oinsit; Oignement, obl. s., 227; Ointure, s. f., 228.

Oïr, *audire*. (V. la Gramm.)

Oïe (l'), ouïe, f. s.

Oiseaus, n. s.; Oisel, Oiseau, obl. s.; Oiseau, n. p.

Oisous, n. p. m., 68; Oisouseté, obl. s. f., 69.

Omicides (*li*), n. p. (V. Hom.)

Ondeiet, ondoie, indic. pr.

Onques, Onc. Ce dernier moins usité.

Ont, On, où.

Ops (*à son*).

> Per me non vos est *obs* plorer.
> (*La Passion*, str. 66, édit. Diez.)

Or, conjonct.

Orde, f. s.; Ordeie, ind. pr., 54; Ordereit, 54; Ordéast, 54; Ordeie, part. f. s., 54; Ordures, f. p.

Ordre, obl. s. — n. p.; Ordres, obl. p.; Ordenez, obl. p. m.

Ore, heure; Ores. (V. Hora.)

Oreille, Oreilles, Oreiller, obl. s.

Oreisons, oraisons, obl. p.

Orer; Oret, Orom (*à N. S.*).

Orge, n. f.

Orguilz, Orgoilz, m. s.; Orguil, Orgoil, Orguillissom.

Orribles, n. s. m. — obl. p.

Ors, n. s.; Or, obl. s.

OSCURS, n. s. m.; OSCURETEZ, n. s.; OSCURETÉ, obl. s.

OSENT, ind. pr.

OSTAUS, hôtel, obl. p.; OSTAU, obl. s.

OSTER; OSTE; OST, subj. pr.

OSTES, hôte, n. s. m.

OSTILZ, meubles, obl. p., 130.

OTRAGE (*beivent à*), avec excès.

OTROIES; OTREIT, subj. pr.; OTREIAST, imparf. subj.

OU, conjonct.

OUTRE, prép.

OUTREMER (*d'*).

OUTREPASSÉ, obl. s. m.

OVRER, OBRER; OBROT; OVERRA; OVRES, OBRES, f. p.; OVRERS, OBRERS, ouvriers, obl. p.; OBRER, n. p.

OVRIR ou OBRIR; ŒUVRE, impér.; OVRET, subj. pr.; OBRIT, OBRIRENT; OVERRA; OVRERElT; OBERZ, n. s. m.; OVERT, obl. s. m.; OVERTES, f. p.

OZ (*une granz*), n. s.; OZ, obl. p.

P

PAIENS, obl. p. m.; PAENS, obl. p. m., 72; PAIENE, obl. f. s.; PAENISME (*en*), obl. s.; PAINISME (*li rei*), n. m. p.

PAILE (*li*), n. p.

PAILLE, n. f.

PAINS, n. s. — obl. p.; PAINZ, obl. p.; PAIN, obl. s.

PAÏS, n. m.

PAIZ (*en*), obl. s.

PALAIZ, obl. s. m.

PAORS, PAORZ, n. s.; PAOR, obl. s.

PAR, par; par chez : « Revenez vos en *par* mei, » 60.

PAR (*son premer*), lat. *parem,* 121.

PARALISIS, n. f. s., 176; PARALITIQUE, paralysie, n. f. s., 176.

PARC, obl. s. m.; PARCS, obl. p.

PARÇONER, n. p. m.

PARDOINT, subj. pr.; PARDONS, n. s.

PARDURABLES, n. s.

PARENT, n. p.; PARENTÉ (*en tot ton*), obl. s. m.

PAREST, lat. *per est.*

PARFAIZ, terminé, n. s. m.

PARFEZ, n. s. m. — n. p. m.; PARFIEZ, n. s. m.; PARFITEMENT.

PARFIN (*à la*).

PARFUNDE, profonde, f. s.

PARJURES, n. s. m.; PARJURE, n. p. m.

PARLET; PARLOT; PARLÈ-

rent; **Parleront** ob les noveles langues, 124.

Parmaint, lat. *permanet;* **Permanablement.**

Parmi, préposition.

Parole, discours, f. s.

Parroisse, n. f., 181; **Parrosien**, 182.

Part, obl. s.; **Parz**, obl. p., parties; **Partot**; **Partit** (*se*), se fendit; **Parti**, obl. s. m.

Parvit (*de nostre salu*), pourvut à notre salut, 216.

Pas, négation.

Pas, n. s. m.; **Passeient** (*qui... la veie*), 76. — Cf. l'expression familière : *Passe ton chemin*.

Pasque, f. s.

Pater *nostre* (*la*).

Patriarches, n. s. — obl. p.; **Patriarche**, n. p.

Paumes, paumes des mains.

Pazibles, paisible, n. s. m.

Pé, **Pié**, n. p.; **Pez**, **Piez**, obl. p.

Peau, poil, obl. s., 50. — Cf. *Piaux,* les poils, en patois.

Pechez, n. s. — obl p.; **Peché**, n. s. — obl. s. — n. p.; **Pechissent**, imparf. subj.; **Pechères**, n. s.; **Pecheor**, obl. s. — n. p.; **Pecheors**, obl. p.; **Pecheresce**, **Pecheresse.**

Peine, **Peines**, **Paines**; **Pener** (*devom noz chars*); **Penez** (*ettravaillez*), n. s. m.

Peise, ind. pr.; **Pesot**; **Pesant**, n. m. p.

Peisson, n. p.; **Peissons**, **Poissons**, obl. p.

Peitevines (*les sauses*), poitevines, 101.

Pelerins, n. s. — obl. p.; **Pelerinage**, obl. s.

Pelette, petite peau, prépuce, n. s. f., 57.

Penance; **Penitance**; **Pennouse**, 94.

Pendit, resta suspendu.

Penre, pour *prendre*. La suppression du premier *r* avait lieu fréquemment dans ce mot. (V. Burguy.)

Pensot, **Pensoient**; **Pensé** (*son*), obl. s.; **Pense** (*ta*), obl. s.; **Pensée**, f. s.; **Pensers** (*li*), n. s.

Pentecoste (*la*).

Percé, n. m. p.

Perche (*en la*), n. f. s.

Perdre; **Pert**; **Perdismes**; **Perdez**, subj. pr.; **Perduz**, n. s. m.; **Perdue**, f. s.; **Perdition**, obl. s.; **Perde**, perte, f. s., 111.

Père, **Peire**, pierre.

Pères, n. s.; **Père**, obl. s.

Peril, obl. s.; **Perilz**, obl. p.

Perissom (*nos*); **Periz** (*lo ben qui est*), n. s. m., 137.

Perpetuau, obl. s. m.

Perse, nom de pays, 75.

Persect, lat. *persequitur*, 84.

Personnes (*en* III).

Pertus, passage, obl. s. m., 94.

Peschera, fut.; Pescheor, n. p. m.

Pestre, faire paître; Paist, ind. pr.; Paisse, Pesse, subj. pr.; Pestra; Poguit, parf.; Pogüe, repue; Pastres, n. s. m.; Pastor, obl. s. — n. p.

Peticion, obl. s.

Petiz, n. s. m. — obl. p. m.

Pevrées, poivrées, f. p.

Pharaons, nom propre, n. s.; Pharaon, obl. s.

Pharises, n. s. m. — obl. p. m.; Pharise, n. p. m.; Pharisei, n. p. m.

Pies (*Dex qui est*), bon, n. s. m.

Pieté, Pité, obl. s.

Pilate, nom propre, obl. s.

Pires, n. s. m.; Peor, obl. s. f. et m.

Piz, poitrine, obl. s. m.

Plaies, épaules; poitrine (?), 204.

Plains, n. s. m.; Plein, n. p. m.; Plaine, Plaines, f.

Plaisir, obl. m. s. (V. Plazer.)

Plaisse (*li roseaus qui se*), 51.

Plazer, plaire; Plaist, Plest, lat. *placet;* Placent, subj. pr.; Plot, Ploguit, lat. *placuit.*

Plenère, adj. f. s.

Plenté (*à*); Plentivement, abondamment, 132.

Plorer; Ploriom; Plurereies (*tu*), Plorereies (*tu*).

Pluie, n. f.

Plus; Li plus (*dau monde*), la plus grande partie, 47; Plusor, n. p.; Plusors, obl. p.

Poer, pouvoir. (V. la Gram.).

Poeir, obl. s.; Poestez, n. s.; Poesté, obl. s.; Poesteté, obl. s.; Poissance, f. s.; Poissanz, Puissanz, n. s.; Poissant, n. m. p.

Poguit, fit paître; Pogüe, repue. (V. Pestre.)

Poi, peu.

Poi, sommet, obl. s.; Poiot, faisait monter; Poia; Poassent, Poez, n. s. m.

Poignant (*li Egiptien vindrent après*).

Point, négation.

Poinz, lat. *punctus,* partic. passé, n. s. m.

Poisez, puisez; Poisé, part., obl. m., 64.

Poiz, puits, obl. s.

Pommes, n. f. p.

Pomons (*li*), poumon, n. s., 210.

Poples, *populus,* n. s.; Pople, obl. s.

Porc, n. m. p.

Porchaz (*ge*), ind. pr.

Porpensent (*si se... à laisser*); Porpensa (*sei à sei meisme*); Porpent (*qu'il se*), subj. pr.;

Porpens (*quant vos aurez... de ben faire*), 77; Porpenz (*noz*), nos pensées, obl. p. m.

Porposé (*où il a*), proposé, résolu.

Porriz, n. s. m.

Portant, pourtant.

Porters (*li*), n. s.; Porter, n. p.

Portot, Portoient; Portеor, n. m. p.

Porverreit; Porvéu, obl. s. m.; Porvéuz, obl. m. p.; Porvéance.

Posez, obl. p. m.

Possessions, obl. p. f.

Pourceaux, obl. p., 207.

Pous (*sainz*), saint Paul; Pouz; Pos (une fois), n.

Povres, n. s. m. — obl. p. m.; Povre, obl. s. m. — n. p. m.; Povreté, obl. s.

Preche; Preechez, impér.; Preecha; Precheor, obl. s.; Predicacionz, Predicacions, n. s.

Precios, Precious, obl. s. m.; Precioses, f. p.

Préer, Prier, Proier, Prec (*ge*), 135; Pri (*ge*), 135; Prée, Prie, Priet, Préom, Préez; Priot; Préas (*tu*), Préa; Prèere, Prière, Preière.

Premers, n. s. m.; Premer, n. p. m.; Premère, Primère, f. s.; Premerain, obl. s. m.; Primes, lat. *primum*.

Prendre. (V. la Gramm.)

Presentot, présentait; Presentement.

Presse (*que l'un né facet... à l'autre*), 110.

Prestres, n. s.; Preveire, obl. s. — voc. p.; Prevеires, obl. p.

Princes, n. s. — obl. p.; Prince, obl. s.

Prios; n. s.; Prios, Prious, Prior, obl. s.

Prisent, estiment.

Prison, obl. s. f.

Processions, n. s. f.; Procession, obl. s.

Prochains, n. m. s.

Prode, n. f. s.; Prodes (*les... hommes*), obl. m. p.; Prodom, Prodoms, n. s.; Prodomme, obl. s.

Proeme, obl. s. m., lat. *proximo*, 32. (V. Prosmes.)

Proesce, n. f. s.

Profetiza.

Profiz, n. s.; Profit, obl. s.; Profitast; Profitables, n. s. m.; Profitable, n. f. s.

Promeismes, Promesismes; Promesse, f. s.

Prophètes, n. s. — obl. p.; Prophète, obl. s. — n. p.

Propiciables, propice, n. m. s.

Propres, n. f. p.; Porpre, n. f. s. (deux fois).

Prosmes, n. m. s.; Prosme, Proeme, obl. m. s.

Provereit, prouverait; Provance, preuve, f. s.

Proz, bénéfice, n. s. m.; Prou, obl. s. m.; Prou, assez.

Publiaument, lat. *publice,* officiellement, 157.

Publicans, n. s. m.; Publican, n. m. p.

Pucele, f. s.

Puis, lat. *post.*

Purement; Purificacion, obl. s.; Purifiom.

Put, Puit, Pue; Puissent, Puent; Puanz, n. s. m.; Puant, obl. s. f.; Puors, n. s. f., 171.

Q

Quant, lat *quando.*

Quant (*ne tant*), lat. *quantum;* Quant que.

Quanz, lat. *quantos,* synon. de *quot;* Quantes, synon. de *quot.*

Quar, car; Quare (une fois).

Quarante.

Quarentaine, Quarenteine (*la*), carême, f. s.

Quaresmes (*li*), n. s m.; Quaresme (*lo*), obl. s. m.; Quaresme (*la*), n. s. f.

Quarreforcs, obl m., 177. Cette forme vient à l'appui de l'étymologie que donne M. Littré de *carrefour.*

Quarz (*li*), n. s. m.; Quart, obl. s. m.; Quarte, f. s.

Que, que, conjonct.; Quei.

Quéque, quoique, lat. *quodcunque,* 168.

Querre; Querez; Quere, subj. pr.; Quesist, imparf. subj.

Quicunques, n. s. m., 255.

Quident, Quideront. (V. Cuider.)

Quinte (*la*), lat. *quinta.*

Quita (*la clamor*), renonça à réclamer.

Quite, cuite.

Quore, synon. de *cure,* f. s., 134.

R

Raembre, Reiembre, 83; Réembre, Raimbre, 61; Raimt, ind. pr.; Raemom, impér.; Raiment, subj. pr., 133; Raimsit, 55; Reemsit, parf.; Reemsist, imparf. subj.; Reent, lat. *redempti,* n. p. m, 90; Raince, lat. *redemptio,* obl. s., 90; Raençon, obl. s.; Reemor, obl. s. m., 217.

Ragent, font rage, 222.

Rainable, raignable, obl. s., 42.

Rains, lat. *ramos*, obl. p.

Raisons, n s. f.; Raison, obl. s.

Raiz, lat. *radix*, n. et obl. f. s., 205.

Rala, lat. *rediit*

Rancure, ressentiment, 146.

Rapine, n. f. s.

Rasors, rasoirs, obl. p. m., 210.

Rastelant (*va... de son piz*), râclant, gérondif, 194.

Ravissable, ravisseurs, n. m. p.

Rebont (*se*), se cache; Rebonent, ind. pr.; Rebonsit, parf.; Rebost (*en*), à l'écart.

Receivre, Recevre. (V. la Gramm.)

Recetez, recevez, 112.

Recez, lieux de retraite, obl. p., 157.

Rechigner, verbe, 222.

Recliner (*son chef*), 96.

Recloirb, refermer, 107.

Recoillit, accueillit.

Recompte, Recontet, compte, énumère; Reconté, obl. s. m.

Reconciliement, obl. m. s., 87.

Reconoist (*ne le... pas à son fil*) — (*por son fil*); Reconoisse, subj. pr.; Reconeguit; Reconissont, Reconoissont, imparfait subj.; Reconissance, f. s.

Reconte, synon. de *raconte*.

Recorde (*il*), il se souvient; Recordom.

Recovre, ind. pr.; Recovre, obl. s. m.

Reddement, fermement.

Redèvent (*estre honorez*), doivent encore être honorés.

Redrecet, ind. pr.

Reemor, rédempteur. (V. Raembre.)

Refreizist, 64; Refreizissent (act.), ind. pr.; Refreiziz, n. m. s., 65, 61; Refrézi, n. p. m.

Refrenez, tenus et dirigés par le frein : « C'est por lo déable qui les a *refrenez* e qui les amaine si cum il veaut, » 88.

Refui, refuge, obl. s. m., 197.

Refuse, ind. pr.

Regarder; Regart, subj. pr.; Regarda (*se*), Regarda.

Regehir, Rejehir, avouer; Regéist, parf.; Regeissemenz, n. s.

Règnes, n. s.; Règne, obl. s.; Règne, ind. pr.; Regnot.

Reine, n. f. s.

Reis, n. s. — obl. p.; Rei, obl. s. — n. p.; Rois, n. s.; Roi, obl. s.

Relascher, verbe act.

Relé, relief, obl. m. s., 89; Relef, obl. s., 147.

Releva, neut. : « Au terz jor *releva* de mort à vie, » 61.
Religios, m. s. et p.
Reluist, ind. pr.
Remanir; Remaint, Remanent; Remist, Remest, Remist (*se*), 60.
Remembré, obl. s. m.; Remenbrance, f. s.
Remenbrot (*quant o nos... de*).
Remesurera, verbe, 42.
Remmission, obl. s. f., 95.
Remuast, déplaçât.
Renc (*ge*); Rent, lat. *redde;* Rendez; Rendit; Rendissont, imparf. subj.; Rendes, rentes, f. p.
Renchéez, lat. *recidatis,* subj. pr.
Renéa, renia; Renéé, obl. s. m.
Renoeus, n. s. m., 56; Renoveau, obl. s. m., 57.
Renovele, ind. pr., 3e pers., 57.
Rens, Riens, Ren, obl. s.
Repairer, revenir; Repairèrent (*s'en*); Repairessont, imparf. subj.
Repassa (*uns diacres*), en second lieu passa un diacre, 161.
Repentement, obl. s. m.
Replenisse, subj. pr.; Replenie, obl. f. s.
Reposer, verbe act. et neut.
Reprendre, prendre en faute; Repreneient, blâmaient; Repreissent, imparf. subj.
Requerre; Requiert.
Rescoire, secourir, act.
Resont, sont une seconde fois; Reseiez; Refut *morz li Lazres,* en second lieu mourut Lazare.
Resplendist, lat. *splendescit;* Resplendor, obl. f. s., 190.
Responez; Responeit; Respondirent, Respondèrent, 59; Respondu, obl. m. s.
Restora, parf. ind.
Resuscita, Reçuscita, Resescita, 170; Reçuscitera; Resçucité, obl. s. m.; Resurrection, obl. f. s.
Retaille (*ses cheveus*).
Retenent, retiennent; Retendrez; Retenu, obl. s. m.
Retonbe (*si teneit une... plaine de mortau venim*), lat. *fialam,* obl. f. s., 205.
Retorner, act.; Retornissont, imparf. subj.
Retrait, raconte; Retraist, retira.
Rez, filet, n. et obl. s.
Riches, n. s.; Riche, n. p.; Richece, Richeces, Richesces.
Rivages, obl. p.
Robet, ind. pr.; Robeor, n. p. m.; Robeors, obl. p. m.; Roberie, f. s.
Roge, rouge, f. s.

Roigne (*la*), maladie de peau, f. s., 165.

Roillez, rouillé, n. s. m., 97; Roillé, obl. s. m.

Romain, n. p., 155.

Romanz (*en*), en langue romane.

Rompit, parf. ind.

Roseaus, Roseas, n. s. m.; Roseau, obl. s., 49.

Ea pour *eau* est une particularité toujours persistante de la prononciation populaire poitevine, et de celle de la Bourgogne.

Dans certains cantons de la Saintonge et de l'Angoumois, cette diphthongue prend le son mouillé : « *in coutiâ, in grapiâ,* » un couteau, un crapaud.

On en trouve des traces dans la charte poitevine la plus ancienne que l'on connaisse : « Au chat*ea* de Muntfaucon. »

Charte de la fin du XII[e] siècle, publiée par M. de La Borderie, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* série III, 5, p. 433. — « Li alquant sunt senblant as enpris *roseas*, » aux roseaux enflammés, p. 514. (*Moralités sur Job.*)

Rosée, n. f. s.

Rostir; Rosti, impér.; Rostiz, n. s. m.

Roveisons, rogations, obl. p., 123.

Ruant (*vont... por nos devorer*), lat. *ruendo,* gérondif.

Rues, n. f. p., 136.

S

S. *S* final tombe assez souvent quand le mot suivant commence par une consonne, surtout quand cette consonne est un *s* : « Les *nopce* sunt la feiz, » 178.

Sacrement (*de l'iglese*), obl. s. m.

Sacrifizes, n. s. m.; Sacrifize, Sacrefise, obl. s.; Sacrefises, obl. p.; Sacrifier, Sacrefier; Sacrifiemenz, n. s., 107; Sacrifiement, obl. s., 107.

Sacrilèges, n. s. m.

Sages, n. s. m.; Sagement.

Saillèrent (*fors*), saillirent, 202. — Cf. *Respondèrent* et *batèrent* pour battirent, ap. G. Paris, *Épître farcie pour le jour de la Saint-Étienne,* str. 8.

Sain, lat. *sinum,* obl. s. m., 132.

Sainz, n. s. m. — obl. p. m.;

Saint, obl. s. m. — n. p. m.; Sainte, Seinte, Saintes, f.; Saintisme, obl. s. m.; Saintetez, n. s. f.; Saintеté, obl. s.; Saintifiez; Saintéez, * *sanctitatus* (?), n. s. m., 50; Saintifiement, obl. m. s.

Saives, n. s. m. — obl. p. m.; Saive, f. s.; Saivement; Saivesce, f. s., 131.

Sale (*enmi sa*), f. s.

Salive, f. s., 158.

Salomons, Salomonz, nom propre, n.; Salomon, obl.

Salu (*por la*), obl. s. f.; Saluz, obl. p.; Salua, parf. ind.

Salvation, obl. s. f., 42.

Samarie, nom de ville.

Samit (*li*), nom d'étoffe, n. p. m.

Sancs (*li*), n. s.; Sanc, obl. s.

Saner, guérir, act., 163; Sanez, n. s. m.; Sané, n. p. m.; Sains, n. s. m. — obl. p. m.; Sain, n. m. p.; Santez, obl. f. p.

Sansom, nom propre, obl., 174.

Sanz, prép.

Saoler; Saolastes.

Sapience (*la*), science (?), sagesse (?), 203.

Sarmon, obl. s. m., 65; Sarmons, obl. p.; Sarmoner.

Sarpent, obl. s. des deux genres; Serpenz, obl. p.

Sarret (*les boches*), ferme, subj. (sic) pr., 87; Sarrées (*les boches*); Seré (*tu es... iqui*), enfermé, caché, obl. s. m.

Sathanas, voc.

Saumes, psaumes, m. p.

Saus, Seaus, *salvus*, n. s. m.; Sau, n. m. p.; Sauve, Sauves, f.; Sauver, Saver; Sauvères, n. s. m.; Sauveor, obl. s.; Sauveresse (*à la*), 228; Sauveté, obl. f. s., 229; Sauvement, adv.

Sauses (*les... peitevines*), f. p., 101.

Sauvages, f. p.

Saver, savoir; Sez, Ses (*tu*); Set; Saveit, Savoit, Saveient; Sot, Soguist, Soguirent; Sapches, Sapchom, Sapchez, Sachez; Savers (*li*), n. s. m.

Savor, obl. f. s., 29.

Seche, ind. pr.; Secheresce, 124.

Secle, Segle, siècle, obl. s. m.

Secort (*à ceaus... aus cheitis*); Secoreguit; Secorrai; Secore, subj. pr.

Seellanz, altéré, lat. *siticulans*, n. s. m., 172.

Sège, siége d'une ville, obl. s. m., 155.

Segera, coupera la moisson.

Segont, selon.

Segonz, n. s. m.; Segont, Secont (exception), obl. s. m.; Segonde, f. s.

Segre, suivre, 188; Se-

guent, 215; Seguirent, Sivirent, 60.

Segrez, lat. *secreto*, obl. m. p.

Segront, tiendront assiégée, 155.

Segurs, n. s. m.; Segur, n. m. p.; Segurement, 35.

Seignor, obl. s.; Seignors, Seignor, voc. p.; Seignorie.

Seir, soir, obl. s. m.

Semaine, n. f. s.

Semble, ressemblance : « .I. angre en *semble* d'oisel, » 117.

Sement, ind. pr. p.; Semmé, obl. s. m.

Semonot; Semonsist, parf.; Semont, subj. pr.

Semons, obl. m. p.

Sempres, adv.

Senble, lat. *videtur;* Senblast (*serpenz*), ressemblât aux serpents. — Cf. *Non simulas tuo patre*, non similas tuum patrem. (*Cinq Formules rhyth. et asson. du VII[e] siècle*, p. 37.) Senblanz (*de divers*), sortes, obl. p. m.

Seneschaus, n. m. s.; Seneschal, obl. s.

Senestre (*à*).

Sens, n. s. m.; Sen, obl. s. m., intelligence, bon sens.

Sent (*il*); Senti (*il se*), Sentirent (*il se... de*), ils furent sensibles à.

Sept; Septaine, Septeine, septième, f. s.

Sepulcres, n. s. m.

Serf, voc. s.; Serf, obl. s. m.; Servir; Sirvom, Sirvez, Servom (moins fréquent que Sirvom); Servirent; Servise, obl. s. m.; Servitage, 95; Servage, obl. s.; Sirvenz, n. s. m. — obl. p. m.; Sirvent, obl. s. m. — n. p. m.

Sesters (*uns*), n. s. m.

Sexte (*la*), sixième, f. s.

Sezile, Sicile.

Siderté (?), obl. s. f., 108.

Siet, lat. *sedet;* Seeit, Seismes.

Signefiet, Signefie, Segnefie; Signefiance, f. s.; Signefie (*la*), s. m. f., 58.

Signes, n. et obl. p.

Sindoine (*fila li... dont la chars De fut envolopée*), 105.

Sivaus, surtout, 185. (V. Burguy, II, 331, et plus loin Veuz.)

Siveus, synon. du précédent, 85.

Sivirent, suivirent. (V. Segre.)

Soceit, lat. *sufficit;* Sosceist, imparf. subj.; Soscereit (*dous cenz ne lor... pas*), il ne suffirait pas de deux cents, 88. — Cf. ap. *Chartes rochelaises : Socéant, socéable* (suffisant). En patois : O ne *souçie* guère. « In pliat de mongettes o *soucie* mais qu'ine coutelette, » un plat de haricots, ça *rassasie* plus qu'une côtelette.

SOES, n. s. m.; SOEVE, f. s.

SOFFRIR (*l'on s'en puet*), on peut s'en passer (227); SOFFRE (*tu*); SOFFROT, SOFFRIT, SOFFRI (*il*), prés. ind. et parf.; SOFFRE *mei*, attends-moi, 183; SOFFRET, SOFFREZ, subj. pr.; SOFFRIST, subj. imparf.; SOFFRISSANZ, n. s. m.; SOFFRI (*nos avom*), obl. s. m.; SOFFRETE, *manque de*, f. s., 149.

SOL, seulement, 230. Rare dans les écrits postérieurs au XIIe siècle. (V. SOLEMENT.)

SOLEILZ, SOLAILZ (*li*), n. s.; SOLEIL, SOLAIL, obl. s.

SOLEMENT. (V. SOUS.)

SOLENT, lat. *solent;* SOLIOM.

SOLLER (*si*), souliers, ou plus probablement *sandales* (il s'agit de la chaussure d'un moine), n. m. p., 119.

SOMMON (*le... de son dei*), le bout de son doigt, lat. *summum,* 132.

SONER. « Uns prestres lo trespassa, ne li *sona* mot, » 161.

SONGES (*en*), lat. *in somniis,* obl. p.

SONS, lat. *sonus*, n. s. m.

SOR, SORE, sur.

SORCERIES, obl. f. p., 57.

SORDEIS, lat. *sordidius,* n. s.; SORDEOR, n. p. m., 88.

SOREDIFIER, bâtir sur.

SORMONTER, 30; SORMONTOT.

SORPRIS, m.; SORPRISES, f. p.

SORSEMA, sema par-dessus.

SORT (*de la terre... l'aigue contre poi*), l'eau sourd, ind. pr.; SORSIST, lat. *surrexit;* SORS (*distrent que granz prophètes esteit... entr'eaus*), n. m. s., 169.

SORVENDRA, surviendra.

SORZ, lat. *surdus,* n. s. m.; SORD, obl. s. m.; SORT, n. m. p.

SOS, lat. *solus.* (V. SOUS.)

SOSCEREIT, 88. (V. SOCEIT.)

SOSPIRER, soupirer.

SOSTENIR; SOSTENUE.

SOSTRAIRE; SOSTRAIT, ind. pr.

SOUDRE, lat. *solvere,* payer, 184.

SOUS, lat. *solus,* n. s. m.; SOL, obl. s. m.; SOLE, f. s.; SOLEMENT.

SOUS (*par cez*), lat. *per sepes,* obl. p., 110, 111.

SOVENT, souvent.

SUBJECTION, obl. s. f., 107.

SUPERFLUETÉ, obl. et n. s., 227.

SUS, en haut.

SYDOINE, Sidon, nom de ville, obl. s.

SYMÉONS, n. s.; SYMÉON, n. et obl.

SYMES, n. s.; SYMONS, n. s.; SYMON, voc., obl., 223.

SYNAGOGE, synagogue, 170.

SYNE (*on poi ne*), Sinaï, 98.

SYON, SION, obl.

T

TAI, fange, obl. s. m., 143.

TAILLES, f. p.; TAILLÉE (*si cum est laroncins, roberie, toute, ..., usure*), impôt injuste (?), 102.

TAIRE; TAISEZ; TAISAST, imparf. subj.

TALANT (*à son*).

TANT, adv.

TANT (*par*), lat. *igitur*, 233.

TANTES, lat. *tot*, f. p., 93.

TANTOST, vite.

TART (*li est que*); TARZER, tarder.

TAUS, n. s. m. et f. – obl. p. f.; TAU, obl. s. f. — n. p. m.; TEL *ore est;* TELE *ore est;* TAUS *ore est.*

TAVERNES, f. p.

TEISSUE, partic., f. s.

TEMPESTÉ, obl. f.

TEMPLES, n. s. m.; TEMPLE, obl. s.

TEMPORAU, obl. f. s., 96.

TEMPS, TEMS, TENS, n. m. s. et p.; TENS (*par*), lat. *nonnunquam.*

TEMPTER; TEMPT, subj. pr.; TEMPTEZ, n. s. m.; TEMPTÉ, obl. s. m.; TEMPTAMENT, obl. s. m., 42.

TENEBRE *fu par tot lo sècle,* n. s. f., 202; TENEBRES, f. p.; TENEBROS, n. s. m., 202.

TENEMENZ, obl. p. m.

TENIR (*se... de*), s'abstenir; TENT; TENEIT; TINT (*qui se... davant lui*); TENGENT, subj. pr.; TEN, impér., prends; TENU (*por*), regardé comme, obl. s. m.

TENT *il on fuc d'enfer*; TENDRE; TENGENT, subj. pr.

TERME, obl. s. m.; TERMINE, obl. s. m.

TERRE, n. f. s.; TERREMOTE, n. s., 202; TERREOR, territoire, obl. m. s., 222; TERRIENS, n. s. m.; TERRIEN, obl. s.

TERZ, n. et obl. s. m.; TERCE, f.

TESTES, têtes, f. p.

TESTIMOINES, n. s. m.; TESTIMOINE, obl. s.; TESTIMOINE, ind. pr.

TETINES, f. p., le bout des mamelles, en parlant d'une femme, 210; MAMELES en parlant d'un homme.

TEZ (*li... de la noix*), coque, n. s. m., 198.

THOMAS, nom propre.

TIRENT, verbe act., ind. pr.

TOCHA (*il*), verbe act.

TONEIRE, obl. s. m.

TORBE (*de gent*), f. s., 158. — Cf. ap. G. Paris, *Épître farcie pour le jour de la Saint-Étienne,* str. 10.

Torçoners, n. s. m.

Tormenz, tempête, n. s. m.; Torment, obl. s.; Tormenter; Tormentez, n. s. m.

Torner, act. et neut.; Tornet, ind. pr.; Tort, subj. pr.

Tors (*une*), tour, n. s. f.

Tort (*nul*), obl. m. s.

Tortors (*ob... de fer*), tenailles, obl. p., 210.

Tortre, tourterelle, obl. f. s.; Tortres, obl. p., 73.

Tost, tôt.

Tot (*li poples*), n. s. m.; Toz, lat. *totus*, n. s. m. — obl. p. m.; Tot, n. s., répondant au nom. neut. lat. *totum;* Tot, obl. s. m.; Tuit, n. m. p.; Touz, obl. m. p.; Tote, Totes, f.; *ob* Tot *la jarcerie; de* Tot *en* Tot, *de* Tot, lat. *omnino*; Tot, temps; Totens.

Tout, lat. *tollit;* Tolez, impératif; Toguit, Toli, lat. *sustulit;* Toudrai, Toudras, Todra; Toille, Touge, lat. *tollat;* Touguist, Touguissont, 127; Tolissont, imparf. subj.; Tolue, f. s.; Toute, rapine, f. s.

Trabuché, n. m. p. (V. Tresbuché.)

Trainèrent, verbe act.

Traïr; Traïsseit; Traitres, n. s. m.; Traïsons, n. f.

Traire; Trait, Traient; Traissit, Traissist, Traist, lat. *traxit;* Traíront; Traiz, n. s. m.

Tramist, Tremist, parf.; Trametrai, 126; Trametttet, subj. pr.; Trameisist, imparf. subj., 126; Tramis, Tramise.

Transgloti, avalé, obl. m. s., 110.

Travailler, neut.; Travaillot; Travaillerai (*ge*), act.; Travailz, obl. p. m.

Travers (*à*), en travers.

Trei (*li*), trois, n. m. p.

Trenbla, Trenbloient.

Trenchèrent; Trenchanz, obl. m. p.; Trenchez, n. m. s.

Trés, poutre, n. s. m.; Tré, obl. s.

Tresbuché, Trébuché, participe, n. m. p.

Tresor, obl. m. s.

Trespassom (*la procession que nos.. d'un lieu en l'autre*); Trespassa (*uns prestres lo*), le dépassa, 161; Trezpassez (*vos qui ..par lo veie*); Trespassoit; Trespassanz (*aus*), passants; Trespas (*li... de la roge mer que li poples d'Israël fist*), 107; Trespassables, fugitif, n. s. m.

Tresqu' (*à midi*).

Trestornées (*li semblèrent totes les choses estre*), 118.

Trestuit, n. s. m.; Trestoz, obl. p. m.; Trestoz (*uns... sous*), pas même un seul, un tout seul, n. s. m.

Treu, tribut, obl. s. m.
Tribou (*la mers tot tens est en*), agitation.
Tribulations, n. s. f.; Tribulacion, obl. s.
Tricherie, n. f. s.
Trient, ind. pr. de trier.
Triste, n. m. p.; Tristece; Tristor, obl. f. s.
Trobbr. (V. Trover.)
Troblez, n. s. m.
Trop, adv.
Trosse, trousse, ind. pr., 93.
Trover; Trobes, Trovom, Trobom; Trovoient; Trobèrent; Troverez.
Tyr, nom de ville, obl. s.

U

Uis (*l'*), porte, obl. s.
Umbre, esquisse (*e vos poez ben entendre par la parole e par l'... de cest saint evangile*).
Umor (*d'*), obl. s.
Undeie, ondoie, ind. pr., 142.
Uns, n. s. m.; Un, obl. s. m. — n. m. p.; Une, f. s.; Une *noces furent;* Unes (*ils sunt... genz*).
Usure, intérêt, f. s.; Usurer, obl. s. m. — n. m. p.

V

Vaches (*les*), f. p.
Vaine, f. s.; Vanité, obl. f. s.
Vaisseau, vase, obl. s. m.
Valer, valoir; Vaut, ind. pr.; Valent (*li confors e les manaces... aus plaies de noz pechez saner*), servent à guérir, 163.
Vallez, n. s. m.; Vallet, voc. s.
Vanter; Vantement, obl. m. s.
Véer, défendre; Veia, 3e p. s. parfait indicatif.
Véer, voir. (V. la Gramm.)
Veie, lat. *via*, f. s.; *tote* Vées, *tote* Veies, toutefois. On trouve une fois *vée* pour *viam*, 79.
Veillers (*li*), infin. employé substantivement au n. s.
Veilz, vieux, n. s. m.; Veille, f. s.; Veillesce, Veillece, f. s.
Veines, obl. f. p.

VEINT, VEINQUENT; VEINTRONT.

VEIR, vrai. (V. VERS.)

VEISIN, obl. s. m. — n. m. p.; VEISINES, f. p.

VEL. Cette particule latine avait encore le sens de *et* au milieu du XIII[e] siècle, comme le prouve l'exemple suivant, où elle est traduite par *e* : « Pharaons, *qui interpretatur confusus* vel *divisus, significat diabolum*. Pharaons, li reis d'Egipte, nos signefie lo diable, le prince de cest mont. Pharaons, ce est divisez *e* confus de sa baillie. » 219.

VENCU, n. m. p. (V. VEINT.)

VENDENGES, f. p.

VENDRE; VENT.

VENGER; VENJA; VENJANCE, f. s.

VENIM, VENIN, obl. m. s., 205.

[VENIR]. (V. la Gramm.)

VENTRES, n. s. m. — obl. m. p; VENTRE, obl. s.

VENZ, n. s. m.; VENT, obl. s.

VERM, n. p. m.; VERMS, obl. p.; VERMINE, VERMENE, f. s.

VERS, prép.

VERS, lat. *verus*, n. s. m.; VEIR, lat. *verum*, n. neut.: *Tot est* VEIR. VEIR, obl. s. m.; VEIRE (*c'est*), traduction de *amen* (deux fois). VEIRE, f. s.; VEIREMENT, VÈREMENT; VERTEZ, n. s. f.; VERTÉ, obl. f. s. — *De la verté,* forme une locution adverbiale équivalant à la locution aujourd'hui usitée *à la vérité* : « Quar, *de la verté,* de ben n'i aveit point en lor cuers, » 144. — Cf. la locution *de vrai*. VERAIS (*tu es...*), lat. *verax es,* 78; VERAI, obl. m. s.; VERAIE, f. s.; VERAIEMENT.

VERTUZ, n. et obl. f. p.; VERTUOSEMENT.

VERZ (*li... d'Aucerre*), n. s. m.; VAIR, obl. s.

VESPRES (*li*), n. s. m.; VESPRE, obl. s.

VESTIR; VIST (*si Dex... l'erbe*), VISTOM, VISTENT; VISTEIENT; VESTI, parf., 3[e] pers. s.; VESTUZ, n. s. m.; VESTI, n. m. p.; VESTIMENT, obl. s.; VESTÉURES, f. p.

VÉUE (*la*), vue, n. f. s.

VEUZ, lat. *vel* : « Quant il, por la sainteté dau jor, se devreient plus saintement garder, si font *veuz* plus qu'ils ne font en tote la semaine, » 229. (V. SIVAUS et SIVEUS.)

VEVE *femme,* veuve, 168.

VEZIOSE, lat. *vitiosa,* 193.

VIAIRE (*à*).

VICE, n. m. s ; VICES, p.

VIE, lat. *vita*.

VIE, lat *via,* 79. (V. VEIE.) On rencontre un exemple ana-

logue dans la *Vie du pape Grégoire le Grand :*

E vos véez lur males *veies* (pr. *vies*)
E oez lur gref felonies.
(P. 92, v. 11.)

VIGILES (*devom ester en..., en bones ovres*), veilles, f. p., 199.

VIGNES, f. p.

VIGOR, obl. f. s.

VILE, VILES, f., maison de campagne, 152. Deux fois seulement avec le sens de *urbs*.

VILAINE (*parole*).

VILMENT.

VINCENZ (*sainz*), n.

VINS, VINZ, n. s. m.; VIN, obl. s.

VIRGE, VIRGINE, VIRGRE, vierge, f. s.; VIRGRES, p.

VIRGE, VERGE, lat. *virga*, f. s.

VIS (*ce li eret à*).

VIS, lat. *vivus*, n. s. m. — obl. p. m.; VIF, obl. s. m.; VI, n. m. p.

VISION, obl. f. s.

VISITEMENT, obl. m. s., 155.

VIVRE; VESCU, obl m. s; VIVANZ, obl. m. p.

VOIANT, lat. *vacantes*, avec le sens neutre, pour VOIAT, lat. *vacati*, n. m. p. — Cf. *La Passion*, édit. Diez, str. 102:

Venez veder lo loc *voiant*
O li sos corps jac desabanz.

Telle est la leçon du ms. Diez lit *voiat*, à tort évidemment, puisqu'on trouve *voiant*, avec le même sens, dans un autre texte de la première moitié du XIII[e] siècle :

Que quant is les bouches ovrirent
Sans langes, les *voians* goitronz
Moustrèrent, con pertuis sanz fons.
(Bibl. nat., ms. 82, f° 97, v°, fonds français.)

Il est possible cependant que *voiant* ne soit qu'une variante orthographique de *voiat*. On rencontre en effet dans ces mêmes poèmes d'autres mots où la nasale s'est indûment glissée : (*Passion du Christ*) arma*n*d (armati), str. 39; (*Vie de saint Léger*) no*n*rit (nodrit), str. 5; devengu*n*z, str. 26.

VOIZ, voix, obl. f. s.

VOLER, vouloir. (V. la Gram.)

VOLUNTEZ, n. s. f.; VOLUNTÉ, obl. s.; VOLUNTERS; VOLUNTRINEMENT, 123. — Cf. (*Moralités sur Job*) : *Volentrie* penance, p. 457; Li *voluntriule* passions, p. 543 (*Sermons de saint Bernard*).

Y

YDRES. « En icel *luc* aveit .VI. ydres de peire qui esteient apelées baigneoires, » 63.

YDROPES, n. s. m.; YDROPE, obl. s. 172.

YMAGE, obl. s. f.

YNDE, nom de pays, obl. f.

YPOCRITES, n. s. m., 172; obl. p. m.; YPOCRITE, obl. s. m. — n. m. p., 49.

YSAAC, nom propre, obl.

YSAEL, nom propre, obl.

Z

ZACHARIES, nom propre, n.



SOUS-DIALECTES DU POITOU

Il me reste à analyser les documents que j'ai cités au commencement de cette publication, et qui représentent le dialecte de l'extrémité nord-ouest du Poitou, celui de la Saintonge, et les sous-dialectes de Charroux et d'Angoulême (1).

EXTRÉMITÉ NORD-OUEST DU POITOU.

Deux chartes originales, l'une de 1277, la seconde de 1199 (?) :

1° Charte de 1277 (2). — *Accourd de l'abbasse de Frontevaux e du seigneur de Rays pour la Bademorière.*

(Quoique la langue de ce document diffère assez souvent du pur dialecte poitevin, je l'y rattache, parce qu'elle est d'accord avec lui sur un point essentiel, l'emploi du pronom neutre *oul, ou.*)

(1) Quant aux chartes de l'Aunis, je me borne à rappeler la mention que j'en ai déjà faite (*Introd.,* p. I), attendu qu'elles ne diffèrent réellement pas du texte des Sermons.

(2) Publiée par M. P. Marchegay, *Biblioth. de l'École des Chartes,* 4e série, IV, p. 78.

Touz ceos... abaesse... le convent (*n. s.*)... movéent (*3e pers. impf. ind.*)... entendoient contre moi e contre monsor Johan... en austre menière... trobles (*obl. m. p.*)... je (*et non* ge)... avions (*et non* aviom)... joutise (*justice*)... savoir... vilanies... Estienvre Racinous (*obl. s., nom propre*)... les queles choses (*et non* les quaus)... desclaerer... diséent (*disaient*)... leu (*lieu*)... paene... je promeit... ordrenèra... vuil e otroi (je)... soit... e si *ou* n'esteit (*l'éditeur a lu* on)... le proçais (*n. s.*)... *oul* estoet (*cette forme de l'imparfait du verbe* estre *y figure trois fois*)... eles estoent (*erant*)... en quauque leu... il séent (*soient*)... lou rei (.*obl. s. m.*)... tesmoig.

2e Charte de 1199 (?). — *Charte de Teillère* (1).

(Je l'analyse minutieusement à cause de son peu d'étendue et aussi à cause de son ancienneté. M. de La Borderie la croit de 1199.)

Cette charte appartient au pur poitevin : j'en juge aux traces non équivoques qu'y a laissées la prononciation encore en vigueur dans le vrai Poitou : 1o *ea* pour *eau: chatea, sea,* pour *chateau, sceau;* 2e *on* pour *an : son joice* « sans jugement. » Cette particularité, plus encore que la précédente, dénote une origine poitevine. Le système orthographique est à peu de chose près le même que dans les Sermons.

Particularités. — 1e *Orthographe.* — *Eit* rendu souvent par *et : dizet, avet, redizet,* etc. On trouve aussi la forme ordinaire *eit,* mais elle est plus rare : *aveit.*

U remplace *o* dans certains mots : *sun, mun;* Sermons : *son,*

(1) C'est un accord conclu entre le seigneur de Montfaucon et l'un de ses vassaux, le seigneur de Teillère. Teillère (aujourd'hui Tilliers) et Montfaucon sont deux communes du département de Maine-et-Loire (arrondissement de Beaupréau), très voisines l'une et l'autre de la Bretagne, et qui, quoique comprises dans l'Anjou avant 1789, faisaient de toute antiquité partie du diocèse de Nantes. (Note de M. de La Borderie.) *(Biblioth. de l'École des Chartes,* 3e série, V, p. 433.

mon. Cette forme orthographique sert à distinguer *sun,* pronom possessif, de *son* « sine ».

2° *Grammaire.* — L'article est le même : *dau* et *do* au gén. singulier ; pas d'exemples du génitif pluriel ni du datif *on, ons.* *Ceu, iceu* sont écrits *iço, ço,* et employés avec un nom : *iço fé.*

VOCABULAIRE des mots qui ne se trouvent pas dans les Sermons ou qui ont une autre forme :

Aresté (n. m. p.) ; *aul* pour *ol; auqune.*

Content, discussion (n. et obl. s.); *cosdume,* coutume.

Destreit, recours par la force (obl. m. s.) : Gaudin i a sun *destreit* sor sun estager. — *Domeine,* dominium.

Ele devant une consonne « *ele* fust », *el* devant une voyelle « *el* est » ; *estacet,* se tienne, habite (subj. présent) ; *estager* (obl. s. m.), *estagers* (obl. pl. m.).

Fé, fief (obl. m. s.) ; *fenne,* femme ; *fut* pour *fust* (deux fois).

Lige (seignor) ; *liyence; loc,* lieu (obl. m. s.).

Menère, manière ; *mi* pour *mis* = *meus,* devant un nom commençant par une consonne.

Rendut (n. m. s.).

Saalée, scellée ; *sea,* sceau (obl. s. m.) ; *saigrement* (obl. m s.).

Torne (si il i fait la).

Vost, voluit.

Noms propres : *Willaumes de Cliçon, — Willaumes de Saint Jorge, — Bernart lo Raslle, — Morice Angelart, — Joffrei Babin, — Jofrei Ardre, — Morice de Geste, — Willaumes Robert, — Père Chevaler, — Guerri Maia, — Jofrei Chabot, — Mathé Chevauche, — Tebaut Grespin, — Gaudin Guerri.*

SYNTAXE. — Vost mi sires Tebaut Crespin que *ele* fut saalée *ceste chartre* o sun sea. (Tournure pléonastique.)

CHARTE DU BAS-POITOU (1238).

(Publiée par M. Rédet, *Biblioth. de l'École des Chartes,* 3e série, V, p. 87.)

Le texte de cette charte se rapproche du texte de la précédente par certaines particularités d'orthographe : *u* pour *o : sun,* son ; *maisun,* maison. Il a de commun avec les *Coutumes de*



Charroux la finale *ant* pour *ont* à la 3e personne du pluriel : *veirant,* verront.

Mais à côté de ces particularités il y en a d'autres qu'on ne rencontre pas ailleurs : *maisum* pour *maison* (plusieurs fois) ; *segun* et *segum* pour *segont;* ma *dome* pour ma *dame; çaus, içaus,* iceaus, ceaus dans les Sermons ; *dez* pour *dix; cuntenz,* disputes, au féminin pluriel ; *oüz* pour *oguz ; quaul* aumosne (obl. f s.) ; *o* toujours employé pour *ob,* même devant un mot commençant par une voyelle. Nous avons vu qu'il en est de même en Anjou : *quarder* pour garder; *jujames; fenne,* femme, commun avec la *Charte de Teillère* et les *Coutumes de Charroux; fez,* fief (n. m. s.) ; *au* pour *ou,* pronom neutre, commun avec la *Charte de Teillère.*

On y remarque *noz* et *nos* pour *nous.*

Noms propres : *Morennes* pour *Marennes.*

SYNTAXE. — Noz faimes asaveir *quar* cum au fust...

ANJOU ET POITOU.

J'ai dit (*Introd.,* p. I et II) qu'on ne pouvait pas comprendre l'Anjou dans le dialecte poitevin, tant qu'on n'aurait pas rencontré de documents angevins où figurerait le pronom neutre *ol, ou.* Cependant je crois qu'au moins une partie de l'Anjou devait relever de ce dialecte, car j'ai constaté la présence de ce pronom dans un ouvrage composé en Anjou. (*Hilarii versus et ludi,* p. 14 et 35. Lutetiæ Parisiorum, apud Techener bibliopolam, MDCCCXXXVIII.).

Avant de passer aux sous-dialectes du Sud, je dois donc compléter ce qui concerne le Nord, en citant les particularités dialectales que j'ai relevées parmi les phrases en langue vulgaire insérées par Hilaire dans quelques-unes de ses pièces latines. Elles ont d'autant plus de valeur qu'elles sont plus anciennes : elles datent de la première moitié du XIIe siècle.

Tort a *vers* nos li mestre, p. 15.

Hor ai dolor, p. 25 ; *hore* t'enci, p. 36.

Mis frère (n. s. m.).

Por *qué gei* plor, p. 25. Le pronom de la première personne au nominatif est toujours *gei.*



Lase, *cativi*, p. 27; *chative*, p. 27. *Cativi* est employé une fois; *chative*, trois fois.

Dès que mis frère est morz,

Por qué *sue* vive? p. 27, 28. *Dès que* a le sens de *puisque*, quoniam, comme dans les Sermons. Remarquez la forme *sue*. sum. Aujourd'hui encore, nos paysans disent *je seus* pour *je suis*.

Jo en ai = *gaudium inde habeo*, p. 37.

Dol en ai, p. 29.

Bais frère, p. 29, 30; *bel, bé, bais*. Le son de l'*é* ouvert était souvent figuré par *ai* dans ce dialecte. Cf. *proçais, Rayz*, (Retz), etc., de la *Charte de Bademorière*.

Des, Dieu, au voc., p. 35.

Quel domage, p. 35. Remarquez *domage* et non *damage; quel* et non *quau*.

La *sue* chose, p. 35, forme normande. L'Anjou, comme je l'ai remarqué, employait fréquemment *u* pour *o* et *ou*.

Pur qué, p. 35. Même observation.

Si ne me rent (si tu ne me rends), p. 35, et non *se*, poitevinisme.

Ol : Si ne me rent ma chose, tu *ol* comparras, p. 36. Prononcez « *t'ou* comparras ».

Hore t'*enci*, p. 36, te incito.

Quare me rent ma chose, p. 36. Cf. *quare* (p. quar) des Sermons, p. 34. L'éditeur écrit « *qu'are* me rent ma chose, que *g'ei* mis ci. » Lisez *quare*... *gei*.

Merveill, mervegle, p. 37, 38.

Tut *icei*, tut *ice*, tut *cei*, p. 38. *Tut*, forme normande; en dialecte poitevin, *tot*.

Dune, donne, 3e pers. du singulier, p. 41, forme normande.

COUTUMES DE CHARROUX (1247).

(*Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, année 1842, p. 445 et suivantes.)

La *Charte de Teillère* marque la limite extrême du dialecte poitevin au nord-ouest, où il touche à la Bretagne et à l'Anjou; les *Coutumes de Charroux* viennent du point opposé, du sud-est, où le Poitou confine au Limousin.

Le texte que nous avons n'est pas original. M. de La Fontenelle l'a publié sur la copie faite par dom Fonteneau. Cependant cette copie me semble suffisamment exacte, et elle peut servir à déterminer les caractères principaux du sous-dialecte de Charroux.

On voit bien vite qu'il appartient à la même famille que la langue des Sermons, mais avec une teinte méridionale plus accusée. La finale mi-muette *a* y est bien plus fréquente. On y rencontre même deux formes tout à fait provençales : *jurar, appelas,* « appellatus ».

PARTICULARITÉS. — *Orthographe.* — 1° *Y* remplace souvent *i* : *veyquirent, approcey, confirmey ;* — 2° comme dans la *Charte de Teillère, eit* est quelquefois remplacé par *et : parleret, feret ;* d'autres fois par *oit,* comme dans les Sermons ; — 3° le son mouillé est marqué par *h* après une consonne : *senhorie,* 6 (1) ; *alhors,* 10 ; *veilhe,* 47 ; — 4° *eu* alterne avec *au : queus,* les *quaus.*

Grammaire. — L'article est le même que dans les Sermons, sauf le génitif du singulier et celui du pluriel, qui sont toujours *deu, deus.*

La déclinaison n'offre rien de particulier, si ce n'est que les règles des cas ne sont pas toujours fidèlement observées, ce qui peut être la faute du copiste. Cependant la règle que j'ai indiquée pour les noms et les adjectifs féminins n'est pas violée : Lor *possessions* serant quites ; les cosdumgnes seront *estables* et *durables.*

Parmi les pronoms, il faut citer *seis* (2) : « se ipsos », et *equeste, qite* et *quite* : si il *seis* tornoant, 11.

---

(1) Les chiffres indicatifs placés à la droite des mots cités renvoient aux différents chapitres. Il y en a 52.

(2) Peut-être faut-il rapprocher de ce mot *ques* de la *Chanson de saint Alexis :*

> Quer or est s'aname de glorie replenithe
> Ço ad *ques* voit, nient [ne]n est à dire.
> (Str. 123.)

Id habet *quod ipsum* voluit.

La conjugaison offre quelques particularités ; la principale consiste dans l'emploi prédominant de la finale *ant* pour *ont* à la 3e personne du pluriel. Cette habitude s'est conservée dans nos patois. On ne peut rien dire de la 1re personne du pluriel *om* ou *ons*, car il n'y a pas un seul verbe employé à cette personne.

Eret ne sert que pour l'imparfait. On a déjà vu que les Sermons emploient *eret* pour l'imparfait, *ert* pour le futur. Cette seconde forme ne figure pas dans les *Coutumes de Charroux.*

La 3e personne du singulier de l'imparfait du subjonctif est souvent un décalque exact de la forme latine *isset, asset : murrisset* (deux fois), 14; *aportasset,* 6. On peut dire qu'elle est plus usitée que la forme abrégée *ist.* Quant à la finale *ast,* on n'en trouve pas un seul exemple.

Fautes du copiste : *Lors, leurs,* 11; *eulx,* 4; *leur seigneur,* 4; *leur,* 9; *celicy,* 13, etc.

VOCABULAIRE :

Acens (à léau), 50; *accensement* (obl. m. s.), 50.

Achatarant, achèteront, 52.

Acia (?), terme de mépris, 37.

Alhors, ailleurs, 10.

Apertrait, adpertractus, 6 : Et par ço si vin eret *apertrait* defors, ne se doit arrester de vendre.

Aportasset, apportât, 6.

Appelas, appellatus, 38.

Approcey, lisez *approvey,* j'approuvai.

Aucus, plusieurs fois, pour *aucuns.*

M. Conrad Hofmann, dans son édition de l'*Alexis* (München, 1868), écrit ainsi ce vers :

Ço ad que s'volt, nient n'i est à dire.

Cette leçon paraît plausible ; cependant elle aurait besoin d'être confirmée par un exemple authentique de *vouloir* employé comme verbe réfléchi avec un complément direct. Je ne crois pas qu'on ait rencontré ni qu'on rencontre jamais d'expressions comme celles-ci : J'ai ce que je *me* veux, tu as ce que tu *te* veux, il a ce qu'il *se* veut.

Augent, subj. présent, 3e pers. du pluriel, du verbe *aller*.

Avec : Eço que il aveit promis à rendre de son muble *avec,* 40.

Avi (?), avec : Ne doit estre mariée si non *avi* la volunté et au conseil de ses amys, 11.

Aver : prés. ind. *ay* (habeo), 52; *ha,* 5; *avant,* 7; — impf. indic. *havé* (habebant), 11; *aviant* (habebant); — fut. *aurant,* 7; — prés. subj. *aviet,* 11; *ayet,* 13; — condit. *oret,* 21; *auriet,* 25.

Avoterre (obl. m. s.), le crime d'adultère, 32; *avoitres* (n. s. m.), l'homme adultère, 8.

Bals (n. s. m.), *bal* (obl. s. m.), bail, 42.

Biengent, viennent (subj. présent), 38.

Blat, blé (obl. s. m.), 52.

Borzeis, borzès, 10.

Bourt, bourg (obl. s.).

Boys (de biron) (?).

Censaus (ons... de Charros), 45.

Ceus pour *ceaus.*

Charnage (obl. s. m.), 47.

Clains (n. s. m.), plainte, 28; *clain* (obl. s. m.), 24.

Cobe, coup (obl. m. s.); *coubes* (obl. pl.), 37.

Codumgne, condugne, cosdugne, coutume.

Cognogue, 19; *conogue* (participe passé f. s).

Coma, come, devant un nom, 16, 20.

Coms, conts (n. m. s.); *comte* (obl. m. s.).

Conventus, convencus, 34, 36.

Conduret, conduirait, 4.

Corris (la monnoye qui), 33.

Courable (en monnoye), 28.

Couriant (impf. ind.), curabant : Si *couriant* aucune chose de fiei, 21.

Court, cour (obl. s. f.), 25.

Dampnés (à mort) (n. m. s.), 44.

Defailhement (de rendre) (obl. m. s.), *defailhe* (obl. f. s.), *defailhir* (de droit) (n. m. s.), 54.

Deptres, débiteur (n. m. s.), 19; *deptor* (obl. pl.), 19.

Dera, donnera, 28.

Destreit (obl. m. s.), 7. Même sens que dans la *Charte de Teillère.*

Det, deit, doit.
Diget, dige, deget (prés. subj.), 37.
Disma, 9; *diesme, desmier* (n. pl. m.), 9.
Durant, durent, 52.
Eço, ce, 21.
Egaulment, 12. Il y avait très probablement *egaument* dans l'original.
Eiters, excepté, 36. Cf. *esters* des Sermons.
Emparoet, s'emparait (actif) : Li sires *emparoet* son fiei, 21.
Enfans (n. s. m.) pour *enfes*, 13. *Enfans* est une exception à ce cas; du reste, on lit *enfes* au nom. singulier un peu plus loin, 14.
Enssament, ensement, 17.
Entretandis, 4.
Equeste, cette; *equi*, ici, 4; *equil, equelle*. Dans les Sermons, *cil, celle*.
Esmogut, participe passé de [*esmover*], 28. Peut-être faut-il lire *esmolut* : Qui glaive *esmogut* traira vers autre.
Estay (participe passé du verbe *estayer*) : Tos hom qui est *estay* à-Charros, 23.
Estober, falloir, avoir besoin, besoin : Etau senhorie a li coms ob l'abé que si home le devant siegre par son *estober*, de si que à la Viangue (l. Viangne, la Vienne). — Et quant li aurant mestier par tan (l. tau) *estober*, etc., 7.
Estre, extra : *Estre* son gré, 43.
Estuse (s'), s'excuse, 38. Nos paysans diraient « i *s'estiuse* ».
Etaus (n. f. p.), *étau* (obl. f. s.). Dans les Sermons, *itaus*.
Faire, foire (f. s.), 48.
Fame, famme, femme, femma.
Fausses (f. p.). Dans les Sermons, *fauses*.
Fazait; faziant, 21; *fasiant*, 4; *ferant*, 20.
Fermailhe : Si hom fait *fermailhe* au seigneur, 39.
Ferus, feris (n. s. m.), 28, 35; *ferit* (obl. m. s.), 37.
Fief (obl. s. m.), 21.
For, forst, hors, 22, 24.
Forcier, 5.
Four (obl. m. s.), 22. Sermons, *for* et *forn*.
Gage (obl. s. m.), 9.

Gaygne (il) (ind. prés.), 16.

Geira, gira, 11.

Herbergement et *herbargement* (obl. m. s.).

Huchée, criée : Si faire *huchée* ne eret, 48, « si foire criée n'était. »

Itront, futur de *issir,* 50.

Jour (obl. s. m.), 29. Sermons, *jor.*

Jurar, jurer.

Larroncins (n. s. m.), 8.

Lay, là.

Legues, lieues (f. p.), 48.

Lict, lit (obl. s. m.), 15.

Liey (elle), 17; *luy, ley, loi* (elle), 24, 27, 43.

Mariage (obl. s. m.) : Il gaygne tot le *mariage* qui li fut promis, ço est assaver lo mueble, 16.

Mauthoste, maltôte (f. s.), 31.

Mazeliers (obl. m. p.), 47.

Mesme, 4, 44; *meyme.* Sermons, *meisme.*

Mietroit, mettrait, 21.

Moldre, moudre; *molin* (obl. s. m.), 22.

Monstrer, 19. Sermons, *mostrer.*

Muble, 40, et *mueble.*

Mueys, muids (obl. p.), 5.

Muret (prés. subj.), 42; *murrist,* 13; *murrisset* (deux fois), 14 (impf. subj.); si il *muriet* (mourait), 17.

Murtres, meurtre (n. m. s.), 8.

Nacus, né (n. s. m.) : Quant il a *nacus,* 13.

Ne et *ni* alternent. Ce dernier est probablement du fait du copiste.

Negus, negun, 7, 9.

No pour *non.*

Ocle, oscle (obl. m. s.), 12, 17.

Oet, audiat, 13.

Ora, heure, 17.

Oultre, 7. Sermons, *outre.*

Ozesset, osât, 6; *ozessant,* osassent, 4.

Paciziablement, paisiblement, 51.

Pais (f. s.). Sermons, *paiz.*

Partengu, partic. passé (obl. m. s.), tenu, gardé, 51.

Paumée, l'action de frapper dans la main : Si aucuns fait *paumée* ob aucun, et puis ne la tient, 39. Cette coutume de conclure un marché en frappant dans la main du vendeur ou de l'acquéreur subsiste toujours dans les campagnes.

Peugnore, pignus, gage (?) : Si en donnera boni (sic) *peugnore,* 45.

Plaidoier, plaider (infinitif), 24.

Plan (sagrament), 27.

Plas, placet; *plera,* 20.

Poiet, impf. ind. de *pouvoir; pouent,* peuvent; *pognussent* (l. *poguussent ?*) pour *pogussent,* 4, 19, 4.

Prèèra, prière, 11.

Preniant, prenaient, 11.

Puat, putuais, terme de mépris (obl. m. s.), 37.

Queus, ceux : Si aucun hom de *queus* au comte, 4.

Quiqui, quisquis, 6.

Quite (mesme seignourie), cette même..., 4, et *qite* meyme senorie a li abes, 1. L'éditeur écrit « et *gité* meyme senorie *à* l'abbes. »

Recor (li), recours (n. s. m.), 44.

Renda, 18; *rente,* 17.

Reviant, revient, 50.

Sagrament, serment (obl. m. s.), 2.

Sans, sanus : Se set *sans* de teu crime, 37.

Sans, sanctos : Jurer sus *sans,* 40.

Sau (la), sel (obl. f. s.), 36. Ce mot se retrouve dans les patois sous la même forme et avec le même genre. De là viennent *saumâtre, saunier,* etc.

Scit, soit : Si clains en vient au seigneur, et o *scit* provó, 28. Plus loin, *siet,* 51.

Sazies, saisies, 23.

Se pour *si* (une fois), 2.

Segue, poursuite judiciaire (?) (f. s.), 46. L'éditeur lit *segne.*

Seignourage (obl. m. s.), 19.

Sen, sens, sans, 6.

Senhor, seigneur (obl. m. s.), 19.

Serient, seraient, 2. Prononcez «*seriant*».

Si pour *sis* : *Si* filx, 1.
Siegre, suivre, 7. Sermons, *segre*.
Sobisset, subissait, 6.
Solament, seulement, 13.
Sons (n. m. s.), suus, 8.
Survens, serviteur (n. s. m.), 26. Sermons, *sirvenz*.
Tan (par), nonnunquam, 7. Sermons, *par tens*.
Tangudes, fermes (?), 33.
Teneton : Tous hom de Charros qui glaive esmogut traira vers autre en *teneton*, 28. Je pense qu'il faut lire *tençon*, querelle.
Tenguirent, tinrent. Ne se trouve pas dans les Sermons.
Ters, tiers (obl. m. s.), 12. Sermons, *terz*.
Tornoant, tournaient, 2. L'auteur des Sermons aurait écrit *tornoent*.
Tos pour *taus* (n. m. s.), 2.
Tos, tous (obl. m. p.); *tous*, totus; *tota*, toute.
Treisseit, violait, littéralement *dépassait*, transibat, παρέβαινε (?) : Et si cil qui tient chose à cens o accensset à autre, et il *treisseit* cens, 50.
Tregu, tributum : La seignourie reviant à celui qui a *tregu* (attributum) le cens, 50, « à celui qui a concédé le cens. »
Uzages, usages (obl. m. p.), 1..
Vacines, voisines, 9.
Vencus, venu (n. s. m.), 29. Sermons, *vengus*.
Venda, vende, vente, 9; *vendez*, ventes, 9.
Vendier (li), vendeurs (n. m. p.), 9.
Veyquirent, véquirent, 9.
Vigoraus (hom), 29.
Vita, vite, vie, 17, 13.
Voguissant, vouldra, 9, 22.
Noms propres : *Henriefs* (n.), — *Henry* (obl.), — *Richart* (obl.), — *Hugues* (nom.) *de Lesignen, Lesignan*, — *Viangne* (Vienne), — *Saint Martin* (obl.), — *La Marche*, — *Engevin* (deners d'), — *Audebers* (nom.), — *Nadau* (Noël) (obl.).
Syntaxe. — *Prépositions*. — Il les conduret *en* leur seigneur, 4, « *vers* ou *chez* leur seigneur. »
Conjonctions. — *Si que no* pour *sinon*, 4.

Après *mas* ou *mès*, magis, accompagné d'une négation, *que* ne s'exprime pas toujours et est remplacé plusieurs fois par *quat* :

Li hom de Charros n'en devent faire au seignor *mas* — ço que il faziant, 21. Il n'en doit son gage *mès* — LX sol. et I denier d'Engevin, 31.

Tos hom vigoraus de Charros qui en batailhe seret vencus (venu) ne deit donner de gage *mas quat* LX sol. et I denier d'Engevin, 29, 30, 32, 33.

Mas suivi de *que* et d'un verbe a le sens de *excepté que* : Ja dreit n'en fera, *mas que* cil qui aura fait lo claim donra au seigneur III sol. de desgage, 38.

Nombres. — Equeste meyme codumgne a li tos (talis) homes à l'abbé, se il *preniant* famme, 11.

Pronoms. — Exemple de *qui* absolu (si quis) analogue à celui que j'ai signalé dans la syntaxe des Sermons : E eço lor doit garir li coms, *qui* (si quis) force lor i feroit e lor mietroit, 21.

Anacoluthe; ellipses. — Quar o est sons li murtres, li larroncins, la femme forcée et *deu* fausses mesures, 8. — Si d'aucun homme ou d'aucune fait Dex son commandement que muret et cesset, *ses fils o ses filhes,* s'il les a et ses autres choses en bal, cil à cui li bals sera commandez, le deit aver et tenir en paiz, 42.

Explétifs (*mots*). — Et que *il* deit lor faire tenir léanz *li sires* de la ville, 36.

Confusion. — Et il fieret celuy de sa main qui l'appelloit, 37. — Il en deit aveir III sol. de la monnoye qui cort de desgages, 40.

Modes. — Il s'estuse qu'il n'o *ayet* dit, 38. Emploi du subj. conforme à ce que nous avons signalé dans la syntaxe des Sermons. (Voir *Modes.*)

Temps. — 1° Temps présent suivi d'un temps passé :

Et si o avient que la fame *ayet*..., que l'on l'*oet* crier, et li enfans *muere* avant la mère, et ele *murrist* après, 13. — Dementre que cil qui le *vodroit* vendre *ozesset* jurer, 6.

2° Temps passé suivi d'un temps présent :

Si aucuns se *mariet* (se mariait)..., et la femme *murrisset* sans her, il *gaygne* tot le mariage, 16. — Si aucun home *appelloit* autre larron..., et *diget*..., o *deget*..., et *dige*, 37.

SOUS-DIALECTE DE L'ANGOUMOIS.

Le sous-dialecte de l'Angoumois est représenté par trois chartes écrites, l'une au XII[e] siècle, la seconde en 1260, l'autre en 1270. J'y joins la copie, faite pour le président Bouhier, d'une charte écrite en 1262.

La première est malheureusement très courte. Je l'ai déjà publiée à part (1). J'ai expliqué que, quoique écrite dans la première moitié du XII[e] siècle, elle est au moins du onzième.

Ego Landricus Ioffre lort que ego cōprei de Elias Gaeli abloutreement de sua uxore post mamort lodo sc̄o Petro (2), esters does reges de ios e una de sus. Et hoc ē. meum signū. *S.* Arnaut Timos (3). *S.* Arnaut Bezzareza. qui ouirent euuiren.

Ego Landricus Joffre l'ort que ego comprei de Elias Gaeli, ab l'outréement de sua uxore, post ma mort lo do sancto Petro, esters does règes de jos e una de sus. Et hoc est meum signum. Arnaut Timos. Arnaut Bezzareza qui o virent e uviren.

Il faut remarquer d'abord la tournure toute latine des phrases, et surtout le mélange du latin et de la langue vulgaire. Dans la première, le sujet et le complément sont mis côte à côte, et le verbe principal *do* est renvoyé presque à la fin, après une incidente assez longue.

PARTICULARITÉS. — *Comprei*, *j*'achetai. La finale se rapproche de celle des verbes approuver et confirmer, appro*vey*, confir*mey*

---

(1) *Charte en langue vulgaire de l'Angoumois antérieure au XII[e] siècle,* par A. Boucherie, 1867.

Cette charte fait partie du cartulaire du chapitre cathédral d'Angoulême.

(2) La cathédrale d'Angoulême est dédiée à saint Pierre.

(3) *Bessareza,* Bécheresse, petite localité près de Blanzac (explication due à M. de Rencogne).

(*Coutumes de Charroux*). A propos de cette terminaison *ei* pour *ai* du parf. défini, Burguy fait remarquer qu'elle était employée au XIIIe siècle dans le Berry, l'Orléanais, le Nivernais, une partie de la Champagne et de l'Ile-de-France (II, 226).

Ab, avec. *Ab,* ainsi employé dans un texte de la langue d'oïl, dénote sans doute l'influence du provençal, mais il dénote aussi une très haute antiquité et permettrait de reporter ce document jusqu'au Xe siècle. En effet, cette préposition ne se trouve (je parle seulement des textes reconnus pour appartenir à la langue d'oïl) que dans la *Cantilène de sainte Eulalie,* sous la forme *ad,* « *ad* une spede », avec une épée, dans le *Poème de la Passion* et dans celui de *saint Léger* (Xe siècle), et dans les *Serments,* « *ab* Ludher », avec Lothaire.

Dans la *Passion de saint Léger* (1), *ab* alterne avec *ob.* Cette dernière forme est précisément celle qui a prévalu plus tard, comme on l'a déjà vu, dans tous les documents écrits en Angoumois, en Saintonge et en Poitou.

Post ma mort. Pour l'emploi de la préposition latine *post* avec un mot de la langue vulgaire, comparez le vers 28 de la *Cantilène de sainte Eulalie :*

Qued avuisset de nos Christus mercit
Post la mort, et à lui nos laist venir
Par souve clementia.

Esters, excepté, comme dans les Sermons.

Does, deux (obl. f.).

Règes, sillons, ou plutôt partie creuse du sillon, b. latin, *riga.* Ce mot est resté dans le patois, mais avec le sens exclusif de « partie creuse du sillon ». Les paysans désignent la partie bombée par notre mot *sillon.* (V. *Patois de la Saintonge,* p. 80, et *Charte en langue vulgaire de l'Angoumois,* p. 7.) La terminaison en *es* muet, *does règes,* substituée à la terminaison méridionale *as,* indique sûrement un dialecte de langue d'oïl.

---

(1) Et non dans la *Passion du Christ,* comme je l'ai imprimé par erreur, p. 6.

Uviren, ouïrent. Forme poitevine analogue : *Si cum vos m'ouvez dire.* (*Pseudo-Turpin*, ms. 124, 175, r°, Bibl. n[le].)
Les autres chartes sont d'une date bien postérieure.

Deuxième charte originaire de l'Angoumois (1) (1260).

(Rampnou de Narsac (aujourd'hui Nersac) confirme la vente faite à Rampnou Masoyer.)

A tous ceus qui verran equesta charta, Arnauz Rampnou de Nareçac et Rampnou de Nareçac, soz faira, saluz et paz. Nos vos fazem assaber que Arnauz Mazoyers de Verlena, fillz deu (2) Rampnou Masoyer qui fut, ha et te et deven tenir eu et ssues her durablament de nos et de nostres herz la quarta part de la diema deu mas de Verlena eu la parrosi de Sanht Méart (Saint-Médard, près de Barbezieux) ha sicis (sic) deniers dobliez que eu et ssues her deven redra durablement à nos et à nostres herz à chaqua an dinz l'optava de la festa de sanht Micheu, et fazem assaber que nos avem outreiat et confermat durablament ou dich Arnaut Masoyer, la venda que en Peira de Vibrac nostra serorgez fit ou dich Rampnou Masoyer qui fut de la quarta part de la dicha diema et n'avem agut et receubut la venda et l'outrei et los drechurages que nos deviam aver de la venda de la dicha diema, et avem promez ou dich Arnaut Masoyer à garir durablament, eissy cum drechs ez, la quarta part de la dicha diema. En testimoni de vertat nos leu (3) avem donat equesta chartra seilada deu seu mossenhor en Robbert, ondrabla abat de Sanht-Chibart d'Engolesma, de cui senhoria nos avem et tenem le drechurage que nos avem sobra la dicha diema. Lo quaus dichz abbaz i pouset son seu à la nostra preieri san son drechurage et sa senhoria et l'outrui drech. Eycco fut fach l'an de l'encarnacio Jhuz Crist mil et dos cens et seyssanta, lo dielus avant la festa de tos sanhz.

---

(1) Cette charte et la suivante ont été publiées par l'abbé Michon dans sa *Statistique monumentale de la Charente*, p. 50.

(2) Probablement il faut lire : *d'en.*

(3) Probablement il faut lire : *l'en,* nous *lui en* avons donné, etc.

Troisième charte originaire de l'Angoumais (1270).

(Landry de Vilhonneur et sa femme reconnaissent tenir du comte d'Angoulême tout ce qu'ils possèdent dans cette ville, à l'exception de quelques maisons dont ils indiquent l'emplacement.)

A tos ceals qui hycetes letres veyront ne orront, Landrix de Vila Honor chevaliers et Hermengiarde de Saint André, sa fema salus et amor. Nos vos fazom asavoer que nos avom e tenom de nostre sire le comte de Engolesma tot tant que nos avom e tenom en la vila de Engolesma e d'environ, sans nostres meysons en qué nos estom. Ce est à savoer dès la meyson Johan le Faura enduche à la meyson Peyra de Lohent. E tenom e avom deu davant dich comte tot tant que nos avom e tenom dès Engolesma duche que à Saint Geneys de las Molières (Saint-Genis des Molières). E tot tant que nos tenom e avom dès Narsac enduche à Engolesma, à homanage plan e cinq sous de achapt. E por quoy ce sia plus ferme e plus estant, nos avom doné à mon sire le comte de Engolesma hycetes prezens letres selehées de nostres sehal. E ce fu doné le samadi davant le mey quaresma en l'encarnacion de nostre Segnhor mil e deus cens e septante anz.

On voit que la langue de ces deux documents, écrits seulement à dix ans d'intervalle et dans la même localité, est bien loin d'être uniforme. La première, on peut le dire, appartient presque exclusivement à la langue d'oc (1). Je ne m'explique cette anomalie qu'en supposant que le scribe qui a rédigé cette pièce était un Marchois ou un Limousin. Il n'est pas admissible que le sous-dialecte angoumoisin ait pu en dix ans subir

(1) On y remarque pourtant des formes usitées dans le sud de la Saintonge et du Poitou : *eu* pour *au*; *deu, seu* (dau, sceau) ; et l'emploi intermittent de l'*e* muet.

La désinence méridionale *em* pour *om* à la 1re personne du pluriel paraît même une fois dans une des deux chartes de Tonnay-Charente dont il est parlé plus loin.

un changement si considérable. Il faut donc choisir entre ces deux chartes. Pour moi, c'est la seconde qui doit être prise en considération, parce qu'elle appartient à la langue d'oïl, tout en conservant une assez forte teinte languedocienne, semblable en ceci au patois actuel des environs d'Angoulême, qui a bien quelques traits de ressemblance avec la langue d'oc, sa voisine, mais qui appartient sans conteste à la grande famille des patois de l'Ouest et du Centre, c'est-à-dire à la langue d'oïl.

Cet accord entre le patois d'aujourd'hui et le dialecte d'autrefois est à lui seul une preuve suffisante. Mais pour achever d'écarter tous les doutes, je vais analyser rapidement une troisième charte « donée et faite en Engolesme » le 2 mai 1264, c'est-à-dire quatre ans après celle que je rejette, comme n'étant pas un spécimen réel du sous-dialecte angoumoisin. Cette charte nous présente un texte où l'on reconnaît, malgré les étourderies des deux copistes qui se sont succédé (1), un vrai dialecte de la langue d'oïl et non plus un bâtard de la langue d'oc égaré en Angoumois :

La paix monsegnor Gui e Hyolent e dou comte d'Angolesme. A toutz ceaus qui verront ces presentes... saluz e pez... sachent touz... requeissoms e oüsom requis... c'est assavoir... avenoent... devoent... disoms... ayol... ayole... por cieu parties... baronie o lur apertenances totes... generau coustume du réame... per l'especiau costume... tozjors... en iceus comtez... n'avoent... puis nets (natus)... après eaus... fieus (fils)... corporaument... poioms... obéerions... rante... des queus mil e dos cent livres... les detes (dites) nostre dame e mère... tres cent... Li chasteaus o la terre tote... wit cens livres... en teu manière... du Dourat... dou Dorat... il accorront (s'accorde-

---

(1) Extrait du *Cartulare comitum pictavensium et Engolismæ*, copié aux frais du président Bouhier.

Le cartulaire lui-même était une copie des textes originaux qui appartenaient à différentes provinces (Poitou, Marche, Angoumois).

Je dois communication de ces pièces à l'obligeance de M. de Rencogne, archiviste de la Charente, qui les a fait transcrire et se propose de les publier.

ront) à fère assise... chastelanie... les parties du tems qui corit de (dès) le jor du don... nos morissom... l'on de nos (deux fois)... a volu que cil hoirs de nos cors eussent e aent icieu partie de l'eritage... contra tot... quinzene... nos seruers... nos serors... morussom... dehem (doyen)... ces lettres furent donées e fetes en Engolesme.

Puisqu'il est bien établi que la charte de 1270, à l'exclusion de celle de 1260, représente le sous-dialecte d'Angoulême, il faut y revenir et l'examiner de plus près.

Particularités. — Une chose frappe tout d'abord, c'est qu'elle a une teinte plus méridionale que les *Coutumes de Charroux,* qui elles-mêmes se rapprochent plus que les Sermons de la langue d'oc.

Orthographe. — *A* final est aussi souvent employé que l'*e* muet.

Y apparaît aussi souvent que dans les *Coutumes de Charroux.*

Gnh égale *nh* de Charroux : *segnhor*. Charroux, *senhor*.

La finale *er* ou *eir* des infinitifs devient *oer* : *savoer*.

Vocabulaire :

Asavoer, assavoir.

Ceals, ceux (obl. p. m.).

Deus, deux (obl. m.).

Dich, dit, partic. (obl. m. s.). Cf. la charte de Cognac de 1262.

Duche que à; enduche à.

Encarnacion (obl. s. f.).

Estant, stable (n. neut. s.).

Faura, artisan : Johan le Faura.

Fazom (prés. ind.).

Fema, femme (f. s.)

Homanage, hommage (obl. s. m.).

Hycetes, cettes.

Mey pour *mi* : Le *mey* quaresma.

Meyson (obl. s.); *meysons* (obl. p.).

Nostres (obl. p. f.).

Orront, oiront. C'est l'opposé de *poiront* pour *porront.*

Plan, plein (obl. m. s.).

Prezens (obl. f. p.).
Quaresma (obl. m. s.).
Quoy (et por... ce sia), pour que ce soit.
San, sans (préposition).
Savoer, savoir.
Sehal, sceau (obl. m. s.); *selehées* (partic. f. p.).
Sia, soit.

Sobre nos *sia* toz li pechez.
(*Passion du Christ,* str. 60, 4.)

Veyront, verront.
Vila, ville.

DES SOUS-DIALECTES COMPRIS ENTRE L'AUNIS ET L'ANGOUMOIS.

Ce travail ne serait pas complet si je ne disais un mot des sous-dialectes intermédiaires entre Angoulême et La Rochelle. Je ne pourrai cependant traiter cette question aussi minutieusement que je le voudrais, parce que les documents sont rares ou de mauvaise qualité. Tous ceux dont j'ai pu disposer se réduisent à cinq chartes, dont trois seulement sont originales.

Sur ces trois chartes, deux concernent Tonnay-Charente, localité très rapprochée de l'Aunis. Elles sont, l'une de 1229, l'autre de 1242. Elles ont été publiées par M. Rédet dans la *Biblioth. de l'École des Chartes,* A, t. I, p. 86 et suivantes.

La troisième charte originale est citée *in extenso* par M. Michon dans sa *Statistique monumentale de la Charente.* C'est le testament de Guy de Lusignan, sire de Cognac. Elle est datée de 1281.

Des deux chartes non originales, l'une a été prise dans le recueil de Bouhier, *Cartulare comitum pictavensium et Engolismæ.* Elle est intitulée : *De la quitance du chasteau de Jarnac* (1244). Ce cartulaire aurait sans doute fourni des matériaux excellents pour compléter le dialecte poitevin, mais le texte, tel qu'il nous est parvenu, n'offre pas assez de garanties. Néanmoins, je l'ai consulté chaque fois qu'il m'a paru avoir conservé les formes particulières à la localité où les chartes avaient été écrites.

La seconde charte non originale a été publiée par M. Mar-

vaud dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, année 1861, p. 126 et suivantes. Elle est de 1262 et concerne Cognac. Rapprochée du testament de Guy de Lusignan, elle permettra de déterminer les caractères principaux du dialecte de cette importante localité.

Jarnac (1). — *De la quitance du chasteau de Jarnac* (13 novembre 1244).

(Je me contente d'énumérer les principales particularités de cette pièce.)

... De contens qui era... de l'autra part... en tau manière... clame quitte... poet (pouvait)... devent mettre deux chevaliers qui assirunt set vins libres de rende (*deux* doit être attribué au copiste, plus loin on lit *dos* et *dous; assirunt* est encore usité dans le langage populaire de l'Angoumois) les quaus set vins libres serant... une metet... homenages... sirvenz... o sun autre fé (le copiste a lu *o sim autre fé*)... Etters cestes chouses (excepté : *esters,* Sermons ; *eiters,* Coutumes de Charroux)... nos nos accordam et dimes... de nos seias (sceau, forme fréquente dans les chartes rochelaises)... parlament... diomène (dimanche)... does parties...

Il est aisé de voir que le dialecte de Jarnac était le même que celui du reste du Poitou, mais qu'il était moins méridionalisé que celui d'Angoulême. Il en est de même de celui de Cognac, représenté par les deux documents qui suivent :

Cognac (2). — 1° *Testament* (3) *de Guy de Lusignan, sire de Cognac* (1281).

Au nom dau Père et dau Fil et dau Saynt Esperit, amen. Ge Guy de Lesignen, sires de Compnac, en ma sane memoire

(1) Département de la Charente.
(2) Département de la Charente.
(3) Ap. Michon, *Statistique monumentale de la Charente.*

et en ma bone conessence, establis et ordene mon derrier testament et mon derrier devis en cette manère. Au comencement voyl et comant que ly executor de cet mien testament tyengent et receivent et pregnent les rendes et les fruys et les issues et les profies de ma tere, de ci que à tant que mes amandes soyent feytes et mes deptes payées et mes laysses acomplies entièrement. Premièrement per la salu de l'arme de mon segnor mon père et de la moye, je lays mil e cinc cens livres à la tere d'outre mer... Encore lays à frère Guy de l'ordre daus frères menors mon frère cent sous, tant com il vivra, à payer chacun an pour ses vestures et pour ses autres besoyns... Et laysse à pouvres maynagiers et à pouvres puceles mariées pour la salu de m'arme mil livres à payer et departir par les mayns de mes exequtors, par enssi com il veront que sera profies à la salu de m'arme, etc.

2° *Charte de Guy de Lusignan, sire de Cognac, de Merpins et d'Archiac, en faveur de la ville de Cognac* (1262).

(Quoique ce document soit antérieur au premier, je ne le mets qu'en seconde ligne, parce qu'il n'est pas original et que le texte se ressent du peu d'exactitude de celui qui le premier l'a transcrit. Je me contente d'indiquer les formes qui me paraissent authentiques.)

Particularités. — *Orthographe.* — L'*y* figure moins souvent que dans le testament de Guy de Lusignan. La diphthongue *eu* alterne avec *au* : les *queus, iceux;* en *tau* manère.

Grammaire. — Le pronom neutre est écrit *au* pour *ou*. On lit aussi *eos* pour *eaus,* eux. — La finale *oms* (1re pers. du pluriel) alterne avec *ons,* mais je soupçonne que celle-ci est du fait du copiste. — La finale *ont* (3e pers. du pluriel) est remplacée par *ant,* comme dans les *Coutumes de Charroux : disant, diffendant, afermant.* — La 3e personne du pluriel de l'imparfait est souvent *éent : poséent, menéent, aferméent.* On rencontre aussi les finales *oyent, oient.* — A l'imparfait du subjonctif, *ess* remplace *ass : ostessoms, laissessoms.*

Vocabulaire :

Artigles, articles. Cf. *sègle,* siècle dans les Sermons.

Daus, deux.

Diche, dite ; *dichs, diz* (obl. p. m.) ; *dich, dict* (obl. m. s.).

Greger, grever.

Hont, ils ont. Cf. *ha,* Sermons.

Manifez, manifestus.

Preindre, prendre.

Puchet, puisse ; *puchant,* puissent. Cf. *puschez,* Sermons.

Vossissions, voulussions. Je crois qu'il faut lire *vossissoms.* La forme pure serait *voguissom.* Il est d'autant plus étonnant qu'elle ait disparu de ce texte, qu'on y rencontre les formes allongées *ogu, venguirent, voguismes.*

Tonnay-Charente (1). — *Deux chartes originales.*

Ces deux chartes relatives à Tonnay-Charente servent de trait d'union entre l'Aunis et la Saintonge. En voici les particularités les plus saillantes :

Première charte (1229) :

Aumoune... ceos... nos avons (la 1re pers. du pluriel prend ici, par exception, la terminaison *ons* au lieu de *om*)... al sainte maison... de l'oume (ormeau : un des faubourgs d'Angoulême s'appelle le faubourg de *L'Houmeau,* l'oumeau)... jusque aus ouches de l'ospitau... remaignéent... vendues e otreeies... por xxx libres... ge... qui avée... la meité d'au terrage... ge poée (je pouvais)... preames e requisimes... feu (fief) (obl. m. s.) ... la terre ereit (erat)... apousast son saiau... nen puisseit estre (subj. présent).

Deuxième charte (1242) :

Ceos... ot l'otrei e ot la volunté (*ot* au lieu de *ob,* forme exceptionnelle)... de ceo meisme Taunay... mon nevou

---

(1) Charente-Inférieure.

(neveu) (obl. m. s.).... ge aveie... au chasteu... il aguirent... .v. sol... de gatge... e leireth mei (liceret mihi) ou mes hers venger sor les chouses de la vile de Fontsèche (*venger*, réclamer, *vindicare*), tant que ge ou mi her aguissem... chartre saieleie e confermeie... segnour...



CHRONIQUE

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1871-1872

RÉUNION ANNUELLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE EN 1872.

Les sections d'histoire et d'archéologie, ayant décidé qu'elles ne décerneraient pas de prix en 1872, n'ont pas pris part, cette année, aux réunions de la Sorbonne. Seule, la section des sciences a ouvert ses séances le 1er avril, sous la présidence de M. Le Verrier.

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES EN 1870, 1871 ET 1872.

Antiquités de la France.

L'Académie a décerné en 1870 :

La 1re médaille à M. Auguste Moutié, pour son ouvrage intitulé : *Chevreuse. Recherches historiques, archéologiques et généalogiques* (manuscrit) ;

La 2e médaille à M. Ernest Desjardins, pour sa *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger* (Paris, 1869, 1 vol. in-8o) ;

La 3e médaille à M. A. Joly, pour son édition de *Benoît de*

Sainte-More (Paris, 1870, 1 vol. in-4°) et son étude manuscrite sur le *Roman de Troie.*

Des mentions honorables ont été accordées :

1° A M. Joseph Guyot, pour sa *Chronique d'une ancienne ville royale, Dourdan, capitale du Hurepoix* (Paris, 1869, in-8°);

2° A M. Ed. Flouest, pour sa *Notice archéologique sur le camp de Chassey* (Saône-et-Loire) (Chalon-sur-Saône, 1869, in-4°);

3° A M. Émile Agnel, pour son ouvrage : *De l'influence du langage populaire sur la forme de certains mots de la langue française* (Paris, 1869, 1 vol. in-8°);

4° A M. E.-G. Rey, pour son édition des *Familles d'outre-mer,* par Du Cange (Paris, 1869, in-4°);

5° A M. Du Fresne de Beaucourt, pour ses trois brochures intitulées : 1° *Charles VII et Agnès Sorel* (Paris, 1866, in-8°); 2° *Le Meurtre de Montereau* (Paris, 1868, in-8°); 3° *Les Chartiers* (Paris, 1869, in-4°);

6° A M. l'abbé Bernard, pour son ouvrage sur les *Origines de l'église de Paris. Établissement du Christianisme dans les Gaules. Saint-Denys de Paris* (Paris, 1870, in-8°);

L'Académie a décerné en 1871 :

La 1re médaille à M. l'abbé Clouet, pour son *Histoire de Verdun* (Verdun 1870, 3 vol. in-8°);

La 2e médaille à M. Guillaume Rey, pour son *Architecture militaire des Croisés* (in-4°, 1870);

La 3e médaille à MM. Beaune et d'Arbaumont, pour leur ouvrage sur les *Universités de Franche-Comté* (1 vol. in-8°, 1870).

Des mentions honorables ont été accordées :

1° A M. Longnon, pour ses divers mémoires sur les *Pagus de la Gaule;*

2° A M. l'abbé Chapotin, pour son *Histoire du collége de Dormans-Beauvais* (in-8°, 1870);

3° A M. Léon Pigeotte, pour son *Étude sur la construction de la cathédrale de Troyes* (in-8°, 1870);

4° A M. Max. de Ring, pour son ouvrage sur les *Monuments celtiques de l'Alsace* (in-folio, 1870);

5° A M. Em. Mabille, pour ses trois mémoires sur les

Comtes d'Anjou, à l'époque carlovingienne, l'*Invasion des Normands en Touraine* et les *Grandes familles de l'Aquitaine ;*

6° A M. Louis REVON, pour ses *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie* (in-4°, 1870).

Prix de numismatique.

Le prix de numismatique (fondation de M. Allier de Hauteroche) a été décerné en 1870 à M. F. FEUARDENT, pour son livre intitulé : *Égypte ancienne*, 1re partie (*Monnaies des rois*) (Paris, 1869, 1 vol. in-8°).

Le même prix est décerné en 1871 à M. le baron D'AILLY, pour son livre intitulé : *Recherches sur la monnaie romaine jusqu'à la mort d'Auguste* (Lyon, 4 vol. in-4°, avec 43 planches).

Prix fondés par le baron Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent.

L'Académie a décerné, en 1870, le premier de ces prix à M. Siméon LUCE, pour le tome Ier de son édition des *Chroniques de Froissart*, en deux parties (Paris, 1869, 2 vol. in-8°).

Elle maintient le second prix à M. DE CHANTELAUZE, pour l'ouvrage dont le titre suit : *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, etc., *par Jean-Marie de la Mure, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Montbrison portant la date de 1670, revue, corrigée et augmentée de nouveaux documents et de notes nombreuses*, etc. (Lyon, 1860-1868, 3 vol. in-4°).

L'Académie a décerné le premier de ces prix, au concours de 1871, à M. Edgard BOUTARIC, pour son ouvrage intitulé : *Saint Louis et Alfonse de Poitiers, étude sur la réunion des provinces du Midi et de l'Ouest à la couronne, et sur les origines de la centralisation administrative* (1 vol. in-8°, 1870).

Elle a maintenu le second prix à M. DE CHANTALAUZE, pour son *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, etc. (1860-1868, 3 vol. in-4°).

Antiquités de la France.

L'Académie a décerné en 1872, dans sa séance du 20 décembre, les prix suivants :

La 1re médaille à M. Paul Meyer, pour ses deux ouvrages intitulés : 1° *Les derniers troubadours de la Provence,* d'après le chansonnier donné à la Bibliothèque nationale par M. Charles Giraud ; 2° *Documents de la littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne;*

La 2e médaille à M. l'abbé C. Chevalier, pour ses *Origines de l'église de Tours, d'après l'histoire;*

La 3e médaille à M. Bonvalot, pour ses *Coutumes de la Haute-Alsace, du val d'Orbey, de l'Assise et du val de Rosemont.*

Des mentions honorables ont été accordées :

1° A M. Gabriel Monod, pour ses *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne;*

2° A M. René de Maulde, pour son *Étude sur la condition forestière de l'Orléanais au moyen âge et à la Renaissance;*

3° A M. Bouquet, pour ses *Fastes de Rouen, poème latin, par Hercule Grisel;*

4° A M. Darsy, pour ses *Bénéfices de l'église d'Amiens;*

5° A M. l'abbé C.-U.-J. Chevalier, pour ses *Ordonnances des rois de France et autres princes souverains, relatives au Dauphiné,* et son *Inventaire des archives des Dauphins du Viennois à Saint-André de Grenoble en 1346;*

6° A M. Rœssler, pour son *Essai de classifications archéologiques et monumentales, arrondissement du Havre* (manuscrit).

Prix de numismatique.

Le prix de numismatique, fondé par M. Allier de Hauteroche, a été décerné à M. Chautard, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, pour son ouvrage intitulé : *Imitation des monnaies au type esterling, frappées en Europe pendant le XIIIe et le XIVe siècle.*

Prix Gobert.

L'Académie a décerné le premier prix à M. Gaston Paris, pour son ouvrage intitulé : *La Vie de saint Alexis, poème du XIe siècle, et renouvellements des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, publiés avec préfaces, variantes, notes et glossaire;*

Le second prix à M. Léon Gautier, pour son ouvrage intitulé : *La Chanson de Roland.*

Prix Bordin.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix proposé en 1872 la question suivante : *Faire l'analyse critique et philologique des inscriptions himyriates connues jusqu'à ce jour.* L'Académie, à titre d'encouragement, a accordé à l'auteur du mémoire unique, M. Joseph Halévy, une somme de 2,500 fr.

Prix de La Fons-Mélicocq.

L'Académie, pour la première fois, a décerné le prix à M. É. de Lépinois, pour son ouvrage intitulé : *Recherches historiques et critiques sur l'ancien comté et les anciens comtes de Clermont et de Beauvoisis, du XIe au XIIIe siècle.*

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE AUX OUVRAGES HISTORIQUES POUR LES ANNÉES 1871 ET 1872.

L'Académie française, dans sa séance publique annuelle du 8 août 1872, a décerné les prix suivants :

Prix Montyon, année 1871.

Un prix de 3,000 francs à M. Ollé-Laprune, professeur de philosophie au lycée de Versailles, pour son ouvrage intitulé : *La Philosophie de Mallebranche,* etc.

Un prix de 1,500 francs à M. Faure, pour son ouvrage intitulé : *Antoine de Laval et les écrivains bourbonnais de son temps.*

Prix Gobert, années 1871 et 1872.

Grand prix à l'ouvrage de feu M. Pierre CLÉMENT, intitulé : *Lettres, instructions et mémoires de Colbert.*

Second prix à M. Ernest MOURIN, pour son ouvrage intitulé : *Les Comtes de Paris, histoire de l'avénement de la troisième race.*

Prix Bordin, année 1872.

Prix de 3,000 francs à M. Jules GAUTHIER, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de Marie Stuart.*

Prix Thérouanne, année 1871.

A M. CHALLAMEL, pour les sept volumes publiés des *Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours.*

Année 1872.

A M. REYNARD, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, pour son ouvrage intitulé : *Mirabeau et la Constituante.*

LA PART DU DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE DANS LA DISTRIBUTION DES PRIX DE VERTU FONDÉS PAR M. DE MONTYON.

Le livret des prix Montyon, publié en 1872 pour les années 1870, 1871 et 1872, a été particulièrement intéressant pour nous, car il nous fait connaître qu'à la date du 23 novembre 1871, l'Académie française, dans sa séance publique, a décerné, pour l'année 1870, un prix de 1,000 francs à une de nos compatriotes, Marie-Félicie NORMAND, de Cognac. Nous regrettons seulement de ne pouvoir rappeler ici les bonnes actions qui ont mérité à cette dame la récompense qu'elle a obtenue, tous les dossiers qui avaient été réunis à ce sujet ayant été détruits

lors de l'invasion allemande, ainsi que le rapporte M. Legouvé, directeur de l'Académie, dans l'allocution qu'il a prononcée devant la Compagnie, à l'occasion de la distribution des prix.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que le département de la Charente a été honoré de semblables récompenses dans la personne de l'un de ses enfants. Depuis 1819, date de la première distribution des prix de vertu, jusqu'en 1870, cinq autres habitants de notre pays ont obtenu des prix. Il nous a paru intéressant et d'un bon exemple de rappeler ici leurs noms et de reproduire les parties des rapports de MM. les directeurs de l'Académie qui font connaître les actes vertueux pour lesquels nos compatriotes ont été récompensés.

1° En 1845, Pierre Plaignaud, de Mansle, a reçu un prix de 2,000 francs.

« Pierre Plaignaud, dit M. Dupin, dans son rapport à l'Académie, fils d'un cultivateur, né à Mansle, département de la Charente, est un brave militaire qui appartient à la gendarmerie de la marine, et dont la conduite comme soldat a toujours été louée par tous les chefs sous lesquels il a servi.

« Le 23 juillet 1842, il se trouvait en surveillance à Libourne, sur les bords de la rivière de l'Ile. Un enfant de treize ans, nommé Dumon, qui s'était hasardé sur une gabare, tombe à l'eau; Plaignaud s'élance après lui; un courant rapide entraînait la victime; Plaignaud livrait une lutte désespérée pour la lui arracher; le père de l'enfant courait éperdu sur la rive, en proie à des alternatives d'espérance et de terreur; mais lorsqu'il eut vu le nageur plonger, replonger, recommencer encore, s'obstiner de nouveau, toujours en vain, sans pouvoir s'attacher même à un cadavre; lorsqu'il le vit enfin, perdant ses forces, revenir, se jeter tout épuisé sur la berge, le père désespéré ne veut pas survivre à son fils, et se précipite lui-même dans le fleuve. A cette vue, Plaignaud se ranime, sa vigueur lui est revenue, il est encore au milieu de l'eau : cette fois, il n'a pas seulement à lutter contre les flots, mais à se débattre contre un homme qui repousse son secours; plus heureux, toutefois, pour celui-ci, il le ramène malgré lui à la vie.

« Le 12 janvier 1843, la Dordogne avait débordé, ses eaux

avaient envahi plusieurs communes : un villageois, aux approches de la nuit, accourt en hâte au bureau du port; une maison dans le palus d'Arvayres est presque engloutie; les habitants, réfugiés sur le toit, appellent du secours! A ce récit, Plaignaud s'émeut; il se jette seul dans une frêle yole, et, malgré l'obscurité profonde, malgré la tempête qui sévit avec violence, il arrive au but et ramène au rivage ceux qu'il avait été recueillir.

« Pendant cinq jours et cinq nuits, il n'a pas quitté ces lieux de désolation, se portant sur tous les points d'où partaient des cris de détresse, sauvant à la nage une femme infirme âgée de soixante-trois ans, oubliée dans son lit; un mari avec sa femme, un père avec son petit-fils, plusieurs autres encore. Les personnes que dans ce désastre il a ainsi préservées d'une mort presque certaine sont au nombre de sept (1). L'Académie accorde à Pierre Plaignaud, que d'autres vertus recommandent encore à son choix, un prix de 2,000 francs. »

2° En 1854, Madeleine Grobot, épouse Naud, a reçu un deuxième premier prix de 1,500 francs.

« L'autre premier prix, dit M. de Salvandy, rapporteur de l'Académie, trouve chez Madeleine Grobot, d'Angoulême, le même courage, le même oubli de soi, pour tout dire, la même vertu; l'unique différence, c'est qu'elle a consacré le trésor de son zèle et de sa résignation incomparables aux membres de sa nombreuse et indigente famille. Son père meurt, il y a quarante-cinq ans, laissant onze enfants à la charge de leur mère, qui devient folle, trop réellement folle de douleur et d'épouvante devant ce fardeau. L'aînée des enfants est l'intrépide Madeleine. Elle a seize ans à peine. Mais elle a grandi dans une foi vive, seul et heureux patrimoine des onze orphelins.

« Elle voit le fardeau d'une âme plus soumise et plus courageuse que sa mère, malgré cet affreux accident qui vient le rendre plus douloureux et plus lourd. Elle l'accepte sans

(1) Faits attestés par le président du tribunal, le procureur du roi, le curé, plusieurs autorités militaires et un grand nombre d'habitants notables de Libourne.

hésiter, tel que Dieu l'a fait. Elle sera la mère de famille de tous, y compris sa mère, qu'elle ne consent pas à livrer aux soins de la charité publique. Elle ne veut pas l'éloigner d'elle. Aujourd'hui encore elle la conserve sous son humble toit, âgée à présent de quatre-vingt-huit ans, et ne sachant pas ce que, depuis quarante-cinq années, sa fille a fait pour elle. Pendant ce temps-là, elle élève ses frères, ses sœurs par son travail. Elle fait mieux que de les élever; elle les élève religieusement, saintement; elle les fait à son image, tous croyant en Dieu, tous travaillant pour l'œuvre commune. Elle les établit, elle les marie, pauvres, mais honnêtes, laborieux, estimés. Quand sa tâche est terminée, alors seulement elle pense à elle-même, ou plutôt, non! C'est à un autre, à un galant homme qui l'aimait depuis vingt ans, qui était resté fidèle à cet amour par admiration pour tant de vertus, et dont elle n'avait pas accepté le dévouement tant que sa tâche n'était pas finie, de peur de se laisser distraire par de nouveaux devoirs des premiers de tous. Alors donc elle consent; elle a trente-sept ans. Naud l'attendait toujours. Elle met pour condition qu'ils garderont la vieille mère et seront deux à soigner sa longue enfance. Depuis vingt-trois ans, cette condition est fidèlement remplie. Nous remarquons que Madeleine était née pendant la Terreur, quand le prix Montyon disparaissait avec tout le reste. C'eût été le cas de le rétablir pour le ménage Naud. L'Académie l'envoie avec sécurité à ces braves gens; je dis à ces braves gens : car évidemment le mari et la femme sont dignes de le recevoir; et ne pensez-vous pas qu'il leur sera plus doux, partagé? »

3° En 1855, François Baluteau, d'Angoulême, a reçu une médaille de 500 francs.

« Il en sera de même, dit M. le duc de Noailles, rapporteur de l'Académie, pour François Baluteau, d'Angoulême, paralytique des membres inférieurs du corps depuis l'âge de deux ans, qui s'est fait d'abord ménétrier, puis maître d'école, et qui, par une vie de labeur presque invraisemblable, soutient son père malade, sa mère, ses trois frères et sœurs et plusieurs de ses neveux. Son indigence trouve même encore le moyen d'être secourable à ceux qui, dans leur misère, s'adressent à

sa charité. Ce qui ajoute aussi à l'intérêt qu'inspire la vie de cet homme infirme et laborieux, impotent et actif, c'est la sereine énergie de son âme et l'heureuse influence qu'il exerce autour de lui par les leçons de piété, de morale, de vertu qu'on vient chercher dans ses entretiens, non moins profitables que son exemple. »

4° et 5° en 1863, un prix de 1.500 francs a été décerné à Jean Milasseau, dit Dupuy, à Thouérac (Charente), et une médaille de 500 francs à la veuve Martin, à Angoulême.

Voici les deux notices qui leur ont été consacrées par M. Saint-Marc Girardin, rapporteur de l'Académie :

Jean Milasseau, dit Dupuy. — « C'est un ancien matelot, éclusier à Thouérac. Il a sauvé un grand nombre de malheureux qui, sans lui, auraient péri dans les flots. Dans l'accomplissement de ces actes, on admire la plus courageuse abnégation de lui-même; ainsi on l'a vu tantôt braver la glace, tantôt les abîmes les plus dangereux. Cet intrépide et généreux vieillard, âgé de soixante-dix-sept ans, plusieurs fois blessé ou asphyxié, est aujourd'hui accablé d'infirmités. La bienfaisance de Milasseau envers les malheureux égale son courage. »

Le rapport qui fut adressé à l'Académie pour appeler son attention sur Milasseau se terminait ainsi : « Est-il besoin d'ajouter qu'il a élevé ses enfants de manière qu'ils soient dignes du nom honorable qu'il leur laissera pour toute fortune? Ses filles, veuves toutes deux, sont des mères de famille dévouées, et son fils, marin du port de Rochefort et ancien canotier de l'amiral préfet maritime, a déjà été décoré de deux médailles de sauvetage. »

Les signataires de cette demande, ajoute M. le rapporteur, affirment qu'elle a été faite à l'insu de Milasseau.

Veuve Martin, à Angoulême. — « Pendant vingt-huit ans, elle soigne son père, qu'elle entoure des soins les plus affectueux, fournissant à tous ses besoins par son travail de lingère. A dix-huit ans, elle soigne trois pauvres filles, enfants abandonnées, leur apprend son état, et les place chez des personnes honorables. Elle reprend et recueille l'une d'elles tombée malade, et la nourrit du pain dont elle se prive. Les infortunés de tout

sexe et de tout âge peuvent venir à elle, elle se privera pour chacun, les soignera dans leurs maladies, pansera leurs plaies les plus repoussantes, affrontera les maux les plus contagieux, et, pour secourir toutes ces infortunes, on ne la voit quêter près des riches que lorsque ses ressources sont épuisées. »

CONFÉRENCES PUBLIQUES A ANGOULÊME.

Le samedi 24 février 1872, M. Jean Macé, président de l'association dite *la Ligue de l'enseignement*, a fait dans la salle du Grand-Théâtre une conférence sur *l'Instruction publique en Europe*.

Le 8 décembre 1872, M. l'abbé J.-H. Michon a traité, dans la salle de la Société philharmonique, *de la Graphologie*, ou l'art de deviner les caractères sur les écritures, dont il est l'inventeur.

NÉCROLOGIES.

I.

Le baron Charles de La Porte-aux-Loups.

Beaucoup de nos amis apprendront avec une douloureuse surprise le nouveau coup que la mort vient de frapper au milieu de nous. Le baron Charles de La Porte-aux-Loups, après une courte mais cruelle maladie, a été ravi à notre affection mardi dernier (21 mars 1871), dans la petite ville de Saint-Hilaire-du-Harcouët, en Normandie, où il était de passage avec son régiment. En lui s'éteint le dernier représentant de l'ancienne famille des La Porte, pour la branche de Saintonge et d'Angoumois.

Charles de La Porte, fils de ce brillant officier supérieur de la Restauration qui vint finir sa carrière militaire dans les fonctions de l'intendance à Angoulême et sa vie, en 1860, sous

les ombrages des Mérigots (1), était né en 1825 au haras de Langouët, où son grand-père, le comte de Livenne, était alors directeur. C'est dans ce coin de la vieille Bretagne qu'il puisa, dès le berceau, le double amour de l'archéologie et de la science hippique. Après de brillantes études, faites au collége royal d'Angoulême, il entra à l'école des haras, et devint en peu d'années un des officiers les plus distingués de ce corps. Cœur chaud, esprit ouvert, caractère aimable, plein d'entrain et de saillies, érudit de bon aloi et sans ostentation, il recueillait partout sur sa route l'estime la plus vraie avec les plus durables sympathies. Tout son temps était donné à son métier, à la vie de famille, à l'étude des sciences historiques. Que de beaux travaux il a jetés comme en jouant sur les chemins de Saintonge, de Bretagne et d'Angoumois, qu'il avait plus particulièrement aimés et parcourus! Lequel de ses amis n'a admiré son armorial de Saintonge ou celui d'Angoumois, dont il avait entretenu, l'année dernière encore, notre Société archéologique, et sa belle lettre sur Karnac, si remarquée des savants de Vannes et de Quimper, et ses articles dans la *Semaine*, sous le pseudonyme d'*Olivier*, et ses comptes-rendus ou ses petits traités hippiques dans le *Journal des Haras?* Ses relations avec l'evêque d'Angoulême, qui l'accueillait avec une sorte de paternelle estime et pour la science duquel il professait publiquement la plus tendre admiration, l'avaient incliné, dans ces derniers temps, vers les recherches historiques plus particulièrement ecclésiastiques. C'est à ces relations qu'il dut certainement l'idée de son *Histoire de l'abbaye de Saint-Cybard,* malheureusement inachevée. Que de recherches dans Mabillon et d'Achery, et, grâce à l'affection de M. de Rencogne, que de découvertes dans les fonds de nos archives! Mais la mort impitoyable a tout interrompu.

Charles de La Porte était directeur du haras d'Hennebont quand la guerre contre la Prusse éclata. Dès qu'il vit fléchir

---

(1) Voir la notice historique qui lui est consacrée dans la *Biographie universelle* de Michaud et la généalogie de la famille de La Porte-aux-Loups, par M. Frédéric de Chergé.

la France, son cœur s'émut et il eut l'idée de voler à son secours. Mais sa femme, gravement malade, fut un obstacle à son premier élan. Dès qu'une mort cruelle lui eut rendu une triste liberté, il suivit le mouvement de la Bretagne entière et partit comme volontaire avec les mobilisés du Morbihan. Nommé capitaine adjudant-major et aide de camp du colonel Braccini, qui faisait fonctions de général, il se fit remarquer de suite par la précision de son esprit et la résolution de sa volonté. Les officiers du camp de Conlie n'oublieront jamais les braves qualités dont il fit preuve en ces jours mauvais. Que de jours passés en vains désirs et en d'inutiles élans pour aller au secours de l'armée de Chanzy ! Les mobilisés de Bretagne ne furent pas envoyés au feu. De tristes calculs du gouvernement d'alors les retinrent. Mais la mort vint à eux sous une autre forme, et les épidémies du Maine, de la Bretagne et de la Normandie en fauchèrent un grand nombre. Charles de La Porte fut atteint en rentrant dans ses foyers. « *Quelle chance,* écrivait-il plaisamment à sa mère, *que ce soit après le licenciement !* » A la première nouvelle, sa mère était accourue : « *Tu arrives avec le bon Dieu,* » lui dit le pauvre malade : car il avait dès le début réclamé lui-même les secours religieux et les sacrements de l'Église. Aussi ferme dans sa foi chrétienne que dans sa foi politique, il est mort fidèle à toutes ses croyances comme à toutes ses amitiés. Il a envoyé de loin ses derniers souvenirs à son évêque et à ses amis, et il s'est éteint tranquillement, plein de tristesses pour la terre, plein d'espérances pour le ciel.

B. Galzain.

(*La Semaine religieuse du diocèse d'Angoulême,* nº du 2 avril 1871.)

II.

Siméon-Ernest Brou-Chasseignac,

Ancien secrétaire général de la préfecture, vice-président de la Société d'agriculture.

Les obsèques de M. Ernest Chasseignac, ancien secrétaire général de la préfecture, ont été célébrées samedi dernier

(17 juin 1871), dans l'église cathédrale de Saint-Pierre. Ceux qui l'avaient connu et qui, par conséquent, l'avaient aimé, étaient accourus de toutes parts pour rendre un dernier hommage à l'honnête homme si prématurément enlevé. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Poubelle, préfet de la Charente; André, ancien député, ancien président du conseil général de la Charente; Adhémar Sazerac de Forge conseiller général, président de la Société de secours mutuels; Hippolyte Jure, ami du défunt.

Il a été pleuré. Il méritait de l'être. Sa vie tout entière s'est écoulée au milieu de ses concitoyens. Parmi eux il a pu rencontrer des ingrats; nous ne croyons pas qu'il ait laissé un ennemi. Docteur en droit et conseiller de préfecture à vingt-cinq ans, son intelligence hors ligne, son aptitude pour les affaires, sa valeur personnelle, ses relations sociales, lui assuraient une carrière brillante. Il pouvait aspirer à toutes les positions, il n'a voulu qu'une chose : vivre et mourir dans son pays, dans cette ville où il était né, dans ce département auquel il avait voué une affection filiale.

Rien de ce qui pouvait intéresser ses compatriotes ne lui était étranger ou indifférent. Tant qu'il a été en possession des fonctions dont il était si digne, il s'est mis à la disposition de tous, amis ou adversaires. Les services qu'il a rendus sont incalculables. Il se trouvait heureux dès qu'il était utile.

Il était un des partisans les plus convaincus du régime qui vient de succomber. Élevé par un père témoin et adorateur des splendeurs du premier Empire il avait voué à la famille impériale un dévouement sans limites. Les désastres de nos armées, la catastrophe de Sedan, la déchéance des Bonaparte lui avaient causé une douleur profonde qu'il a conservée jusqu'à son dernier moment. Plus courageux que bien d'autres, il n'a jamais renié ceux qu'il avait tant aimés, parce qu'en eux il voyait le repos et le salut de la France. Il est resté jusqu'au bout fidèle à ses convictions, il n'a jamais connu les honteuses apostasies, il est mort avec ses croyances.

L'administrateur était probe et dévoué; l'homme politique, sincère; l'ami, incomparable. C'est par les qualités exquises de son cœur qu'Ernest Chasseignac avait réuni tant d'affections

autour de lui. Il provoquait la sympathie, il conservait l'amitié. Son esprit était aussi vif que son âme était noble. Nul plus que lui ne possédait cette sorte de verve spirituelle qu'on dirait propre à notre pays et qui se distingue de toutes les autres. Sa conversation avait un charme spécial, sa plaisanterie une saveur particulière. Ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais.

Ils ne l'oublieront pas non plus, les malheureux, pour lesquels sa bourse était toujours ouverte. Toutes les misères qu'il a rencontrées sur sa route, il les a soulagées avec une générosité inépuisable. C'est en faisant le bien qu'il a vécu. Il est mort sans avoir une mauvaise action à se reprocher.

M. de Thiac, président de la Société d'agriculture, a prononcé sur la tombe de M. E. Chasseignac le discours suivant :

« Messieurs,

« Je ne veux pas laisser fermer cette tombe sans adresser un dernier adieu à l'homme distingué que la mort vient prématurément de frapper.

« Je ne vivais point dans l'intimité de M. Chasseignac, mais depuis plus de vingt ans mes rapports ont été fréquents avec le fonctionnaire et le membre de la Société d'agriculture.

« Comme administrateur, ses aptitudes étaient vives, sa courtoisie parfaite et son désir d'encourager les mesures honnêtes et utiles extrême ; aussi nul mieux que lui n'a pu honorer la mémoire de l'homme éminent (1) qui vient de laisser dans la Charente de profonds regrets, qui avait su l'apprécier comme son collaborateur, et qui fut son ami.

« Comme membre de la Société d'agriculture, dont M. Chasseignac était depuis longtemps le vice-président, chacun a pu le voir à l'œuvre, juger de son intelligence, de son zèle et de son activité.

« Il appréciait l'agriculture comme il est donné aux esprits élevés vivant en dehors de ses sphères de la comprendre et de l'aimer.

« Il honorait surtout le travailleur des champs, parce que

---

(1) M. Othon Péconnet.

ce travailleur a des habitudes d'ordre, le respect de Dieu et de la famille, l'amour de la patrie, et qu'il a horreur de ces théories insensées qui viennent d'occasionner tant de désastres, et qui amèneraient infailliblement la perte du pays, si l'homme de la vie rurale n'avait pas, par ses vertus et l'austérité de ses mœurs, la mission de le sauver !

« M. Chasseignac était l'âme de nos concours et de nos réunions. La Société d'agriculture perd donc en lui un précieux auxiliaire, et la Charente un de ses bons citoyens.

« A ces divers titres, sa mémoire, Messieurs, restera parmi nous honorée et aimée. »

(Extrait du journal *Le Charentais,* nº des 19 et 20 juin 1871.)

N. B. — On doit à M. Chasseignac divers articles intéressants publiés dans *Le Charentais,* notamment sur M. Billault, sur les papeteries de la Charente, sur les conseils généraux et sur M. Othon Péconnet, ancien préfet de la Charente, mort prématurément député de ce département à l'Assemblée nationale.

G.-B. de R.



TABLE DES MATIÈRES

I. ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1872.

II. ÉTAT DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

III. PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Pages.

— Lettre de M. Eug. Carissan donnant sa démission de secrétaire de la Société, à raison de ses nouvelles fonctions qui l'éloignent du département. — Sa nomination en qualité de membre correspondant. — Le renouvellement du bureau renvoyé à la prochaine séance.

IV. MÉMOIRES ET DOCUMENTS INSÉRÉS AU PRÉSENT BULLETIN.

M. A. Boucherie.



ERRATA

DU DIALECTE POITEVIN AU XIIIe SIÈCLE

P. 31, l. 2, ge suis; *lisez* ge sui.
P. 67, l. 32, et les morz; *lisez* e les morz.
P. 69, l. 7, pois daus esliz; *lisez* poi daus esliz.
P. 75, l. 13, la oschèrent; *lisez* l'aoschèrent.
Ibid., l. 27, traspassanz; *lisez* trespassanz.
P. 76, l. 31, la oschèrent; *lisez* l'aoschèrent.
P. 79, l. 8 et 9, soloient... soloient; *lisez* foloient... foloient
P. 85, l. 8, si veus; *lisez* siveus.
P. 86, l. 9, et les pecheresses; *lisez* e les pecheresses.
P. 98, l. 26, dau jors; *lisez* dau *(sic)* jors.
P. 101, l. 11, Eensement; *lisez* E ensement.
P. 127, l. 4, aux autres; *lisez* aus autres.
P. 132, l. 22, ge suis tormenté; *lisez* ge sui tormenté.
P. 134, l. 1, en c'est sècle; *lisez* en cest sècle.
P. 142, l. 1 et 2, escoloriable... escoloriables; *lisez* escolorjable... escolorjables.
P. 146, l. 8, Oïez; *lisez* Oez.
P. 152, l. 16, dégasté; *lisez* degasté.
P. 167, l. 19, qui huit est; *lisez* qui hui est.
P. 170, l. 17, les pechors; *lisez* les pecheors.
P. 174, l. 24 à 28, *lisez* : Donques est li meilz qu'omme puisse faire, si est de De servir, e, si homme a tenu or, ou argent, ou bele femme, encontre De, s'il veit qu'il les puisse tenir à l'amor de De. *Le sens est* : « Donc, le mieux qu'un homme puisse faire, c'est de servir Dieu, et, si un homme a tenu or, ou argent, ou belle femme, contre la volonté de Dieu, [le mieux qu'il puisse faire, c'est] s'il se préoccupe (latin *videt* = *cavet*) de pouvoir les tenir en conservant l'amour de Dieu. »

P. 177, l. 22, et des maus; *lisez* e des maus.

P. 185, l. 15, si vaus; *lisez* sivaus.

P. 191, l. 26, Querom le; *lisez* Querom la.

P. 205, l. 2, evangilistes; *lisez* evangelistes.

P. 206, l. 29, dreiste disme; *lisez* dreite disme.

P. 208, l. 11, et soi; *lisez* e soi.

P. 209, l. 5, mauditz; *lisez* maudiz.

P. 210, l. 11, ob tortorz; *lisez* ob tortors.

P. 212, l. 8, mot mas servi; *lisez* mot m'as servi.

P. 223, l. 3, si deciples; *lisez* si deciple.

P. 224, l. 20, de voz admettre; *lisez* de vos admettre.

P. 230, l. 21, nos fesom hui, e, etc...; *lisez* nos fesom hui. E, à la soe conpaignie, ce sunt li archangre, il deffent de jors e de nuiz le bon crestien, etc...

P. 268, l. 26, s'en dire; *lisez* sans dire.

P. 296, l. 28, beulement; *lisez* benlement.

P. 307, en note : se soit glissé là par inadvertance du copiste; *lisez* se soit glissé là par suite d'une inadvertance du copiste.

RECTIFICATION.

P. 259. DEUXIÈME DÉCLINAISON. — Mettre en note : Quand ceci a été écrit, j'ignorais que MM. Moland et d'Héricault avaient fait la même observation dans leur *Introduction* aux *Nouvelles françoises en prose du XIIIe siècle,* p. XLI. (Paris, 1856.)

C'est à M. Chabaneau que je dois d'avoir été prévenu à temps.

Montpellier, 19 janvier 1874.




Digitized by Google

